OCT 1 1 1928

e Année N° 18. 15 Septembre 1928.

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

		Pages.
l Morand	*Pays Mossi : Côte d'Ivoire.* — I.	241
nille Jullian . . .	*Les Ascendants de Clovis*	261
ré Maurois . . .	*Climats.* — II	288
Jean-Aubry . . .	*Le Centenaire de Bonington*	333
mandant Koeltz.	*La Genèse de Tannenberg.* — I	352
de Pourtalès . .	*Hamlet-Roi.* — III	381
nel Lamouche. .	*L'Effort bulgare depuis la Guerre*	410
ry James	*Le Sort de Poynton* (fin).	428
ry Bidou.	La Vie littéraire : *Tolstoï et l'Esprit français* .	466

MARCEL THIÉBAUT : Chronique bibliographique.

Copyright 1928 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE **240** PAGES : **7** FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1928

La **Revue de Paris** *publiera prochainement :*

La Haine de Joël Servais

par ÉLÉMIR BOURGES

(Avec une Préface de M. RAYMOND SCHWAB)

Le Crime des Justes

par ANDRÉ CHAMSON

Images nordiques

par LUC DURTAIN

La Réforme et la Genèse du Capitalisme moderne

par LOUIS ROUGIER

Les Phénomènes psychiques au Thibet

par Madame DAVID-NEEL

Les Mémoires de la Comtesse Rasponi

PAYS MOSSI : CÔTE D'IVOIRE

24 février.

Au matin, nous partons pour une petite étape, par une chaussée qui traverse des régions inondées au sud-est du Niger et nous amène au pied de la falaise de Bandiagara, que nous franchirons demain et qui sépare le Soudan de la Haute-Volta. Notre chauffeur noir, malgré les trente-huit degrés, est vêtu d'un épais pardessus à taille, avec col de velours; pieds nus, casque blanc, bagues d'argent au pouce. La région est peuplée de Peulhs et surtout de Habés, population fétichiste assez arriérée, sur laquelle R. Arnaud a publié de fort intéressantes notes dans la *Revue d'ethnographie.* Elle vit souvent en troglodyte, dans les montagnes de pierre feuilletée, rouge, aride. Elle y enterre ses morts en des caves inaccessibles, comme à Sangha, en les descendant dans des cheminées verticales, à l'aide de cordes, puis en les lançant horizontalement dans des trous naturels qui viennent prendre jour sur cette cheminée d'appel. On a interdit à ces Habés d'habiter leurs trous, où ils s'enfermaient après avoir retiré les échelles qui leur servaient à y monter. Maintenant ils habitent de petits villages crénelés, dans des cirques de rochers rouges, au pied des falaises. L'administrateur du cercle me dit qu'il existe encore ici du cannibalisme rituel, et les Français rencontrés à Bandiagara, me le confirment. La population est riche et ce n'est pas pour manger qu'elle sacrifie, chaque année, notamment en juillet, quelque isolé,

quelque voyageur. (Il s'agit d'activer la venue de la pluie dont dépendent les récoltes, car disent les Habés, la pluie est un liquide séminal qui féconde la terre). C'est évidemment pour arroser le sol et le rendre propice, comme l'ont fait tous les peuples du monde, y compris nos propres ancêtres, comme d'autres Noirs, même aux Antilles, aux environs de la Saint-Jean, le font encore clandestinement. Lorsque les Habés ont pris une victime, ils l'enterrent jusqu'au cou et la gavent pendant cinq à six semaines, puis la mettent à cuire avec des moutons et des volailles et communient tous ensemble. « C'est, dit Arnaud, dans la case du chef qu'on égorge les victimes que les assistants tiennent par les bras et les jambes, de façon que le sang arrose l'autel en forme de cône »... (On croirait lire les premières chroniques espagnoles sur les Aztèques). J'ai vu beaucoup de fêtes sacrées, notamment des fêtes *Vaudou*, aux Antilles, qui perpétuèrent ces rites, mais où les victimes humaines ont été remplacées par des volailles ou des agneaux. L'administrateur de Bandiagara me dit qu'en 1920, un de ses gardes a disparu ainsi mystérieusement. Lorsqu'on essaye de faire une enquête, silence général. L'an dernier, nouvelle disparition; l'administrateur fait emprisonner les chefs féticheurs; au bout de trois jours, le milicien revient; interrogé, il explique, par crainte de représailles, « qu'il lui est impossible de répondre, parce qu'il est devenu fou ».

Les Habés ont de curieuses danses. Les femmes n'y sont pas admises, ce qui révèle leur caractère sacré. Les danseurs, au nombre de trente, forment un cercle. Ils sont nus, avec des rondelles de crins de cheval, d'une splendide couleur vieux-rose, autour de la taille, des poignets, des coudes et des chevilles; ils sont coiffés d'une cagoule surmontée d'un cimier en coquillages blancs, cousus, dessinant des yeux ronds et vides. Leur danse est conduite par un meneur coiffé d'un masque d'oiseau, avec un long bec dentelé en soie, blanc et rouge; l'homme emplumé ne cesse de déployer ses ailes, de siffler, simulacre d'un vrai oiseau qui gâte ici les récoltes; aussi ces danses sont-elles faites à bonne distance des champs de mil.

Il y a également, m'a-t-on dit, un accoutrement de singe obscène, que je n'ai pu réussir à voir.

Le ballet eut lieu en plein midi, en pleine fournaise. Le soleil vertical avait anéanti les ombres. Sur un fond de terre ocre et de poussière, au son des tambours d'aisselle frappés d'une canne de bois courbé, les premiers sujets s'ébranlèrent : ils représentaient les ancêtres; autour d'eux, labourant le sable (quel plancher aurait résisté?), d'autres danseurs vêtus d'une fourrure végétale fauve, très inflammable, criant comme des jars, écartaient les curieux et devaient pourchasser les femmes qui s'approcheraient. Ces danseurs symbolisaient les êtres inférieurs. Ils portaient des seins postiches retenus par des bretelles. La danse était une suite de gesticulations, de déchaînements, de sauts courroucés, de roulements d'épaules, de contorsions, qui me parurent sans lien entre elles, mais qui certainement avaient un sens. Plus faciles à comprendre étaient les attaques et les reculs guerriers, accompagnés de hurlements gutturaux avec menaces d'armes et charges sur l'assistance. Les trépignements des danseurs, leur détente à ressort rappelaient la chorégraphie des *Noces*. D'ailleurs, Diaghilew aimerait la rareté de tons de ce ballet noir, blanc cru et vieux rose.

Le chef du ballet des Habés refuse de me vendre le masque de l'oiseau, mais me cède un costume complet de danseur. Chaque village d'ici a une société d'acteurs masqués, qui est en même temps une confrérie secrète.

On s'aperçoit que l'on s'éloigne du Niger à ce que l'eau devient une denrée précieuse qu'on vend sur les marchés.

En certaines régions, des négresses se font tatouer en rose, à même la chair, des motifs décoratifs. L'on dirait des médaillons clairs, à fleurs, sur du satin noir. Quant à la peinture blanche dont s'ornent, à mesure que nous descendons vers le sud, les corps et les masques, c'est un mélange de sable, de grès en poudre, de jus végétaux. Elle sert de maquillage, de drogue contre les maux de tête, les abcès, les rhumatismes, etc., et, disposée en signes magiques, immunise contre les démons.

Ce soir, je me promène à pied, à la tombée du jour, dans le village indigène, à Bandiagara. Au loin, une immense lueur, comme Paris vu des hauteurs du Vexin ou de Saint-Cloud : ce n'est qu'un feu de brousse. Sur mon passage, les indigènes se lèvent avec déférence, ôtent leur chéchia, saluent. Les enfants disent : « Bonsoir Monchieur, bonsoir Mâdâme », avec l'accent fouchtra. Jamais ils ne quêtent un « penny »; pas de mendiants, pas de misère humaine. Il y a vraiment dans notre civilisation coloniale africaine une harmonieuse entente entre deux races, que je n'ai jamais rencontrée ailleurs. Certes, les indigènes sont astreints à l'impôt, mais qu'est-ce en regard des contributions forcées des anciens tyrans, des razzias, des massacres collectifs, des exécutions en masse de jadis? Partout des débouchés assurés au commerce indigène, des routes, une justice équitable. Le Noir aime profondément la justice et la justice française lui convient, car, n'étant pas appliquée à la lettre, déformée par des hommes de loi, mais rendue humainement par des chefs compréhensifs et équitables, elle est supérieure aux procédures sommaires qu'elle a remplacées, et même à la nôtre.

Le caractère original de notre civilisation française coloniale, surtout au Soudan, c'est justement l'absence de colonisation. L'administration encadre la masse indigène, la protège sans l'exploiter, comme a si facilement tendance à le faire le commerce privé, tout à la recherche d'un bénéfice immédiat. Et le Noir, qui enverrait promener un particulier, respecte ce maître anonyme, invisible qu'est le Gouvernement, l'État, qui s'est substitué à ses anciens chefs.

La France est amenée à coloniser, non par des raisons de peuplement ou de commerce, mais par un besoin atavique d'expansion, par des réflexes civilisateurs.

Ce qui est beau en Afrique, ce sont les espaces vides, l'air qu'il y a entre les gens. Quelle différence avec l'Asie! L'hectare ici ne vaut pas dix sous. Végétation pareille à ces poils de blaireau pour brosses. Savanes velues.

Le balafon est un instrument de musique fait de bois durs juxtaposés, montés sur des calebasses qui servent de caisse

de résonance. Aussi les sonores et fragiles ponts de bois sont-ils appelés des « ponts-balafon ».

Depuis que je suis rentré en France, je ne peux passer à côté d'un puits sans penser à ce que ce mot magique a représenté pour nous, en Afrique, et représente chaque jour, pour les habitants du désert. Un puits! En Europe, qui regarde jamais un puits, qui pense à sonder les trésors souterrains des nappes?

On m'a signalé, près de Sikasso, de beaux tam-tams de nuit dansés autour d'un grand foyer par la corporation des mangeurs de feu. Ces danseurs ne touchent au feu qu'au bout de deux heures, quand ils sont bien en sueur. Alors, ils se roulent dans la braise, sans se brûler.

Ce soir, j'entends des tambours. L'un est à son élevé, l'autre à son bas et large. On dirait que ce sont les bêtes dont la peau est tendue sur ces cerceaux, qui renaissent et appellent.

Je ne sais si le casque prévient les insolations, mais certainement, en auto, il vous sauve la vie, car l'on bondit tellement lorsque la route est mauvaise que, sans le casque, on irait s'ouvrir le crâne contre les arceaux de la capote.

Partis à six heures du matin de Bandiagara. Nous montons parmi des rochers dans lesquels se cachent des villages, déjà très différents de ceux que nous venons de quitter, villages fortifiés de tours coiffées de paille, qui sont des greniers à mil. Une heure plus tard, nous arrivons aux falaises. Le paysage s'effondre soudain à nos pieds; la route l'imite et disparaît dans le vide. Trois ou quatre cents mètres en dessous, à pic, c'est la plaine de la Haute-Volta qui commence. Ces falaises sont d'imposantes masses de latérite rouge, stratifiées, hauts pitons encombrés d'éboulis à leur base. Il faut descendre les voitures à l'aide de cordes, sur lesquelles tirent, pour nous retenir, quarante hommes. Ces hommes sont toujours des Habés, magnifiques sauvages très

noirs, aux incisives limées, nus, coiffés seulement d'un bandeau de coquillages blancs, qui ajoute à leur saine et splendide beauté d'athlètes de montagnes. Fuyant devant les invasions des Peulhs, puis des Toucouleurs, les gens d'ici ont gagné ces repaires, hier encore inaccessibles. Ceux qui portent nos bagages sur la tête, bondissent par des chemins de traverse en faisant des sauts de deux mètres de rocher en rocher, pieds nus, sans jamais se blesser et en manifestant leur joie par des cris terribles. Nous descendons de notre mieux, les uns à pied, les autres en hamac. Quelques baobabs squelettiques, décharnés, semblables à des arbres de corail noir, égayent cette entrée de l'enfer. Des familles de gros singes noirs habitent leurs branches qu'ils alourdissent comme des fruits.

Trois cents kilomètres jusqu'à Ouagadougou, le centre de la Haute-Volta, où nous arrivons à la nuit, épuisés de fatigue et de chaleur. Avant le déjeuner, à Ouaygouga, où nous fîmes étape, je suis allé voir le *Naba*; c'est le roi du pays Mossi-nord; ce *Naba* est en rivalité avec son confrère du sud, le *Moro-Naba*, roi de Ouagadougou. Sans nous, ces tyranneaux auraient vidé depuis longtemps leur querelle par les armes. Celui-ci ne parle pas français : il est magnifique; vrai Sarrasin de légende, haut de deux mètres, drapé dans une belle robe de soie blanche, tout enturbanné de blanc, portant avec une agressive dignité un ventre énorme, une dizaine de gros sachets magiques rouges pendus autour du cou. On le dit riche et il reçoit très poliment mes dons avec un parfait mépris. Derrière lui, son cheval blanc est, lui aussi, cravaté d'amulettes. J'assiste à un tam-tam de danseurs masqués qui sont venus lui faire escorte; six très beaux masques blancs, coupés en deux par une crémaillère, pareils à des casques grecs du temps des Atrides, surmontés d'une haute et unique corne de un mètre cinquante. Je m'en fais céder deux, car c'est l'époque des impôts et les indigènes ont besoin d'argent. Lorsque le chef du tam-tam arrête le danseur dont j'ai choisi le masque, on le lui ôte brutalement; là où il y avait, l'instant d'avant, une bête mystérieuse, un être magique qui dansait, il n'y a plus soudain qu'un

pauvre nègre épuisé par l'effort, en sueur, et qui, aveuglé par l'éclat de midi, sort de la nuit de son masque comme d'un sanctuaire. Ces masques, sur la tête de ces hommes, prenaient leur sens, rutilaient de leurs tons de terre rouge séchée, de kaolin, dans ce tintamarre, ce soleil, cette poussière. Maintenant, dans mes mains, leur vie est finie : ils sont devenus des objets d'art.

Toujours des greniers à mil en forme de tour. On y pénètre par le haut, à l'aide d'une échelle. Ce pilotis de branchages met les céréales à l'abri des rongeurs et des termites. Curieuses serrures de bois.

Ce *Naba* me fait penser aux anciens rois nègres, aux roitelets du Sénégal du XVIIe ou du XVIIIe siècle. N'est-il pas pareil à ce « petit Brac » que décrit ainsi Labat : « Tout l'habit et le baudrier étaient parsemés de gris-gris enveloppés fort proprement dans du drap écarlate, du maroquin rouge ou des peaux de bêtes sauvages ».

De Labat encore, ce récit d'audience d'un roi nègre :

« Les pagnes dont son habit était composé avaient un si grand nombre de plis qu'ils suffisaient pour se faire un coussin pour s'asseoir. Il portait sur son estomac un macaron ou étui de maroquin rouge dans lequel était son Alcoran... Il avait des éperons qu'on lui ôta lorsqu'il entra dans la barque... Il se coucha familièrement sur le lit (du Directeur de la Compagnie du Sénégal), prit le chapeau de celui-ci qui avait un bord d'or avec un plumet blanc, le mit sur sa tête et demanda à ses gens si le chapeau lui convenait mieux que son bonnet, qu'il pria le Général de mettre aussi sur sa tête. »

A Ouagadougou, quelle surprise : de la glace! Je n'en avais pas vu depuis tant de jours! « Un glaçon », l'expression marseillaise, est d'usage colonial. Nos vieux broussards méprisent la glace qu'ils accusent de donner mille maladies. En Amérique du Nord et sous les Tropiques américains, au contraire, la glace est tout : pas de santé, de chirurgie, de cuisine saine sans glace. La glace apaise la fièvre, empêche les fermentations intestinales, prévient cette pourriture rapide, continuelle

de tous les organismes vivants dans les pays chauds, bref, se consomme comme dans les pays froids, le charbon.

Des négresses ratissent leur houppe devant leur porte avec un peigne de fer. Travail difficile dans la toison crépue, d'ailleurs souvent collée avec de la bouse, de la glaise, ou ornée de coquillages.

Nous voici en plein fétichisme. A l'entrée des villages, les arbres consacrés portent des haillons, des os, des bouquets séchés dans leurs branches.

J'ai dit combien j'admirais ces bracelets de marbre noir que portent les indigènes. L'un de ceux-ci accepte de me vendre le sien dix francs, ce qui est assez rare, car le primitif n'aime pas à se défaire d'objets lui ayant appartenu, de peur que l'on ne s'en serve pour des pratiques magiques, envoûtements ou autres, dont il serait la victime. Ce bracelet refuse de passer le coude. Attiré par le gain, tout le village tire sur le bras du malheureux. Je dois intervenir très énergiquement pour empêcher qu'on ne le lui arrache. Je donne tout de même les dix francs et repars au milieu des acclamations d'une foule transportée par ce trait de magnificence.

A F... l'eau est si chère, qu'à table, c'est avec une satisfaction évidente que la maîtresse de maison me voit prendre du vin pur.

L'ouvrage de Lévy-Bruhl sur la *Mentalité primitive*, m'a été extrêmement utile dans mes rapports avec les Noirs; grâce à lui, je les ai compris mieux et plus vite. Que de malentendus évités, que de temps gagné, que de sang épargné si l'on faisait lire ce livre à tous ceux qui débutent aux colonies.

Nous quittons Ouagadougou.

— Prendre bagages!

Lorsque je pars, ce n'est pas un garçon d'hôtel qui pénètre dans ma chambre, mais la corvée des prisonniers. C'est un moment que j'aime par-dessus tout. Ils entrent à la queue-

leu-leu, immenses, nus, ou en haillons, traînant la plante de leurs pieds plats, indifférents, royaux. Chacun met un colis sur sa tête, — un colis par homme, — en se précipitant pour s'emparer du moins lourd. Même si c'est une boîte à bonbons, une bobine de film ou un verre de lampe, les Noirs les posent sur leur tête. A certains indigènes qui transportaient de la terre, on a essayé d'apprendre l'usage de la brouette; ce fut peine perdue : ils s'en allaient, non sans avoir mis la brouette pleine de terre sur leur tête.

On trouve chez les Mossi un culte du soleil assez analogue, me semble-t-il, au culte aztèque. Il me paraît de plus en plus que le fond des croyances est le même chez tous. Je ne sais qui a dit très justement qu'un contemporain d'Ulysse ne serait nullement choqué par les rites funéraires nègres.

Hier, à Ouagadougou, j'ai été rendre visite au Moro-Naba, le roi de tout le pays Mossi. C'est le dernier « roi nègre ». Il règne sur deux à trois millions de sujets et ses ancêtres furent en rapport avec les Portugais. M. Delafosse a même pu établir la chronologie des rois Mossi jusqu'à l'an mille. Le roi m'attend sur la porte de son palais, entouré de sa cour. Il est obèse; une vraie outre noire, grasse; l'air sensuel, féroce et malin. Barbiche, joues énormes. C'est bien le roi nègre de mes livres d'étrennes. Il porte une couronne d'or, une robe de velours violet, soutachée d'or, et rafraîchit ses énormes lèvres violacées d'une petite langue carmin qui égaye de sa couleur tout le visage. Il me présente ses ministres, ses scribes, ses eunuques, ses pages, très beaux et vêtus de robes, coiffés en cimier, comme des femmes, comme elles guêtrés de jambières de cuivre de vingt centimètres de haut, parés de lourds anneaux de cuivre rose, d'une tonalité merveilleuse sur la peau nue. Des musiciens frappent de gros et petits tambours et soulignent avec de la musique les paroles de bienvenue que m'adresse le roi. Il m'emmène dans la salle d'audience, vaste grange en torchis surélevée de trois marches et s'assied sur son trône, fait d'un tapis de cuir et de coussins de cuir. Aux murs, deux affiches du *Vél' d'Hiv'* et des suppléments de l'*Illustration*, représentant quelques-

uns de nos chefs militaires et la Tour Eiffel. Je m'assieds sur un fauteuil en face de lui. Le roi a ses mignons à ses pieds. Derrière moi, les ministres, puis les musiciens, leur tambour entre les genoux; derrière encore, debout, les serviteurs : enfin, par les fenêtres ouvertes, le peuple aux têtes pressées, aux yeux curieux, assiste à la cérémonie. Ces petites cours nègres font penser aux cours provinciales de Hué ou de Pnom-Penh, de traditions chinoises, avec leur hiérarchie de fonctionnaires, le chef de la Terre, qui sacrifie aux montagnes, le chef des Tambours, celui de la Cavalerie, celui des Sorciers, le chef des Couteaux, chargé de confisquer les armes des visiteurs, comme au bal musette, le chef des Coussins, le chef du Feu.

J'offre au Moro-Naba un bracelet d'émeraudes, acheté à Paris dans une de ces boutiques de bijoux faux à « tout pour cent francs », qui doit le fasciner, car contrairement au cérémonial qui veut que le souverain affecte de ne pas regarder les présents qu'on lui fait, il tourne et retourne mon bracelet. Il veut le passer à son poignet et le trouve trop petit. Alors il l'essaye en pendentif. Les ministres, en remerciement, me font le grand salut mossi, tapant plusieurs fois la terre de leur tête, en même temps que de leurs deux poings fermés.

Le tyran a deux cent cinquante femmes que je n'ai pas vues. Mais, par contre, j'ai vu son lit, édifice aux ais puissants, construit pour pouvoir le contenir tout entier, sans plier. Les Mossi disent du lit : « Le lit, c'est le mort qui porte le vivant. » Le roi m'a montré également son armoire à glace, pièce principale du mobilier, dont le miroir ne doit refléter que son image (toujours pour des raisons magiques), et qu'il recouvre avec des étoffes, après s'en être servi. Arnaud, en littérature Robert Randau, administrateur de Ouagadougou, à qui je vais faire une visite, l'auteur des *Terrasses de Tombouctou*, et de bien d'autres curieux romans coloniaux, m'assure que le Moro-Naba est le descendant d'une puissante dynastie qui remonte au ve siècle et qui régna jadis jusqu'à Tombouctou. Il y a un vrai cérémonial de cour, avec emploi de couleurs symboliques, sacrifices, enterrements rituels, etc. A son avènement, le nouveau souverain crève toutes les peaux de tambour en usage sous son prédécesseur et en fait poser d'autres. Le

Moro-Naba n'a pas la permission de sortir de Ouagadougou. Une seule fois, on l'a emmené à Dakar, au Conseil des Colonies. Devant la mer verte, le Roi a cru à du pippermint; il a voulu la goûter. Lorsqu'il est revenu en pays Mossi, son peuple, qui l'avait cru mort, l'a porté en triomphe. Le Naba, me dit Arnaud, foulait aux pieds les cadeaux, les étoffes jetées à terre sur son passage et les dîmes de toutes sortes.

Je terminai l'audience, après une conversation banale, ralentie encore par l'interprète. Mon interlocuteur ne s'égaya qu'au nom du comte de la Vaux, qui m'avait chargé de le rappeler à son souvenir : il n'avait pas oublié l'homme-qui-vole, qui vint ici, il y a deux ans, sur son oiseau. Le Roi m'offrit deux chèvres, présent que je fus obligé d'accepter avec enthousiasme, en l'assurant que le bruit de sa générosité se répandrait jusqu'à Paris. Heureux surtout d'avoir échappé à sa bière de mil dont le protocole l'oblige à vider des pots, toutes les dix minutes, — ce qui l'engraisse comme un porc et lui donne la goutte, — je remonte en auto après avoir demandé à mon hôte la permission de le photographier. « Pourquoi ne m'envoie-t-on jamais les photos que l'on fait de moi? » demande-t-il. Les pages, très gracieux, s'inclinent à terre. Jadis, quand le roi allait à la guerre, il emmenait ses pages, mais jamais ses épouses. Arnaud m'assure qu'il ne faut pas penser à mal. Sous un régime féodal, ces éphèbes n'ont aucun statut jusqu'à ce que le roi les marie. Pour témoigner qu'ils ne sont civilement rien jusqu'alors, on les habille en femmes.

Ici, avant notre occupation, comme au Dahomey, comme aux Indes, comme au Siam, on sacrifiait, à la mort du monarque, toute sa suite, afin qu'il ne fût pas privé de domestiques et de femmes dans l'autre vie : coutume qui se retrouve dans le monde entier, en Océanie comme au Mexique. Les récentes fouilles d'Ur, en Chaldée, révèlent les mêmes sacrifices autour de la dépouille des rois déifiés.

Départ vers le sud-ouest, en direction de la Côte d'Ivoire où nous arriverons au bout de 800 kilomètres, c'est-à-dire, si les routes sont bonnes, dans quatre jours. Privée des débouchés naturels et de voies ferrées la Haute-Volta est, par contre, sillonnée d'admirables routes; sans débouchés

ni chemin de fer. Beaucoup d'autos la parcourent. Elles assurent la vie du pays. Le gouvernement en a, pour son compte, une soixantaine, postales et autres; c'est un véritable parc d'armée. Les autos, et non le chemin de fer, ici comme ailleurs, sont l'avenir.

Depuis un mois, j'ai pris des voitures de toutes marques, sans parler des canots à pétrole : pas une fois je n'ai voyagé sans panne d'électricité, que ce soit sur terre ou sur eau. Il faut bien avouer que les maisons françaises d'appareils électriques, quand on les compare aux maisons allemandes, italiennes ou américaines, ne fournissent que de la camelote; ce ne sont que courts-circuits, accus déchargés, fusibles fondus, charbons usés, plombs qui sautent, démarreurs encrassés, magnétos hors d'usage, etc.

Sur la route, rencontré des enfants et des garçonnets vêtus de blanc qui me font un concert de cymbales de bois et de calebasses vides dont ils secouent les graines : les circoncis. Ils sont impurs et pendant un mois ne peuvent rentrer dans leur village. Ils errent à travers la campagne, en ayant d'ailleurs l'air de s'amuser beaucoup de ces vacances forcées.

Soirée à M... dans un poste de brousse, en Haute-Volta. A table, l'administrateur, le pharmacien, le receveur des postes, l'instituteur, l'institutrice. Trêve des passions locales en notre honneur, et parce que c'est l'heure de l'apéritif, mais trêve qui ne durera pas, car dès que les têtes ont été échauffées par le dîner, les discussions reprennent, et tout ce qui couvait jaillit. Ces querelles de coloniaux sont assez impressionnantes pour ceux qui n'y sont pas habitués. La civilité tombe tout à coup, et fait place — une vraie tornade — à un échange foudroyant de propos acerbes, dans l'atmosphère chargée d'électricité. Chacun crie, d'une voix rauque, les yeux mauvais; tous parlent à la fois; la dispute devient générale; puis les gens se fatiguent, cela s'apaise, pour se rallumer au moindre incident. A quand les accusations monstrueuses, les idées fixes, les haines morbides?

On comprend soudain la mission Voulet-Chanoine et tous les drames africains. Ce Voulet qui, d'ailleurs, a conquis la

Haute-Volta, seul, avec soixante-dix hommes, fut un grand soldat, tout le monde ici le reconnaît.

Nous continuons de descendre sud-ouest depuis deux jours, dans la direction de la Côte d'Ivoire. Le paysage devient plus vert. La chaleur sèche va disparaître. Gros singes, pintades. Nous entrons dans le pays des Bobos. A Bobodioulasso, où nous couchons, nous trouvons la vraie capitale économique de la Haute-Volta. La ville est riche et se développe. Les femmes bobos vont nues, avec un pagne fait d'une ficelle autour de la taille; devant et derrière pendent des feuilles vertes, comme des salades, de la laitue. Leur corps est si beau qu'elles étaient jadis l'objet de la convoitise des traitants; afin de s'enlaidir, elles passèrent dans leur lèvre inférieure un gros morceau de quartz blanc qui les rend hideuses.

Je dis à un administrateur que les fonctionnaires rencontrés récemment en Haute-Volta paraissent moins contents de leur sort que les autres. C'est un vieux de la vieille : « Moi, je suis parfaitement satisfait, dit-il. Je touche cinq mille francs par mois et ma vie est fort agréable. Ces jeunes générations veulent travailler peu et gagner autant que des commerçants. Le poulet ici est à trente sous; j'ai essayé de le mettre à quarante sous, puisque c'est le prix du marché, cela a failli faire une révolution. »

En Afrique, plus le chef est un grand chef et plus il paie les choses bon marché. C'est un reste de l'ancienne coutume qui voulait que les rois vécussent des présents du peuple. C'est pourquoi, aujourd'hui encore, les Européens paient tout moins cher que l'indigène.

Les prix coloniaux sont absolument fictifs. Chaque colonie est un vase clos et, vu la difficulté des communications, il n'y a pas d'arbitrage entre les prix. Un bœuf vaut de deux à trois cents francs en Haute-Volta et de quinze cents à deux mille francs en Gold Coast, la colonie anglaise la plus proche.

Sur la route, rencontré des femmes qui cueillent de petites feuilles vertes pour se faire cette *tournure* végétale qui leur

sert de robe. Quand je m'approche pour les photographier, elles se sauvent. Seules les vieilles aux seins plats se campent devant l'objectif.

Nous entrons dans la vallée de la Comoé. Ce soir, nous serons en Côte d'Ivoire. Tout verdit; voici des palmiers; le village soudanais, en terre cuite, aux contreforts craquelés, avec ses greniers à mil, comme des tours (qui les font ressembler à des cités fortes des XIIe ou XIIIe siècles, Avila ou San Gimignano), fait place à des huttes basses à toit de palmes qui ressemblent de nouveau à la case guinéenne.

A Banfora, voici des ananas, des bananes, des fruits. Nous pensions nous y arrêter, car on nous avait beaucoup vanté les exhibitions obscènes des habitants, mais quand nous demandons qu'on nous organise le « tam-tam-coït » (c'est le mot), l'interprète nous explique qu'il faut convoquer des gens des villages voisins et que cela exigerait du temps — un jour ou deux. Privés de tam-tam-coït, Banfora perd à nos yeux tout intérêt et nous repartons après la sieste.

Les femmes travaillent ici plus que nulle part ailleurs. Elles portent des madriers énormes sur la tête. Chaque corporation a ses chanteurs, qui rythment le travail et l'égayent. Voici des femmes maçons, qui pilonnent la terrasse d'une maison; elles aussi ont leur chanteuse. Je pense aux rouleurs de cigares de la Havane qui travaillent tandis qu'un lecteur, en chaire, leur commente le journal ou leur récite du Cervantès.

La femme est la bête de somme. Sans elle, l'Afrique ne serait rien. La femme domine la race noire.

Un administrateur a fait construire une maison à un étage. Il nous invite à déjeuner. C'est la seule maison surélevée de la colonie. Dès qu'on a monté l'escalier, la chaleur est intenable, mais cette imitation architecturale des climats tempérés le remplit de fierté.

Il est curieux de voir combien peu de coloniaux sont sensibles aux qualités profondes du Noir. Les uns les nient, les autres se contentent de dire : ce sont de braves gens. Mais le parfait naturel, la bonne humeur, la douceur des nègres, qua-

lités négatives, n'apparaissent plus à ceux qui résident depuis trop longtemps en Afrique. Quant à leur beauté, on n'en parle jamais. C'est une joie constante, pourtant, la plus grande joie du voyage et qui fait oublier la monotonie de ces milliers de kilomètres dans la brousse. Corvées d'eau, de bois, matin et soir; nègres voyageurs; danseurs; ces corps huilés, ces dos satinés par la sueur et qui prennent une patine de haute époque, la largeur des épaules, la cambrure des reins, l'avancée du ventre, les seins des femmes que le portage sur la tête met en pleine valeur; la perfection des jambes, la petitesse de la tête. De la mortalité infantile, peut-être, mais presque jamais d'infirmes, de bossus, de mal conformés, comme chez nous. Quelle souplesse de fauve, quelle noblesse du repos, des stations, quelle grandeur dans la marche, quelle perfection féline dans la course! Quand je pense à l'Algérie, aux Arabes, à tous ces peuples maladifs, emmitouflés dans des serviettes-éponges, dans de vieilles couvertures de lit, comme des serpents, je me dis qu'entre le Noir nu de l'Afrique Centrale et l'athlète nordique des clubs finlandais ou des universités américaines (sauf quelques beaux Chinois), le monde n'est que médiocrité physique.

Auprès du Jaune qui se récuse devant la vie, comme le Noir paraît ouvert à tout, avide de connaître, sociable, adorant les voyages, passionné de la vie sous toutes ses formes, mouvement, sons, couleurs!

Ce soir, vers dix heures, il y a pleine lune. Nous entendons les tambours de tam-tam dans un village assez éloigné des maisons européennes. Nous nous y rendons à travers de petites ruelles, où chaque case à mur rond fait des cercles d'ombre. Une porte étroite. Nous pénétrons dans une première cour qu'éclaire seule la lune; je vois un cheval et des moutons tout bleus. Puis m'avançant par un deuxième couloir vers une deuxième cour, le long de mur, j'aperçois l'orchestre : un gros tambour, trois hommes ayant leur balafon pendu au cou, en chemise, coiffés, malgré la nuit, du grand chapeau soudanais, de paille fine à rondelles de cuir. Le chef du village fait apporter des chaises et s'assoit avec nous, ses petits enfants à ses pieds et deux falots. Je distribue de l'argent et le zèle tympanique

redouble : grosses caisses, tambours, d'aisselle, tambourins à une seule peau. (Dans une remarquable étude sur les instruments de percussion, M. Michel Perron vient de nous apprendre que les tambours nous ont été apportés (galoubet et tambourins provençaux) par les Croisés, qui les tenaient des Arabes, lesquels les avaient empruntés aux nègres. Joinville s'émerveille de leurs sons. Le mot arabe est altambor).

Bientôt le village entier accourt. Les gens se massent sur les murs, sur les toits. Les deux falots, par terre, éclairent les jambes noires des danseurs, mettent un reflet sur les luisants des cuisses nues, soulignent les stries verticales de pagnes de femme, bleus ou noirs. Les bustes des jeunes filles sont nus. On voit leurs seins sortir de l'obscurité, et leurs têtes coiffées de madras. Les ombres des Noirs qui, l'un après l'autre, entrent dans la danse, comme dans une cuvée bouillonnante. Quelques femmes viennent danser, le derrière agité, se trémoussant, prises d'un tremblement incoercible; deux compagnes leur tendent à chaque bras des mouchoirs. Les hommes foulent un invisible raisin, lancent leurs jambes à droite et à gauche, puis bondissent en les ramenant sous eux. Les notables battent des mains. Toute la nuit, jusqu'à ce que la lune se couche, cela continue. Après avoir décidé de rester là jusqu'au matin pour vérifier par moi-même ce que l'on m'a dit si souvent, que les danses nègres se terminent en une sorte de chahut obscène au petit jour, assourdi, abruti par la répétition du même air, aveuglé par la poussière, avec le sentiment que, tant que je serai parmi eux, il ne se passera rien, je rentre dormir quelques heures avant de repartir.

Il y aurait au moins autant à dire sur la sexualité des nègres que sur leur magie; mieux connue depuis la guerre et grâce aux nouvelles méthodes d'analyse, elle pourrait éclairer d'un jour nouveau le problème des races et de leurs croisements. Mais ici le romancier est condamné à se taire...

Nous nous mettons en route à six heures du matin. Depuis douze heures, le tambour n'a cessé de résonner. Nos domestiques ne quittent le bal que pour monter en auto.

Les exécutions capitales n'ont d'autre raison d'être que de frapper l'imagination populaire et de suivre de près le crime, surtout chez les primitifs. Or, dans notre Afrique, un condamné à mort voit son dossier transféré à Dakar, puis envoyé à Paris, soumis au Président de la République, etc. Souvent, ce condamné ne reçoit confirmation de sa peine qu'au bout d'un an ou deux. Entre temps, il a été, comme tous les prisonniers, employé à des corvées diverses dans le village, où il s'est acquis la sympathie générale. Les Noirs qui ont la mémoire très courte n'y comprennent plus rien. De sorte, que quand on l'exécute, les Français sont considérés comme des monstres. « C'est un second crime et dont je me fais l'effet d'être l'auteur, » me dit un administrateur.

Le traité de Versailles, on l'a vu plus haut, a donné aux missionnaires américains le droit d'avoir des missions en Afrique occidentale française. Les Américains qui, à mon avis, n'ont d'autre but que de dépenser les sommes énormes prévues au budget des missions protestantes, disposent de beaucoup plus d'argent que nos fonctionnaires; ils ont de magnifiques autos et font perdre la face à nos compatriotes, vis-à-vis des indigènes si sensibles aux signes extérieurs de la richesse.

Côte d'Ivoire. Plus de mil. Pays de manioc. Ce n'est pas encore la forêt, ni la sylve — c'est-à-dire la grande forêt primaire, — mais la haute savane aux arroyos emplis de palmiers, de rôniers au stipe gris, de fougères; apparition de quelques grands arbres. Après un mois dans l'incendie du Soudan, les yeux se reposent avec délices sur du vert. Nous voici dans le pays de ces Baoulé dont j'ai si souvent admiré les masques à la devanture de Paul Guillaume, masques noirs aux joues pleines, aux tatouages en relief, d'un bois si lourd.

Entrée des nuages, des « merveilleux nuages ».

Voici un singe qui a une tache blanche sur le nez; on l'appelle le singe « pain à cacheter ». A part le singe vert,

ce que j'ai rencontré surtout jusqu'ici, c'est le cynocéphale et le colobe, à poil très long, d'un noir mouillé, à barbe blanche; sa dépouille habillait les femmes au temps de Poiret.

Plus de gerçures aux lèvres, de brûlure au nez. Nous voici dans la région de l'humidité constante et chaude. Plus de fraîcheur la nuit.

Je visite, un peu pour faire plaisir à mes hôtes d'un soir, une exploitation cotonnière. Après l'Amérique, j'ai une indigestion d'usines et je ne veux plus en voir. Aujourd'hui, de quelque côté que l'on se tourne, on ne voit qu'erreur et excès. C'est un cercle vicieux. De là vient le désespoir des jeunes générations. Tous ces enfants noirs tirés de leur vie patriarcale, privés de leurs rites et de leur religion pour travailler neuf heures par jour à ces métiers, étouffés par la poudre de coton et obligés de se voiler la bouche comme les Touareg, est-ce là ce qu'il faut souhaiter à l'Afrique de demain. Pourquoi tant produire? Et pour chaque ouvrier noir qu'on forme, on fait chômer un ouvrier blanc. Les Anglais l'ont bien vu au temps du ghandisme. Si Madagascar fabrique des pagnes pour son usage, les usines de la vallée de l'Andelle, que je vois de mes fenêtres, en Normandie, fermeront. Au bout du machinisme, avec ses guerres, ses conquêtes de marché forcenées, etc..., nous savons maintenant qu'il y a un précipice. Et, au delà du bolchevisme, essai manqué d'organisation collective, il y a un marécage. Y a-t-il un moyen terme entre la régression russe et le « progrès » américain?

Les nègres de cette région-ci mangent tout, les fauves, les sauterelles, les escargots, les chenilles, la viande pourrie, les sanies, les excréments, le cuir sec, avec assaisonnement d'une sauce à l'huile de palme très pimentée et de grosses bananes vertes courbes, pilées en farine.

Une journée à Bouaké, sur le chemin de fer, au nord de la Côte d'Ivoire. Nous entrons dans une région riche. La Côte d'Ivoire est la perle de l'Afrique occidentale française. Le

coton y réussit très bien dans le nord, le cacao dans le sud, aussi le Noir rencontré sur les routes déjà ne nous salue plus. Il ne va pas nu, mais coiffé d'un melon; à la main un parapluie : c'est un affranchi.

On m'avait dit que les Noirs ne craignaient pas la mort, ce rajeunissement. En Afrique, j'ai pu au contraire vérifier que chacun la redoutait au moins autant qu'en Europe.

J'ai assisté à un tam-tam de guerre des Baoulé. En notre honneur ils quittent chapeaux melons et parapluies et se dévêtent. Les voici nus et habillés de roseaux, comme leurs ancêtres. Ce noir et vert est d'un heureux effet. Ils combattent avec la lance et le coupe-coupe, nous chargent avec des cris terribles et viennent toucher la terre de leur tête, à nos pieds. On dirait qu'ils se déguisent en nègres, car leur figure est passée au noir de fumée et il y a un curieux contraste entre ce noir mat et le brun mouillé de leur corps en sueur. Ces transports dansés vous communiquent une sorte de commotion hystérique, de turbulence qui vous laissent chancelant; il faut faire effort pour résister à l'impulsion; les bêtes le ressentent aussi; le cheval du pays, le seul qui n'ait pas succombé à la mouche tsé-tsé, se livre à une fantasia à lui tout seul, monté par un nègre coiffé de plumes d'autruches noires. Je me tords de rire. On dirait un cheval-jupon ou un cheval pour statue équestre du Resorgimento, pris de folie. Pendant ce temps une colonne de femmes mène une danse des seins et des fesses, tremblée et secouée comme par un courant électrique.

Repartis de grand matin en direction d'une région assez isolée et sauvage, à l'ouest de la Côte d'Ivoire, aux confins du Libéria, vers Man. En passant, nous assistons à une danse fétiche assez curieuse et, je l'ai su plus tard, assez rare. L'homme est vêtu de roseaux et d'herbes sèches et coiffé d'une énorme tête en bois de ce bœuf sauvage qui est en même temps une sorte de garou local. Un musicien qui accompagne le danseur sonne dans une trompe en corne d'antilope. Celui-ci se donne des coups de fouet tout en

dansant. Si l'on peut appeler danse ces sauts à pieds joints, cette progression coupée d'arrêts, ces trépignements sur place, massifs, d'où aucun membre ne se dégage. Derrière, un orchestre secoue des calebasses vides pleines de clous. La tête du monstre est si belle, rouge et noire, colorée en deux tons, fendue d'une crémaillère sculptée en plein bois que je l'achète pour étonner Picasso. Quand l'homme retire son masque, la tradition veut que toute femme qui aura été présente meure sur-le-champ. En effet, dès que les négresses voient que le danseur démonte sa tête, pour me la donner, — il y a autour de nous deux ou trois cents ouvrières des fabriques de coton environnantes, — elles s'enfuient à toutes jambes et, en quelques minutes, il n'en est plus une seule en vue.

Déjeuner à Séguela. L'administrateur me dit qu'il a en prison un homme-panthère, condamné à mort pour meurtre. C'est ce prisonnier qui est chargé de faire visiter les locaux disciplinaires. Arrivé à sa propre cellule, il annonce pompeusement : « La cellule des condamnés à mort, » et modestement il ajoute : — Le condamné à mort, c'est moi.

En quittant Séguela sur ces belles routes, si douces aux pneus, je pense avec gratitude à la dure conquête de ces régions, vers 1910, et à tous les officiers français qui sont tombés ici pour nous ouvrir la voie que nous parcourons, maintenant, le cigare aux lèvres.

Un missionnaire dit à un Noir, maître d'école :

— Voyons, tu ne crois pas aux fétiches? Si ta sœur voyait le grand Goli (bœuf-garou), tu ne penses pourtant pas qu'elle en mourrait?

Silence.

— Et si elle n'en mourait pas?

L'autre répond :

— « Alors, je la tuerais. »

PAUL MORAND

(*A suivre.*)

LES ASCENDANTS DE CLOVIS

1. *Les sottises des empereurs.*

L'union intime d'un empereur d'Occident et d'un chef franc maître de ses armées aurait pu changer le cours de l'histoire de la Gaule. Auguste représentait la légitimité traditionnelle; le Franc lui donnait la force effective. Celui-ci, l'œil fixé sur la frontière, maintenait la sécurité et la paix militaire. Celui-là assurait la paix civile et le respect du droit. Assurément, ils eussent pu se brouiller tôt ou tard, et le chef de guerre se rendre maître du palais de César, pour imposer ses Francs aux bureaux et aux provinces. Mais l'Occident n'en aurait pas moins gardé son unité sous le double prestige de la tradition latine et de la frontière inviolée. On aurait eu seulement plus tôt un Clovis ou un Charlemagne. Et on eût évité un siècle d'incertitudes et de malheurs.

Mais Théodose, ses Orientaux et ses Goths l'emportèrent sur les Italiens, les Gallo-Romains et les Francs d'Arbogast et d'Eugène (394); et le jour de cette victoire allait être l'ère de leurs malheurs pour l'Occident et la Gaule. La décomposition du monde romain commença presque aussitôt, et l'œuvre des six siècles antérieurs s'effrita en moins de deux générations.

C'était la Gaule qui faisait l'unité de l'Occident latin. Ses routes formaient les traits d'union entre l'Espagne, la Bretagne et l'Italie. Elle surveillait les rives du Rhin et les rivages du Nord, dont dépendait la vie normale de cet Occident : le Rhin ou le Détroit franchis, Alamans sur terre ou

1. Sur les Précurseurs de Clovis, voir la *Revue de Paris* du 15 août.

Saxons sur mer n'avaient besoin que de quelques courses rapides et d'un peu d'audace pour paraître et piller en Espagne ou en Italie. La vraie capitale de la *Romania* occidentale était la grande ville d'où l'on contenait les Barbares de la Germanie et d'où l'on gouvernait la Gaule, et c'était Trèves, et non pas Rome, Milan ou Ravenne. Si tout l'Occident, avant cette victoire de Théodose, avait presque toujours vécu d'une existence tranquille durant plus d'un siècle, c'est parce que les Empereurs avaient résidé à Trèves en soldats qui montent la garde. Ils n'avaient été vraiment des Augustes romains qu'en se faisant des Césars de Gaule.

Or Théodose ne vint point en Gaule; et ni son fils Honorius, ni son petit-fils Valentinien III n'y vinrent jamais. Tous trois cessèrent d'être ce qu'il fallait être alors, des empereurs de frontière. Ils ignoraient ce qu'était Trèves et ce qu'était le Rhin. Le plus souvent, les princes vécurent dans cette triste Ravenne, la ville de toutes les perversions, derrière les pins, les marais et les canaux, comme s'ils voulaient se cacher au monde de l'action ou s'enfuir sur la mer pour éviter le Barbare. Enfermés dans leur palais, ce n'étaient guère que des idoles que ni le soldat ni l'ennemi ne connaissaient plus.

Encore s'ils avaient, dans leur Occident, maintenu la prépondérance de Trèves, la cité militaire de la frontière, et l'autorité d'un maître de la milice franc, qui aurait continué la tradition bientôt séculaire de Bonitus ou de Ricomer, soutien et salut de l'Empire!

Mais Trèves fut peu à peu abandonnée par les autorités supérieures, civiles ou militaires.

J'ai toujours cru que le maître de la milice résidait à Reims, ville fort bien placée pour y concentrer les armées, mais d'où l'on n'avait aucune vue sur la frontière. Quant au préfet du prétoire, il s'installa à Arles dès le début du cinquième siècle. Il y était si bien, lui et ses services! Soleil du Midi, gaieté du Rhône, horizon limpide aux élégantes silhouettes des collines, la mer d'azur toute proche, c'était une résidence rêvée; et surtout, point de danger du côté barbare, et l'Italie et la cour dans le voisinage. Quel aveuglement et que de sottises! Maximien, un siècle auparavant, n'avait sauvé la Gaule qu'en échangeant la résidence de Lyon pour celle de

Trèves; et maintenant que le danger grandit, les chefs romains s'enfuient de Trèves pour se reposer à Arles : ce qui était une manière de dire aux Barbares que le chemin était libre.

La faute, du moins, aurait pu être atténuée si, comme maîtres de la milice, à Reims ou ailleurs, on avait gardé ces généraux francs dont on avait dû reconnaître l'intelligence militaire et le loyalisme romain. Mais on oublia les mérites de Ricomer ou de Bauto pour ne plus se souvenir que des erreurs d'Arbogast. Et depuis lors, pas une seule fois, on ne vit un Franc commander à la milice des Gaules. Le chef des armées, sous Honorius, est un Vandale, Stilicon, et les Francs détestent ce genre d'hommes. Et que dire plus tard de Ricomer, qui était un Suève, autrement dit un Alaman, le nom le plus odieux à la Gaule! En confiant, comme autrefois, les milices à des chefs de Francs, les empereurs auraient précisément eu à leur service les généraux qui avaient le plus d'intérêt à protéger l'Occident, et le plus de motifs d'en maltraiter les envahisseurs.

Or, pendant que les princes écartaient de plus en plus ces Francs de la vie latine, ils mêlaient de plus en plus à cette vie la nation des Goths, et ce fut l'origine de tous les maux. Les ennemis du Danube inspirèrent plus de confiance ou imposèrent plus de sacrifices que les défenseurs du Rhin. Je dis les ennemis : car depuis que les Goths étaient entrés dans l'Empire, chassés de chez eux par les Huns, ils ne s'y conduisaient qu'en adversaires. On leur avait bien donné le titre de « fédérés ». Mais ils avaient vaincu et fait mourir un empereur près d'Andrinople; et un de leurs chefs, Alaric, promenait par tout l'Empire ses ambitions et ses colères, jusqu'au jour où il prendra et pillera Rome. Quelle différence d'attitude entre eux et les Francs! Les Goths errent de l'Orient à l'Occident, cherchant des terres ou des batailles, peuplade vagabonde qui sème la terreur et les ruines sur son passage. Les Francs sont demeurés paisibles et laborieux sur leur terroir traditionnel de la frontière rhénane, et ceux qui doivent servir Auguste sont envoyés d'office au bout du monde, sur le Nil ou près de l'Euphrate. Ceux-là sont des aventuriers ou des transfuges aux convoitises jamais satisfaites. Ceux-ci forment une nation assise fidèle à ses serments de quasi-

citoyens. Et pourtant ce sont ces Goths qui ont vaincu Arbogast et ses Francs, et les voici en passe de devenir les maîtres de l'Empire : l'un de leurs rois se demande même s'il ne mettra pas un terme au nom romain, et s'il ne le remplacera pas par le nom goth, pour que la terre s'appelle *Gothia* au lieu de *Romania*.

2. *Les Saliens indépendants.*

Alors les Francs Saliens du Wahal, sujets fidèles de l'Empire depuis trois générations, songèrent à recouvrer la pleine liberté. En ces temps où le peuple romain s'abandonnait, ils se ressaisirent eux-mêmes. Puisque le prince refusait leur collaboration, leur service ne pouvait plus leur paraître que le plus insupportable des jougs, et ils voulurent secouer ce joug, dans le temps qui suivit la mort de Théodose (395).

Ce fut par secousses successives, auxquelles les généraux romains répondirent d'abord par d'assez vives réactions. — Voici, tels qu'on peut les supposer, les principaux actes de cette libération.

Le plus pénible, pour eux, était certainement de n'avoir point de rois, comme en avaient les peuplades franques de leur voisinage, Chamaves, Attuaires ou Ripuaires. Obéir à des chefs venus de Rome ou acceptés par elle, était la marque la plus nette de leur servitude, et la présence d'un roi le signe le plus visible de l'indépendance. Ils se choisirent donc un roi, Théodomer, et c'était, dit-on, le fils de ce fameux Ricomer qui avait été le plus noble et le plus loyal des généraux de l'Empire et le grand ami d'Arbogast. De cette manière, l'alliance avec Rome ne paraissait point rompue.

Il est même possible qu'on ne donna pas à ce Théodomer le titre de roi souverain. Au-dessous de ce titre, les Francs et autres Germains avaient une dignité qu'on appelait celle des « petits rois » ou des « princes royaux », qualifiés par Rome de *regales*, *reguli*, *subreguli*, et par les Grecs de βασιλίσκοι. C'était le pouvoir en fait, mais il manquait à ce pouvoir quelque consécration religieuse, quelque emblème redoutable, par exemple le port d'une longue chevelure, ce qui seul faisait la royauté suprême et héréditaire.

Mais la frontière était surveillée par le comte de la garde impériale, Castinus, oriental d'origine, Scythe ou Goth. Il fit une courte apparition aux abords du Wahal. Théodomer disparut, tué ou livré par les siens (421?).

Ce ne fut qu'un bref répit pour Rome. Les Goths étaient entrés dans la Gaule pour n'en plus sortir. Les Burgondes s'étaient installés entre le Rhin et le Rhône. Les Francs Ripuaires avaient enfin franchi la frontière et allaient mettre la main sur Cologne. Tout était permis et à peu près légitime pour les Saliens du Wahal. La monarchie héréditaire fut établie ou rétablie chez eux, cette fois pour toujours. Et il faudra plus de treize siècles pour en extirper le germe de la Gaule.

Deux traditions eurent cours plus tard sur le premier des « rois chevelus », *reges criniti*, disaient les Romains.

Suivant l'une, qui semble née chez les Francs Ripuaires, il se serait appelé Faramond, et serait fils de Marcomer. Celui-ci avait été jadis chef, prince ou roitelet de ce peuple des Ripuaires; il avait combattu les Romains, et, fait prisonnier, aurait longtemps vécu en exil, non loin de Rome. S'il y a quelque vérité en cette tradition, si les Saliens se sont décidés à accepter pour roi un fils de Ripuaire, le début de leur état monarchique correspondit à une alliance étroite entre les deux nations franques, celle de Nimègue et celle de Cologne. La vieille fédération des Francs se reformait, et c'était une menace particulièrement dangereuse pour la Gaule romaine.

Mais suivant l'autre tradition, née chez eux sans aucun doute, les Saliens ne demandèrent leur roi chevelu qu'à l'une de leurs familles nobles; et ils l'acceptèrent de la plus célèbre d'entre elles, celle, toujours présente à leur esprit, de Ricomer, le maître de la milice aux beaux temps de Théodose. Nous venons de voir que son fils Théodomer avait disparu sous les coups de Rome. On le vengea en donnant la royauté au fils de ce dernier, Clodion, et cette fois avec l'autorité sacrosainte.

On pourra redire, car on a dit souvent déjà, que ni l'une ni l'autre de ces traditions ne comportent de vérité. J'hésite à le dire pour mon compte. Nous ne sommes pas en ce moment très loin de Clovis. Douze lustres nous en séparent à peine, et ce temps ne suffit pas pour faire oublier les noms des aïeux,

surtout quand il s'agit de rois. Ces rois francs n'étaient point des ignorants, ils avaient à leur cour des historiographes et des écrivains. Tous ces noms princiers sont conformes à la langue germanique; aucun des faits qui les encadrent n'est invraisemblable. Dans les trente années où ils s'incorporent, bien des révolutions ont pu se produire chez les Saliens, et ce n'est pas toujours d'un coup, sans choc en retour, qu'une nation franque peut installer chez elle une royauté héréditaire. Il est donc permis de concilier entre elles les deux traditions, et de supposer que les Saliens, après un roi fourni par les Ripuaires, se soient arrêtés sur une famille qui était de chez eux. Mais il est également permis de rejeter complètement la tradition ripuaire, qui est d'ailleurs la plus récente, et de voir dans Clodion le petit-fils de Ricomer, maître de la milice dans l'Empire romain. Et comme, de Clodion à Clovis, la lignée royale ne s'interrompra plus, la noblesse de cette lignée sera double en quelque sorte, sanctionnée tout à la fois par le sang des Saliens et par la magistrature de Rome.

Quoi qu'il en soit, Clodion fut bien le premier des « rois chevelus », et avec lui, nous quittons les incertitudes pour rentrer dans la vérité historique.

3. *Les conquêtes de Clodion : Tongres, Tournai, Cambrai.*

La création d'une monarchie souveraine ne pouvait manquer de donner aux Francs Saliens une force plus grande et de nouvelles ambitions. Après trois quarts de siècle d'immobilité, ils reprirent leur marche en avant vers le Sud, dans la Gaule; et ce fut sous leur roi Clodion.

Les circonstances, non seulement l'aidaient et l'invitaient, mais en quelque sorte l'obligeaient à faire acte de conquérant. Il était désormais avéré que des rois wisigoths seraient pour toujours les maîtres à Bordeaux et à Toulouse; que des rois burgondes gouverneraient sur les deux versants du Jura; que les Ripuaires ne quitteraient plus Cologne, si ce n'est pour aller à Trèves; et il y avait même d'excellents esprits, d'allure franchement romaine, pour affirmer que le salut de la Gaule

latine serait à la partager entre les royautés barbares. Le devoir d'un roi salien était donc de réclamer sa part.

La Gaule, qui connaissait les Saliens de longue date, devait souhaiter leur venue plutôt que la redouter. De Cologne à Boulogne, le long des vieilles chaussées romaines que Clodion rencontrerait dans sa marche, tout le pays, villes et villas, demeures et campagnes, n'était qu'une longue ruine, faite par d'autres Germains, ruine de ruines en quelque sorte, car les hordes de Barbares étaient souvent passées par là. Les Saliens, eux, ne venaient pas en brigands. Ils arrivaient avec leurs familles, leurs maisonnées, s'installaient et cultivaient. Ils deviendraient pour les villes des protecteurs et non des destructeurs. Comme ils voulaient, non pas emporter du butin, mais faire œuvre qui dure, ils avaient tout intérêt à respecter la terre, les murailles et les hommes. Ce qu'ils avaient fait en Toxandrie et en Betuwe, il y avait tout lieu de croire qu'ils le feraient en Belgique.

Aussi les expéditions belges de Clodion furent-elles lentes, prudentes, systématiques. Il ne songea pas un instant à traverser la Gaule en vainqueur; il commença seulement à l'effeuiller, et l'on appliquera volontiers aux Francs Saliens cette expression d' « effeuiller », faite de notre temps pour les conquêtes du Piémont en Italie, lesquelles ressemblent singulièrement à la conquête de la Gaule par les Francs Saliens.

Clodion alla donc pas à pas, ville par ville, route par route. Et rien ne nous dit qu'il n'y ait pas eu souvent accord entre lui et les chefs des municipalités. Puisque l'empereur les abandonnait, ils étaient libres de choisir entre les maîtres barbares, et mieux valait l'obéissance à un roi salien que le passage d'une bande ripuaire.

Des bords du Wahal et de la Meuse, Clodion s'avança (428?) en direction de Tongres, la seule ville romaine dans ces immenses espaces du Brabant et la Hesbaye. A mi-chemin, à la frontière même du territoire de Tongres, il bâtit son donjon royal, *Disbargus* (Diest), bien campé sur le Demer en un charmant paysage, et il en fit sa forteresse de commandement et son refuge éventuel. Il y avait eu là, je crois, un sanctuaire fameux d'Hercule, centre de pèlerinage pour

toutes les Flandres : le château du roi franc hérita du temple du dieu gallo-romain.

Arrivé à Tongres, Clodion se trouva maître, non seulement des beaux champs limoneux de la Hesbaye, mais encore de la grande route, la plus solide, la plus ancienne, la plus passagère du Nord, celle qui de Cologne et d'Aix-la-Chapelle menait à Paris d'une part et de l'autre à Boulogne. En s'installant sur cette route, les Saliens coupaient de ce côté toute ambition à leurs rivaux les Francs Ripuaires de Cologne, et ils voyaient leur horizon s'ouvrir tout à la fois du côté de la Seine et du côté de la mer. De plus grandes espérances leur étaient permises.

Deux villes, métropoles de cités, maîtresses de vastes terroirs, s'offrirent à eux sur ces routes. Sur celle de la Seine, c'était Cambrai, chef-lieu des Nerviens; sur celle de la mer, c'était Tournai, chef-lieu des Ménapes. Entre elles et Tongres, il n'y avait d'autre obstacle que la Forêt Charbonnière, qui coupait les routes entre Charleroi et Ostricourt. Mais cette forêt, longue et mince, plus redoutable par ses légendes que par ses solitudes, depuis longtemps ébréchée en maint endroit, ne pouvait pas plus effrayer les guerriers francs qu'elle n'avait, cinq cents ans auparavant, arrêté les légionnaires de César. Quelques combats furent sans doute livrés au passage, soit par les soldats romains qui pouvaient rester encore en Belgique, soit par les habitants armés à la hâte. Mais ce furent escarmouches sans portée, et Clodion put entrer à Tournai d'abord et à Cambrai ensuite.

Cambrai, petite ville à moitié neuve et à moitié détruite, bon carrefour de routes mais bâtie en un site médiocre, ne pouvait avoir qu'une importance relative. Tournai, solidement campé sur une plate-forme que borde l'Escaut, valait beaucoup mieux. On y était proche de la mer; le terroir était riche en blé, en lin et en bestiaux. Comme les Belges du pays étaient les plus industrieux des Gaulois, les empereurs y avaient installé des ateliers d'État, et on y travaillait ces bijoux de métal cloisonné d'émail pour lesquels les peuples commençaient à se passionner. Tournai deviendrait très vite une bonne capitale de royaume, le jour où le roi des Saliens préférerait pour résidence une vieille et noble ville

entourée de remparts à son donjon perdu dans la campagne.

Et puis, Tournai était un si commode point de départ pour les expéditions futures! Si les Francs voulaient mettre la main sur les rivages, comme au temps de leur ancienne gloire, une route directe les conduirait à Boulogne en quatre petites étapes, par l'excellent pays de Thérouanne. Si l'on voulait au contraire s'assurer les plaines fertiles de l'Ile-de-France ou de la Champagne, c'était de Tournai qu'on partirait pour Soissons, par Saint-Quentin, et on aurait là le chemin le plus droit, le plus rapide de toute la Belgique; et c'était de Tournai encore que, par Bavai et Vervins, on partirait pour Reims, la ville métropole et la plus illustre cité de cette même Belgique.

Quoi qu'il décidât, voici Clodion maître de presque toutes les basses terres, au nord de la Meuse et de la chaussée de Tongres. Celles qui lui manquent, ce sont seulement les plaines des marécages et des dunes, entre la Lys et le rivage. Il doit y avoir là encore quelques vieilles garnisons romaines mêlées à des colonies de Saxons. Mais on en aura raison quand on voudra. Et cela n'empêche pas le domaine de Clodion de constituer un véritable État, qui annonce ou prépare la Belgique de maintenant, riche en ressources de tout genre, dressant au-dessus de la plaine ses quatre villes de Tournai, Cambrai, Tongres et Nimègue, protégeant la Gaule contre les envahisseurs de la basse Germanie, et menaçant cette même Gaule par les routes qui vont vers le couchant et vers le sud.

C'est en direction de cette Gaule que Clodion reprit sa marche en avant. De Tournai ou de Cambrai, il s'avança sur Arras, la ville la plus proche et peut-être le plus grand centre industriel du Nord. Mais en route, cette fois, il rencontra un général romain, Aétius (438).

4. *L'arrêt des Saliens.*

Aétius, qui était goth à moitié, n'avait pas l'allure nette et droite des généraux francs du grand Valentinien. On le soupçonnait d'aimer l'argent, injure qu'on ne fit jamais à un Ricomer ni même à un Arbogast. Plus d'une fois, il paraît

s'être fait complice d'actes de déloyauté ou de trahison. A l'endroit des Barbares, il mena toujours de front l'attaque et la négociation. Mais il est bon de dire que les circonstances n'étaient plus les mêmes qu'au temps du premier Valentinien, empereur légitime sur un Occident intact. Maintenant, il faut, dans cette Gaule tiraillée entre des ambitions concurrentes, partout menacée aux frontières et déjà disloquée à l'intérieur, il faut incessamment manœuvrer, ou de l'épée ou de la parole, pour le combat ou par la ruse. Aétius fut l'homme de ces situations compliquées et misérables.

Il atteignit les Francs de Clodion à l'heure même de leur rassemblement. C'était sur une vieille route, à l'endroit où elle franchissait un cours d'eau par ces « longs ponts » bâtis sur pilotis qu'avaient pratiqués les anciens ingénieurs romains dans les pays de marais et de ruisseaux. Majorien, qui commandait sous les ordres d'Aétius, attaqua les Francs en contre-bas, lançant ses cavaliers sur la route, dont il finit par déloger l'ennemi. Mais alors il se passa un amusant épisode, qui fit un instant la joie des poètes romains de la Gaule, et qui nous montre la physionomie des combats de ce temps, plus pittoresques que terribles.

De l'autre côté des ponts, sur une colline, les Francs célébraient un festin de noce, avec force victuailles et chants d'allégresse; lorsque leurs combattants prirent la fuite, on évacua en toute hâte et dans le désordre le lieu de la fête, et les Romains vainqueurs purent faire main basse sur pas mal de choses et en particulier sur le char de noce et la mariée elle-même. Singulière manière de camper et de combattre, que d'amener avec soi des cortèges nuptiaux! Certainement, ces Francs ne devaient pas être des guerriers fort redoutables, soumis à une rigoureuse discipline. Un peu d'énergie romaine avait toujours raison d'une masse barbare. L'Empire ne périssait que faute de volonté.

D'aucun autre combat l'écho n'est venu jusqu'à nous. Il est à penser qu'Aétius, qui avait peu de soldats et mille embarras, préféra s'entendre avec Clodion plutôt que de le pourchasser, et qu'il retrouva chez le roi salien l'humeur conciliante habituelle à sa nation. Elle dut renoncer à de nouvelles ambitions, mais on lui laissa les quatre cités d'an-

cienne ou de nouvelle prise. D'ailleurs, l'approche des Huns montrait aux Romains et aux Francs qu'il y avait intérêt à s'entendre. Et après cet intermède de conquêtes et de conflits avec Rome, les Saliens reprirent la tradition de l'alliance et ne la quitteront plus.

5. *La Loi salique.*

Il convient maintenant de s'arrêter un instant sur le terroir des Francs Saliens, d'examiner la loi à laquelle ils étaient soumis, autrement dit la Loi salique, et de voir ce qu'elle nous apprend sur le genre de vie de ce peuple. Car c'est alors que cette loi fut rédigée, du moins en la forme la plus ancienne qui nous ait été conservée.

Ce n'est guère, cette loi destinée à devenir si fameuse, qu'un code de procédure civile et criminelle, moins encore peut-être, un tarif des frais et amendes en matière pénale. Mais précisément parce qu'elle insiste sur la nature et l'importance des délits, sur la valeur des dommages à payer, elle nous permet mieux de nous rendre compte de la manière dont vivait la société salienne, dont elle estimait les êtres et les choses.

Elle ne concerne, en effet, que les Francs Saliens, et sans doute même pas toutes les tribus de ce nom, mais seulement celles d'un espace très restreint, le groupe de familles qui venaient de s'installer entre la Forêt Charbonnière et la Lys, le domaine de la cité récemment conquise de Tournai. Que la plupart de ses prescriptions se soient formées dans les plus vieilles coutumes du nom salien, en Salland, en Veluwe, en Betuwe ou dans les villas qui entouraient le donjon du Demer, c'est très probable : mais elles ne valent, dans le texte, que pour les hommes du terroir tournaisien. Et si plus tard elles ont pu s'étendre à tous les Francs de la Gaule, jusqu'à la Loire et aux Pyrénées, ce que d'ailleurs nous ne savons pas de façon certaine, c'est que le roi des Saliens de Tournai est devenu roi par toute la Gaule.

Je ne pense pas que les Romains du pays y fussent soumis. Pour eux, on appliquait le droit impérial, tel qu'il résultait des lois et sentences en vigueur, et également les coutumes

municipales, qui tendaient de plus en plus à prendre force de loi et à se rédiger en formules écrites.

Le roi lui-même, ce qui montre l'importance des vieilles traditions franques et, aussi, des forces et des usages du terroir, le roi n'est pas encore l'arbitre souverain du droit et le rédacteur de la loi. Cette Loi salique ne vient pas de lui. Il se pourrait même qu'elle lui ait été imposée. Elle émane des chefs francs, et elle fut rédigée à l'origine par quatre d'entre eux, réunis en commission dans les villas de leurs domaines.

Le roi, évidemment, y apparaît comme un juge suprême, mais seulement en appel ou dans des cas de juridiction gracieuse. Pour les affaires courantes, le jugement est prononcé par des magistrats, qui sont sans doute nommés ou agréés par lui, mais dont le ressort ne dépasse pas les limites d'un canton rural.

C'est ce mot de canton rural, de *pagus*, qui me vient aussitôt à la pensée quand je lis toutes ces prescriptions relatives aux plaids de justice. Rien n'y rappelle ces vastes circonscriptions judiciaires qu'étaient dans l'Emprie Romain les provinces ou les cités. Pas une seule fois il n'y est question de Tournai ou de toute autre ville chef-lieu. Tous les groupements humains, toutes les formations sociales sont des domaines fonciers, de villas ou de fermes, et l'on se sent transporté uniquement dans les petits « pays » ou *pagi* d'un territoire rural.

De même, toutes les espèces d'hommes dont il est parlé, riches ou pauvres, libres ou esclaves, Romains ou Saliens, accusés ou victimes, tous sont des ruraux. On ne peut signaler aucune trace de ces marchands, de ces *negotiatores* belges ou orientaux qui demeuraient nombreux dans toutes les Gaules. Aucun des délits ne vise une affaire strictement commerciale. Le fait de la pure industrie n'y est à vrai dire point représenté. On ne s'occupe que du tort fait à la terre, à ses occupants, à ses fruits, à ses animaux, aux instruments qui servent à la travailler.

Nous sentons que cette terre est le principal souci de ces hommes et qu'il s'agit de la protéger, elle, ses revenus et ses ouvriers. Elle apparaît dans la Loi salique en cette variété

d'aspect et de culture qui était depuis des siècles l'apanage des bons pays gaulois. Ici, la forêt avec la sauvegarde de ses coupes et de ses fagots. Là, les terres arables et leurs moissons de blé, précieuses entre toutes. Ailleurs, voici les prés, les canaux de drainage ou d'irrigation, où se pêchent les anguilles et que sillonnent les barques aux longues perches. Au milieu des domaines, ce sont les champs réservés aux légumes, fèves, pois, lentilles, raves ou navets. Et enfin se montrent même des vignes, car en ce temps-là elles pouvaient descendre la Meuse et gravir aux bons endroits les pentes qui bordaient l'Escaut.

Tous les êtres de la cour, du cheptel, de la ferme, sont passés en revue. On voit les chiens de chasse, de garde ou de berger, les éperviers ou les faucons, les poules, les oies et les grues domestiques, les ruchers avec les abeilles, la bergerie avec les brebis et les agneaux, les étables avec les vaches et les taureaux, et surtout les porcheries, alors la ressource essentielle de toutes les tables.

Un soin extraordinaire préside à l'élevage et, pour ainsi parler, à l'éducation et à la science de tous ces êtres familiers et quasi familiaux. Dans la porcherie, on distingue tour à tous le cochon de lait, le pourceau « qui peut vivre sans sa mère », le porc d'un an, le porc de deux ans, le verrat, et d'autres encore. Chacune de ces espèces a sa place dans la loi, sa valeur propre pour le juge qui constate le vol et estime le dommage. Nous sommes chez un peuple qui a minutieusement observé et évalué tout ce qui touche à la terre, choses et bêtes, et qui a pu donner dans sa langue un terme précis pour les moindres particularités de la vie rurale. Je ne crois pas qu'aucun de ces législateurs ait lu Caton, Varron ou Columelle. Mais ils en savent autant qu'eux, et leurs expressions latines, d'une netteté rare, n'auraient point été désavouées par les agronomes latins.

Ce n'étaient point de très grands propriétaires. Il n'y a, dans la Loi salique, aucune apparence de cette puissante aristocratie foncière qui dominait encore toute la Gaule. Assurément, elle n'avait point disparu de la Flandre et du Hainaut, et l'on y pouvait rencontrer de ces sénateurs romains ou de ces décurions municipaux qui étendaient leur domaine

et leur domination sur des milliers d'hectares, sur d'immenses forêts, sur des centaines d'esclaves et de colons. Mais le nombre s'en était fortement réduit dans les misères des temps antérieurs, et ceux qui pouvaient rester n'étaient point justiciables de la Loi Salique. Elle n'était faite que pour les Francs, pour ceux qui s'étaient partagé, par acquisition à l'amiable ou par concession royale, les grands domaines abandonnés.

Au lieu et place de ces derniers, nous avons affaire à des propriétés de moyenne étendue, à des villas ou des fermes qui ne doivent pas dépasser un millier d'arpents, 250 hectares. Ce sont ces fermes et leurs dépendances que j'entrevois dans ces modestes constructions où le bois domine, dans ces haies qui enclosent les champs, dans ces cheptels bovins qui se groupent par trois villas pour posséder un seul taureau, dans ces associations de voisins qui contrôlent l'arrivée de nouveaux venus. Et ces fermes, c'est déjà le type consacré de l'exploitation rurale saine et complète, sûre et modeste tout ensemble, telle qu'elle subsistera en France jusqu'à nos jours; et vraiment, elles valaient mieux pour la bonne entente de la culture et le meilleur profit de la terre, que ces vastes terroirs seigneuriaux de la Gaule romaine, où une trop grande part était faite au plaisir des yeux et aux fantaisies de la table, et trop de terres laissées paresseuses ou inactives. Leur démembrement en plusieurs fermes, entretenant chacune un foyer familial, est l'annonce d'un temps nouveau, qui sera préférable pour les hommes et pour le sol.

Une seule allusion, d'ailleurs incidente, nous rappelle que ces hommes pouvaient être appelés à l'armée et devaient y faire un service de soldats courageux. A part cela, aucun des 65 titres et des 285 articles de la loi ne concerne la vie militaire. Elle ne mentionne jamais ni l'épée, ni la framée, ni la francisque, tous ces noms glorieux dont les déclamations ultérieures accompagneront les récits de l'histoire des Francs. Les fers sont ceux de la charrue ou des roues de moulin. Si les Saliens sont arrivés en Gaule comme guerriers, ils s'y sont fixés comme agriculteurs.

La Loi Salique a dû être conçue en langue germanique, encore que nous n'en ayons aucune preuve décisive. Mais elle

a dû être aussitôt traduite en langue latine, puisqu'après tout le latin est demeuré la langue officielle des contrats, des jugements et des actes officiels dans la Gaule devenue franque. Et à voir la concision des termes, le ton impératif des formules, on peut supposer qu'il y eut, à la disposition des rédacteurs germains, de ces hommes de loi, de ces *studiosi juris* qui pullulèrent dans l'Occident jusqu'à la fin de l'Empire.

Un détail, cependant, nous fait souvenir que ces Francs sont des vainqueurs, ou tout au moins des conquérants ou des maîtres : leur valeur en justice est supérieure à celle des Romains. Pour le meurtre d'un Salien on paiera deux cents sous d'or, et la moitié seulement pour le meurtre d'un Romain. Et là-dessus, sur ce contraste, on a, depuis des siècles que les érudits font et refont l'histoire des Francs et de Clovis, on a disserté sans trêve pour montrer que les Barbares s'attribuaient un mérite supérieur et traitaient presque en esclave la population vaincue. Certes, il est possible qu'ils pensaient avoir droit à une rançon double de celle du Romain. Mais n'oublions pas que cette loi n'est que celle des Francs, jugeant des meurtriers francs, et rien ne nous dit que dans la coutume romaine on n'ait pas, par revirement des choses, jugé plus coupable le meurtre d'un Romain que le meurtre d'un Franc. Ces hommes pour lesquels était faite la Loi Salique, étaient entre eux des alliés, des amis, des frères même à la manière germanique, et ils ne pouvaient traiter les Romains que d'étrangers. Puis, ils étaient peu nombreux, à demi isolés au milieu de la multitude des indigènes. Ils avaient donc le droit de sauvegarder particulièrement leur vie, la conservation de l'espèce plus rare qu'ils représentaient et je ne m'étonne plus s'ils firent payer plus cher la perte de l'un d'eux.

6. *Mérovée et le démembrement de l'État salien.*

Ce pays de Tournai, où se fixa la Loi salique, était en train de devenir, quoique le dernier conquis, la terre d'élection ou, si l'on préfère, le terroir de refuge du nom salien. Car l'État fondé par Clodion se décomposa à sa mort. Soit qu'il ait laissé plusieurs héritiers à pourvoir suivant le droit barbare,

soit par suite de révolutions intérieures ou d'intrigues romaines, chacune des quatre cités dont était fait le royaume salien se constitua en une monarchie particulière; et nous avons là un premier exemple de ces partages après décès qui devaient faire un si grand mal à l'héritage de Clovis et à la vie de la Gaule. Après Clodion, il y aura un roi à Tournai, un autre à Cambrai, un autre à Tongres, je suppose un autre à Nimègue et en Betuwe. Mais ces rois, qui furent sans doute frères ou cousins à l'origine et demeurèrent toujours parents, n'oubliaient pas le lien familial qui les unissait. Je ne sais s'ils prenaient tous le titre souverain qu'impliquait le mot de « roi chevelu », et si ce titre n'était pas réservé au roi de Tournai. En tout cas, celui-ci avait la prépondérance sur ses congénères : il en était au moins le chef de guerre. Le nom salien semblait devenir une sorte de confédération de quatre cités royales, à la fois romaines et franques, sous la suprématie du plus noble d'entre les rois et de la plus forte d'entre les cités.

C'est Mérovée dont, après Clodion, nous trouvons le nom comme roi des Francs, et, très certainement, roi à Tournai.

Comme à tout changement de règne, les bruits les plus divers coururent en Gaule sur Mérovée et sur l'héritage de Clodion. Du nouveau roi, on disait qu'il n'était point le fils légitime du souverain, mais que sa mère l'avait enfanté d'un monstre marin. D'autres racontaient que le royaume de Clodion avait été disputé entre ses fils, que l'aîné avait négocié avec Attila, le cadet avec Aétius, que le général romain avait adopté le jeune homme, et qu'on l'avait vu à Rome, charmant sous sa longue chevelure blonde.

A l'ordinaire, ces légendes et propos dissimulent quelque vérité. La fable d'une naissance surnaturelle accompagne souvent la personne d'un fondateur de dynastie, et les futurs rois des Francs Saliens se dirent tous, et ils le furent en effet, les descendants de Mérovée, les Mérovingiens. Mérovée aurait donc été roi, non pas à titre de premier-né et successeur légitime de Clodion, mais à titre personnel. Et l'intervention, en cette affaire, d'Aétius est la chose du monde qui doive le moins nous surprendre. Protégé d'un maître de la milice, intronisé par lui chez les Francs Saliens de Tournai, voilà

ce qu'a pu être (je ne dis pas ce qu'a été) l'aïeul de Clovis, le fondateur de la première lignée des rois de France.

Le seul fait certain qui s'ajoute à ces légendes et à ces conjectures ne dément pas le caractère qu'elles nous font attribuer à la royauté de Mérovée. Lorsqu'Attila franchit le Rhin et qu'Aétius fit appel à tous ceux que menaçait l'invasion, Romains, Goths ou Francs, Mérovée se présenta avec ses guerriers et combattit, sous les ordres du maître de la milice, dans cette bataille de *Mauriacus* en la cité de Châlons qui sauva la Gaule de la plus abominable catastrophe (451).

7. *L'alliance entre Childéric et Egidius.*

L'alliance entre le représentant de l'Empire et le roi de Tournai devint plus intime encore avec le fils et successeur de Mérovée, Childéric. Parler d'alliance est même trop peu dire. Il y eut alors, entre le roi franc et le chef romain, une telle entente, une telle solidarité dans les faits et gestes, un tel enchevêtrement dans les titres et pouvoirs, que tour à tour le chef romain nous paraît le véritable roi des Francs, et le roi le véritable général de Rome.

L'Empire Romain, en ce temps-là, ne possédait plus que deux grandes régions : au sud la vallée du Rhône que convoitaient les Burgondes venant de Genève et les Wisigoths venant de Narbonne; au nord, la région entre la Loire et la Somme, que convoitaient les Bretons d'Angleterre, les Saxons de la mer, et qu'auraient pu convoiter les Francs de la Flandre, s'ils n'avaient préféré, vis-à-vis de Rome, l'alliance à la menace.

Conformément à la tradition, les empereurs étaient toujours représentés, au delà des Alpes, par deux magistrats souverains, le préfet du prétoire, vice-roi au civil, le maître de la milice, *imperator* de fait sur les soldats. Celui-là administrait et jugeait, celui-ci faisait la guerre. Leurs fonctions étaient nettement séparées et délimitées. Mais, comme il y avait alors dans la Gaule plusieurs royaumes barbares, et qu'il fallait ou traiter ou lutter avec eux, maîtres de la milice et préfets du prétoire ne s'entendaient plus en ces affaires, et, suivant les circonstances, presque toujours à l'insu l'un de

l'autre et toujours à l'insu de l'empereur, tantôt concluaient la paix en cédant quelque cité, tantôt signifiaient la rupture et partaient en guerre.

Je dis à l'insu de l'empereur : car il n'y avait plus, en Italie, que des fantoches portant ce titre. Une fois les codicilles de leur dignité arrivés, maîtres ou préfets en agissaient à leur guise, en vrais rois des terres restées romaines. Attendaient-ils même l'arrivée des codicilles? On vit une fois un Gallo-Romain, Pæonius, s'installer comme préfet du prétoire sans l'investiture impériale, et attendre patiemment, ce qui arriva du reste, que le brevet sacré légitimât son usurpation (457).

Chose étrange! les plus patriotes, dans le sens de fidélité à Rome, étaient peut-être les maîtres de la milice. Le métier des armes leur donnait une allure de franchise, le sens de la discipline, la claire vision des situations, ce qui manquait souvent aux préfets du prétoire, enfermés dans leurs bureaux, perdus dans les embarras des affaires civiles, et aspirant à la régulière expédition des jugements d'appel. L'un d'eux même, Arvandus, ne déclara-t-il pas un jour que cette domination impériale en Gaule n'était plus qu'un leurre, qu'il fallait en finir avec ces batailles inutiles et ces complications interminables, et partager le pays entre Burgondes et Wisigoths (469?). Alors on serait tranquille.

La légitimité et l'énergie romaines, au temps de Childéric, étaient donc représentées surtout par le maître de la milice. Et ce loyalisme s'expliquait d'autant mieux, qu'après Aétius on prit pour général en chef un des membres de l'aristocratie gallo-romaine, Egidius (457?).

Ce choix était ou pouvait être, dans les destinées de la Gaule, l'indice de temps nouveaux. Depuis deux siècles les nobles sénateurs de l'Empire se refusaient au métier des armes, au commandement des armées, et ils laissaient aux Barbares toutes les dignités militaires. Les voici, avec Egidius, redevenus les chefs des soldats et chargés de défendre avec l'épée ces terres de Gaule dont ils sont les maîtres et cette culture latine dont ils sont les fidèles. Quand Egidius combattra les Goths sur le Rhône ou les Saxons sur la Loire, il fera tout à la fois l'œuvre d'un général d'Empire et d'un seigneur de Gaule.

Mais jamais il ne combattra de parti pris les Francs Saliens ni leur principal roi Childéric. Entre Childéric et lui, je le répète, on ne vit jamais qu'alliance ou collaboration. Et nous allons assister à de nouveaux épisodes, plus curieux encore que les précédents, de cette communauté d'efforts entre Francs et Romains pour sauver la Gaule et continuer l'Empire.

8. *Egidius roi à Tournai.*

Il se passa d'abord une péripétie extraordinaire, la plus bizarre qui ait encore traversé le royaume des Francs Saliens. Nous la racontons d'après la tradition ou plutôt la légende, écrite longtemps après l'événement.

— Childéric, qui régnait sur les Francs, se rendit insupportable par ses débauches, si bien qu'on finit par le chasser et qu'on songea même à le tuer. Mais il réussit à gagner la Thuringe, et là, en pays ami, il vivait en sécurité.

— Il avait laissé à Tournai un ami très sûr, qui devait tâcher d'apaiser les Francs et lui faire signe le jour où il pourrait revenir sans danger. Le roi et son confident partagèrent un sou d'or, chacun en garda la moitié. Quand Childéric recevrait celle qu'avait son ami, cela signifierait qu'il aurait à reprendre le pouvoir.

— Alors les Francs choisirent pour roi, à l'unanimité, le maître de la milice, Egidius. L'exil de Childéric et le règne d'Egidius durèrent huit ans.

— Mais Egidius agit moins en roi qu'en officier de Rome. Il avait délégué son pouvoir à un vice-roi. Et voici que les impôts furent multipliés, un sou d'or, puis trois sous, levés sur chaque famille. Il y eut des révoltes, auxquelles répondirent des exécutions. On finit par regretter Childéric, dont l'ami ne cessait de travailler en sa faveur l'esprit des Francs.

— Childéric, lui, ne demeurait pas inactif. Il avait même fait le voyage de Constantinople, s'était présenté à l'empereur, avait protesté qu'il était le meilleur serviteur de l'Empire, et s'était même offert pour enlever l'autorité à Egidius.

— A la fin tout s'arrangea. Childéric reçut la moitié du sou symbolique. Il revint aussitôt à Tournai, et fut rétabli dans sa légitime autorité. —

De conflit ou de combat, il n'est nullement question dans ces récits. On admettra donc que Childéric, sans doute en accord avec Egidius, lui a abandonné quelque temps son royaume, soit chassé par les siens, soit pour chercher fortune ailleurs. Que le Romain ait ensuite essayé de soumettre les Francs à la loi provinciale du tribut, c'est possible. Mais en tout cas il ne toucha pas à leur statut monarchique, et s'il prit chez eux le titre de roi, ce fut à la manière dont Mallobaud, au temps de Valentinien, avait été tout ensemble général d'Empire et roi chez les Francs. Et quand Childéric revint, Egidius le laissa reprendre la succession des rois chevelus et la tradition de leur amitié romaine.

9. *Childéric comme général romain.*

Tandis qu'Egidius venait de ressembler à un roi franc, Childéric allait ressembler à un général romain.

On le trouve installé avec ses Francs au cœur même de la Gaule, sur la Loire, entre Orléans et Angers. Là, il est aux prises avec deux groupes d'ennemis, toujours les mêmes : les Wisigoths qui, cité par cité, s'avancent vers le nord, certainement avec le désir de conquérir toute la Gaule; et les Saxons, qui remontent le fleuve sur leurs vaisseaux, pour piller d'abord et pour s'arrêter ensuite en des postes solides d'où ils pourront partir un jour vers de nouvelles pilleries.

Contre les Wisigoths, Childéric sauva Orléans. C'était le principal lieu de passage sur la Loire, le point de départ de la route de Paris, qui n'était qu'à deux journées de marche. Le chemin du nord était fermé aux héritiers d'Alaric; l'espérance leur était interdite de devenir les maîtres de la Gaule; et en outre, leur défaite leur coûta terriblement cher, en hommes et en trésors.

Contre les Saxons, Childéric lutta aux bords de la Maine et de la Loire. Les pirates tenaient beaucoup à occuper ces parages, d'où ils pouvaient rayonner en éventail sur l'une des plus riches contrées de la Gaule; et peut-être la basilique de Saint-Martin de Tours était-elle déjà assez riche pour attirer les convoitises des hommes du Nord. On se battit surtout pour Angers, la clé des routes fluviales. Les Saxons finirent

par y entrer, profitant de la mort d'Egidius et du désarroi qui suivit chez les Romains : un instant, ils se crurent les maîtres du pays. Mais Childéric y rentra à son tour, et après une bataille dans les rues à la lueur des incendies, il chassa les pirates, reprit l'offensive contre eux, et les suivit jusque sur les bords de la Loire. Ils espéraient trouver un abri dans les îles qui leur servaient de repaires. Childéric franchit à son tour les bras du fleuve, et les Saxons disparurent, en fuite, tués ou prisonniers.

D'Orléans à Angers, le val de Loire, sur la rive septentrionale, était assuré de rester romain. Toutes les terres du nord étaient sauvées de la conquête ou du brigandage. Il restait là, de la Scarpe à la Loire, un morceau compact et inviolable de la *Romania* gauloise. Childéric et ses Francs l'avaient gardé, sinon à l'empereur, du moins à l'Empire. Et, ce qui achève de marquer le caractère romain de leur tâche, c'est que Childéric, ayant obtenu la soumission de ce qui restait de Saxons, les expédia avec leur roi en Italie pour combattre les Alamans à titre de soldats fédérés : ce qui était s'inspirer de la politique consacrée des empereurs, enrôler les Barbares vaincus et s'en servir contre d'autres Barbares.

La plus grosse difficulté, en l'histoire de ces temps si troubles, est de savoir sous quel titre latin le roi franc combattit à côté du maître de la milice Egidius. Le titre de roi, roi allié cela va sans dire, a pu suffire tant que vécut Egidius. Mais celui-ci mourut au cours des batailles d'Angers, et il fut remplacé par un autre général à fonction romaine, mais à grade inférieur, le comte Paul. Et quand Paul disparut à son tour, tué dans les combats, ce fut Childéric qui dirigea la guerre, et très certainement à la tête des Romains comme des Francs. Reçut-il alors la charge de maître de la milice, soit de l'Auguste qui végétait à Rome ou à Ravenne, soit de celui qui commandait à Constantinople? Si impuissant que fût l'un, si lointain que fût l'autre, rien ne les empêchait d'expédier en Gaule les codicilles d'une fonction supérieure. Mais en ce temps-là ce titre de maître de la milice fut réservé, semble-t-il, à des rois burgondes, domiciliés en Gaule, alliés apparents du nom impérial, et qui d'ailleurs n'en faisaient guère état pour secourir l'Empire. Childéric a dû se contenter

d'un moindre titre : mais soyons sûrs qu'il en a eu un, usurpé par lui ou octroyé par un empereur. Et je n'hésite pas à proposer celui de « duc de la Seconde Belgique », autrement dit de chef militaire de la grande province du Nord, celle dont Reims était la métropole et Boulogne le port, et à laquelle appartenait Tournai. Le rôle militaire de la capitale, le voisinage de la frontière, et le contact avec la mer, les ateliers d'armes de Reims, de Soissons et d'Amiens, faisaient de cette Belgique la région nourricière et directrice de la vie militaire dans les Gaules. Cent ans plus tôt, lorsque le César Julien fut envoyé au delà des Alpes pour combattre les Alamans, il ne se sentit vraiment un maître que le jour où lui fut concédée l'administration directe de la Seconde Belgique.

Ce n'était pas la première fois, depuis Constantin, qu'on nommait un chef germain, voire un roi, au commandement militaire d'une province. Mais jusque-là on dépaysait ceux que l'on favorisait ainsi, on les envoyait très loin de leur pays d'origine, par exemple en Orient, où ils ne pouvaient guère exercer leur royauté que sur les quelques compatriotes qui les avaient suivis dans leur état-major. Pour Childéric, c'est tout différent. Là où il commande en roi, il commande également en duc; le territoire de sa royauté et le ressort de son gouvernement se touchent ou se mêlent. Les Romains de Reims ou de Soissons le connaissent évidemment surtout comme duc; mais ils ne peuvent l'ignorer comme roi. Aux yeux des Francs, il a complété la sanction qui lui vient de sa naissance par celle qui lui vient du sceau impérial. Aux yeux des Romains, le titre qu'il a reçu de Rome est relevé par sa dignité royale. Le jour se prépare, où les Gaulois ne s'inquiéteront plus de savoir s'ils obéissent à un délégué d'Auguste ou à un monarque héréditaire.

On n'aura garde d'affirmer que Childéric s'en est tenu strictement à son gouvernement de Belgique, et qu'il n'a jamais empiété sur la province de Sens ou sur la vallée de la Seine. Il lui a fallu plus d'une fois, dans ses courses nécessaires de Tournai à Orléans, passer par Sens ou par Paris, et plus d'une fois sans doute il a rencontré sur son chemin des marques d'hostilité ou des gestes de colère. Il ne semble

pas, par exemple, que Paris lui ait été favorable. Pourtant, il importait qu'il y parlât en maître, et il le fit très énergiquement. Car Paris avait une importance stratégique exceptionnelle. Les grandes routes du nord et du centre, par terre ou par eau, s'y rencontraient; c'était là que la voie de Cologne et de Tongres à Orléans et Tours, la principale artère de l'Ouest, traversait la Seine par les vieux ponts de bois de l'île de Lutèce. Sans la possession de cette île, toute guerre avec les Wisigoths ou les Saxons serait impossible. Depuis le temps de Julien, Paris disputait à Reims le rôle de centre de mobilisation militaire. L'Empire en avait fait une place de guerre, tout en hésitant sur l'autorité supérieure à laquelle on le rattacherait. Tantôt, en songeant aux Saxons de la mer, on le plaça sous le commandement du duc d'Armorique, le général en chef des troupes du rivage. Tantôt on le fit surveiller par le maître de la milice en résidence au palais impérial, sans doute eu égard à sa situation sur une des voies internationales du monde romain. Mais en ce moment l'Armorique ne pensait qu'à elle, et le palais impérial ne comptait plus. Childéric fit ce qu'aurait fait le plus fidèle des généraux de l'Empire, un Aétius ou un Egidius : il s'assura de Paris et des portes de ses remparts.

Pas plus que les Romains, les Chrétiens ne pouvaient voir en lui un ennemi. Nous ignorons quelle était sa religion, quoique, à en juger par son fils Clovis, il paraît hors de doute qu'il n'a jamais été baptisé. Mais il a combattu à côté de généraux qui devaient être chrétiens. A Paris, il ne se montra point hostile à Geneviève, dont la réputation de sainteté s'était affirmée. Et plus tard, au temps où les rois de sa dynastie comblaient de biens les églises catholiques, ils disaient s'inspirer de la conduite de Childéric leur aïeul.

10. *Le tombeau de Childéric.*

Childéric, qui mourut en 481, fut enseveli dans sa ville capitale de Tournai. Car les rois francs, à l'imitation des empereurs, avaient accepté, pour leur tombe comme pour leur résidence, le prestige moral des grandes villes.

A Tournai, le roi fut inhumé en dehors de l'enceinte, de

l'autre côté de l'Escaut, mais à quelques pas seulement du rempart, du pont et de la porte. Tout à côté passait une vieille et grande route, celle sans doute par laquelle, cinquante ans auparavant, son aïeul Clodion était venu de Tongres en vainqueur. La tombe devait se trouver auprès ou au milieu d'autres tombes, dans un cimetière commun à beaucoup, et se réduire à un monument fort simple, un tertre recouvrant un sarcophage : car l'usage, dans l'Empire de ce temps, n'était plus de mausolées fastueux de pierre et de marbre.

Le hasard a fait retrouver le cercueil du roi franc, et ce qui pouvait rester de son corps et de son équipement : car, quelle qu'ait été sa religion, il avait renoncé à l'antique usage de l'incinération pour se faire enterrer à la manière ordinaire des Gallo-Romains de l'époque.

Si incomplets ou si mutilés que soient ces restes, ils nous permettent de reconstituer l'image de Childéric et son attitude extérieure en ses jours de royauté.

Comme tous les généraux supérieurs de l'Empire, il portait la tunique aux broderies d'or et le manteau de parade ouvert sur le côté droit. Ce manteau était attaché sur l'épaule par une longue agrafe d'or, mais je ne sais si cette agrafe était ornée des trois franges rituelles réservées aux plus hauts personnages du monde romain.

On n'a trouvé aucune trace de diadème ou d'autre insigne royal. Le véritable insigne de sa royauté, c'était la longue chevelure tombant sur les épaules. Sur l'image que porte son cachet, Childéric est tête nue, ainsi que sont figurés consuls, préfets du prétoire ou maîtres de la milice sur les sculptures contemporaines.

Car on a retrouvé dans la tombe le cachet du roi, en or, avec son image en buste, et, tout autour, en lettres de l'épigraphie latine, l'inscription *Childerici regis*, sceau « du roi Childéric ». Le seul titre qui accompagne son nom est le titre de sa dignité héréditaire chez les Francs.

Mais ce titre est en latin, et il n'avait rien qui fût incompatible avec les habitudes contemporaines de la vie romaine. On le donnait aux empereurs, on le donnait à quiconque possédait l'autorité souveraine, aussi bien sur une misérable

peuplade que sur le vaste monde. Dans l'Afrique du Nord, les colons romains isolés au milieu des Vandales l'acceptaient pour leurs défenseurs, et l'on y vit un chef s'intituler roi tout ensemble des indigènes et des Romains, *rex gentium Maurarum et Romanorum*, et y graver une belle inscription en pur style impérial. Soyons sûrs que sous ce mot de *rex* que portait le sceau de Childéric, les Romains de Tournai aussi bien que les Francs venus du Wahal pouvaient sous-entendre leur nom.

Le tombeau de Childéric nous a livré ses armes, l'une d'allure franque, la hache de guerre, l'autre d'allure romaine, l'épée, et une troisième, la framée ou la lance lourde et longue qui était alors commune à tous les chefs, et qui d'ailleurs était plutôt le symbole que l'instrument de leur action militaire. Quand un maître de la milice, un vice-empereur comme Stilicon, se faisait représenter en son costume d'apparat, fût-ce pour un jour de fête et en voisinage familial et pacifique, il s'appuyait tout à la fois sur le bouclier et sur la grande lance.

Childéric s'est fait accompagner dans la tombe par un véritable trésor de pièces d'or, plusieurs centaines. Toutes sont à l'effigie des empereurs, et en particulier de ceux qui régnaient sur l'Orient, par exemple Marcus, Basilisque et Zénon. C'étaient les contemporains du roi franc, et même des dernières années de sa vie. Les relations étaient donc toujours assurées entre Tournai et Constantinople, et la monnaie impériale demeurait la seule caution des contrats légitimes. La bourse de Childéric ne différait point de ce qu'aurait pu être autrefois la bourse de Mélanie ou plus tard celle de Bélisaire.

Ce que la tombe nous a révélé de plus étrange, ce qui annonce le rite ou le mystère, c'est un crâne de cheval, un bijou d'or en forme de tête de taureau, et, surtout, des abeilles d'or en quantité étonnante. Le crâne peut être celui du coursier royal, les bijoux ont pu décorer le costume du roi ou l'équipement de son cheval, comme simples ornements ou comme talismans de protection. Mais gardons-nous de rien voir en cela qui décèle le Germain ou le Barbare.

De tout temps et partout, le cheval de guerre a suivi

dans ses funérailles le guerrier qu'il a porté dans les batailles. Il en était ainsi dans la Gaule indépendante, et aujourd'hui encore, si le cheval ne descend pas avec le chef dans son tombeau, il l'accompagne tout au moins jusqu'au seuil. — Mais pourquoi, dans la tombe de Tournai, n'est-il représenté que par la tête? C'est sans doute parce qu'il avait été décapité à la fin des obsèques, à l'heure solennelle de l'inhumation, et que cette tête suffisait pour indiquer qu'il avait suivi son roi dans la mort, pour symboliser sa présence dans la tombe. C'est ainsi qu'on avait agi dans les temps les plus lointains de la Gaule, lorsqu'on suspendait des crânes de chevaux aux piliers des menhirs sépulcraux de grands chefs.

Le bucrâne d'or, la tête de taureau, est lui aussi un souvenir des plus anciennes religions de l'Occident, et les adorateurs du Soleil-Roi ou de la Terre-Mère ont également, sur leurs tombes ou sur leurs autels, figuré comme symbole ou talisman le signe mystérieux du taureau représenté par la force de sa tête. Et maintenant, dans le monde civilisé de l'Empire où ces cultes millénaires ont repris faveur sous des influences orientales, le bucrâne est devenu l'emblême favori des fidèles de Mithra le Soleil ou de la Grande Mère du mont Ida. Il rappelle cette heure bénie du baptême par le sang du taureau qui a régénéré le néophyte, il est l'emblème parlant du sacrifice qui confère l'énergie d'une nouvelle vie, *natalici vires*, disent les inscriptions qui soulignent son image. Je n'en conclus pas qu'il ait ce sens profond et sacré dans la tombe de Childéric, et qu'il n'y soit pas seulement un fétiche, la mascotte de ses batailles. Mais de toutes manières ce n'est point par la Germanie de Wuotan et de Freja qu'on soit obligé d'expliquer le bucrâne d'or.

Il en va de même des abeilles. On peut être tenté de voir en elles le simulacre de ces essaims qui, dit-on, protégeaient les Germains contre leurs ennemis, de ceux par exemple qui firent un jour tourner bride à Drusus le conquérant romain. Mais l'abeille comme le taureau a été de tout temps et en tout lieu une bête royale. Elle signifiait le roi en Egypte, l'Orient protégeait les tombes par son image, Artémis la Grande Déesse raffolait d'elle. Le poète Claudien venait de la célébrer en parlant de Séréna, la femme de Stilicon. Son miel, dans le

culte de la Terre comme dans celui du Soleil, avait de merveilleuses vertus pour chasser les démons ou purifier les âmes, et les Chrétiens s'étonnaient d'entendre donner le nom d'Abeilles tantôt aux prêtresses de ces religions et tantôt aux esprits des initiés. Au surplus, abeilles et taureaux s'associaient en ces actions sacrées, et les abeilles, avait dit Virgile, étaient nées du sang d'un taureau de sacrifice.

Certes, je ne prétends pas que Childéric ou ses héritiers aient pensé à tous ces mystères devant l'image de la mort. Mais à la vue de cette tombe où le corps du roi franc repose au milieu d'armes, de vêtements, de monnaies et de symboles chers au monde latin, je ne peux le considérer comme un ennemi de ce monde, et je m'imagine plutôt qu'il désira y prendre une belle place, en une alliance de sentiment et de raison.

Bien longtemps après Childéric, un empereur de Constantinople écrivit de singulières choses sur ces Francs qui avaient ravi l'Occident à l'Empire romain. Il raconta que Constantin, le plus grand et le plus saint des empereurs, était franc d'origine, comme les Francs eux-mêmes étaient d'origine gauloise. Aussi ce souverain, qui avait sévèrement proscrit à jamais tout mariage entre barbares et empereurs, fit une exception pour les Francs. Car de ceux-ci et d'eux seuls, on pouvait dire qu'ils étaient parents et amis des Romains. — Tout cela n'était qu'erreur et légende. Mais il n'en était pas moins vrai que cette légende résumait et consacrait le fait réel de l'alliance intime, et qu'elle a été peut-être suggérée par le souvenir de Childéric et des autres ascendants ou précurseurs de Clovis.

CAMILLE JULLIAN,
de l'Académie française.

CLIMATS[1]

XI

Le mardi qui suivit mon retour de Suède, nous dînâmes chez Tante Cora. Elle nous invitait deux fois par mois et c'était la seule personne de ma famille pour laquelle Odile eût quelque sympathie. Tante Cora qui considérait Odile comme un gracieux ornement pour une table et la traitait avec bonté, me reprochait d'être devenu silencieux depuis mon mariage. « Tu es morne, me disait-elle, et tu t'occupes trop de ta femme; les couples ne sont vraiment possibles dans un dîner qu'à partir de la période d'indifférence. Odile est délicieuse, mais toi, tu ne seras au point que dans deux ans, peut-être trois; enfin, cette fois, tu reviens de Suède, j'espère que tu vas être brillant. »

En fait le succès de ce dîner ne fut pas du tout pour moi, mais pour un garçon que je connaissais bien car il était l'ami d'André Halff chez lequel je l'avais autrefois rencontré et qui parlait de lui avec un singulier mélange d'estime, de crainte et d'ironie. C'était l'amiral Garnier, le chef d'État-Major général de la Marine, qui l'avait introduit avenue Marceau. Il s'appelait François de Crozant, était lieutenant de vaisseau et arrivait d'Extrême-Orient. Ce soir-là il décrivit des paysages japonais et parla de Conrad, de Gauguin, avec une poésie forte, vivante, que je ne pus m'empêcher d'admirer bien qu'il ne me fût pas très sympathique. En l'écoutant je me souvenais

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er septembre.

peu à peu des détails qu'André m'avait jadis donnés sur lui. Il avait fait plusieurs séjours en Orient et possédait, près de Toulon, une petite maison remplie d'objets qu'il avait rapportés de ses voyages. Je savais qu'il composait de la musique et qu'il avait écrit un curieux opéra sur un sujet d'histoire chinoise. Je savais aussi, mais vaguement, qu'il était connu dans les milieux sportifs pour avoir battu en auto plusieurs records de vitesse et qu'il avait été l'un des premiers officiers de marine qui fût monté en hydravion.

Un homme amoureux est un réactif d'une extrême sensibilité pour les sentiments de la femme qu'il aime. Je ne voyais pas Odile qui était placée à l'autre bout de la table et du même côté que moi, mais je savais quel était à ce moment l'aspect de son visage et avec quel intérêt trop vif elle devait écouter les récits de François. Je me souviens très bien de ce dîner. Mes sentiments étaient ceux d'un père qui aime par-dessus tout une fille unique, s'aperçoit qu'il a conduit celle-ci par suite de circonstances inévitables et malheureuses dans un milieu contaminé par une terrible épidémie, et souhaite avec une ardeur désespérée pouvoir la sauver avant la contagion. Si je pouvais éviter qu'Odile, après le dîner, se trouvât dans le même groupe que François, si personne ne lui racontait les détails, si propres à retenir son attention, que je connaissais, moi, sur lui, peut-être pourrais-je l'emmener à minuit toute pure encore du plus redoutable des microbes.

Il arriva que j'eus cette chance et non par manœuvre adroite de ma part, mais parce que François fut, tout de suite après le dîner, enlevé par Hélène de Thianges qui le conduisit dans le salon chinois, toujours réservé par tante Cora aux couples avides de solitude. Pendant ce temps j'eus, moi, une curieuse conversation, et précisément sur François, avec une jolie femme, Yvonne Prévost, dont le mari était, lui aussi, un marin, capitaine de vaisseau et collaborateur de l'amiral au Ministère.

— Crozant vous intéresse? — me dit-elle... — Je l'ai beaucoup connu à Toulon où j'ai passé toute ma vie de jeune fille puisque mon père y était préfet maritime. Je me rappelle que les hommes trouvaient Crozant artificiel, certains disaient même déloyal, mais les femmes couraient

après lui... Moi, j'étais trop jeune, mais j'entendais ce qu'on racontait.

— Dites, cela m'intéresse.

— Oh! je ne sais plus très bien; je crois qu'il était d'une très grande coquetterie; il avait l'air de tenir passionnément à une femme; il lui faisait une cour pressante; il l'accablait de lettres, de fleurs, puis tout d'un coup il l'abandonnait et commençait à s'occuper d'une autre sans que la première ait pu comprendre la cause de ce changement... C'était un garçon qui s'imposait une discipline extraordinaire. Tous les jours, à cinq heures, il montait en avion si le temps le permettait. Pour se maintenir en forme, il se couchait tous les soirs à dix heures et on prétendait que la plus jolie femme du monde, si l'heure qu'il s'était fixée arrivait, il la mettait à la porte... En amour, il était dur, cruel, affectant de supposer que tout cela était un jeu sans importance pour les autres comme pour lui-même. Vous imaginez ce qu'il a pu faire souffrir avec ce caractère.

— Oui, je comprends assez bien. Mais pourquoi l'aimer?

— Ah! ça, vous savez... Tenez, moi, j'ai eu une amie qui l'a aimé; elle m'a dit : « C'était une horreur, mais pendant longtemps je n'ai pas pu me guérir. Il était si complexe, attachant, exigeant, tantôt brutal et sec, mais quelquefois aussi tendre et suppliant... Il m'a fallu plusieurs mois pour découvrir qu'il ne pouvait faire que mon malheur. »

— Elle s'en est délivrée, votre amie?

— Oui, très bien, maintenant elle en parle en riant.

— Et vous croyez qu'en ce moment il essaie ses sortilèges sur Hélène de Thianges?

— Oh! certainement, mais cette fois il a une adversaire qui lui est supérieure. D'ailleurs, une femme comme elle, jeune, et qui a une situation mondaine, fera bien de se garder. François ruine les vies de femmes qu'il traverse, parce qu'il ne peut s'empêcher de parler de ses amours à tout le monde. A Toulon, quand il avait fait une conquête nouvelle, toute la ville le savait le lendemain.

— Mais c'est un homme odieux, votre François.

— Oh! non, — dit-elle, — il a beaucoup de charme... Seulement il est comme ça.

Nous sommes presque toujours les artisans de notre malheur. J'avais été sage quand je m'étais promis de ne pas parler de François à Odile. Pourquoi, dans la voiture qui nous ramenait, me fut-il impossible de ne pas lui raconter cette conversation? Parce que, je crois, intéresser Odile, la voir prêter à ce que je lui disais une attention vive, était un plaisir à l'attrait duquel je résistais mal, peut-être aussi parce que j'avais l'illusion, si folle pourtant, que cette sévère critique de François éloignerait à jamais Odile de lui.

— Et vous dites qu'il est compositeur? — demanda Odile quand je me tus.

J'avais imprudemment évoqué le démon. Il n'était plus en mon pouvoir de le chasser. Je dus passer le reste de la soirée à raconter tout ce que je savais de lui et de son étrange mode d'existence.

— Il doit être curieux à connaître. Vous ne voulez pas l'inviter une fois? — me dit Odile d'un air indifférent.

— Très volontiers, si nous le rencontrons encore, mais il doit repartir pour Toulon. Il vous a plu?

— Non, je n'aime pas du tout cette façon qu'il a de regarder les femmes, comme si elles étaient transparentes.

Quinze jours plus tard nous le retrouvâmes chez Tante Cora; je lui demandai s'il avait quitté la marine.

— Non, — me dit-il de son air brusque et presque insolent, — je fais un stage de six mois au service hydrographique.

Cette fois il eut une longue conversation avec Odile; je les vois encore assis sur le même canapé de tapisserie, penchés en avant l'un vers l'autre et parlant avec animation.

Pendant le retour, Odile fut silencieuse.

— Eh bien, — lui dis-je, — et mon marin? Qu'en pensez-vous?

— Il est intéressant, — me dit Odile et elle ne parla plus jusqu'à la maison.

XII

Plusieurs mardis de suite, chez tante Cora, François et Odile se réfugièrent ensemble dans le salon chinois, dès la sortie de table. Naturellement j'en souffris beaucoup, mais

voulus m'appliquer à n'en rien laisser voir. Je ne pouvais m'empêcher de parler de François avec les autres femmes; j'espérais entendre qu'elles le trouvaient médiocre, pour le répéter ensuite à Odile. Mais presque toutes, au contraire, l'admiraient. Même la raisonnable Hélène de Thianges qu'Odile appelait Minerve à cause de sa sagesse me dit :

— Si, je vous assure, il est très séduisant.

— Mais en quoi? J'essaie en vain d'écouter avec intérêt ce qu'il dit; il me semble que c'est toujours la même chose. Il parle de l'Indo-Chine, des peuples conquérants, de la « vie intense » de Gauguin... La première fois, j'ai cru que c'était très remarquable. Puis je me suis aperçu que c'était un numéro; quand on l'a vu une fois, cela suffit.

— Oui, peut-être. Vous avez en partie raison. Mais il raconte de si belles histoires! Les femmes sont de grands enfants, Marcanat. Elles ont gardé le sens du merveilleux. Et puis le cadre de la vie réelle est si limité pour elles qu'elles souhaitent toujours s'en échapper. Si vous saviez comme c'est ennuyeux de s'occuper tous les jours d'une maison, de cuisine, d'invités, d'enfants. L'homme marié ou le célibataire parisien fait partie, lui aussi, de cette machine domestique et mondaine et il ne nous apporte rien de nouveau, rien de frais, tandis qu'un marin comme Crozant nous apparaît comme un être aux mains nettes, et il nous attire par là.

— Mais enfin vous ne trouvez pas que toute cette attitude de Crozant est d'un faux romantisme insupportable? Vous parlez de ses histoires... Mais j'ai horreur de ces aventures... évidemment inventées par lui.

— Lesquelles?

— Oh! vous savez bien : celle de l'Anglaise de Honolulu se jetant à l'eau après son passage; celle de la Russe qui lui envoie sa photographie encadrée d'une torsade de cheveux. Je trouve tout ça d'un mauvais goût...

— Je ne les connais pas, ces histoires... Qui vous les a racontées? Odile?

— Mais non, tout le monde, pourquoi voulez-vous que ce soit Odile?... Dites-moi, sincèrement, vous ne trouvez pas cela choquant, déplaisant?

— Si vous voulez, oui... Tout de même, il a des yeux qu'on

n'oublie pas. Et puis, tout ce que vous dites n'est pas exact. Vous le voyez à travers une légende, mais parlez avec lui, vous verrez qu'il est très simple.

On voyait très souvent, avenue Marceau, l'amiral Garnier. Un soir, je manœuvrai pour être seul avec lui et je l'interrogeai sur Crozant.

— Ah! — me dit-il, — un vrai marin... Un de nos grands chefs de l'avenir.

Je résolus de lutter contre le sentiment de répulsion que m'inspirait François de Crozant de le voir davantage, et d'essayer de le juger impartialement. Ce fut très difficile. Au temps où je l'avais connu chez Halff, il s'était montré assez méprisant envers moi et j'avais retrouvé cette impression pénible le premier soir de notre nouvelle rencontre. Depuis quelques jours il semblait faire effort pour vaincre l'ennui que lui inspirait mon mutisme hostile et bourru. Mais je pensais, peut-être avec raison, que je l'intéressais maintenant à cause d'Odile et cela ne me rapprochait pas de lui, bien au contraire.

Je l'invitai à dîner chez nous. Je voulais le trouver intéressant; je n'y arrivais pas. Il était intelligent, mais au fond timide, et luttait contre sa timidité par des effets d'autorité tranchante qui m'exaspéraient. Il me paraissait beaucoup moins remarquable que mes anciens amis, André et Bertrand, et je ne pouvais comprendre pourquoi Odile, qui les avait écartés avec tant de mépris, prenait aux propos de François de Crozant un intérêt si continu. Dès qu'il était là, elle était transformée et plus jolie encore qu'à son ordinaire. Un jour, nous eûmes devant elle, François et moi, une conversation sur l'amour. J'avais dit, je crois, que la seule chose qui puisse faire de l'amour un sentiment très beau, c'est la fidélité, malgré tout et jusqu'à la mort. Odile avait jeté à François un regard que j'avais trouvé bizarre.

— Je ne comprends pas du tout quelle importance a la fidélité, — avait-il dit avec cette diction martelée qui donnait toujours à ses idées un air abstrait et métallique. — Il faut vivre dans le présent. Ce qui est important, c'est de tirer de chaque moment ce qu'il peut contenir d'intensité. On n'y arrive que de trois manières : par le pouvoir, par le danger,

ou par le désir. Mais pourquoi vouloir maintenir par la fidélité la fiction d'un désir évanoui?

— Parce qu'il n'y a de vraie intensité que dans ce qui est durable et dans ce qui est difficile. Ne vous rappelez-vous pas ce passage des *Confessions* où Rousseau dit qu'effleurer la robe d'une femme chaste donne des joies plus vives que posséder une femme facile?

— Rousseau était un malade, — dit François.

— J'ai horreur de Rousseau, — dit Odile.

Les sentant unis contre moi, je me mis à défendre, avec une véhémence maladroite, Rousseau qui m'était indifférent et nous comprîmes tous trois que nous ne pourrions désormais avoir ensemble aucune conversation qui, sous des masques transparents, ne devînt confidentielle et dangereuse.

Un autre fait qui me frappa au cours de ces quelques visites de François de Crozant chez nous, ce fut que souvent Odile y brilla en racontant des anecdotes et en énonçant des idées que je lui avais jadis enseignées au temps de nos fiançailles. Elle ne m'en avait jamais reparlé; je croyais qu'elle avait tout oublié, et voilà que ma pauvre science ressuscitait pour étonner un autre homme par la netteté masculine d'un esprit de femme. Je pensais en l'écoutant qu'il en avait déjà été ainsi jadis avec Denise Aubry et que, presque toujours, quand nous prenons grand soin de former une âme, c'est pour un autre que nous travaillons.

L'étrange est que le début d'une véritable liaison entre eux coïncida probablement pour moi avec une courte période de relative sécurité. François et Odile qui, depuis quelques semaines, s'étaient compromis à plaisir à mes yeux et à ceux de tous nos amis, étaient devenus d'une étonnante prudence, se montraient peu ensemble et, dans un salon, n'étaient jamais dans le même groupe. Elle ne parlait pas de lui et si, par curiosité, une autre femme devant elle prononçait le nom de Crozant, elle répondait avec une négligence si parfaite que moi-même, pendant quelques semaines, j'y fus pris. Malheureusement, comme disait Odile, j'avais, dès qu'il s'agissait d'elle, de diaboliques intuitions, et je ne tardai pas à faire le raisonnement qui démasqua cette attitude. « C'est justement, me dis-je, parce qu'ils se voient librement hors de mes yeux

et n'ont plus grand chose à se dire le soir, que maintenant ils s'évitent et affectent de se parler à peine. »

J'avais pris l'habitude d'analyser les propos d'Odile avec une redoutable clairvoyance et j'y trouvais François caché sous chaque phrase. Il était devenu (par le docteur Pozzi) familier d'Anatole France et allait Villa Saïd tous les dimanches matins. Je le savais. Or Odile racontait depuis quelques semaines sur France les histoires les plus intéressantes et les plus intimes. Un soir, comme nous sortions d'un dîner chez les Thianges où elle, qui d'habitude était silencieuse et modeste, avait beaucoup étonné nos amis en commentant avec verve les idées politiques de France, je lui dis :

— Comme vous avez été brillante, chérie! Vous ne m'aviez jamais parlé de tout ça. Comment l'avez-vous su?

— Moi? — dit-elle, à la fois contente et inquiète... — J'ai été brillante? Je ne m'en suis pas rendu compte.

— Ce n'est pas un crime, Odile, ne vous défendez pas. On vous a trouvée très intelligente.... Qui vous avait appris tout ça?

— Je ne sais plus, moi. C'est l'autre jour, dans un thé, quelqu'un qui connaît Anatole France.

— Mais qui?

— Oh! j'ai oublié... Je n'y attachais aucune importance.

Pauvre Odile! Comme elle était maladroite. Elle voulait garder son ton habituel, ne rien dire qui pût la dénoncer et pourtant son nouvel amour affleurait à chaque phrase qu'elle disait. Cela me faisait penser à ces prairies inondées dont l'apparence reste intacte, dont l'herbe semble droite et vigoureuse, mais où chaque pas révèle la nappe d'eau traîtresse qui déjà imbibe tout le sol. Attentive aux signes directs, à ne pas nommer François de Crozant, elle ne voyait pas les signes indirects qui, brillant au-dessus de ses propos, faisaient éclater ce nom à tous les yeux comme eussent fait d'immenses panneaux lumineux. Pour moi qui connaissais si bien les goûts d'Odile, ses idées, ses croyances, il était à la fois facile, intéressant et pénible d'en observer les changements rapides. Sans être très religieuse, elle avait toujours été assez pieuse; elle allait à la messe tous les dimanches. Elle

disait maintenant : « Moi, je suis une Grecque du IVe siècle avant Jésus-Christ; moi je suis une païenne », phrases que je pouvais attribuer à François aussi sûrement que s'il les avait signées. Elle disait : « Qu'est-ce que c'est, la vie? Quarante pauvres années que nous passons sur une goutte de boue. Et vous voudriez qu'on en perdît une seule minute à s'ennuyer inutilement? » Je pensais : « Philosophie de François, et d'ailleurs philosophie vulgaire. » Quelquefois il me fallait un instant de réflexion pour apercevoir le lieu entre tel mouvement d'intérêt qui m'avait surpris chez elle comme insolite et l'objet réel de ses pensées. Par exemple, elle qui ne lisait jamais un journal, apercevait un titre : « Incendie de forêts dans le Midi » et me prenait la feuille des mains.

— Vous vous intéressez aux incendies de forêts, Odile?

— Non, — disait-elle en rejetant et en me rendant le journal, — je voulais seulement savoir où c'était.

Alors je me souvenais de la petite maison que François possédait au milieu des pins, à Beauvallon.

Comme un enfant qui, jouant à cache-tampon, place l'objet qu'il veut dissimuler au milieu de la chambre, sur le tapis, sous les yeux de tous et nous fait sourire de tendresse, Odile était presque touchante à force de précautions naïves. Quand elle rapportait un fait qu'elle tenait d'un de ses amis, d'un de nos parents, elle nommait toujours son informateur. Quand ce dernier était François, elle disait : « On... On m'a dit que... Une personne m'a dit que... » Il lui arrivait de prouver une étonnante connaissance de faits qui concernaient la marine. Elle savait que nous allions avoir un nouveau croiseur plus rapide, un nouveau type de sous-marin, que la flotte anglaise allait venir à Toulon. Les gens s'émerveillaient :

— Ce n'est pas dans les journaux...

Odile, effrayée, sentant qu'elle avait trop parlé, battait en retraite :

— Ah? Je ne sais pas... Ce n'est peut-être pas vrai.

Mais c'était toujours vrai.

Tout son vocabulaire était devenu celui de François. Le répertoire de celui-ci, ce répertoire qui m'avait fait dire à Hélène de Thianges que sa conversation n'était qu'un numéro, Odile le répétait à son tour. Elle parlait de « vie intense »,

des joies de la conquête et même de l'Indo-Chine. Mais en traversant l'esprit voilé d'Odile, les durs thèmes de François perdaient la netteté de leurs contours. Je les suivais très bien à travers elle, mais je les y voyais déformés, comme un fleuve, traversant un grand lac, perd le cadre rigide de ses rives et n'est plus qu'une ombre imprécise que mordent et enveloppent les petites vagues.

XIII

Pour moi tant de preuves concordantes démontraient à n'en pouvoir douter, sinon qu'Odile était la maîtresse de François, du moins qu'elle le voyait secrètement, et pourtant je ne pouvais me décider à m'en expliquer avec elle. A quoi bon? Je montrerais à Odile tant de minutieuses nuances, tant de coïncidences verbales que mon implacable mémoire avait enregistrées. Elle éclaterait de rire, me regarderait avec tendresse et me dirait : « Vous m'amusez! » Que répondrais-je? Pouvais-je la menacer? Est-ce que je souhaitais rompre? Et d'ailleurs, malgré les apparences, est-ce que je ne me trompais pas? Quand j'étais sincère avec moi-même, je savais bien que je ne me trompais pas, mais la vie m'était alors insupportable et je me raccrochais pour quelques jours à une hypothèse invraisemblable.

J'étais très malheureux. La conduite d'Odile, le secret de sa pensée étaient devenus pour moi une obsession qui ne me quittait jamais. Au bureau, rue de Valois, je ne travaillais presque plus, je passais des journées entières la tête dans mes mains, rêvant et méditant; la nuit, je ne pouvais m'endormir que vers trois ou quatre heures du matin, après avoir retourné en vain des problèmes dont je n'apercevais que trop bien la solution.

L'été vint. Le stage de François prit fin et il repartit pour Toulon. Odile sembla très calme et pas du tout triste; ce qui me rassura un peu. Je ne savais s'il lui écrivait; en tout cas, je ne voyais jamais de lettres et je sentais moins souvent passer l'ombre inquiétante dans les phrases d'Odile.

Je ne pouvais prendre mes vacances qu'au mois d'août parce que mon père allait en juillet faire une cure à Vichy,

mais comme Odile avait été souffrante pendant presque tout l'hiver, il avait été convenu qu'elle irait passer juillet dans la villa Choin, à Trouville. Quinze jours avant le moment de partir, elle me dit :

— Si cela ne vous fait rien, j'aimerais mieux ne pas loger chez tante Cora et aller dans une plage plus tranquille. J'ai horreur de la côte normande; il y a trop de monde, surtout dans cette maison....

— Comment, Odile? C'est vous qui craignez le monde maintenant, vous qui me reprochez toujours de ne pas l'aimer assez!

— Cela dépend de l'état d'esprit dans lequel on est. En ce moment, j'ai besoin de calme, de solitude... Est-ce que vous ne croyez pas que je pourrais trouver un coin, en Bretagne? Je ne connais pas du tout la Bretagne et on dit que c'est si beau.

— C'est très beau, oui, chérie, mais c'est loin. Je ne pourrai pas aller vous voir le dimanche, comme j'aurais pu le faire à Trouville. D'ailleurs, à Trouville, vous aurez la villa pour vous, tante Cora n'y va pas avant le 1er août... Pourquoi changer?

Mais elle tenait évidemment à aller en Bretagne et elle revint avec douceur à ce projet jusqu'à ce que j'eusse cédé. Je ne comprenais pas. Je m'étais attendu à ce qu'elle demandât à se rapprocher de Toulon; cela lui eût été facile car l'été, cette année-là, avait été affreux et tout le monde se plaignait de l'humidité de la Normandie. Bien que je fusse triste de la voir partir si loin, j'éprouvais un certain plaisir à constater qu'elle prenait cette direction rassurante. J'allai l'accompagner jusqu'à la gare, assez triste. Elle fut particulièment tendre ce jour-là. Sur le quai de la gare, elle m'embrassa.

— Ne vous ennuyez pas, Dickie, amusez-vous... Si vous voulez, sortez avec Misa, elle sera contente.

— Mais Misa est à Gandumas.

— Non, elle viendra à Paris, chez ses parents, toute la semaine prochaine.

— Quand vous n'êtes pas là, je n'ai pas envie de sortir... Je reste à la maison, tout seul, et je broie du noir.

- Il ne faut pas, — dit-elle en me caressant la joue d'un geste maternel... — Je ne mérite pas qu'on me prête tant d'attention. Je ne suis pas intéressante... Vous prenez la vie trop gravement, Dickie... Ce n'est qu'un jeu.

— Ce n'est pas un jeu gai.

— Non, — dit-elle et cette fois elle aussi avec une nuance de mélancolie... — ce n'est pas un jeu gai. Surtout c'est difficile. On fait des choses qu'on ne voudrait pas faire... Je crois qu'il est l'heure de monter... Au revoir, Dickie... Ça ira?...

Elle m'embrassa encore, m'envoya du marchepied un de ces sourires lumineux qui m'enchaînaient à elle et tout de suite disparut dans le compartiment. Elle avait horreur des adieux à la fenêtre et en général de tout attendrissement. Misa, plus tard, me dit qu'elle était dure. Ce n'était pas tout à fait exact. Au contraire, elle était capable de générosité et de bonté, mais elle était mue par des désirs très forts et justement parce qu'elle craignait d'être amenée à se résister à elle-même par la pitié, elle refusait de s'y abandonner. C'était alors que son visage prenait cette expression fermée et comme imperméable qui seule pouvait la rendre laide.

XIV

Le lendemain soir était un mardi et je dînai chez tante Cora. Elle recevait jusqu'au mois d'août mais, en été, il y avait moins de monde. Je me trouvai assis à côté de l'amiral Garnier. Il me parla du temps, d'un orage qui (vers la fin de l'après-midi) avait inondé Paris, puis il me dit :

— Tiens, je viens de caser votre ami François de Crozant... Il voulait étudier les côtes de Bretagne; je lui ai trouvé un poste temporaire à Brest.

— A Brest?

Je vis tourner devant moi les verres et les fleurs; je crus que j'allais m'évanouir. Mais l'instinct social est devenu si fort en nous que nous arriverions, je crois, à mourir en feignant l'indifférence.

— Ah! — dis-je à l'amiral, — je ne le savais pas... Il y a longtemps?

— Quelques jours.

Je continuai avec lui une longue conversation sur le port de Brest, sur sa valeur comme base navale, sur les vieilles maisons, sur Vauban. Ma pensée courait sur deux plans extraordinairement distincts. A la surface se formaient les phrases banales et correctes par lesquelles je maintenais dans l'esprit de l'amiral l'impression que j'étais un être calme, heureux de cette belle soirée fraîche et de ces derniers nuages en fuite. A un étage plus profond et d'une voix muette, voilée, je me répétais : « Voilà donc pourquoi Odile a voulu aller en Bretagne. » Je me la représentais se promenant avec lui dans les rues de Brest, peut-être appuyée à son bras, avec cet air animé que je connaissais si bien, que j'aimais tant. Peut-être resterait-elle un soir avec lui. La plage qu'elle avait choisie, Morgat, n'était pas très loin de Brest. Peut-être au contraire était-ce François qui viendrait au bord de la mer la rejoindre? Il devait avoir une vedette. Ils iraient ensemble dans les rochers. Je savais comme Odile pouvait rendre la nature plus belle au cours d'une telle promenade. Ce qui était surprenant et me frappait alors moi-même, était que tout en souffrant, j'éprouvais à comprendre enfin une dure joie intellectuelle. De ces problèmes affreux que je me posais dès que les actions d'Odile étaient en jeu, cette fois la solution qui m'était apparue avec une étonnante clarté dès qu'elle avait parlé d'aller en Bretagne avait été : « François s'y trouve déjà ». Or il y était. J'en avais le cœur bouleversé et l'esprit presque satisfait.

En rentrant je passai toute une nuit à me demander ce ce que j'allais faire. Prendre le train pour la Bretagne? Sans doute arriverais-je sur une petite plage pour trouver Odile radieuse et tranquille; je paraîtrais fou et je ne serais même pas rassuré, car je croirais aussitôt que François était venu et reparti, ce qui serait d'ailleurs vraisemblable. Ce qu'il y avait de terrible dans un sentiment comme le mien, c'était que rien ne pouvait le guérir, car tout fait pouvait être interprété dans un sens défavorable. Pour la première fois je me dis : « Faut-il donc quitter Odile? Puisque sa nature et la mienne sont telles que je ne serai jamais tranquille puisqu'elle ne veut et ne voudra rien faire pour me ménager, ne vau-

drait-il pas mieux que nous vivions chacun de notre côté? Nous n'avons pas d'enfant; un divorce serait facile. » Je me souvins alors avec beaucoup de netteté de l'état de bonheur médiocre, de confiance qui avait été le mien avant de la rencontrer. En ce temps-là, si ma vie n'avait pas beaucoup de grandeur ni de force, elle était au moins naturelle et douce. Mais tout en formant ce projet, je savais bien aussi que je ne souhaitais pas le réaliser et que l'idée de vivre sans Odile n'était même plus concevable.

Je me retournai; j'essayai de m'endormir en comptant des moutons, en imaginant un paysage. Tout est vain quand l'esprit est obsédé. Il y avait des moments où j'étais furieux contre moi-même : « Pourquoi l'aimer plutôt qu'une autre, me disais-je. Elle est belle? Oui, mais d'autres qu'elle ont de beaux visages et sont beaucoup plus intelligentes. Odile a des défauts graves. Elle ne dit pas la vérité; c'est au monde ce que je hais le plus. Alors? Ne puis-je me délivrer, secouer cette emprise? » Et je me répétais : « Tu ne l'aimes pas, tu ne l'aimes pas, tu ne l'aimes pas » et je savais bien que c'était faux et que je l'aimais autant que jamais sans pouvoir comprendre pourquoi.

A d'autres moments je me reprochais de l'avoir laissée partir. Mais aurais-je pu l'empêcher de partir? Elle m'était apparue comme entraînée par un sentiment fatal et puissant. De fugitives images d'antiques héroïnes avaient alors traversé mon esprit. J'avais senti qu'elle regrettait ce qu'elle faisait, et que pourtant elle ne pouvait pas ne pas le faire. J'aurais pu, ce jour-là, me coucher sur les rails; elle eût, pour rejoindre François, franchi mon corps avec une impitoyable pitié.

Vers le matin j'essayai de me persuader que cette coïncidence ne prouvait rien, et que peut-être Odile ignorait même la présence de François si près d'elle. Mais je savais que c'était faux. Je m'endormis à l'aube et rêvai que je me promenais dans une rue de Paris, près du Palais-Bourbon. La rue était éclairée par un réverbère de vieux modèle et je voyais un homme se hâter devant moi. Je reconnus le dos de François, je sortis de ma poche un revolver et tirai sur lui. Il tomba. Je me sentis soulagé et honteux. Je m'éveillai.

Au bout de deux jours, je reçus une lettre d'Odile : « *Il fait*

beau. Les rochers sont beaux. J'ai fait la connaissance à l'hôtel d'une vieille dame qui vous connaît; elle s'appelle madame Jouhan; elle a une maison aux environs de Gandumas. Je prends un bain tous les jours. L'eau est tiède. J'ai fait des excursions aux environs. J'aime beaucoup la Bretagne. J'ai été me promener en mer. J'espère que vous n'êtes pas malheureux. Vous amusez-vous? Avez-vous dîné chez tante Cora mardi dernier? Avez-vous vu Misa? » Cela finissait par : « *Je vous aime bien. Je vous embrasse, mon chéri.* » L'écriture était un peu plus grande que son écriture naturelle. On voyait qu'elle avait tenu à remplir quatre pages pour ne pas me faire de peine et qu'en même temps elle avait eu beaucoup de mal à les remplir. Elle était pressée, pensai-je, il l'attendait; elle lui disait : « Il faut tout de même que j'écrive à mon mari. » En me représentant le visage de ma femme au moment où elle avait dû prononcer cette phrase, je ne pouvais m'empêcher de le trouver beau et de ne plus souhaiter que son retour.

XV

La semaine qui suivit le départ d'Odile, Misa me téléphona :

— Je sais que vous êtes seul, — me dit-elle, — Odile vous a lâché. Je suis seule aussi. Je suis venue chez mes parents parce que j'avais besoin de faire des courses et de reprendre un peu l'air de Paris, mais ils sont absents et j'ai l'appartement pour moi toute seule. Venez me voir.

Je pensai que peut-être j'oublierais un peu en parlant avec Misa les pensées terribles et vaines au milieu desquelles je me débattais et je pris rendez-vous avec elle pour le même soir. Elle vint m'ouvrir elle-même; les domestiques étaient sortis. Je la trouvai très jolie; elle avait un déshabillé de soie rose copié sur un de ceux d'Odile qui lui en avait prêté le modèle. Je remarquai qu'elle avait transformé sa coiffure qui était maintenant semblable à celle d'Odile. Le temps avait changé depuis l'orage et, vers le soir, était très froid. Misa avait allumé un feu de bois dans la cheminée, elle s'assit sur une pile de coussins devant le feu. Je m'assis près d'elle et nous commençâmes à parler de nos familles, de cet affreux été, de Gandumas, de son mari, d'Odile.

— Est-ce que vous avez de ses nouvelles? — me dit Misa... — Elle ne m'a pas écrit, ce n'est pas gentil.

Je lui dis que j'avais eu deux lettres.

— Est-ce qu'elle a rencontré des gens? Est-ce qu'elle est allée à Brest?

— Non, — lui dis-je, — Brest est assez loin de l'endroit où elle se trouve.

Mais la question me parut étrange. Misa avait au bras un bracelet de verroterie bleu et vert; je lui dis qu'il me plaisait et pris son poignet pour le regarder de plus près. Elle se pencha vers moi. Je passai mon bras autour de sa taille; elle se laissa faire. Je sentais qu'elle était nue sous cette robe rose. Elle me regarda d'un air anxieux, interrogateur. Je me penchai vers elle, trouvai ses lèvres et sentis, comme le jour où nous avions lutté, sur ma poitrine, la double et ferme résistance de ses seins. Elle se laissa tomber en arrière et là, devant ce feu, sur ces coussins, fut ma maîtresse. Je ne ressentais aucun amour mais je la désirais et je me disais : « Si je ne la prends pas, j'aurai l'air d'un lâche ».

Nous nous retrouvâmes assis devant une dernière bûche mourante. Je tenais sa main; elle me regardait d'un air heureux et triomphant; je me sentais triste; j'avais envie de mourir.

— A quoi pensez-vous? — me dit Misa.

— Je pense à cette pauvre Odile...

Elle devint hostile; deux rides plus dures se formèrent sur son front.

— Écoutez, — me dit-elle, — je vous aime et je ne veux plus maintenant que vous disiez des choses ridicules.

— Pourquoi ridicules?

Elle hésita et me regarda longtemps.

— Vous ne comprenez vraiment pas, — dit-elle, — ou vous faites semblant de ne pas comprendre?

Je prévoyais tout ce qu'elle allait dire et je savais qu'il aurait fallu l'arrêter, mais je voulais savoir.

— C'est vrai, — lui dis-je, — je ne comprends pas.

— Ah! — dit-elle, — moi, je croyais que vous saviez, mais que vous aimiez trop Odile pour la quitter et même pour lui en parler... Souvent j'ai pensé qu'il faudrait vous dire tout...

Seulement j'étais l'amie d'Odile; c'était difficile pour moi... Mais tant pis! Maintenant je vous aime mille fois plus que je ne l'aime...

Alors elle me raconta qu'Odile était la maîtresse de François, que cela durait depuis six mois et que même elle, Misa, avait été priée par Odile de se charger de transmettre leurs lettres pour que les enveloppes timbrées de Toulon n'attirassent pas mon attention.

— Vous comprenez combien c'était pénible pour moi... d'autant plus que je vous aimais... Vous ne vous êtes pas aperçu que je vous aime depuis trois ans?... Les hommes ne comprennent rien. Enfin maintenant tout est bien. Vous verrez que je vous rendrai très heureux. Vous le méritez et j'ai tant d'admiration pour vous... Vous êtes un caractère admirable.

Et elle m'accabla de compliments pendant plusieurs minutes. Je ne ressentais aucun plaisir; je pensais : « Comme tout cela est faux. Je ne suis pas bon du tout! Je ne peux pas me passer d'Odile... Pourquoi suis-je ici? Pourquoi est-ce que je tiens cette femme par la taille? » Car nous étions toujours assis l'un près de l'autre dans une posture d'amants heureux et je la haïssais.

— Misa, comment pouvez-vous trahir la confiance d'Odile? C'est abominable ce que vous faites là.

Elle me regarda avec stupeur.

— Ah! — dit-elle, — c'est plus fort que tout... C'est vous qui la défendez!

— Oui, je ne trouve pas bien ce que vous faites, même si vous le faites pour moi. Odile est votre amie...

— Elle l'était; je ne l'aime plus.

— Depuis quand?

— Depuis que je vous aime.

— Mais j'espère bien que vous ne m'aimez pas... Moi, j'aime Odile telle qu'elle est (je regardais Misa avec défi; elle tremblait) et quand je cherche pourquoi j'aime Odile, je serais bien embarrassé pour le dire... Je crois que c'est parce qu'elle ne m'ennuie jamais, parce qu'elle est pour moi la vie, le bonheur.

Elle dit amèrement :

— Vous êtes original.

— Peut-être.

Elle rêva un instant, puis laissa tomber sa tête sur mon épaule et me dit avec une passion profonde, qui aurait dû me toucher si j'avais été moi-même moins passionné et moins aveugle :

— Eh bien, moi, je vous aime et je vous rendrai heureux malgré vous... Je vous serai fidèle, dévouée... Julien est à Gandumas; il me laisse bien tranquille; vous pouvez même, si vous le voulez, venir me voir là-bas puisque, toutes les semaines, il passe deux jours à la Guichardie... Vous verrez, vous avez perdu l'habitude du bonheur, je vous la rendrai.

— Je vous remercie, — lui dis-je froidement, — je suis très heureux.

Cette scène continua pendant une longue partie de la nuit. Nous avions l'attitude et nous faisions les gestes de l'amour et je sentais monter en moi contre elle une incompréhensible et sauvage rancune. Pourtant nous nous séparâmes tendrement et sur un baiser.

Je m'étais juré de ne pas retourner la voir et j'allai cependant souvent chez elle pendant l'absence d'Odile. Misa avait une audace incroyable et se donnait à moi dans ce salon de ses parents, où une femme de chambre pouvait entrer à chaque minute. Je restais avec elle jusqu'à deux ou trois heures du matin, presque toujours silencieux.

— A quoi pensez-vous? — me disait-elle sans cesse en essayant de sourire gentiment.

Je pensais : « Comme elle est fausse avec Odile » et je répondais :

— A vous.

Maintenant, me souvenant de ces choses avec calme, je vois bien que Misa n'était pas une méchante femme, mais en ce temps-là je la traitais durement.

XVI

Enfin Odile revint un soir; j'allai la chercher à la gare. Je m'étais promis de ne rien lui dire. Je savais très bien ce que serait une telle conversation. Je lui ferais des reproches, elle nierait. Je lui rapporterais les propos de Misa, elle dirait que

Misa mentait. Je saurais moi, que Misa avait dit la vérité. Tout cela était vain. Marchant sur le quai de la gare, dans une odeur de charbon et d'huile, au milieu d'inconnus, je me répétais : « Puisque je ne suis heureux que près d'elle et puisque je sais que je ne romprai pas, mieux vaut jouir du plaisir de la revoir et éviter de l'irriter. » Puis, à d'autres moments, je me disais : « Quelle lâcheté ! Il suffirait de huit jours d'énergie pour la forcer à se transformer ou pour m'habituer à me passer d'elle. »

Un employé vint accrocher une pancarte : *Rapide de Brest.* Je m'arrêtai.

« Enfin, me disais-je, c'est trop bête. Supposons qu'en mai 1909, à Florence, tu sois descendu dans un autre hôtel. Tu aurais toute ta vie ignoré l'existence d'Odile Malet. Pourtant tu vivrais, tu serais heureux. Pourquoi ne pas recommencer, au moment précis du temps où nous sommes, à supposer qu'elle n'existe pas? »

Alors j'aperçus dans le lointain les feux d'une locomotive et la courbe d'un train se déformant vers nous. Tout me parut irréel. Je ne pouvais même plus imaginer le visage d'Odile. J'avançai un peu. Des têtes étaient penchées aux portières. Des hommes sautaient du train avant qu'il ne fût arrêté. Puis une foule en marche se forma. Des hommes d'équipe roulaient des chariots. Tout d'un coup, je devinai dans le lointain la silhouette d'Odile et, quelques secondes plus tard, elle fut près de moi à côté d'un porteur qui tenait son sac gris. Elle avait bonne mine et je vis qu'elle était gaie.

En montant en voiture elle me dit :

— Dickie, nous allons nous arrêter pour acheter du champagne, du caviar, et nous ferons un petit souper comme le jour de notre retour de voyage de noces.

Cela peut vous sembler d'une grande hypocrisie, mais il fallait connaître Odile pour la juger. Elle avait sans doute beaucoup goûté les quelques jours qu'elle avait passés près de François; elle était prête maintenant à trouver agréable l'instant présent et à le rendre aussi beau pour moi qu'elle le pouvait. Elle vit que j'étais sombre et ne lui souriais pas; elle dit avec désespoir :

— Qu'est-ce qu'il y a encore, Dickie?

Mes résolutions de silence n'étaient jamais solides; devant elle je laissais éclater les pensées que je désirais cacher.

— Il y a qu'on m'a dit que François est à Brest.

— Qui vous a dit ça?

— L'amiral Garnier.

— Que François est à Brest? Et puis après? Qu'est-ce que cela vous fait?

— Cela me fait qu'il était tout près de Morgat et qu'il lui était assez facile de venir vous voir.

— Très facile; tellement facile que, si vous voulez tout savoir, il est venu me voir. Ça vous déplait?

— Vous ne me l'avez pas écrit.

— Vous êtes sûr? Je croyais pourtant bien... En tout cas, si je ne vous l'ai pas écrit, c'est parce que je trouvais que ça n'a aucune importance, et ça n'en a aucune.

— Ce n'est pas mon avis. On m'a dit aussi qu'il entretenait avec vous une correspondance secrète.

Cette fois Odile parut touchée et presque affolée; c'était la première fois que je lui voyais cette expression.

— Qui vous a dit ça?

— Misa!

— Misa! C'est une misérable. Elle a menti. Est-ce qu'elle vous a montré des lettres?

— Non, mais pourquoi voulez-vous qu'elle ait inventé cela?

— Je n'en sais rien, moi.... Par jalousie.

— C'est une histoire à dormir debout, Odile.

Nous arrivions à la maison. Odile retrouva pour les domestiques un sourire pur et charmant. Elle alla à sa chambre, enleva son chapeau, se regarda dans la glace pour arranger ses cheveux et, me voyant derrière elle, les yeux fixés sur son image réfléchie, elle me sourit à moi aussi.

— Quel Dickie! — dit-elle. — Je ne peux pas le laisser seul huit jours sans qu'il ait des papillons noirs... Vous êtes un ingrat, monsieur, j'ai pensé à vous tout le temps et je vais vous le prouver. Passez-moi mon sac.

Elle l'ouvrit et en tira un petit paquet qu'elle me tendit. C'étaient deux livres, les *Rêveries d'un Promeneur solitaire* et la *Chartreuse*, tous deux en édition ancienne.

— Mais, Odile.... Merci.... C'est extraordinaire.... Comment les avez-vous trouvés?

— J'ai bouquiné dans les rues de Brest, monsieur. Je voulais vous rapporter quelque chose.

— Vous avez donc été à Brest?

— Naturellement, c'était tout près de chez moi, il y avait un service de bateaux et il y a dix ans que j'ai envie de voir Brest... Alors vous ne m'embrassez pas pour mon petit cadeau? Moi qui espérais avoir tant de succès... Je me suis donné du mal, vous savez... Ils sont très rares, Dickie; toutes mes petites économies y ont passé.

Alors je l'embrassai. J'éprouvais devant elle des sentiments si complexes que je les comprenais mal moi-même. Je la détestais et je l'adorais. Je la croyais innocente et coupable. La scène violente que j'avais préparée tournait en conversation amicale, confidentielle. Nous parlâmes toute la soirée de la trahison de Misa comme si les révélations qu'elle m'avait faites (et qui sans aucun doute étaient vraies) avaient concerné, non Odile et moi-même, mais un couple ami dont nous aurions protégé le bonheur.

— J'espère bien, — me dit Odile, — que vous ne la reverrez plus.

Je le lui promis.

Je n'ai jamais su ce qui se passa, le lendemain, entre Odile et Misa. S'expliquèrent-elles par téléphone? Odile alla-t-elle chez Misa? Je savais que, dans de telles ruptures, elle était nette et brutale. Cela faisait partie de ce courage presque insolent qui charmait et choquait à la fois ma réserve héréditaire et silencieuse. Pour moi, je ne rencontrai plus Misa; je n'entendis plus parler d'elle et je conservai de cette courte liaison un souvenir semblable à ceux que laisse un rêve.

XVII

Les soupçons posés dans un esprit éclatent comme des mines en chapelet et ne détruisent un amour que par explosions successives. Le soir du retour, la gentillesse d'Odile, son adresse, le plaisir aussi que j'avais à la retrouver, avaient pu retarder la catastrophe. Mais à partir de ce moment, nous

sûmes l'un et l'autre que nous vivions dans une zone minée et qu'il faudrait sauter un jour ou l'autre. Je ne pouvais plus parler à Odile, même quand je l'aimais le mieux, que sur un ton nuancé, si légèrement que ce fût, d'amertume. Dans mes phrases les plus banales passaient, comme des nuages dans le lointain, des reproches inexprimés. A la philosophie optimiste et gaie qui avait été la mienne pendant les premiers mois de notre mariage, avait succédé un pessimisme mélancolique. La nature que j'avais tant aimée depuis qu'Odile me l'avait révélée, ne chantait plus que des motifs mineurs et tristes. La beauté même d'Odile n'était plus parfaite et il m'arrivait de découvrir dans ses traits les signes de la fausseté. C'était fugitif; cinq minutes plus tard, je retrouvais ce front lisse, ces yeux candides et je l'aimais de nouveau.

Au début du mois d'août, nous partîmes pour Gandumas. La solitude, l'éloignement, l'absence complète de lettres reçues, de coups de téléphone, me rassurèrent et me donnèrent quelques semaines de répit. Les arbres, les prairies ensoleillées, les sombres pentes couvertes de sapins avaient un grand pouvoir sur Odile. La nature lui donnait des plaisirs presque sensuels et elle les reportait inconsciemment sur celui qui était son compagnon, même si ce compagnon était moi. La solitude à deux, quand elle n'est pas prolongée jusqu'à la satiété et jusqu'à l'ennui, permet une lente montée de sentiments et de confiance qui rapprochent beaucoup ceux qui la goûtent ensemble. « Au fond, se disait Odile, il est gentil... » et je me sentais très proche d'elle.

Je me souviens surtout d'un soir. Nous étions seuls sur la terrasse d'où l'on découvrait un immense horizon de collines et de bois. Je vois encore si bien la lande de bruyères sur la pente opposée. Le soleil se couchait; c'était très calme, très doux. Les aventures humaines paraissaient petites. Je dis soudain à Odile mille choses tendres et humbles, mais qui étaient déjà (c'est curieux) d'un homme résigné à la perdre.

— Quelle belle vie nous aurions pu avoir, Odile... Je vous ai tant aimée... Est-ce que vous vous souvenez de Florence et du temps où je ne pouvais rester une minute sans vous regarder?... Je suis encore si près d'être ainsi, chérie...

— Cela me fait plaisir que vous me disiez ça... Moi aussi,

je vous ai tendrement aimé. Mon Dieu! que j'ai cru en vous... Je disais à ma mère : « J'ai trouvé l'homme qui me fixera... toujours. « Et puis j'ai été déçue...

— C'était que de mon côté... Pourquoi n'expliquiez-vous pas?

— Vous le savez bien, Dickie... Parce que c'était impossible. Parce que vous m'aviez placée trop haut. Voyez-vous, Dickie, votre grand tort, c'est que vous demandez trop aux femmes. Vous attendez trop d'elles. Elles ne peuvent pas... Mais je suis tout de même contente de penser que vous me regretterez quand je ne serai plus là...

Elle dit cette phrase d'un ton de prophétie douloureuse qui me fit une impression profonde.

— Mais vous serez toujours là.

— Vous savez bien que non, — dit-elle.

A ce moment mes parents arrivèrent.

Souvent, pendant ce séjour, je conduisis Odile à mon observatoire et passai de longs moments avec elle à regarder le torrent minuscule au fond de l'entonnoir boisé. Elle aimait cet endroit; elle m'y parlait de sa jeunesse, de Florence, de nos rêveries sur la Tamise; je l'enlaçais sans qu'elle protestât. Elle paraissait heureuse. « Pourquoi ne pas admettre, pensais-je, que nous recommençons sans cesse des existences nouvelles et que, dans chacune d'elles, le passé n'est qu'un songe? Est-ce que je suis, moi, en ce moment, l'homme qui en ce même lieu enlaça jadis Denise Aubry? Peut-être Odile a-t-elle, depuis qu'elle est ici, tout à fait oublié François? » Mais tandis que j'essayais ainsi de reconstruire à tout prix mon bonheur, je savais que ce bonheur était irréel et que sans doute, au contraire, l'air de rêveuse béatitude que prenait Odile accoudée venait de ce qu'elle pensait qu'elle était aimée par François.

Il y avait à Gandumas une personne encore qui comprenait avec une singulière lucidité ce qui se passait alors dans mon ménage, c'était ma mère. Je vous ai dit qu'elle n'avait jamais beaucoup aimé Odile, mais elle était bonne, me voyait amoureux, et n'avait jamais voulu me révéler ses sentiments

à l'égard de ma femme. La veille de notre départ, je la rencontrai le matin, dans le potager, et elle me demanda si je voulais faire une promenade avec elle. Je regardai l'heure; Odile ne pouvait être prête avant longtemps; je dis :

— Oui, cela m'amusera de descendre jusqu'à la vallée; je ne l'ai plus fait avec vous depuis que j'avais douze ou treize ans.

Ce souvenir la toucha et elle devint plus confidentielle qu'à son habitude. Elle me parla d'abord de la santé de mon père; il avait de l'artério-sclérose et le médecin était inquiet. Puis en regardant les cailloux de la route, elle me dit :

— Qu'est-ce qu'il y a eu entre toi et Misa?

— Pourquoi me demandez-vous cela?

— Parce que, depuis que vous êtes ici, vous ne les avez pas vus une seule fois... La semaine dernière, je les ai invités à déjeuner et elle a refusé; cela n'était jamais arrivé... Je vois bien qu'il y a quelque chose.

— Oui, il y a quelque chose, maman, mais je ne peux pas vous le raconter... Misa s'est mal conduite vis-à-vis d'Odile.

Ma mère marcha quelque temps en silence, puis dit à mi-voix et comme à regret :

— Est-ce que tu es certain que ce n'est pas Odile qui s'est mal conduite vis-à-vis de Misa? Écoute : je ne veux pas du tout intervenir entre ta femme et toi, mais il faut que je te dise au moins une fois que tout le monde te blâme, même ton père. Tu es trop faible avec elle. Tu sais combien j'ai horreur des potins; je veux croire que tout ce qu'on raconte est faux, mais, si c'est faux, tu devrais obtenir d'elle qu'elle vive de façon à ce qu'on ne dise rien.

Je l'écoutais en faisant sauter avec ma canne les têtes légères des herbes. Je savais qu'elle avait raison, qu'elle s'était contenue longtemps; je pensais aussi que sans doute Misa lui avait parlé et peut-être lui avait tout raconté. Ma mère s'était beaucoup liée avec Misa depuis que celle-ci vivait à Gandumas et la tenait en grande estime. Oui, sans doute elle savait la vérité. Mais en écoutant cette attaque contre Odile, cette attaque juste et mesurée, mon réflexe fut celui du Chevalier et je défendis ma femme avec force. J'affirmai une

confiance que je n'avais pas, je prêtai à Odile des vertus que je lui refusais quand je parlais avec elle.

L'amour crée d'étranges solidarités et il me semblait, ce matin-là, que mon devoir était de faire avec Odile front commun contre la vérité. J'éprouvais aussi, je pense, le désir de me faire croire à moi-même qu'elle m'aimait encore. Je citai à ma mère tous les traits qui pouvaient montrer qu'Odile tenait à moi, les deux livres trouvés par elle avec tant de peine à Brest, la gentillesse de ses lettres, son attitude depuis que nous étions à Gandumas. Je fus si ardent que j'ébranlai, je crois, la conviction de ma mère, mais non pas, hélas! la mienne qui n'était que trop ferme.

Je ne parlai pas à Odile de cette conversation.

XVIII

Dès le retour à Paris l'ombre de François flotta de nouveau, imprécise et toujours présente, autour de notre vie. Depuis la brouille avec Misa, je ne savais pas comment il communiquait avec Odile. Je ne le sais pas encore, mais je remarquai qu'Odile avait pris l'habitude nouvelle de courir au téléphone, chaque fois que la sonnerie retentissait, comme si elle avait craint de me voir intercepter une communication qui devait me rester cachée. Elle ne lisait que des livres sur la mer et tombait dans une voluptueuse langueur en regardant les gravures les plus banales si elles représentaient des vagues, des bateaux. Un soir arriva un télégramme qui lui était adressé. Elle l'ouvrit, dit : « Ce n'est rien » et le déchira en petits morceaux.

— Mais quoi, rien, Odile? Qu'est-ce que c'est?

— Une robe qui n'est pas prête, — dit-elle.

Je savais, par l'amiral Garnier que j'avais interrogé, que François était à Brest. J'aurais dû être tranquille, mais je ne l'étais pas et j'avais raison de ne pas l'être.

Quelquefois encore, sous l'influence d'un concert émouvant, d'une belle journée d'automne, nous retrouvions de courts moments de tendresse.

— Et si vous me disiez la vérité, chérie, toute la vérité

sur le passé... J'essaierais d'oublier et nous repartirions, avec confiance, pour une vie nouvelle, parfaitement limpide.

Elle secouait la tête, sans méchanceté, sans rancune, mais avec désespoir. Elle ne niait plus maintenant ce passé, non qu'elle m'eût rien avoué, mais l'aveu était silencieux, implicite.

— Non Dickie, je ne peux pas, je sens que c'est inutile. Tout cela est si confus maintenant, si enchevêtré... Je n'aurais plus la force d'y mettre de l'ordre... Et puis je ne saurais pas vous expliquer pourquoi j'ai fait ou dit certaines choses... Je ne le sais plus... Non, il n'y a rien à faire... Je renonce.

Presque toujours d'ailleurs ces conversations tendres finissaient en interrogatoires hostiles. Un mot d'elle m'étonnait; je partais sur une piste, je n'écoutais plus, la question dangereuse me montait aux lèvres, je la retenais un instant puis, étouffant, la laissais échapper. Odile essayait toujours, si elle le pouvait, de prendre la scène gaiement puis, me voyant sérieux, finissait par se mettre en colère.

— Ah! non! non! non! — disait-elle... — Une soirée avec vous devient pour moi une séance de torture. J'aime mieux m'en aller. Si je reste ici, je deviendrai folle...

Alors la terreur de la perdre me calmait. Je lui faisais des excuses, à demi sincères seulement, et je voyais que chacune de ces querelles dénouait un peu un lien déjà fragile. Qu'était-ce même qui la retenait si longtemps puisque nous n'avions, hélas! pas d'enfant? Beaucoup de pitié pour moi, je crois, et même un peu d'amour, car les sentiments se superposent quelquefois sans s'annuler et chez les femmes surtout il y a parfois un curieux désir de tout conserver. Elles demandent à plusieurs hommes des plaisirs et des bonheurs différents, et comme elles savent bien que chacun d'eux sera impuissant à leur apporter ce que leur donnent les autres, elles souhaitent ne pas choisir.

A Odile d'ailleurs, des croyances religieuses, rarement exprimées, très affaiblies par l'influence de François, mais encore vivantes, inspiraient l'horreur du divorce. Peut-être aussi était-elle liée, sinon à moi du moins à notre vie commune, par son amour enfantin des objets? Elle aimait cette maison, qu'elle avait meublée elle-même avec tant de goût. Dans son boudoir, sur une petite table, étaient ses livres

favoris et ce vase de Venise qui contenait toujours une fleur, une seule, mais très belle. Quand elle se réfugiait dans cette solitude, elle se sentait à l'abri de moi et d'elle-même. Elle avait de la peine à s'arracher à ce décor. Puis aussi, me quitter pour vivre avec François, c'était habiter Toulon ou Brest pendant la plus grande partie de l'année; c'était renoncer à la plupart de ses amis. Pas plus que moi, François ne pouvait suffire à remplir sa vie. Ce dont elle avait vraiment besoin, je m'en rends compte maintenant, c'était de ce mouvement autour d'elle, de ce curieux spectacle des âmes diverses que venaient lui étaler tous ces hommes.

Mais cela, elle-même ne le comprenait pas. Elle sentait qu'elle souffrait d'être séparée de François; elle croyait qu'elle trouverait le bonheur si elle pouvait être réunie à lui. Il avait pour elle le prestige de l'être qu'on a peu vu et qui, n'étant pas épuisé, semble riche de possibles inédits. J'avais été pour elle ce personnage mythique et séduisant au temps de Florence et du voyage en Angleterre. Je n'avais pu vivre à la hauteur de l'être fictif qu'elle avait accroché à mon image. J'étais condamné. C'était maintenant le tour de François. Il allait, lui aussi, traverser l'épreuve de la connaissance; y résisterait-il?

Je crois que, s'il avait habité Paris, sa liaison avec Odile se serait développée comme presque toutes les maladies de ce type et se serait terminée sans autre accident que la découverte par Odile de l'erreur commise par elle sur la qualité de François. Mais il était loin et elle ne pouvait se passer de lui. Quels étaient les sentiments qu'il éprouvait? Je ne le sais pas. Il était impossible qu'il ne fût pas touché par la conquête d'un être si beau. En même temps, s'il était tel qu'on me l'avait décrit; l'idée du mariage devait lui déplaire.

Voici ce que je sus; il traversa Paris vers Noël, quittant cette fois Brest pour retourner à Toulon. Il y passa deux jours pendant lesquels la conduite d'Odile fut d'une imprudence folle. Elle fut prévenue de son arrivée par un coup de téléphone, le matin, avant mon départ pour le bureau. Tout de suite je sus que c'était lui en voyant l'étonnante expression que prit le visage d'Odile tandis qu'elle parlait. Jamais je ne lui avais connu cet air soumis, tendre, presque suppliant.

Elle ne savait certes pas que, tenant ce noir récepteur et si loin de son amant, elle se parait pour se trahir à mes yeux de ce sourire ravissant et pur.

— Oui, — disait-elle, — je suis contente de vous entendre... Oui... Si, mais... Oui, oui, mais... (Elle me regarda avec embarras et dit :) Écoutez, rappelez-moi dans une demi-heure.

Je lui demandai avec qui elle venait de parler et elle raccrocha d'un air indifférent sans répondre, comme si elle n'avait pas entendu. Je m'arrangeai pour rentrer à l'heure du déjeuner. La femme de chambre me donna alors une feuille de papier sur lequel Odile avait écrit : « *Si vous rentrez, ne vous inquiétez pas. Je suis obligée de déjeuner dehors. A ce soir, chéri.* »

— Madame est sortie depuis longtemps? — demandai-je.

— Oui, — dit la femme de chambre, — depuis dix heures.

— Avec la voiture?

— Oui monsieur.

Je déjeunai seul. Puis je me sentis si mal que je pris le parti de ne pas retourner rue de Valois. Je voulais voir Odile dès son retour et, cette fois, j'étais décidé à lui demander de choisir entre nous. Je passai un après-midi de tortures. Vers 7 heures, la sonnerie du téléphone retentit.

— Allo, — dit la voix d'Odile, — c'est vous, Juliette?

— Non, — lui dis-je; — c'est moi, Philippe.

— Tiens, dit-elle, — vous êtes rentré? Écoutez : je voulais vous demander si cela ne vous ferait rien que je dîne dehors.

— Comment! — lui dis-je — mais où? Pourquoi? Vous avez déjà déjeuné dehors.

— Oui, mais écoutez... Je suis à Compiègne. Je vous parle de Compiègne en ce moment et comme, n'importe comment, il sera trop tard pour être rentrée pour le dîner...

— Qu'est-ce que vous faites à Compiègne?

— Je suis allée me promener dans la forêt; c'est délicieux, par ce froid sec. Je ne pensais pas que vous rentreriez pour déjeuner.

— Odile, je ne veux pas discuter par téléphone, mais tout cela est absurde. Rentrez.

Elle revint à dix heures du soir et, à mes reproches, répondit.

— Eh bien, ce sera la même chose demain; je ne peux pas m'enfermer à Paris par ce temps.

Elle avait, de nouveau, cette apparence d'impitoyable résolution qui m'avait frappé quand elle avait pris le train pour Brest et qui m'avait fait penser alors que, si je m'étais couché sur les rails, elle serait cependant partie.

Ce fut elle-même qui, le lendemain, très tristement, me demanda de me prêter à un divorce et de la laisser vivre avec ses parents jusqu'au moment oô elle pourrait épouser François. Toute cette conversation est restée terriblement présente à mon esprit.

Nous étions dans le boudoir d'Odile, avant le dîner. Je résistai très peu; je savais depuis longtemps que cela devait finir ainsi et même son attitude pendant le passage de François à Paris m'avait amené à penser qu'il valait mieux ne plus la voir. Pourtant le premier sentiment qui traversa mon esprit fut mesquin : je pensai que jamais un Marcenat n'avait divorcé et que j'allais me sentir très humilié, le lendemain, en racontant ce drame à ma famille. Puis j'eus tellement honte d'avoir eu cette pensée que je mis ensuite un point d'honneur à ne plus voir que l'intérêt d'Odile. Bientôt la conversation parvint à une grande hauteur morale, et, comme il arrivait toujours entre nous quand nous étions sincères, devint affectueuse. On annonça le dîner. Nous descendîmes. Assis l'un en face de l'autre, nous ne parlions plus guère, à cause du domestique. Je regardais ces assiettes, ces verres, ces objets qui tous portaient la marque du goût d'Odile; puis je la regardais elle-même et je pensais que c'était peut-être la dernière fois que j'avais devant moi ce visage qui avait pu contenir tant de bonheur. Elle me regardait aussi, les yeux dans les miens, pâle et pensive. Peut-être voulait-elle, comme moi, fixer pour longtemps dans sa mémoire des traits que sans doute elle ne reverrait plus. Le valet de chambre, indifférent et adroit, errait silencieusement entre la table et la desserte. L'idée qu'il ne savait rien mettait entre Odile et moi une muette complicité. Après le dîner, je la rejoignis dans son boudoir et nous parlâmes longuement, gravement, de ce qu'allait être notre vie. Elle me donna quelques conseils. Elle me dit :

— Il faut vous remarier. Vous serez un mari parfait pour une autre, j'en suis sûre... Mais je n'étais pas faite pour vous...

Seulement n'épousez pas Misa, cela me ferait de la peine et c'est une méchante femme. Tenez, quelqu'un qui serait très bien pour vous, ce serait votre cousine Renée...

— Vous êtes folle, chérie, je ne me remarierai jamais.

— Mais si, mais si... Il faut... Et alors, quand vous penserez à moi, pensez-y sans trop de rancune. Je vous aimais bien, Dickie, et je sais très bien ce que vous valez. Je vous assure que je ne vous ai jamais fait beaucoup de compliments parce que je suis timide, et puis je n'aime pas cela... Mais souvent je vous ai vu faire des choses que jamais aucun autre homme n'aurait faites à votre place. Je pensais : « C'est quelqu'un de rudement bien, tout de même, Dickie... » Et même je veux vous dire quelque chose qui vous fera peut-être plaisir : par beaucoup de côtés, vous me plaisez mieux que François, seulement...

— Seulement? — lui dis-je.

— Seulement... Il m'est indispensable. Après quelques heures passées avec lui, j'ai l'illusion d'être forte, de vivre plus, mieux. Ce n'est peut-être pas vrai; j'aurais peut-être été plus heureuse avec vous. Mais voilà, cela ne s'est pas arrangé. Ce n'est pas votre faute, Philippe, ce n'est la faute de personne.

Quand nous nous séparâmes, très tard dans la soirée, elle me tendit spontanément ses lèvres.

— Ah! me dit-elle, — nous sommes bien malheureux.

Quelques jours plus tard, je reçus une lettre d'elle, lettre bienveillante et triste; elle disait qu'elle m'avait longtemps aimé et qu'elle n'avait jamais eu d'amant avant François.

Telle fut l'histoire de mon mariage. Je ne sais si j'ai su, en vous la contant, rendre aussi bien que je le voulais justice à ma pauvre Odile. J'aurais désiré vous faire sentir son charme, sa mystérieuse mélancolie, ses enfantillages profonds. Autour de nous, parmi nos amis, mes parents, après son départ, on la jugea naturellement avec sévérité. Moi qui l'ai bien connue, autant qu'on pouvait connaître cette petite fille silencieuse, je pense que jamais femme ne fut moins coupable.

XIX

Après le départ d'Odile ma vie fut très malheureuse. La maison me semblait si triste que j'avais peine à y rester. Quelquefois, le soir, j'entrais dans la chambre d'Odile; je m'asseyais dans un fauteuil près de son lit comme je l'avais fait quand elle était là et je pensais à notre vie. J'étais agité par de vagues remords; pourtant je n'avais rien de précis à me reprocher. J'avais épousé Odile que j'aimais, alors que ma famille eût souhaité pour moi des mariages plus brillants; je lui avais été fidèle jusqu'à la soirée avec Misa, et ma si brève trahison avait été causée par la sienne. Sans doute j'avais été jaloux, mais elle n'avait rien fait pour rassurer un mari qui l'aimait et qu'elle voyait inquiet. Tout cela était vrai, je le savais, mais je me sentais responsable. Je commençais à entrevoir une vérité très nouvelle sur les rapports qui doivent exister entre les hommes et les femmes. Je voyais celles-ci, êtres instables, toujours à la recherche d'une forte direction qui fixerait leurs pensées et leurs désirs errants; peut-être ce besoin créait-il pour l'homme le devoir d'être cette infaillible boussole, ce point fixe. Un grand amour ne suffit pas à attacher l'être qu'on aime si l'on ne sait en même temps remplir toute la vie de l'autre d'une richesse sans cesse renouvelée. Que pouvait trouver Odile en moi? J'arrivais tous les soirs de ce bureau où j'avais vu les mêmes hommes, étudié les mêmes questions; je m'asseyais dans un fauteuil, je regardais ma femme et j'étais heureux de la trouver belle. Comment aurait-elle pu connaître le bonheur par cette immobile contemplation? Les femmes s'attachent naturellement aux hommes dont la vie est un mouvement, qui les entraînent dans ce mouvement, qui leur donnent une tâche, qui exigent beaucoup d'elles... Je regardais le petit lit d'Odile; que n'aurais-je donné maintenant pour y revoir ce corps allongé, cette tête blonde? Et que j'avais peu donné au temps où il eût été si facile de conserver tout cela! Au lieu de chercher à comprendre ses goûts, je les avais condamnés; j'avais voulu lui imposer les miens. Le silence presque terrifiant qui m'enveloppait maintenant dans cette maison vide était le châti-

ment d'une attitude qui avait été sans méchanceté, mais aussi sans grandeur d'âme.

J'aurais dû partir, quitter Paris, mais je ne pouvais m'y décider; je trouvais un douloureux bonheur à m'accrocher aux moindres objets qui me rappelaient Odile. Au moins dans cette maison, le matin, à demi éveillé, il me semblait entendre une voix claire et douce qui, par la porte ouverte, criait : « Bonjour Dickie! » Ce mois de janvier était un mois de printemps. Les arbres nus se détachaient sur un ciel parfaitement bleu. Si Odile avait été là, elle aurait mis, comme elle disait, « un petit tailleur », enroulé autour de son cou son renard gris et serait sortie dès le matin. « Seule? » lui aurais-je demandé le soir. « Ah! m'aurait-elle dit, je ne sais plus... » J'aurais éprouvé devant cet absurde mystère une angoisse que je regrettais.

Je passais mes nuits à essayer de comprendre quand avait commencé le mal. A notre retour d'Angleterre, nous étions parfaitement heureux. Peut-être eût-il suffi, dans une première discussion, d'une phrase prononcée sur un autre ton, avec une douce fermeté. Notre destinée est déterminée par un geste, par un mot : au début le plus petit effort suffirait pour l'arrêter, puis un mécanisme géant est mis en mouvement. Maintenant je sentais que les actes les plus héroïques n'auraient pu faire renaître chez Odile l'amour qu'elle avait eu jadis pour moi.

Avant son départ nous nous étions entendus sur la procédure du divorce. Il avait été convenu que je lui écrirais une lettre offensante qui permettrait de prononcer celui-ci contre moi.. Au bout de quelques jours je fus convoqué au Palais de Justice, pour la conciliation. Ce fut affreux de revoir Odile dans un tel décor. Une vingtaine de couples attendaient, les hommes séparés des femmes par une grille pour éviter des scènes pénibles. Des gens s'injuriaient à distance; des femmes pleuraient. Mon voisin, un chauffeur, me dit : « Ce qui console, c'est de voir qu'on est si nombreux. » Odile me fit un petit signe de tête très doux, très affectueux et je sus que je l'aimais encore.

Enfin notre tour vint. Le juge était un homme bienveillant, à barbe grise. Il dit à Odile de ne pas être troublée; il nous parla de nos souvenirs communs, des liens du mariage; puis il nous engagea à essayer une dernière fois de nous réconcilier. Je dis : « Ce n'est malheureusement plus possible. » Odile regardait devant elle fixement. Elle avait l'air de souffrir. « Peut-être regrette-t-elle un peu, pensai-je... Peut-être ne l'aime-t-elle pas tant que je le crois... Peut-être est-elle déjà déçue? » Puis, comme nous nous taisions l'un et l'autre, j'entendis le juge qui disait : « Alors ayez l'obligeance de signer ce procès-verbal. » Nous sortîmes ensemble, Odile et moi. Je lui dis :

— Voulez-vous faire quelques pas?

— Oui, — dit-elle. — Il fait si beau. Quel hiver exquis.

Je lui rappelai qu'elle avait laissé chez nous beaucoup d'objets qui lui appartenaient; je lui demandai si je devais les faire porter chez ses parents.

— Si vous voulez, mais, vous savez, gardez tout ce qui vous plaira... Moi je n'ai besoin de rien; d'ailleurs je ne vivrai pas très longtemps, Dickie, vous serez vite débarrassé de mon souvenir.

— Pourquoi dites-vous cela, Odile? Vous êtes malade?

— Oh! non, pas du tout! C'est une impression... Surtout remplacez-moi vite; si j'étais sûre que vous êtes heureux, cela m'aiderait beaucoup à l'être.

— Je ne pourrai jamais être heureux sans vous.

— Mais si, au contraire, vous verrez bientôt comme vous serez soulagé d'être délivré d'une femme insupportable... Je ne plaisante pas, vous savez, c'est vrai que je suis insupportable... Comme c'est joli, la Seine, en cette saison.

Elle s'arrêta devant un étalage. Il y avait dans la vitrine des cartes marines; je savais qu'elle les aimait.

— Voulez-vous que je vous les achète?

Elle me regarda avec beaucoup de tristesse et de tendresse.

— Comme vous êtes gentil, — dit-elle... — Oui, je veux bien; ce sera le dernier cadeau que je recevrai de vous.

Nous entrâmes pour acheter les deux cartes; elle appela un taxi pour les emporter et enleva son gant pour me donner sa main à baiser. Elle me dit :

— Merci pour tout....
Puis elle monta sans se retourner.

XX

Dans la grande solitude où je me trouvais plongé, ma famille ne m'était pas d'un grand secours. Ma mère était au fond heureuse de me voir débarrassé d'Odile. Elle ne le disait pas, parce qu'elle voyait que je souffrais et aussi parce que chez nous on ne disait pas grand'chose, mais je le sentais et cela rendait pour moi la conversation avec elle difficile. Mon père était très malade; il avait eu une congestion cérébrale et il lui en restait une paralysie de la main gauche et une légère déformation de la bouche qui abîmait un peu son beau visage. Il se savait condamné et il était devenu très silencieux, très grave. Je ne voulais pas retourner chez tante Cora, dont les dîners évoquaient pour moi trop de tristes souvenirs. La seule personne que je pus voir alors sans trop de dégoût et d'ennui fut ma cousine Renée. Je la rencontrai un jour chez mes parents. Elle montra beaucoup de tact et ne me parla pas de mon divorce. Elle travaillait et préparait une licence ès sciences. On disait qu'elle ne voulait pas se marier. Sa conversation, très intéressante, fut la première qui m'arracha à cette perpétuelle analyse de difficultés sentimentales où je me consumais. Elle avait donné sa vie à des recherches, à un métier; elle paraissait calme et contente. La renonciation à l'amour était-elle donc possible? Pour moi, je ne concevais pas encore d'autre emploi de la vie que le dévouement à une Odile, mais je trouvais la présence de Renée très apaisante. Je lui demandai de déjeuner avec moi, ce qu'elle accepta, et je la vis assez souvent. Après quelques rencontres je m'étais apprivoisé et je lui avais parlé de ma femme avec beaucoup de sincérité, essayant de lui expliquer ce que j'avais aimé en elle. Elle me demanda :

— Quand ton divorce sera prononcé, est-ce que tu te remarieras?

— Jamais, — lui dis-je... — Et toi, tu n'as jamais pensé à te marier?

— Non, — dit-elle, — maintenant j'ai un métier; il remplit

ma vie, je suis indépendante; je n'ai jamais rencontré un homme qui me plaise.

— Et tous tes médecins?

— Ce sont des camarades.

Vers la fin de février, je voulus passer quelques jours en montagne, mais je fus rappelé par télégramme parce que mon père avait eu une nouvelle congestion; je rentrai et le trouvai mourant. Ma mère le soignait avec un dévouement admirable; je me souviens que, pendant la dernière nuit, alors qu'il avait déjà perdu connaissance, la voyant debout près de ce corps inerte, essuyant ce front, humectant ces pauvres lèvres tordues, je m'étonnai presque de la sérénité qu'elle conservait dans son immense douleur et je me dis qu'elle devait ce calme au sentiment de la perfection de sa vie. Une existence comme celle de mes parents m'apparaissait à la fois très belle et presque impossible à comprendre. Ma mère n'avait poursuivi aucun des plaisirs que cherchait Odile et la plupart des jeunes femmes que je connaissais; elle avait renoncé très jeune au romanesque, au changement; elle trouvait maintenant sa récompense. Je fis un douloureux retour sur ma propre vie; il aurait été doux d'imaginer, vers la fin de ce difficile voyage, Odile debout près de moi, essuyant mon front déjà trempé par les sueurs de l'agonie, une Odile à cheveux blancs, adoucie par l'âge et qui eût alors depuis longtemps dépassé les tempêtes de la jeunesse. Serais-je donc seul un jour devant la mort? Je souhaitais que ce fût le plus tôt possible.

Je n'avais plus aucune nouvelle, même indirecte, d'Odile. Elle m'avait prévenu qu'elle ne m'écrirait pas, parce qu'elle pensait que ma douleur serait plus vite calmée par un silence absolu; elle avait cessé de voir nos amis communs. Je croyais qu'elle avait loué une petite villa près de celle de François, mais je n'en étais pas certain. De mon côté je m'étais décidé à quitter notre maison, trop grande pour moi seul et qui évoquait trop de souvenirs. Je trouvai un très joli appartement, rue Duroc, dans un vieil hôtel, et je m'efforçai de le meubler tel qu'Odile l'aurait aimé. Qui savait? Peut-être un jour y viendrait-elle, malheureuse, blessée, me demander un abri? En déménageant, j'avais

trouvé des monceaux de lettres reçues par Odile de ses amis. Je les avais lues. Peut-être avais-je eu tort, mais je n'avais pu résister au désir trop vif de savoir. Je vous l'ai déjà dit, ces lettres étaient tendres, mais innocentes.

Je passai l'été à Gandumas dans une solitude presque complète. Je ne pouvais trouver un peu de calme qu'en me couchant au milieu des herbes, loin de la maison. Alors il me semblait que, tous les liens de société étant rompus, je reprenais contact, pour quelques instants, avec des besoins plus profonds et plus vrais. Une femme valait-elle tant de tourments?... Mais les livres me replongeaient dans ma sombre méditation; je n'y cherchais que ma douleur et choisissais, presque malgré moi, ceux qui pouvaient me rappeler ma triste histoire.

Au mois d'octobre, je rentrai à Paris. Quelques jeunes femmes prirent l'habitude de venir chez moi, rue Duroc, attirées comme elles sont toujours par la solitude d'un homme; je ne veux pas vous les décrire; elles ne firent que passer dans ma vie. Ce que je dois noter pour vous, c'est que je retrouvai sans effort (et non sans surprise) l'attitude de ma jeunesse. Je me conduisais comme je l'avais fait avec mes maîtresses au temps qui avait précédé mon mariage; je les poursuivais par jeu, amusé de constater l'effet d'une phrase, d'un geste hardi. La partie gagnée je l'oubliais et cherchais à en recommencer une autre.

Rien ne donne plus de cynisme qu'un grand amour qui n'a pas été partagé, mais rien aussi ne donne plus de modestie; j'étais tout surpris de me sentir aimé. La vérité est qu'une passion qui occupe fortement un homme attire les femmes vers lui au moment où il le souhaite le moins. Obsédé par une autre, il devient, même s'il est par nature sentimental et tendre, indifférent et presque brutal. Parce qu'il est malheureux, il lui arrive de se laisser tenter par une affection offerte. Dès qu'il a goûté de celle-ci, il s'en fatigue et le laisse voir. Sans le vouloir, sans le savoir, il joue le jeu le plus terrible. Il devient dangereux et conquiert parce qu'il a été vaincu. Tel était mon cas. Jamais je n'avais été plus convaincu de mon incapacité à plaire, jamais je n'avais moins désiré plaire

et jamais je n'avais reçu autant de preuves évidentes de dévouement et d'amour.

Mais mon esprit demeurait trop troublé pour me permettre de prendre plaisir à ces succès. Si je consulte mes carnets de cette année 1913, au milieu des rendez-vous inscrits à toutes les pages, je ne trouve que des souvenirs d'Odile. Je copie pour vous au hasard :

20 octobre. — Ses exigences. Comme on aime mieux les êtres difficiles. Qu'il était agréable de composer pour elle, avec un peu d'inquiétude, un bouquet de fleurs des champs, bleuets, soleils d'or et marguerites, ou une symphonie en blanc majeur, arums et tulipes blanches... Un diamant qu'on lui donnait devait être le plus beau diamant.

Son humilité. « Je sais bien comment vous me souhaiteriez... très grave, très pure... très grande bourgeoise française... et pourtant sensuelle, mais avec vous seulement... Il faut en faire votre deuil, Dickie, je ne serai jamais comme cela. »

Son orgueil modeste. « J'ai pourtant bien des petites qualités... J'ai lu plus que la plupart des femmes... Je sais beaucoup de beaux vers par cœur... Je sais arranger les fleurs... Je m'habille bien... et je vous aime, oui monsieur, vous ne le croyez peut-être pas, mais je vous aime beaucoup. »

25 octobre. — Il devrait exister un amour si parfait qu'il ferait partager dans l'instant même tous les sentiments de celle que l'on aime. Il y avait des jours (au temps où je le connaissais mal) où j'étais presque reconnaissant à François d'être si semblable à ce que pouvait aimer Odile... Puis la jalousie était plus forte et François trop imparfait.

28 octobre. — Aimer en d'autres le peu de toi qu'elles contiennent.

29 octobre. — Il vous arrivait d'être lasse de moi; j'aimais aussi cette lassitude.

Un peu plus loin, je trouve cette brève note : « J'ai perdu plus que je ne possédais. » Elle exprime très bien ce qui se passait en moi. Odile présente, toute aimée qu'elle fût, avait des défauts qui m'éloignaient un peu d'elle; Odile absente

redevenait la déesse; je l'ornais de vertus qu'elle n'avait pas et, l'ayant enfin modelée d'après l'idée éternelle d'Odile, je pouvais être pour elle le Chevalier. Ce qu'avaient fait au temps de nos fiançailles une connaissance superficielle et la déformation du désir, l'oubli et l'éloignement le faisaient maintenant à leur tour et j'aimais Odile infidèle et lointaine comme je n'avais, hélas, jamais su aimer Odile proche et tendre.

XXI

Vers la fin de l'année j'appris le mariage d'Odile et de François. Ce fut un moment douloureux, mais la certitude que le mal était désormais sans remède m'aida plutôt à retrouver le courage de vivre.

Depuis la mort de mon père, j'avais beaucoup transformé le mode d'administration des papeteries. Je m'en occupais moins; j'avais plus de loisirs. Cela m'avait permis de retrouver des amis de jeunesse qui avaient été éloignés de moi par mon mariage, et en particulier André Halff qui était entré au Conseil d'État. Je voyais aussi quelquefois Bertrand qui, lieutenant de cavalerie, était en garnison à Saint-Germain et venait passer ses dimanches à Paris. J'essayai de reprendre des lectures, des études que j'avais abandonnées depuis plusieurs années. Je suivis des cours à la Sorbonne, au Collège de France. Je découvris ainsi que j'avais beaucoup changé. J'étais surpris de constater à quel point des problèmes qui avaient jadis rempli ma vie m'étaient maintenant indifférents. Avais-je vraiment pu me demander avec anxiété si j'étais matérialiste ou idéaliste? Toute métaphysique m'apparaissait comme un jeu puéril.

Plus encore que des amis hommes, je voyais alors, je vous l'ai dit, quelques jeunes femmes. Je quittais mon bureau dans l'après-midi, vers 5 heures. J'allais beaucoup plus dans le monde qu'autrefois et constatais même avec mélancolie que je recherchais (peut-être pour y trouver son souvenir) des plaisirs qu'Odile avait dû m'imposer jadis à grand'peine. Beaucoup de femmes que j'avais connues avenue Marceau, me sachant seul, assez libre, m'invitaient. Le samedi soir, j'allais à 6 heures chez Hélène de Thianges qui recevait

toutes les semaines ce jour-là. Maurice de Thianges, qui était député de l'Eure, amenait des gens de son groupe. A côté des hommes politiques, on y voyait des écrivains, amis d'Hélène, et de grands hommes d'affaires, car Hélène était la fille d'un industriel, M. Pascal-Bouchet, qu'on voyait parfois arriver, de Normandie, le samedi soir, avec sa seconde fille, Françoise. Il y avait beaucoup d'intimité entre tous les habitués de ce salon. J'aimais à m'y asseoir à côté d'une jeune femme et à disserter avec elle sur des nuances de sentiments. Ma blessure me faisait encore souffrir, mais il m'arrivait de passer des jours entiers sans penser à Odile ni à François. Quelquefois j'entendais parler d'eux; comme Odile s'appelait maintenant madame de Crozant, il y avait des gens qui ne savaient pas qu'elle avait été ma femme et qui, l'ayant rencontrée à Toulon où elle était devenue célèbre comme la grande beauté de la ville, racontaient des histoires sur elle. Hélène de Thianges essayait alors de les faire taire ou de m'entraîner, mais, moi, je tenais à écouter.

On ne croyait pas en général que leur ménage marchât très bien. Yvonne Prévost, qui avait souvent l'occasion de passer quelques jours à Toulon et à laquelle je demandai de me raconter très franchement ce qu'elle savait, me dit avec réticence :

— C'est très difficile à expliquer; je les ai peu vus... Mon impression est qu'au moment où ils se sont mariés, ils savaient déjà l'un et l'autre qu'ils commettaient une erreur. Et pourtant elle l'aime... Je vous demande pardon de vous dire cela, Marcenat, mais vous me le demandez. Elle l'aime certainement beaucoup plus qu'il ne l'aime, seulement elle est orgueilleuse; elle ne veut pas le montrer. J'ai pris un repas chez eux. Le ton était pénible... Vous comprenez? Elle disait de ces petites choses gentilles, quelquefois un peu naïves, que vous admiriez et François la rabrouait... Il est si brutal quelquefois.

Il me sembla qu'Yvonne Prévost disait cela comme si elle avait été, elle aussi, la maîtresse de François et avait, à la fois, pour lui, de la haine et de l'admiration.

Tout l'hiver de 1913-14 se passa pour moi en intrigues légères avec des femmes, en voyages d'affaires entrepris sans réelle nécessité, en études jamais approfondies. Je ne voulais

rien prendre au sérieux; je ne touchais aux idées et aux êtres qu'avec précaution, me tenant toujours prêt à les perdre, pour ne pas souffrir si je les perdais. Vers le mois de mai, Hélène de Thianges put recevoir dans son jardin. Elle jetait pour les femmes des coussins sur le gazon et les hommes s'asseyaient dans l'herbe. Le premier samedi de juin, je trouvai chez elle un groupe amusant d'écrivains et d'hommes politiques, entourant l'abbé Cénival. Le petit chien d'Hélène était venu se coucher à ses pieds et elle avait dit avec beaucoup de sérieux.

— Monsieur l'abbé, est-ce que les bêtes ont une âme? Parce que, si elles n'en ont pas, je ne comprends plus. Comment? Ma chienne qui a tant souffert...

— Mais oui, madame, — dit l'Abbé, — pourquoi voulez-vous qu'elles n'en aient pas?... Elles ont une toute petite âme.

— Ce n'est pas très orthodoxe, — dit quelqu'un, — mais c'est troublant.

J'étais, moi, assis un peu plus loin avec une Américaine, Béatrice Howell; nous écoutions la conversation.

— Moi, — me dit-elle, — je suis sûre que les bêtes ont une âme... Au fond il n'y a pas de différence entre elles et nous... Je me disais cela tout à l'heure. J'ai été passer l'après-midi au Jardin d'Acclimatation. J'adore les animaux, Marcenat!

— Mais moi aussi, — lui dis-je. — Voulez-vous que nous y allions un jour ensemble?

— Avec plaisir... Qu'est-ce que je vous disais? Ah! oui : cet après-midi je regardais les otaries. Je les aime bien parce qu'elles luisent comme des morceaux de caoutchouc mouillé. Elles tournaient en rond sous l'eau, montrant leurs têtes toutes les deux minutes pour respirer, et moi je les plaignais, je me disais : « Pauvres bêtes, quelle vie monotone. » Puis j'ai pensé : « Et nous? Qu'est-ce que nous faisons? Nous tournons en rond sous l'eau pendant toute la semaine et le samedi, vers six heures, nous montrons nos têtes chez Hélène de Thianges, puis le mardi chez la duchesse de Rohan, chez Madeleine Lemaire et le dimanche chez madame de Martel... C'est bien la même chose. Vous ne trouvez pas?

A ce moment, je vis entrer le commandant Prévost et sa femme; leur air grave me frappa. Ils marchaient d'un air

inquiet et comme si les cailloux du jardin avaient été fragiles. Hélène se leva pour leur dire bonjour. Je la regardai parce que j'aimais son animation gracieuse quand elle recevait. « Vous avez l'air, lui disais-je toujours, d'un papillon blanc qui se pose à peine sur les êtres. »

Les Prévost commencèrent à lui raconter une histoire et je vis son visage devenir sérieux. Elle regarda autour d'elle avec gêne et, m'apercevant, détourna ses yeux de moi. Leur groupe s'éloigna de quelques pas.

— Est-ce que vous connaissez les Prévost? — dis-je à Béatrice Howell.

— Oui, — me dit-elle; — j'ai été chez eux à Toulon. Ils ont une ravissante maison ancienne... J'aime ces quais de Toulon. La mer et ces vieilles maisons françaises... C'est un mélange très beau.

Plusieurs personnes s'étaient maintenant jointes à Hélène et aux Prévost. Cela faisait un cercle qui parlait assez fort et il me sembla entendre mon nom.

— Mais qu'est-ce qu'ils ont? — dis-je à Mrs Howell. — Allons voir.

Je l'aidai à se relever et à secouer quelques brins d'herbe qui s'étaient accrochés à sa robe. Hélène de Thianges nous vit et vint à moi.

— Je vous demande pardon, — dit-elle à Béatrice, — je voudrais dire un mot à Marcenat... Écoutez, — me dit-elle, — je suis navrée d'être la première à vous apprendre cette chose affreuse, mais je ne veux pas risquer... Enfin les Prévost viennent de me dire que votre femme... qu'Odile s'est tuée ce matin, à Toulon, d'un coup de revolver.

— Odile? — dis-je... — Mon Dieu! Pourquoi?

Je me représentais le corps frêle d'Odile percé d'une blessure sanglante et une phrase tournait dans ma tête : « Sous l'influence de Mars, fatalement condamnée.... »

— On ne sait pas, — dit-elle. — Partez sans dire au revoir à personne. Quand je saurai quelque chose, je vous téléphonerai.

Je me mis à marcher au hasard, vers le Bois. Qu'était-il arrivé? Ma pauvre petite enfant, pourquoi ne m'avait-elle pas appelé si elle était malheureuse? Avec quelle joie folle je serais

venu à son secours, je l'aurais reprise chez moi, je l'aurais consolée. Dès le premier jour où j'avais vu François, j'avais compris qu'il serait le mauvais génie d'Odile. Je revoyais ce dîner et je retrouvais cette impression, si vive, d'être un père qui a maladroitement amené son enfant dans un milieu contaminé. J'avais senti, ce jour-là, qu'il fallait la sauver le plus tôt possible. Je ne l'avais pas sauvée... Odile morte... Des femmes qui passaient me regardèrent avec inquiétude. Peut-être parlais-je tout haut... Tant de beauté, tant de charme... Je me vis près de son lit, tenant sa main, quand elle me récitait :

From too much love of living,
From hope and fear set free.....

— *The weariest river*, Dickie, — me disait-elle d'une voix comiquement dolente.

Et je répondais :

— Ne dites pas cela ainsi, chérie, vous allez me faire pleurer.

Odile morte... Depuis que je la connaissais, je l'avais regardée avec une crainte superstitieuse. Trop belle... Un jour, à Bagatelle, un vieux jardinier nous avait dit, à Odile et à moi : « Les plus belles roses se fanent le plus vite... » Odile morte... Je me disais que, si j'avais pu la revoir un quart d'heure et mourir ensuite avec elle, j'aurais accepté tout de suite.

Je ne sais comment je rentrai chez moi, comment je me couchai. Vers le jour je m'endormis et je rêvai que je dînais chez tante Cora. Il y avait là André Halff, Hélène de Thianges, Bertrand et ma cousine Renée. Je cherchais partout Odile. Enfin, après une longue inquiétude, je la trouvais étendue sur un canapé. Elle était pâle et semblait très malade, et je pensais : « Oui, elle est souffrante, mais elle n'est pas morte. Quel rêve affreux j'ai fait! »

XXII

Ma première idée avait été de partir pour Toulon le lendemain, mais pendant huit jours j'eus de la fièvre et du délire.

Bertrand et André me soignèrent avec beaucoup de dévouement; Hélène vint plusieurs fois m'apporter des fleurs. Quand je repris mon équilibre, je lui demandai avec anxiété ce qu'elle avait appris. Les récits qu'elle avait entendus, comme ceux d'ailleurs que j'entendis moi-même ensuite, étaient contradictoires. La vérité semblait être que François, accoutumé à une grande indépendance, s'était vite lassé du mariage. Odile l'avait déçu. Gâtée par moi, elle s'était montrée doucement exigeante au moment où déjà François l'aimait moins. Il l'avait crue intelligente; elle ne l'était pas, du moins au sens vulgaire du mot. Je le savais bien, moi aussi, mais cela m'était égal. Il avait voulu lui imposer une discipline d'esprit et de conduite. Odile et François, tous deux orgueilleux, s'étaient affrontés avec violence.

Beaucoup plus tard, il y a à peu près six mois, une femme m'a rapporté des confidences de François sur Odile. « Elle était très belle, lui avait-il dit, et je l'ai vraiment aimée. Mais son premier mari l'avait mal dressée. Elle était d'une coquetterie folle. C'est la seule femme qui m'ait fait, moi, souffrir... Je me suis défendu... Je l'ai disséquée... Je l'ai tenue sur la table, nue et ouverte... J'ai vu tous les rouages de ses petits mensonges... Je lui ai montré que je les voyais... Elle a cru qu'elle pourrait me reprendre en faisant du charme... Puis elle a compris qu'elle était vaincue... Je regrette ce qui est arrivé, naturellement, mais je n'ai pas de remords. Je n'y puis rien ».

La femme qui me raconta cela me dit que François avait beaucoup changé, qu'il était moins brillant, qu'il fumait de l'opium, ce qui avait voilé son regard fixe. Quand cette conversation me fut connue, François me fit horreur. Pourtant, parfois, je l'admirais. Il avait été plus fort que moi et, peut-être, plus intelligent; plus fort surtout car j'avais compris, comme lui, Odile, mais la différence entre nous était que, moi, je n'avais pas eu le courage de le dire. Le cynisme de François valait-il mieux que ma faiblesse? En y réfléchissant longtemps, moi non plus je ne regrettais rien. Vaincre les êtres et les conduire au désespoir est facile. Maintenant encore, après l'échec, je continue à croire qu'il est plus beau d'essayer de les aimer, fût-ce malgré eux.

Tout cela d'ailleurs n'explique pas clairement le suicide d'Odile. Ce qui est certain, c'est que François n'était pas à Toulon le jour où elle se tua. Bertrand rencontra pendant la guerre un garçon qui, la veille du suicide, avait dîné avec Odile, trois autres jeunes femmes et trois jeunes officiers de marine. La conversation avait été très gaie. En buvant son champagne, Odile avait dit en riant à ses voisins : « Vous savez, je me tuerai demain, à midi. » Elle avait été très calme pendant toute la soirée, et cet inconnu avait remarqué (car il le décrivit à Bertrand) l'éclat blanc, lumineux, de sa beauté.

Je fus malade un mois. Puis je partis pour Toulon. J'y passai plusieurs jours, couvrant la tombe d'Odile de fleurs blanches. Un soir, au cimetière, une vieille femme vint à moi, me dit qu'elle avait été la femme de chambre de madame de Crozant et qu'elle me reconnaissait parce qu'elle avait vu ma photographie dans un tiroir de sa maîtresse. Elle me raconta alors que, dans les dernières semaines, Odile, tout en paraissant en public très gaie, avait l'air désespéré aussitôt qu'elle était seule. « Quelquefois, me dit cette femme, quand j'entrais chez Madame, je la trouvais assise dans un fauteuil, la tête reposant sur ses mains... Elle avait l'air de regarder la mort. »

Je parlai longtemps avec elle et vis avec plaisir qu'elle avait adoré Odile.

Je ne pouvais rien faire à Toulon et, au début de juillet, je décidai d'aller vivre à Gandumas. Là, j'essayai de travailler et de lire. Je fis de longues promenades dans les bruyères et j'obtins le sommeil par la fatigue.

Je continuais à rêver d'Odile presque chaque nuit. Le plus souvent, je me voyais dans une église, dans un théâtre; la place à côté de moi était vide. Je me disais soudain : « Où est Odile? » Je la cherchais. Je voyais des femmes pâles, échevelées, mais aucune d'elles ne lui ressemblait. Je me réveillais.

Je ne travaillais pas. Je n'allais même plus à l'usine. Je ne voulais voir aucun être humain. J'aimais mon chagrin. Chaque matin je descendais seul vers le village; de l'église venait le son d'un orgue, si léger, si fluide, qu'il se mêlait à l'air et semblait en être le murmure. J'imaginais Odile à mes côtés dans la robe claire qu'elle portait le jour où, pour la première fois,

nous nous étions promenés ensemble devant les noirs cyprès florentins. Pourquoi l'avais-je perdue? Je cherchais le mot, le geste qui avait transformé ce grand amour en cette histoire si triste. Je ne le trouvais pas. Il y avait dans tous les jardins des roses qu'elle eût aimées.

Ce fut pendant une de ces promenades, à Chardeuil, qu'un samedi d'août j'entendis rouler le tambour, et le garde-champêtre crier : « Mobilisation des armées de terre et de mer. »

ANDRÉ MAUROIS

(*A suivre.*)

BONINGTON

Nul n'aura moins longtemps posé sur cette terre pour en mieux saisir les aspects, nous en mieux conserver l'image. Séduisant, délicat, pénétrant et discret, averti des secrets du vent et des nuages, révélant comme en se jouant les profondeurs du ciel et de la mer, et disparaissant soudain presque aussitôt qu'entrevu, si jamais être humain fut à l'image d'Ariel, c'est lui plus encore que tout autre. De grands peintres, on s'en souvient, n'ont vécu que bien peu d'années pour nous laisser de quelques-uns des spectacles du monde des images magnifiques ou délicieuses : Paul Potter n'avait que vingt-neuf ans, Giorgione, trente-trois, Raphaël, trente-sept, quand ils sont morts : mais, au Panthéon des peintres, Bonington est assurément le plus jeune : plus jeune même que Géricault. Il n'avait pas encore vingt-six ans quand il est mort, il y a cent ans le 23 septembre. Il demeure l'un des meilleurs peintres de l'Angleterre : s'il eût vécu, il en eût été le plus grand. Nul, dans son pays, n'a regardé le monde avec des yeux plus vifs ni plus clairs; nul n'a su le peindre d'une main plus prompte, plus légère, ni plus sûre; nul n'a su être à la fois plus constamment vrai, ni plus simplement poétique. Thoré qui, au siècle dernier, l'avait si bien compris, a dit très justement de lui : « Bonington est un sylphe léger qui montre la nature en l'effleurant. »

***

Étrange caprice de la destinée, ce peintre du plein air et de la vie fugace est né d'une famille de geôliers. Le grand-père fut

longtemps directeur de la prison du comté de Nottingham. C'était une charge singulière où l'on ne recevait par an qu'un salaire de vingt livres, mais l'on pouvait y accroître son revenu en vendant de l'alcool aux prisonniers. Il faut croire que ce Bonington ne s'en fit pas faute, car il put donner une bonne instruction à son fils et l'envoyer courir un peu le monde avant de lui transmettre son excellente charge.

Ce fils, — qui devait être le père de l'artiste, — s'en acquitta étrangement. Il mérite de figurer au premier rang de cette nombreuse galerie d'originaux dont la finesse, la violence, la singularité, l'obstination, l'esprit d'entreprise et la paresse combinées ont tant fait, vers la fin du XVIIIe siècle, pour la grandeur actuelle de l'Angleterre. Il avait, dit-on, navigué dans sa prime jeunesse, c'est-à-dire vers le temps où le roi Georges perdait ses possessions d'Amérique : rentré au pays alors que la Révolution française éclatait, il s'éprit vivement des idées nouvelles et ne s'en cacha point. Les tavernes n'avaient pas encore cédé le pas à la tristesse solennelle et confinée des clubs : on se réunissait ouvertement pour discuter et boire, et l'Angleterre avait encore de la conversation. Le régime de la prison de Nottingham était changé : on avait relevé le salaire du directeur, mais il ne lui était plus permis d'enivrer ses prisonniers. N'ayant plus loisir de vendre des liqueurs, il allait les boire à la taverne : en revanche il en rapportait des idées qu'il répandait généreusement; il s'en ouvrait volontiers à ceux qui peuplaient sa prison : on dit même qu'il les réunissait pour leur en faire part, assuré qu'il était de ne pas les voir se dérober et de trouver en eux un terrain favorable aux idées libérales. Le malheur voulut que les autorités de la ville s'en émurent. Sans aller jusqu'à l'envoyer rejoindre ses pensionnaires, on prit le parti de l'éloigner d'eux et on le pria d'exercer ailleurs ses talents.

Il n'avait pas que ceux d'un pilier de taverne : on ne sait comment il possédait ceux d'un dessinateur et d'un peintre, sans grand relief, mais supportables. Son ambition dépassait même les limites de la ville et du comté, puisqu'en 1797 il exposait un paysage à l'Académie Royale de Londres, et quelques années plus tard un portrait, au même endroit. Une fois

dépourvu de sa prison, il ouvrit à Nottingham une école de dessin qui, tant bien que mal, lui permit de vivre. Quelques années plus tard il épousait une institutrice, Miss Eleanor Parkes.

Après avoir enseigné des enfants aux environs de Londres, celle-ci venait d'ouvrir une école privée à Arnold qui n'est plus aujourd'hui qu'un quartier ouvrier de la grande ville industrielle, mais qui était alors une sorte de banlieue élégante de Nottingham. C'est là que le 25 octobre 1802 leur naissait un fils, Richard Parkes Bonington, qui devait être le grand peintre et leur unique enfant.

Madame Bonington était une femme de santé médiocre, mais de grande énergie. D'Arnold elle transporta bientôt son école à Nottingham même : des jeunes filles de la bonne société y suivaient ses leçons, son mari mettait moins de ponctualité à donner les siennes; il n'avait pas perdu le goût des assemblées de tavernes, il haranguait même volontiers la populace sur la place publique. Un jour qu'il était resté chez lui, par bonheur, il découvrit que son fils avait des dispositions pour le dessin : il lui donna quelques conseils, l'initia à l'aquarelle, et, cela fait, ne s'en soucia plus. D'ailleurs l'école de dessin n'ayant plus guère d'élèves, c'est le moment où il ouvrit, près de la place du Marché, une boutique où il tenait « la musique la plus moderne de chez Clémenti de Londres, du papier à lettres, des instruments d'optique, etc. » Il les tenait, mais ne les vendait guère, non plus que ses propres gravures qu'il offrait au chaland et qui n'étaient point bonnes. Madame Bonington dirigeait toujours son école avec une douce ténacité; le mari parlait et buvait, l'enfant grandissait. Il se divertissait à peindre des décors de carton et des personnages pour un petit théâtre qu'il avait monté avec des enfants de son âge. Il ne rêvait que d'être acteur : le drame historique pardessus tout le séduisait.

La ville où il vivait se prêtait à ses rêves : Nottingham était encore pittoresque; la silhouette du Château vous reportait vers le passé; il subsistait encore quelque chose de l'atmosphère du temps où les Têtes Rondes et les Cavaliers s'étaient rudement disputé la possession de cette ville. Mais un théâtre de carton et même une ville d'Angleterre devinrent bientôt

trop petits pour contenir les rêves du jeune Bonington : à quinze ans, il satisfaisait son goût d'héroïsme, d'histoire et d'exotisme en lisant les auteurs à la mode, Walter Scott et Byron.

Tandis qu'il s'échauffait ainsi en silence, son père prenait le parti d'une troisième incarnation. L'ancien directeur de prison, devenu maître de dessin, se muait en fabricant de tulle et décidait de passer en France.

A peine la chute de Napoléon avait-elle rendu aux Anglais l'accès du continent qu'ils s'y étaient répandus en foule, surtout en France, et à tel point que les journaux britanniques prédisaient la ruine et la complète désertion de l'Angleterre. En 1816 un article du *Nottingham Journal* déplorait avec une solennelle vigueur la rage d'émigration qui sévissait dans les hautes et moyennes classes de la société : l'auteur de l'article y déclare hautement que les Anglais ont tout à perdre à se rendre en France sous le rapport du climat (*sic*), de l'économie et de l'éducation des enfants. Mais de tels articles restent sans effet et ne ralentissent pas cet exode : au mois de mai de cette même année, n'a-t-on pas délivré, rien qu'à Nottingham, jusqu'à deux mille passeports à des personnes de l'aristocratie et de la bourgeoisie? La détresse règne dans les manufactures de Nottingham, comme dans celles de Leicester et de Derby, et la stagnation des affaires est bien pire qu'aux plus mauvais temps du Blocus.

Nottingham s'était fait, depuis quelque temps déjà, une spécialité profitable de la fabrication du tulle. Un certain James Clarke songea à transporter en France cette industrie : ayant fait passer en contrebande une machine à tisser cette étoffe, il s'en fut fonder une fabrique à Calais vers la fin de 1816, prenant comme associés un certain Webster et Bonington, le maître de dessin. Lorsque celui-ci s'installa décidément avec les siens à Calais au début de 1818 ses goûts pour l'art l'avaient entièrement quitté, et ceux qui le connurent alors lui trouvèrent l'air d'un ouvrier buveur et violent bien plutôt que celui d'un homme disposé à s'adonner aux arts et à les encourager chez son fils.

Le jeune Bonington arrivant à Calais à seize ans ne dut pas s'y trouver trop dépaysé. Les Anglais y étaient nombreux,

s'y plaisaient, y faisaient de fréquents séjours : la ville leur ayant jadis appartenu deux siècles durant, ils s'y considéraient encore comme chez eux, un peu plus qu'ils ne le font ailleurs. Le père, accaparé par la fabrique, et peut-être tout autant par le cabaret, ne s'inquiétait guère de son fils : celui-ci baguenaudait par la ville. Il y remarqua bientôt un peintre qui travaillait en plein air et dont l'habileté l'arrêta. Ce n'était pas chose rare qu'un peintre dans les rues de Calais : on en avait déjà vu beaucoup et bien des Anglais même, de Hogarth à Turner. L'artiste fut frappé de voir ce grand garçon, blond, charmant de visage et d'allure paisible, venir se planter à plusieurs reprises derrière son chevalet.

Le peintre se nommait Francia : il était de Calais, mais avait passé presque toute sa vie en Angleterre, s'y était acquis une grande réputation d'aquarelliste. Le duc d'York se l'était attaché comme peintre. Déçu pourtant dans ses ambitions ou, plus simplement, las peut-être de la vie anglaise, il venait de rentrer à Calais qu'il ne devait plus quitter jusqu'à sa mort vingt ans plus tard. La connaissance de l'anglais qu'avait Francia facilita les premiers entretiens avec ce jeune homme, qui montrait tant d'intérêt pour sa peinture et en qui il ne tarda pas à découvrir des dons prodigieux. Quelques mois suffirent à Bonington pour s'assimiler toute la science de son maître. Après avoir passé trente ans en Angleterre, il avait fallu que Francia revînt en France pour trouver enfin comme élève un Anglais véritablement né pour être peintre.

Bonington ne quitta plus son maître, tant que le père, si distrait qu'il fût, finit par remarquer que son fils ne paraissait pas à la fabrique où il était censé travailler. En apprenant à quoi le garçon employait son temps, le père qui savait bien par sa propre expérience que la peinture ne mène à rien, s'en fut, fort en colère, frapper à la porte de Francia.

Celui-ci qui n'était point d'humeur facile jeta proprement dehors ce visiteur inattendu et, sans souci des droits paternels, mais probablement d'accord avec madame Bonington, expédia incontinent le fils à Dunkerque aux soins de son ami Morel, un fort bon homme, armateur de profession et remplissant alors les fonctions de maire, et qui, au surplus, goûtait les arts. Il reçut fort bien le jeune Anglais et sur la vue de

ses premiers essais comprit qu'il ne convenait pas de le laisser plus longtemps dans l'isolement de la province : il l'envoya à Paris, nanti de quelques subsides et d'une lettre d'introduction pour un jeune peintre de ses amis, un jeune peintre dont le talent commençait à percer, et qui se nommait Eugène Delacroix.

Delacroix avait vingt ans, Bonington à peine dix-huit, quand ils se virent pour la première fois : l'un petit, nerveux, brun, avec un teint olivâtre; l'autre, grand, blond, ardent sous des dehors flegmatiques. Ils s'en furent, de compagnie, copier au Louvre des chefs-d'œuvre. Bonington se plaisait surtout aux maîtres hollandais fort en défaveur à une époque où David bien qu'exilé était encore présent et imposait ses goûts. Delacroix s'émerveillait de l'aisance avec laquelle Bonington copiait à l'aquarelle des tableaux qui semblaient n'intéresser personne.

A peine était-il arrivé à Paris, son père y vint, non pas pour l'y poursuivre, mais, séparé de ses associés, pour y ouvrir, rue des Tournelles, une boutique où vendre du tulle. Le père et le fils se réconcilièrent, et chacun de son côté s'efforça, l'un à vendre du tulle et l'autre de la toile.

L'aquarelle, du moins, se vendait à merveille : cela passait, comme le tulle, pour une invention anglaise. Paris était peuplé d'Anglais, et d'un grand nombre de Français qui, pour avoir vécu vingt ans en Angleterre à la suite des Bourbons, en avaient emprunté plus d'un goût dont l'aquarelle n'était assurément pas le pire. Tant d'événements leur avaient fait oublier qu'elle avait déjà connu de beaux jours en France au XVIIIe siècle avec Fragonard, Louis Moreau, Baudouin et quelques autres; mais en France le XVIIIe siècle avait fini en 1789 : en Angleterre il durait encore en 1815.

Bonington vendait ses aquarelles, non pas fort cher, mais facilement; sa vie en était assurée. Ce rapide succès ne lui tourna pourtant point la tête; il fut toujours maître de lui et, se défiant de sa facilité, voulut se soumettre à une discipline : il entra dans l'atelier des élèves de Gros. La tyrannie que David avait, pendant vingt ans, exercé sur la peinture française touchait à sa fin. Les maréchaux faisaient un dernier effort : Gérard, Guérin, Gros, Girodet : tous les G. Un autre

survint, Géricault, qui leva le drapeau de la révolte contre la vieille garde : il venait, à vingt-huit ans, de peindre *Le Radeau de la Méduse*, à la grande indignation des classiques. Mais les dogmes, ni les écoles n'intéressent Bonington. Il travaille avec une calme fureur : le matin, à l'atelier de Gros, l'après-midi, au Louvre, et le soir il dessine.

Sa séduction s'exerce partout, et à son insu. On se l'explique en voyant un de ses rares portraits, vraisemblablement peint par lui-même : un visage charmant, à la fois grave et doux, où une aimable mélancolie le dispute à la grâce; un nez mince et harmonieusement recourbé; une bouche petite, presque féminine; des yeux bien dessinés et dont la vivacité est un peu voilée; un très beau front surmonté d'une chevelure abondante et qui forme un casque léger. Engoncé dans la haute cravate à la mode du temps, Bonington montre, dans une attitude aisée et réservée à la fois, l'un des plus séduisants visages d'une époque, qui, parmi les jeunes hommes, en a compté pourtant beaucoup de délicieux.

Calme à son ordinaire, on le sait capable de gaieté : son caractère aimable est par moments rêveur et mélancolique; il a tout pour plaire, et il plaît. Il a séduit Delacroix et son ami Charles Rivet, il a séduit son compatriote Roberts, ses camarades d'atelier Alexandre Colin et Carier, il a séduit Paul Huet et Poterlet; il a même séduit madame Hulin, la belle madame Hulin qui, dans la rue de la Paix, vend ses aquarelles, mais ne lui vend pas les faveurs que, dit-on, elle lui accorde. Il séduit tout le monde. Hormis toutefois le baron Gros.

On a du moins prétendu que celui-ci l'aurait renvoyé de son atelier. Excellent homme et point médiocre, et ne donnant alors aucun signe de cette hypocondrie qui devait abréger sa vie, on s'étonnerait que Gros n'eût point remarqué et approuvé un élève dont on possède encore un dessin datant de cette époque et fait dans son atelier : un nu d'une fermeté, d'une largeur et d'une délicatesse qui ne sont point courantes sous la main d'un artiste de vingt ans. Ne faudrait-il pas plutôt penser, comme le racontait Paul Huet, que Gros, persuadé du talent de Bonington dans un genre qu'il ne pouvait prôner devant ses élèves, le contraignit pour son bien à quitter l'atelier où il n'avait que faire.

Bonington, en tout cas, ne se le fit pas dire deux fois. La routine de cette école l'avait déjà lassé. Les murs d'un atelier ne sont pas faits pour un sylphe. Il avait soif de plein air. Il commence alors à entreprendre ces randonnées qu'il poursuivra presque jusqu'à sa mort. Dès la belle saison, il s'en va, le sac au dos, le bâton à la main, arpenter les routes et les sentiers, souvent seul, parfois avec un ou deux amis, peintres comme lui, en quête de paysages et de monuments, de monuments gothiques de préférence, peignant, lavant une aquarelle au bord du chemin, dessinant en plein air, et si le temps est trop maussade, composant des scènes historiques inspirées de Walter Scott, dans une chambre d'auberge de Normandie ou des Flandres. Sept années durant, de 1820 à 1828, on le verra ainsi par monts et par vaux, empruntant parfois la diligence, mais le plus souvent à pied, promenant de Caen à Dunkerque, comme de Rouen à Venise, une promptitude de vision que Jongkind seul devait égaler, et accumulant comme en se jouant l'œuvre la plus remarquable et la plus étrangement nombreuse qu'un jeune homme de cet âge ait jamais peinte en si peu de temps. Les aquarelles, les dessins, les lithographies lui sortent des doigts comme d'un prestidigitateur. On songe à l'étonnante et géniale facilité, dans un autre art, de Schubert, son contemporain, et qui devait mourir la même année que lui.

Et pourtant aucune de ses œuvres ne trahit la négligence ni la hâte, ces deux défauts si visibles dans tant d'œuvres de l'école anglaise : ce serait plutôt une extrême application qui donne à certaines de ses œuvres, peintures ou dessins, la froideur et la sécheresse d'ouvrages d'architecte. D'ordinaire, en dépit de cette abondance, la vision et la main sont aussi sûres que rapides.

C'est vers la Normandie qu'il se dirige tout d'abord : c'est la terre nourricière des peintres paysagistes. Même quand ils n'y restent pas, comme Poussin ils en portent jusqu'à Rome l'empreinte, et les autres, c'est là qu'ils font leurs premières armes, Huet comme Corot, Boudin comme Monet, et qu'ils reviennent à tour de rôle rivaliser de vivacité, de souplesse et d'éclat avec la lumière et les nuages. Par Charles Rivet, l'ami de Delacroix, il fut entraîné d'abord à Mantes où était

établie sa famille; il y revint fréquemment et nous a laissé de la Seine à cet endroit et de la silhouette de la cathédrale plusieurs impressions, diverses et charmantes. Il poussa bientôt plus loin, Rouen l'attirait avec sa magnifique floraison d'églises, et au delà de Rouen, la mer; l'année d'après on le rencontre au Havre dont une vue figure au Salon. L'année suivante, c'est la Flandre française, Béthune, Hazebrouck, Saint-Omer, Bergues, Dunkerque; il pousse jusqu'à Louvain, revient par Abbeville, Dieppe, Saint-Valéry. Une autre année il va vers l'Ouest jusqu'à Caen et Bayeux. Les dessins succèdent aux aquarelles avec un égal bonheur, des aquarelles étonnantes de verve, des dessins d'une application minutieuse et qui pourtant ont une grandeur et un accent qui ne sont qu'à lui comme certains, entre autres, de la Porte Sud de la Cathédrale de Rouen. A son retour, madame Hulin n'a que l'embarras du choix parmi les aquarelles à exposer à sa devanture de la rue de la Paix, et Corot, qui a vingt-six ans et est encore chez son marchand drapier de la rue Richelieu, jette en passant des regards d'envie sur les œuvres de son cadet et se décide enfin à se faire peintre.

En 1824, c'est le fameux Salon, celui où les grands Anglais exposent, où l'on décore Lawrence, où Constable et Copley Fielding reçoivent la médaille d'or, et Bonington aussi, à vingt-deux ans. Cette même année il trouve à ses carnets de voyages un emploi profitable et collabore aux *Voyages Pittoresques dans l'Ancienne France*, la grande publication du baron Taylor, à laquelle il donne des lithographies. Il passe la plus grande partie de cette année-là dans la ville de ses débuts, à Dunkerque, où il habite chez la veuve d'un commissaire aux armées et mène dans cette famille Périer une existence paisible, laborieuse et gaie dont quelques lettres nous ont transmis l'écho. « Je n'aurai plus de soirées comme celles de Dunkerque, » écrivait-il l'année suivante, celle où il se décide à retourner pour quelques semaines en Angleterre. Il y rencontre Delacroix et font ensemble des dessins chez le docteur Meyrick dont la collection d'armes est célèbre. On dit même, — mais cela reste douteux, — qu'ils firent aussi un voyage en Cornouailles : ils revinrent ensemble en tout cas, avec Isabey et Colin et s'en furent tous quatre à Saint-Omer.

A son retour à Paris Bonington travailla quelque temps dans l'atelier de Delacroix et celui-ci écrivait peu après à son ami Soulier : « J'ai eu quelque temps Bonington dans mon atelier. J'ai bien regretté que tu n'y sois pas. Il y a terriblement à gagner dans la société de ce luron-là, et je te jure que je m'en suis bien trouvé... »

L'ardeur de Bonington ne se ralentit pas, bien au contraire; sa facilité semble s'être encore accrue et pourtant son œuvre progresse. Au charme des premières études s'ajoute maintenant un sens audacieux de l'effet, dont il a peut-être emprunté quelque chose à Delacroix, mais qu'il fait sien. Son entrain au travail est le même, mais il est plus souvent taciturne, sa mélancolie s'est soudainement accrue. Ce ne peut être l'effet d'une attitude à la mode : nul ne fut jamais moins affecté que Bonington. A le voir parfois on le croirait las, mais ses peintures, ses aquarelles, ses dessins sont plus nombreux que jamais, on se demande comment il a le temps et la force de les faire : il ne se donne pas de relâche, comme s'il voulait ne point penser ou comme s'il appréhendait de ne plus pouvoir reprendre, une fois arrêté.

Son ami Rivet, qui le voit plus triste qu'à son ordinaire, lui offre de faire un voyage en Italie. Ils partent au début d'avril, s'arrêtent à Dôle, à Brou, à Genève, à Lausanne et par Saint-Gingolph atteignent Milan. L'Italie et ses splendeurs vont sûrement ranimer ce jeune Anglais mélancolique, dissiper le nuage qui flotte devant lui. Mais l'Italie accueille tristement les voyageurs, il fait un temps épouvantable, et quand il s'éclaircit, Bonington ne semble pas goûter particulièrement ce qu'il voit, et pourtant c'est le lac de Garde, c'est Brescia, c'est Vérone. Il dessine et s'ennuie : on le croit du moins, car il ne confie rien; il est, comme toujours, aimable, mais il est triste. Et quelle est cette hâte étrange à se rendre à Venise? Durant tout ce voyage il n'a parlé que d'arriver à Venise. Il presse Rivet. Ils y arrivent enfin. Il y pleut.

N'importe, il y travaille avec fureur, avec génie. Le Grand Canal, les places, le Lido, entre deux averses. La pluie persiste : il se réfugie dans les églises et les collections il rencontre Tintoret, Titien, Véronèse; il a pour ce dernier une affection

particulière. La plupart du temps, il semble ne rien voir, absorbé qu'il est dans une hantise intérieure et en moins d'un mois il a peint une vingtaine de toiles, autant d'aquarelles, fait on ne sait combien de dessins. Le temps est beau enfin à la mi-mai : le jeune Anglais est toujours triste.

Il ne songe plus qu'à rester un mois encore à Venise ou à regagner Paris; pourtant, pour complaire à Rivet, il accepte de partir pour Padoue où il copie les fresques de Titien, ils font halte à Ferrare, à Bologne où il grave une eau-forte, la seule qu'on connaisse de lui; à Florence une semaine, et une journée à Pise. Il peint, il dessine avec le même entrain, mais d'où lui vient-il? il est si taciturne et las. Il se ranime un peu à Lerici, à l'extrémité du golfe de Spezzia, il en fait une vue : c'est que Byron s'y est arrêté. N'est-ce pas Byron qui lui a donné l'idée de se rendre à Venise, cette ville abandonnée où les touristes alors ne vont guère? Il a hâte de rentrer : deux jours à Gênes, un à Alexandrie, un à Turin; à la fin de juin il est enfin de retour à Paris.

Il semble si las, il va se reposer enfin : non pas, il dessine, il peint, il expose au salon de 1827 *François Ier et Marguerite de Navarre, Henri IV et l'Ambassadeur,* ces deux toiles aujourd'hui à la collection Wallace, et deux vues de Venise : *Le Palais Ducal* et l'*Entrée du grand Canal*; il expose à Londres, où l'année précédente les critiques ne savaient pas encore qu'il existât, mais où les amateurs commencent à apprécier ses œuvres. Voilà deux ans qu'on lui a remis une lettre de recommandation pour sir Thomas Lawrence; il n'en a pas fait usage, il se trouve trop petit auprès d'un peintre aussi fameux; il se décide enfin à retourner à Londres et à l'aller voir. Sir Thomas l'accueille avec une aimable condescendance : un jeune homme doué, mais qu'est-ce qu'un peintre qui ne fait ni du portrait ni de la peinture d'histoire? Il fait à Londres quelques aquarelles, mais il ne s'y sent pas chez lui et après moins d'un mois rentre à Paris dans son atelier de la rue Saint-Lazare.

On sait enfin le secret de sa persistante mélancolie. Il est phtisique. La maladie qui couvait s'est brusquement développée. Au printemps de 1828 il veut revoir la campagne et les villes normandes; il part avec Paul Huet, ce peintre dont

il a tant appris, cet ami qui lui est si cher. Il ne peut aller plus loin que Mantes et on le ramène brisé à Paris.

A partir de ce moment, il ne peut plus sortir que pour de très courtes promenades au Cours-la-Reine, au Bois de Boulogne, appuyé sur le bras d'un ami. Pourtant il peint encore et, si las qu'il soit, il dessine.

Cette incroyable ardeur au travail n'aura-t-elle pas raison de son mal : est-il possible de mourir quand on a tant envie de fixer ce qui vit?

Son père, — l'homme aux idées, — a entendu parler d'une espèce de rebouteux qui, à Londres, fait fortune à soigner la consomption. On l'y emmène : comme un siècle plus tôt on en convainquit Watteau pour la même cause. Les médecins anglais ne sont pas bons aux peintres. A Abbeville, il s'arrête, il dicte une lettre pour sa mère et peut à grand'peine la signer. Il parvient pourtant jusqu'à Londres au 29 de Tottenham street, dans la maison de MM. Dixon et Barrett. Il sourit encore, il paraît moins las, il dessine. Quinze jours se passent : le 22 septembre, il dessine encore : le lendemain il est mort, un mois avant son vingt-sixième anniversaire. On l'enterre dans la chapelle de Saint-Jacques, Pentonville; peu après on ne sait plus où sont ses restes. Il a disparu comme un sylphe.

***

Que de fois, — passant souvent par Tottenham street — j'ai, au cours de dix ans, pensé à cette mort et à ce que la peinture et l'Angleterre y ont perdu. Celle-ci du moins ne s'en rend pas compte. L'indifférence ou l'ignorance du public anglais pour Bonington passe l'imagination : il n'est pas jusqu'à des amateurs de peinture qui ignorent tout de son œuvre et même, — je le dis par expérience, — jusqu'à son nom. L'*Encyclopédie Britannique*, il y a quelques années encore, ne le citait même pas. Ce n'est que près de cent ans après sa mort qu'on a vu paraître à Londres un livre sur sa vie et son œuvre; encore était-il d'un Français[1]. A la *National Gallery*,

1. Il n'est pas fait mention de Bonington dans l'*Encyclopoedia Britanica*, 11e éd. de 1911. Le livre auquel je fais allusion est *Richard Parkes Bonington, his*

il n'est représenté que par un petit paysage de Normandie, dont le ciel est d'une clarté adroitement nuancée, mais dont l'ensemble est médiocre, et par la vue la plus sèche qu'il ait jamais peinte de Venise. On croirait presque qu'on l'a fait exprès. Comment Bonington, ainsi représenté, pourrait-il faire bonne figure auprès du panneau voisin qui, tout couvert d'ouvrages de Constable, montre, à côté de deux ou trois paysages boueux et ennuyeux, cinq toiles de premier ordre, dont la vue « cézannesque » de *Salisbury* et l'admirable *Baie de Weymouth*, d'une si alerte et généreuse vigueur, tandis que de l'autre côté de la même salle, les badauds peuvent se délecter, — et ils ne s'en font pas faute, — avec des chromos pathétiques comme l'*Ophélie* de Millais, nationaux comme le *Gladstone* du même, ou sportifs comme l'incroyable *Derby* de Frith. Entre des attraits aussi opposés, comment ces médiocres témoignages de l'art ailé de Bonington pourraient-ils retenir le passant non prévenu? Parmi les villes de province anglaise, il s'en trouve tout au plus sept ou huit qui possèdent une peinture de Bonington et trois ou quatre de ses aquarelles : Nottingham seule, sa ville natale, s'est piquée d'en posséder un peu plus; on compte dans son musée six peintures et non pas des meilleures. A l'exception de collections privées qui renferment d'heureux exemples, entre autres celle de lord Lansdowne où se peuvent voir quelques-uns des plus beaux dessins d'Italie, les occasions de rencontrer en Angleterre des ouvrages marquants de Bonington ne sont pas nombreuses et cela pourrait justifier l'indifférence générale du public anglais à l'endroit d'un de ses plus grands peintres si, par bonheur, une collection privée, devenue publique, ne renfermait le plus bel ensemble qui se puisse voir de ses ouvrages. La collection Wallace ne compte, en effet, pas moins de onze

life and work, par A. Dubuisson, traduit et annoté par C.-E. Hughes et publié par John Lane en 1924. Deux ans auparavant avait paru un très mince volume, *Girtin et Bonington*, par Hugh Stokes (Philipp Allan et C°, London), qui ne contient qu'une très courte étude sur Bonington. Depuis la lettre de Delacroix à Thoré, du 10 novembre 1861, l'excellente notice de celui-ci dans l'*Histoire des Peintres* de Charle Blanc et une note détaillée, dans la *Revue Britannique* de 1833, on ne peut guère citer que les articles de M. A. Dubuisson dans la *Revue de l'Art ancien et moderne*, chapitres de son livre, récemment publié en français *Bonington* (F. Alcan, Paris, 1927) et un très remarquable article de Virgile Josz dans le *Mercure de France* du mois d'août 1901.

peintures et vingt-cinq aquarelles, et parmi elles plusieurs d'entre les meilleures que ce charmant artiste ait jamais faites.

On lui préfère les platitudes historiques, religieuses ou légendaires du préraphaélisme. Il faut, d'ailleurs, reconnaître que cette indifférence n'est pas nouvelle. Ce n'est pas sans stupéfaction qu'on découvre que Ruskin lui-même n'a jamais soupçonné les rares mérites de Bonington : il n'en fait mention ni dans les *Modern Painters*, ni dans les *Pierres de Venise*, ni dans *Sésame et les Lys*, ni dans ses *Eléments of drawing* où l'on pourrait s'attendre à trouver au moins son nom. L'auteur de la *Bible d'Amiens* semble avoir ignoré ou méprisé tant de beaux dessins et de lithographies dont précisément les cathédrales françaises formaient le sujet.

Pourtant, n'eût-il eu même qu'un médiocre talent, il faudrait encore ne pas oublier Bonington pour le rôle unique qu'il a joué. Entre l'école anglaise et l'école française, à un moment également considérable de leurs histoires, il a rempli l'heureux emploi de messager. Que l'école romantique, comme l'a dit Théophile Gautier, ait reçu un rayon d'Angleterre, cela n'est pas douteux, mais que cet éclairement ne lui soit venu qu'au Salon de 1824, c'est ce qui, en dépit de nombreux dires, n'est pas véridique. Depuis au moins trois ou quatre ans Bonington, par son seul exemple, initiait les peintres français aux libertés anglaises. Il n'était d'ailleurs pas absolument le seul, et les deux Fielding, entre autres, poursuivaient la même tâche, mais ils n'avaient, ni l'un ni l'autre, cette convaincante maîtrise de leur jeune rival, ni cette unique faculté de mêler les enseignements de l'un et de l'autre pays qu'il devait aux circonstances mêmes de sa vie.

Quand il arriva à Calais à seize ans qu'avait-il pu voir à Nottingham en fait de peinture moderne? Si l'on en jugeait par ce qui s'en peut voir aujourd'hui dans une ville de province anglaise, on affirmerait qu'il n'avait rien vu; mais si l'on tient compte qu'on y montrait alors plus de curiosité et que les talents y étaient moins rares, on peut penser qu'il avait vu quelques Constable, et cela n'est pas sûr; probablement aucun Turner, mais vraisemblablement quelques œuvres de ce peintre admirable qu'on ignore trop en France,

Crome. Crome, disciple des Hollandais, mais qui devance Constable, annonce Rousseau, et même Jongkind comme dans son *Lever de Lune* de la *National Gallery* : Crome dont, au même musée, le *Poringland Oak* a la solidité et le charme d'un Ruysdaël, et dont le *Moulin de Norwich* peut prendre dignement place entre une toile d'Hobbema et une du Lorrain. Crome, qui en 1814, avide de nouveaux paysages, de nouvelles lumières, s'était précipité en France et en avait rapporté le *Marché au poisson de Boulogne* et *Le Boulevard des Italiens* : Crome qui, avant Constable et Turner, et souvent plus fortement qu'eux, a retrouvé le juste sentiment de la nature vraie et baignée pourtant de poésie.

Peut-être Bonington n'avait-il rien vu de plus que certaines aquarelles assez nombreuses en Angleterre alors et qui montraient un grand souci de vérité. Peut-être ce qu'il emprunta à l'école anglaise ne lui vint-il que de Francia, son initiateur français, et de son propre tempérament.

En tout cas, à peine à Paris, un sûr instinct lui fit démêler, dans la peinture qui se faisait en France, le vrai du faux, le meilleur du pire; et si l'on relève dans ses premières œuvres les traces d'influences françaises, ce sont celles d'Isabey, de Delacroix et de Paul Huet, ce qui n'était pas mal choisir.

Des deux aspects, qu'en son ensemble l'œuvre de Bonington nous offre, celui du paysagiste et celui du peintre de genre, c'est sans conteste, le paysagiste qui aujourd'hui nous séduit le plus et qui nous surprend encore par son audace et sa nouveauté : il serait pourtant fort injuste de négliger l'autre.

Sous l'influencele de ses ctures de Walter Scott et des goûts répandus par le romantisme, et nourrissant peut-être le secret désir d'aborder, comme un autre, plus tard, la grande composition historique que le génie de Delacroix sortait justement alors de l'ornière davidienne, Bonington s'est plu à peindre de petites scènes empruntées à l'histoire ou au roman et qui groupent le plus souvent deux personnages, quelquefois davantage, mais où toujours le sujet n'est qu'un prétexte à peinture, où jamais il ne tombe dans l'anecdote et qui, en dépit des proportions restreintes de leurs cadres, ne le montrent jamais à l'étroit, font paraître constamment la vivacité et l'aisance de sa touche.

Ses personnages sont d'ordinaire beaucoup mieux construits que ceux des peintres de l'École anglaise en général qui ne sont trop souvent que des mannequins revêtus d'étoffe avec des visages vivants et des mains à moitié faites : il est bien rare qu'on puisse relever chez lui des traces de cette veulerie qui paraît dans bien des ouvrages de Lawrence et de Reynolds, et même de Raeburn, ce laisser-aller, ce lâché, cet escamotage dont on a fait un bien trop grand mérite à plus d'un ouvrage de Turner. Au reste, si parfois la manière de Bonington fait dans ces scènes de genre penser à celle d'un de ses prédécesseurs, c'est beaucoup plutôt à Watteau qu'aux Anglais, et l'on n'est pas surpris d'apprendre qu'il s'était très vivement affectionné au peintre de *La Finette* à une époque où ce goût, en France, était rare.

On peut voir, à la Collection Wallace, presque côte à côte, deux petites toiles et du même genre, d'Isabey et de Bonington : on y remarque bien ce que celui-ci doit à l'autre, mais combien le faire est chez Isabey étriqué, mesquin, tandis qu'il est chez Bonington, large et délibéré, et combien il demeure plus vivant et plus jeune. Sans parler de son audace dans l'emploi des tons et leurs contrastes : il suffit de voir comment dans *Henri III et l'Ambassadeur anglais*, le tapis vert de la table, les vert et rouge du perroquet chantent auprès du gris très Watteau, — ou si l'on veut Hogarth, — du costume de l'Ambassadeur; comment il oppose ce François Ier en rouge et cette Marguerite de Navarre en vert ou encore comment il emploie avec le même bonheur cet orange qui est bien à lui sur la robe de la petite-fille d'Henri IV (*Henri IV et l'Ambassadeur d'Espagne* de la collection Wallace) et sur celle de la duchesse d'Étampes dans le *François Ier et la duchesse d'Etampes* du Louvre, une toile pourtant moins heureuse où Bonington semble hésiter entre la robustesse de Delacroix et la fadeur de Reynolds!

Jamais cette audace n'est criarde, jamais elle ne tombe à faux : pour mesurer toute la vigueur de ses éléments on a besoin d'en dissocier l'harmonie, tant ces conjonctions gardent toujours jusque dans l'extrême de leur vivacité le charme d'un chatoiement discret. Et en dépit de leurs petites dimensions plus d'une de ces scènes atteint à une puissance évocatrice

qui la rend véritablement grande. Je pense, entre autres, à ce *Tintoret peignant sa fille morte* entrevu au Musée de Stockholm. Quelquefois, il est vrai, la verve de Bonington cède et la minutie avec la sècheresse intervient comme dans le *Mazarin et Anne d'Autriche* qu'on voit au Louvre; mais ces faiblesses sont bien rares, et l'on peut songer longuement à ce qu'il eût été capable de faire de plus vaste dans cette voie, si la vie lui eût été laissée.

Comme paysagiste, là où il est à son faîte, il est vraiment sans rival, en son temps. Il semble être né sans ancêtres. Et l'on comprend la surprise et l'admiration d'un Huet et d'un Delacroix, bien avant les nôtres. Ce n'est pas, comme on l'a trop dit, qu'on ait eu besoin de l'École anglaise pour nous découvrir la nature. Sans remonter jusqu'à la grâce véridique des ciels de Joseph Vernet, à la poignante simplicité de vision de Georges Michel, aux paysages d'Isabey, Géricault s'était déjà montré paysagiste audacieux et vrai, et Paul Huet, tout autant avec moins de fougue, avant que Bonington n'arrivât à Paris et qu'on n'y soupçonnât l'existence de Constable ou de Crome. Et l'exemple de Paul Huet particulièrement ne fut pas sans effet sur le jeune Anglais. Il est certain pourtant que nos peintres de la même époque semblent timides auprès de lui. Qui donc peignait alors l'eau et le ciel comme il l'a fait dans cette inoubliable pochade qui est au Louvre, *Sur l'Adriatique*, aussi moderne, aussi anachronique en son genre que certaines sépias de Claude Lorrain dans le leur?

Qui donc autre que lui eût pu peindre il y a plus de cent ans avec cette fraîcheur, cette verve, la *Vue du Parc de Versailles* qui est au Louvre et dans laquelle il annonce Daubigny comme il ouvre la voie à Jongkind et à Boudin dans l'exquise *Marine* de la collection Wallace, où, héritier des grands marinistes hollandais, il ajoute à leur langage les infinies nuances d'une délicatesse rêveuse qu'ils n'ont pas possédée? Tout de cette toile vous retient : la subtile sûreté des différentes valeurs de gris, la fluidité bleue du ciel, les glauques ombres sur la mer. N'aurait-on de lui que cette toile c'en serait assez pour révéler le passage d'un peintre exceptionnel. Et même dans ses vues de grèves, assez pro-

ches de la composition traditionnelle des Hollandais, comme la *Scène de rivage en Picardie* (Wallace) il y vibre un frémissement que ceux-ci n'ont pas, le frémissement même du rayon qui vacille, de l'eau qui fuit, du nuage qui passe. Constable montre souvent beaucoup plus de vigueur, laisse paraître une sorte de fureur magnifique dans ses ciels et ses arbres, mais il n'atteint jamais à cette frémissante délicatesse, que seule peut-être Corot devait connaître et dépasser.

Employant tour à tour et comme indifféremment, durant toute sa vie de peintre, l'aquarelle et l'huile, Bonington communique à chacun de ces moyens les vertus de l'autre, à tel point que si l'on ne voit que des reproductions d'une œuvre il est parfois malaisé de déterminer d'abord de quelle matière il a fait usage. Il donne à la peinture la fluidité de l'aquarelle, à celle-ci la solidité de la peinture. Il est, avec Jongkind, l'un des rares très grands aquarellistes que le dernier siècle nous ait donnés : le seul examen des vingt-cinq pièces de la Collection Wallace nous convainc de sa force et de sa variété, depuis la solidité discrète de l'*Eglise Saint-Ambroise à Milan* jusqu'à ce vaporeux rayonnement du *Coucher de soleil au pays de Caux* qui vaut Turner.

Quelque procédé qu'il emploie, ce jeune homme de vingt-cinq ans s'y montre incroyablement à l'aise. Lors même qu'il n'y révèle pas une surprenante nouveauté, il retient pourtant l'intérêt. Si sa technique de lithographe n'a ni la force ni l'originalité de celle d'un Charlet presque à ses débuts, vers le même temps, où, plus tard, d'un Daumier : s'il ne passe guère Isabey, il ne s'y montre du moins jamais maladroit ni incertain. Pour ses dessins il en est dont l'accent et la force expressives rivalisent avec ceux de Delacroix; il en est d'autres, — et particulièrement certains faits à Venise, — qui, dans le seul nuancé de leur noir et blanc, laissent entrevoir toute la délicieuse subtilité de sa palette. Presque chaque témoignage de sa vie fait déplorer sa mort.

Irréparable perte, celle d'un si frais génie, si tendrement ouvert aux spectacles du monde! Lorsqu'une fois on a entrevu son visage, on ne peut se défendre ni de son rare charme, ni d'imaginer ceux des traits qu'une plus longue vie nous eût montrés et que la mort a voilés de ténèbres.

***

Un jour d'octobre à Londres, il y a quelques années, comme je parcourais avec Paul Valéry la *National Gallery* et que nous venions d'y considérer assez longuement les deux salles où sont rassemblées les œuvres des paysagistes anglais, Paul Valéry se tournant vers moi me dit : « Constable, en somme, c'est le Walter Scott de la peinture. » Sur le moment cette comparaison ne me parut qu'amusante, ensuite je découvris combien elle était juste, comment par leur sentiment nouveau de la nature, par les aspects de leur ardente imagination autant que par le caractère et la profondeur de leur influence, ces deux artistes se ressemblent, autant qu'un romancier et un peintre le peuvent faire. Ce mot de Paul Valéry me revient à l'esprit en songeant à Bonington. Oui, la peinture anglaise a eu son Walter Scott : mais où est son Shelley? où est son Byron? Bonington seul, par le sens à la fois traditionnel et audacieux de son art, par la pénétration de sa vision poétique, par la fluidité de sa matière, par l'étonnante sûreté de sa technique, et aussi, hélas, par la brièveté de son génial destin, peut lui tenir lieu de Keats.

G. JEAN-AUBRY

LA GENÈSE DE TANNENBERG[1]

LUDENDORFF, L'HOMME DE TANNENBERG?

« Je suis l'homme de Tannenberg, le héros des grands combats, des magnifiques armées impériales, le représentant de notre vieille gloire militaire ». Telles furent les paroles qu'en un jour d'exaltation de 1923 Ludendorff prononça devant ses fidèles enthousiasmés.

Fut-il vraiment cet homme, fut-il vraiment ce héros?

Pour répondre à cette question il faudrait faire la synthèse critique de toutes les opérations militaires allemandes pendant la guerre mondiale en s'attachant particulièrement à celles que dirigea Ludendorff. Œuvre formidable pour laquelle il faudrait toute la compétence, tous les loisirs d'un historien et certainement plusieurs années de labeur assidu.

Les lignes qui vont suivre ne constitueront qu'un modeste fragment de cette synthèse. Avec toute l'objectivité possible nous chercherons à déterminer si vraiment Ludendorff fut « l'homme de Tannenberg » et cela en nous limitant encore à la genèse de la bataille. Tannenberg a joué un tel rôle dans l'histoire des deux premiers mois de la guerre, il tient un tel rang dans les fastes militaires de l'armée allemande, que la question mérite d'être élucidée. Elle le mérite d'autant plus que les récits qui en ont été faits jusqu'à ce jour en France, reposent tous uniquement sur les « Souvenirs » de Ludendorff, l'acteur

1. Les cartes jointes à cet article ne prendront leur pleine signification que lorsqu'on aura en mains la seconde partie de l'étude du commandant Koeltz. Nous avons cru bon cependant de les publier, sans attendre, pour permettre au lecteur de pointer la situation des divers corps. (N. D. L. R.)

le plus intéressé du drame, et sont souvent erronés, même chez nos écrivains les plus réputés. Il nous semble donc que le moment est venu de procéder à une nouvelle mise au point d'après les ouvrages récemment parus, comme nous estimons qu'il sera nécessaire d'y procéder encore plus tard quand les documents originaux, jusqu'à maintenant soigneusement cachés, seront enfin sortis des archives soit par le service historique officiel allemand, soit plutôt par les intéressés [1].

Loin de nous l'idée, dans ce travail de mise au point, de vouloir faire œuvre de dénigrement en témoignant *a priori* à l'égard de Ludendorff, de cet esprit de parti pris dont l'historien allemand H. Delbrück a fait preuve envers lui lorsqu'il a écrit son *Ludendorff peint par lui-même* et qu'à cette occasion il a jugé bon de prévenir le lecteur en mettant sur la page de garde de sa brochure cette phrase lapidaire : « Pour faire triompher la vraie religion, il faut détruire les idoles. Cela s'applique également à la religion de l'amour de la patrie ».

Nous ne voulons point ici renverser d'idole, bien que, tous les écrivains allemands déclarant que nous n'avons pas eu de grands chefs pendant la guerre mondiale, une certaine partialité de notre part puisse être excusable. Non. Nous voulons seulement rechercher quel fut le rôle de chacun des acteurs dans la genèse de la bataille de Tannenberg et partant établir si, avec un autre chef d'état-major que Ludendorff, elle aurait également eu lieu et se serait également terminée par une victoire aussi éclatante.

AU QUARTIER GÉNÉRAL DE PRITTWITZ UND GAFFRON (20 août 1914.)

Neuf heures du matin à Nordenburg, petite ville de Prusse orientale et Quartier général du colonel-général de Prittwitz und Gaffron, commandant de la 8e armée allemande. Dans l'est un roulement sourd et presque continu se fait entendre... Depuis quatre heures la 8e armée est engagée, à l'est de Gumbinnen, contre l'armée russe du Niémen et la bataille

1. L'ouvrage du Reichsarchiv, *Der Weltkrieg*, t. II, ouvrage officiel allemand, ne donne que de très rares fragments de documents.

s'est étendue progressivement vers le sud. Seul, en son cantonnement particulier, dans la pièce qui lui sert de cabinet de travail, devant les cartes étalées et les appareils téléphoniques qui le relient directement à son état-major et à ses commandants de corps d'armée, Prittwitz suit anxieusement le développement de la bataille.

C'est que la partie qui est engagée est d'une importance considérable et la responsabilité qui pèse sur lui d'une lourdeur de plomb. Avec une armée de 9 divisions, dont 6 d'active seulement, quelques brigades de landwehr et une division de cavalerie[1], défendre, en opérant « comme il l'entendra », les territoires à l'est de la Vistule contre deux armées russes[2], l'armée du Niémen à l'est, l'armée de la Narew au sud, alors que chacune de ces armées est peut-être à elle seule plus forte que la 8e armée et que leurs forces totales, selon les prévisions, s'élèvent à 18 divisions d'infanterie au moins, 8 divisions de cavalerie, toutes de l'active, sans compter les divisions de réserve qui les rejoindront sous peu! Protéger plus de 600 kilomètres de frontières avec pour seuls auxiliaires à l'est, la zone des Lacs Mazures, la petite place de Lötzen, les cours successifs de l'Angerapp, de l'Alle et de son affluent l'Omet qui prolongent vers le nord la barrière des lacs, enfin la place de Königsberg avec son avancée, la ligne de la Deime! Au Sud, de Thorn à la pointe méridionale du lac Spirding, la frontière reste ouverte : à part quelques blockhaus et abris vers Ortelsburg, aucun ouvrage de fortification, aucun obstacle naturel ne peut de ce côté endiguer et diviser le flot ennemi : l'armée de la Narew peut s'avancer en bloc, sans être gênée, ni inquiétée, en appuyant son flanc droit aux lacs et en tenant sa gauche loin de Thorn.

Dans ces conditions, chercher à défendre la Prusse orientale

1. Ier C. A., XVIIe C. A., XXe C. A., Ier C. R., 3e D. R., Réserve générale de Königsberg (1 division combinée d'ersatz et de landwehr); 2e, 6e, 70e brigades de landwehr; brigade Unger (ersatz), brigade Mühlmann (landwehr); Ie D. C.

2. Armée du Niémen (Ire armée : général Rennenkampf) : IIe, IIIe, IVe, XXe C. A., 5e brigade de tirailleurs, Ire et 2e D. C. de la Garde; Ire, 2e, 3e D. C.; Ire brigade de cavalerie indépendante.

Armée de la Narew (2e armée : général Samsonow) : Ier, VIe, XIIIe, XVe, XXIIIe C. A., Ire brigade de tirailleurs; 4e, 6e et 15e D. C.

Ce sont là les forces effectives des deux armées à la date du 20 août. La 56e D. R. rejoindra quelques jours plus tard l'armée du Niémen.

en restant sur la stricte défensive, eût été aller au devant d'une défaite certaine; la province ne pouvait être protégée qu'offensivement en battant successivement les deux armées russes. Et Prittwitz revit en pensée son entrevue avec le chef d'état-major général Moltke, à Berlin, le 1er août, avant de rejoindre son Quartier Général de Posen. Tout en reconnaissant que la mission de la 8e armée était difficile, Moltke lui a nettement signifié, que, devant le peu d'habileté du commandement russe, il était possible aux faibles forces allemandes de tenir en échec pendant assez longtemps des forces russes même fortement supérieures en nombre, à condition d'agir offensivement; puis, tout en insistant sur le fait qu'il ne devait pas laisser couper son armée de la Vistule et devait la conserver pour le moment où elle pourrait être renforcée par des corps venus de l'ouest, il lui a fait comprendre qu'il ne devait abandonner les territoires à l'est de la Vistule et se replier derrière ce fleuve qu'en cas de « nécessité absolue ». Prittwitz pense aussi à la lettre toute récente que son chef d'état-major, le général von Waldersee, a reçue du colonel von Dommes du G. Q. G., lettre écrite le 14 août au nom de Moltke : « Si les Russes viennent, pas de défensive, mais de l'offensive, de l'offensive, de l'offensive! » Il songe qu'il a suivi ce conseil quand, en cette même journée du 14 août, au reçu de renseignements annonçant que l'armée du Niémen s'était mise en marche, mais que l'armée de la Narew était encore dans sa zone de concentration, il s'est décidé à attaquer Rennenkampf. Des deux corps établis face au sud (XVIIe et XXe), il n'a laissé en place que le XXe (von Scholtz) avec quelques bataillons de landwehr et d'ersatz et a rameuté le XVIIe (von Mackensen) sur l'Angerapp aux côtés des corps déjà en couverture face à l'est, Ier C. A. (von François) vers Gumbinnen, Ier C. R. (von Below) vers Angerburg, 3e D. R. (von Morgen) à Lötzen — puis l'a intercalé dans la région de Darkehmen entre le Ier C. A. et le Ier C. R. avec l'intention de recevoir le choc des Russes sur l'Angerapp et de les contre-attaquer ensuite par enveloppement de leur aile nord (*Voir croquis 1*).

Il revit aussi les circonstances qui l'ont amené, la veille au soir, à engager la bataille dans de tout autres conditions que celles qu'il avait prévues : la désobéissance de von Fran-

çois qui, suivant ses conceptions personnelles sur la couverture, a poussé tout son corps jusqu'à la frontière et a subi le 17 un échec à Stallupönen; la nouvelle désobéissance de ce même chef, qui, au lieu de se replier derrière l'Angerapp, à la suite de son échec, est demeuré en flèche dans la région de Gumbinnen; son compte rendu téléphonique du 19 après-midi annonçant qu'il avait en face de lui deux corps d'armée ennemis isolés et trois D. C. et qu'il était menacé de débordement par le nord; sa suggestion de saisir l'occasion qui se présentait de battre ces deux corps en portant le XVIIe C. A. et le Ier C. A. dans leur flanc sud; les renseignements signalant que l'armée de la Narew s'est mise en marche vers le nord-ouest; enfin sa décision personnelle, à lui Prittwitz, d'accepter tout au moins en partie la suggestion de von François et de porter, par une marche de nuit, le XVIIe C. A. dans le flanc sud du groupe russe opposé au Ier C. A., les Ier C. R. et 3e D. R. respectivement vers Gawaiten et Berkheim en observation du restant des forces de l'armée du Niémen signalées vers Goldap. A-t-il bien fait de quitter l'Angerapp pour aller au-devant de l'ennemi? N'aurait-il pas été préférable d'attendre l'attaque russe?

Mais maintenant il est trop tard pour revenir en arrière. La bataille est déclenchée depuis l'aube. D'ailleurs les premiers renseignements reçus sont très favorables.

A 5 heures, von François a fait savoir que sa 2e D. I., qui dans la nuit a fait une marche de 25 kilomètres pour roquer de son aile droite à son aile gauche et attaquer le flanc nord russe, a complètement surpris l'ennemi et enlevé Mallwischken.

Il y a quelques instants, il a annoncé que cette division avait accentué son succès, qu'elle avait bousculé l'ennemi de sa position principale et qu'elle continuait en direction du sud-est. De son côté le XVIIe C. A. a rendu compte que ses deux divisions, qui ont couvert, elles aussi, une vingtaine de kilomètres pendant la nuit, sont arrivées sans incident sur la Rominte et qu'elles vont attaquer le flanc russe. Le Ier C. R. a signalé qu'il est parvenu au nord-ouest de Goldap et qu'il va marcher au canon, mais Prittwitz l'a arrêté estimant qu'il était prudent de continuer à surveiller le groupement sud de Rennenkampf.

En somme, dans son ensemble, la situation paraît excellente. Von Prittwitz sort un instant de son bureau et fait part de ses impressions à quelques officiers qui se trouvent sur la grande route. Ceux-ci s'empressent de le féliciter de la victoire qu'il vient de remporter[1]. La 8e armée aura gagné la première grande bataille de la guerre.

Mais la situation va changer brusquement et les renseignements, d'heure en heure de plus en plus défavorables, vont venir transformer à l'état-major de la 8e armée l'enthousiasme naissant en une crise angoissante.

Midi. — La 1re division, qui s'est portée à l'attaque pour appuyer au sud l'avance de la 2e D. I., a enlevé Erakupönen, mais elle en a été chassée par une contre-attaque; au cours de son repli elle a été canonnée par l'artillerie de la 2e D. I.; son mouvement s'est changé en panique qui a gagné une partie de l'aile gauche du corps d'armée.

14 *heures.* — On remet au général Prittwitz un renseignement signalant que les forces de l'armée de la Narew qui ont débouché le 19 de Lomza et d'Ostrolenka — deux corps d'armée environ — ont atteint la frontière entre Friedrichshof et Chorshele et que de nouvelles forces sont apparues vers Prazsnisch. Comme des radios russes captés antérieurement ont fait connaître que l'armée de la Narew comprenait cinq corps d'armée[2], il se peut, d'après l'étendue du front Friedrichshof-Prasznisch, que l'armée de la Narew tout entière se soit mise en mouvement. Le XXe C. A. sera donc attaqué sous peu par des forces supérieures. Pourra-t-il leur résister? Pourra-t-il tenir jusqu'à ce que l'armée du Niémen ait été mise hors de cause? Tout est là.

Prittvitz demande von Scholtz au téléphone. C'est son chef d'état-major, le colonel Hell, qui répond. Interrogé sur la situation de l'ennemi et sur les intentions de son commandant de corps d'armée, Hell déclare que les forces russes en marche vers la frontière sont évaluées à deux corps et demi et deux brigades de tirailleurs; que le XXe C. A., dont le moral est excellent, saura tenir tête à l'ennemi et que dans ce but von Scholtz a l'intention d'attaquer l'aile gauche russe en pro-

1. Von Stephani, *Mit Hindenburg bei Tannenberg*, p. 10.
2. *Der Weltkrieg*, t. II, p. 97.

longeant son front vers l'ouest : « Nous tiendrons, Excellence, ne craignez rien pour nous. Terminez-en avec l'armée de Rennenkampf; vous viendrez à notre aide ensuite! »

Tranquillisé de ce côté, Prittwitz reporte son attention vers l'est; mais sa détente ne sera pas de longue durée.

15 *heures.* — Le XVIIe C. A., croyant tomber par surprise dans le flanc et sur les derrières d'un adversaire déjà accroché de front par le Ier C. A., et non gardé à son aile sud,[1] s'est heurté brusquement sur la rive droite de la Rominte à un ennemi organisé, qui par ses feux d'infanterie et d'artillerie lui a fait subir de lourdes pertes[2] : il ne peut plus progresser[3].

16 *h.* 30. — Le Ier C. A. rend compte qu'il a pu reprendre son mouvement en avant, mais que sa force offensive n'est plus suffisante en raison de la fatigue des troupes : le général von François a été obligé vers 16 heures d'ordonner l'arrêt du combat et de remettre au lendemain la continuation de l'attaque afin de procéder à un regroupement de forces pendant la nuit. Il est sans nouvelles de la 1re D. C. qui a fait cavalier seul dans le nord au lieu d'accompagner pas à pas la progression de la 2e D. I. et de contribuer à l'exploitation de son succès.

Plus au sud, la division de droite du Ier C. R. a été attaquée par surprise dans son flanc droit, à l'ouest de Goldap, alors qu'elle était arrêtée en colonne de route sur une profondeur de 11 kilomètres et sans aucune flanc-garde. Elle est engagée dans des combats locaux, sans cohésion et indécis; la division de gauche du corps d'armée s'est portée au plus court à son secours. Von Below demande avec insistance l'appui de la 3e D. R. Prittwitz ordonne alors personnellement par téléphone à von Morgen de porter sa division dans le flanc sud des forces opposées au 1er C. R.[4]. Mais arrivera-t-elle encore à temps sur le champ de bataille pour intervenir dans la soirée?

1. Max von List, *Durch Preussen und Polen*, p. 54.

2. Cf. Hesse, *Der Feldherr Psychologos*, où l'auteur donne une description saisissante de la marche et de l'engagement du 5e grenadiers.

Max von List, ouv. cit., dépeint également avec une réalité brutale l'engagement du groupe d'obusiers du 71e régiment.

3. Hoffmann, *Der Krieg der versäumten Gelegenheiten*, déclare même, p. 27 que le XVIIe C. A. a rendu compte vers 15 heures qu'il était battu.

4. Kurt V. Morgen, *Meiner Truppen Heldenkämpfe*, p. 5.

17 *heures.* — Le XVIIe C. A. rend compte que les pertes ont augmenté sur le front; la proportion des cadres hors de combat est considérable[1]; des mouvements de repli partiels ont commencé, on n'a pas pu les arrêter malgré l'intervention personnelle des commandants de grandes unités et de leurs officiers d'état-major. En outre des colonnes ennemies sont signalées venant du sud-est en direction du flanc droit du corps d'armée. Les troupes sont trop fatiguées, trop émotionnées pour pouvoir recevoir leur attaque ailleurs que derrière un obstacle. En conséquence le général Mackensen a ordonné à ses divisions de se replier derrière la Rominte[2].

La situation est donc devenue grave au centre de l'armée. On ne peut plus compter sur le XVIIe C. A. pour la journée. Si au moins le Ier C. A. était sûr du succès le lendemain!

Von Prittwitz demande alors personnellement von François au téléphone et l'interroge sur sa situation. Von François répond qu'elle est excellente : sa 2e D. I. est sur les derrières de l'aile droite ennemie et a fait environ 6 000 prisonniers; la bataille reprendra le lendemain dès l'aube avec de grandes chances de succès, car il a l'intention de procéder pendant la nuit à un nouveau regroupement de forces pour déborder la position ennemie. « Malheureusement, répartit Prittwitz, le XVIIe C. A. est engagé dans un dur combat et ne progresse pas; du côté du XXe C. A. également je n'ai pas de bonnes nouvelles; je crains fort d'être obligé de battre en retraite derrière la Vistule ». Von François se récrie : le XXe C. A. russe est entièrement battu; l'attaque du Ier C. A. prendra en flanc la position ennemie et soulagera le XVIIe C. A. Prittwitz, peu convaincu, interrompt la conversation en déclarant qu'il examinera la situation et fera connaître sa décision[3].

La possibilité de la retraite est donc déjà envisagée dans

1. Max von List, ouv. cité, p. 95, le Ier bataillon 141e R. I. perdit tous ses officiers sauf le chef de bataillon et deux sous-lieutenants. Le 141e R. I. fut nommé après Gumbinnen « le régiment des morts ».

Les pertes totales de la 8e armée à Gumbinnen sont évaluées par le Reichsarchiv à 14 607 hommes, dont les trois cinquièmes au moins, soit près de 9 000 hommes pour le XVIIe C. A.

2. *Der Weltkrieg*, t. II, p. 93. Gierl, *Tannenberg*, p. II.

3 Von François, *Marneschlacht und Tannenberg*, p. 187.

son esprit[1]. Le moindre incident défavorable peut la transformer en certitude.

Il ne tarde pas à surgir.

Vers 18 h. 30, le général-major von Grünert, quartier-maître général de l'armée, et le lieutenant-colonel von Hoffmann, chef du bureau des opérations, se promènent de long en large sur la route devant les bureaux de l'état-major[2]. Ils viennent d'examiner la situation : de tempérament énergique et optimiste, ils sont d'accord pour déclarer qu'il n'y a pas lieu de s'alarmer de l'échec du XVIIe C. A. et que, menacés sur leurs deux flancs par le Ier C. A. et la 3e D. R., les Russes se replieront certainement le lendemain. A ce même moment l'officier de service se présente à eux porteur d'un message téléphoné du général von Unger, commandant du détachement de landwehr en surveillance de la frontière sud, vers Soldau, à l'aile droite du XXe C. A. : « Des aviateurs ont aperçu à midi de longues colonnes ennemies en marche sur la route Varsovie-Pulstuk-Zjechanow; tête à 10 kilomètres de Mlawa; en outre ils ont vu d'autres troupes vers Nassielsk : au total un corps d'armée au moins[3] ».

Von Grünert et von Hoffmann se regardent : une même pensée est en eux : l'armée de la Narew tout entière est en marche et son aile gauche s'étend vers l'ouest beaucoup plus loin qu'on ne l'admettait primitivement. Que dira von Prittwitz en recevant ce renseignement, lui qui, dans le courant de l'après-midi, au seul reçu du compte rendu signalant l'arrivée de nouvelles forces ennemies à Prasznisch, a déjà parlé de retraite?

« Je crains, dit Hoffmann, que les nerfs du général et du chef d'état-major ne soient pas assez solides pour supporter ce compte rendu; le mieux serait de ne pas le leur montrer. Nous terminerions demain la bataille engagée et nous ne nous tournerions qu'ensuite contre l'armée de Varsovie ».

1. *Der Weltkrieg*, t. II, p. 97.
2. Hoffmann, ouv. cité, p. 27 et *Tannenberg*, p. 13.
3. *Der Weltkrieg*, t. II, p. 97. — Gierl, ouv. cité, p. 12. Hoffmann déclare dans son premier ouvrage, p. 28, que le renseignement émanait du commandant du XXe C. A. et annonçait que l'armée de la Narew, forte de quatre à cinq corps, avait franchi la frontière. Il y a là une erreur qu'il a rectifiée dans son second ouvrage *Tannenberg*.

» — Vous ne pouvez pourtant pas dissimuler au chef d'état-major un compte rendu aussi important! »

Sur ces entrefaites, le général von Prittwitz et le chef d'état-major sortent de leur cantonnement privé situé en face des bureaux et se dirigent vers les deux officiers. A la gravité de leur visage, ceux-ci comprennent que le compte rendu leur a déjà été remis, à eux aussi.

Prittwitz invite ses collaborateurs à le suivre dans les bureaux :

« Messieurs, vous êtes, vous aussi, ainsi que je le vois, au courant du compte rendu du général Unger. L'armée de Varsovie, si nous continuons la bataille engagée, nous tombera dans le dos et nous coupera de la Vistule. Dans ces conditions, l'armée va rompre le combat et se replier derrière la Vistule ».

Le général Grünert essaye de soulever des objections et d'exposer sa conception qui est aussi celle du colonel Hoffmann : la bataille de Gumbinnen est en bonne voie; dans deux ou trois jours on en aura fini avec l'armée du Niémen et il sera encore temps de se retourner contre l'armée de la Narew; d'ici là le XXe C. A. tiendra bien tête à l'ennemi.

Prittwitz, peu habitué à écouter les objections qui lui sont faites, interrompt brutalement l'exposé de son subordonné : « Messieurs, ma décision est prise. Sa Majesté l'empereur m'a donné la mission de conserver la 8e armée, je dois la remplir. Nous nous replierons derrière la Vistule. C'est d'ailleurs à moi et au chef d'état-major, et non au quartier-maître général et au chef du bureau des opérations, qu'incombe la responsabilité de la conduite tactique des opérations[1] ».

Malgré cette brusque décision, les deux officiers essaient néanmoins de faire remarquer au général qu'on ne peut songer à se replier derrière la Vistule sans combat, car l'aile gauche de Samsonow est plus près de la Vistule que le gros de la 8e armée à Gumbinnen. Il faut tout au moins prendre des mesures pour retarder la marche de cette aile, sinon l'armée courra le danger contre lequel la directive de concentration a mis le plus en garde, à savoir être coupée de la Vistule et refoulée sur Königsberg.

1. Hoffmann, ouv. cité, p. 28.

Prittwitz maintient brutalement sa décision : l'armée se repliera derrière la Vistule; renvoyer immédiatement aux places leurs garnisons; faire tendre les inondations de la Nogat; parer au danger d'être coupé de la Vistule en enlevant le maximum de troupes par voie ferrée et en faisant retraiter les autres corps le plus au nord possible pour qu'ils ne soient pas accrochés par Samsonow. Rendre compte au G. Q. G. dans ce sens.

Grünert et Hoffmann tentent encore de se réserver une possibilité d'intervention ultérieure en demandant de remettre au lendemain l'envoi du compte rendu au G. Q. G. Prittwitz refuse encore.

Devant cette brutale décision qui interdit toute nouvelle objection, les deux officiers s'inclinent. Prittwitz se retire.

Le comte Waldersee invite alors le colonel Hoffmann à rédiger les ordres nécessaires pour le repli de l'armée. La discussion s'engage à nouveau entre le chef d'état-major, d'une part, Grünert et Hoffmann d'autre part. Hoffmann répète qu'à son avis il est impossible de se replier purement et simplement derrière la Vistule : en conséquence il demande au chef-major de vouloir bien lui expliquer comment le mouvement doit s'exécuter. Waldersee consent à causer. Compas en main, Grünert et Hoffmann lui montrent que l'aile gauche de l'armée de la Narew, à Mlawa, est plus près de la Vistule que la 8e armée, donc que celle-ci sera fatalement accrochée dans son repli et qu'elle devra combattre pour s'ouvrir le passage, car le XXe C. A. ne peut pas, à lui seul, barrer la route à une armée de cinq corps tenant un front de plus de 60 kilomètres. De toutes façons il est nécessaire de renforcer le XXe C. A. sur sa droite pour l'empêcher d'être débordé et lui permettre de contenir l'ennemi. Dans ces conditions le mieux serait de prendre les devants et d'attaquer franchement l'aile gauche de Samsonow pour se donner de l'air. Waldersee en convient. Il cherchera à amener le général Prittwitz à modifier sa décision. Pour le moment on ne peut guère y songer : le général est trop buté. D'ailleurs le temps presse, les nuits sont courtes, il faut qu'à l'aube, c'est-à-dire dans huit heures au plus, les unités soient nettement décrochées. Pour le moment on parera au plus urgent. On réser-

vera néanmoins l'avenir en mettant dans les ordres aux troupes et dans le compte rendu au G. Q. G. que la 8e armée se replie vers la Prusse occidentale et non derrière la Vistule[1].

Sur ces entrefaites Prittwitz rentre dans le bureau d'Hoffmann. Il se rend compte qu'une discussion est en cours et il en demande la raison. Waldersee en profite pour lui exposer à nouveau, en les appuyant, les objections de Grünert et de Hoffmann. Il est de toute nécessité d'étayer le XXe C. A. sur sa droite, sinon il risque d'être débordé et l'armée d'être coupée de la Vistule. On pourrait à ces fins employer les premières unités qui, conformément aux instructions du commandement de l'armée, doivent être enlevées par voie ferrée. Elles constitueraient ainsi avec le XXe C. A. un groupement de forces susceptible de contenir et même d'attaquer l'aile gauche de Samsonow. D'autre part, la situation pouvant s'améliorer, on pourrait aussi se contenter d'indiquer aux autres corps que l'armée va se replier vers la Prusse occidentale et qu'ils se porteront tout d'abord derrière l'Angerapp.

Prittwitz, influencé sans doute par les conversations téléphoniques qu'il a eues entre temps, comme nous le verrons, avec ses subordonnés et avec Moltke, et par les objections qui ont dû lui être faites, accepte les suggestions de Waldersee. On renforcera le XXe C. A. à sa droite, on rameutera le gros de l'armée derrière l'Angerapp, puis on verra.

Le chef du service des chemins de fer de l'est, qui a été préalablement convoqué au G. Q. G. pour faire des propositions en vue de l'enlèvement rapide vers la rive gauche de la Vistule du plus grand nombre possible d'unités, est appelé et invité à étudier leur transport vers l'aile droite du XXe C. A. Il expose que, vu le réseau, on ne peut organiser que deux courants, à savoir : au nord Insterburg, Marienburg, Dirschau avec retour par la rive gauche de la Vistule sur Graudenz-Gosslershausen; au sud Angerburg, Allenstein, Deutsch-Eylau; donc on ne peut enlever que deux grandes unités, le Ier C. A. au nord et la 3e D. R. au sud. Il ajoute que les zones d'embarquement ne peuvent être encore fixées du fait que l'on ignore l'attitude qu'adoptera Rennenkampf à la suite du repli de la 8e armée et les points que les différents

1. Weltkrieg, II, p. 102.

corps pourront atteindre au cours des journées suivantes. Ses propositions sont approuvées : le Ier C. A. et la 3e D. R. seront enlevés par voie ferrée, leurs points d'embarquements et leurs zones de débarquement seront indiqués ultérieurement[1].

Prittwitz se retire. Waldersee et Hoffmann rédigent alors les ordres préparatoires pour le repli de l'armée et l'ordre d'opérations pour la journée du 21.

Le Ier C. A. reçoit l'ordre de diriger immédiatement sur Königsberg par marches forcées et par la rive sud du Pregel, l'artillerie lourde, les convois et les trains de la Réserve générale de Königsberg (Division Broduck) qui a combattu avec lui, et cela sous la protection de sa propre infanterie; 1re étape au delà d'Insterburg. Il est avisé en même temps qu'il recevra sous peu un long télégramme chiffré qui sera également valable pour la 1re D. C., la 2e brigade de landwehr et la division Broduck[2].

Le XXe C. A. reçoit l'ordre de diriger au plus tôt sur Dantzig les deux bataillons d'ersatz de sa garnison et de replier sur la Vistule les autres éléments de von Unger[3].

L'ordre d'opérations pour la journée du 21 est envoyé aux corps d'armée vers 21 h. 30 et leur parviendra difficilement entre minuit et 3 heures du matin. Il dit en ses points essentiels :

> Le repli de l'armée vers la Prusse occidentale sera entamé dès la nuit même. Le Ier C. A. et la 3e D. R. seront transportés

1. *Wissen und Wehr*, 1925, I, article de v. Kretschmann.

Selon le Reichsarchiv (*Weltkrieg*, II, p. 103), ce ne serait que le 21 au matin que le commandement de l'armée aurait décidé d'étayer le XXe C. A. Hoffmann (*Tannenberg*, p. 15) s'élève contre cette façon de voir et avec raison, car le texte même de l'ordre de l'armée du 20 au soir, dont le Reichsarchiv ne dit aucun mot, prouve le contraire.

Waldersee a dit de son côté au général Kabisch (Kabisch, *Streitfragen des Weltkriegs*, p. 75) : « La décision du général Prittwitz fut donc de rompre la bataille, de ramener l'armée derrière l'Angerapp, puis, suivant la tournure prise par la situation, de faire converser les corps vers le sud en conservant des liaisons sûres avec la Vistule. »

Von François (ouv. cité, p. 190) déclare également que l'ordre d'armée du 20 au soir portait indication pour son corps de s'embarquer à Königsberg pour une autre destination.

2. Von François, ouv. cité, p. 190.

3. *Der Weltkrieg*, II, p. 102.

par voie ferrée, le Ier C. A. de la région Königsberg-Insterburg dans la zone Gosslershausen-Strasburg-Bischoffswerder-Freystadt, la 3e D. R. de Lötzen sur Deutsch-Eylau, *tous deux pour étayer le XXe C. A.* Le Ier C. R. et le XVIIe C. A. se porteront *tout d'abord derrière l'Angerapp* vers Darkehmen et au nord. La 1re D. C. couvrira *leur marche ultérieure vers le sud-ouest*[1].

Un compte rendu d'une contexture analogue sera envoyé un peu plus tard au G. Q. G. par les soins de Waldersee.

Mais pendant l'intervalle de ses deux séjours dans le bureau de Hoffmann, Prittwitz s'était rendu à son domicile privé et là, au risque de donner des instructions ou des indications contraires à celles de son chef d'état-major, il avait téléphoné lui-même vers 21 heures à Mackensen :

La situation est complètement changée. De nouvelles forces ont fait leur apparition au nord. Stationnement de la 1re D. C. inconnu. Le Ier C. R. a en face de lui des forces équivalentes et fraîches, environ un corps d'armée, dans la région de Lyck. L'armée de la Narew est en marche avec des forces importantes sur Ortelsburg-Soldau. La 8e armée se repliera en conséquence derrière la Vistule. Ier C. A. et 3e D. R. seront enlevés par voie ferrée. Ier C. R. et Ire D. C. sont placés sous les ordres du XVIIe C. A. Le XVIIe C. A. se repliera le 21 derrière l'Angerapp, ensuite par Allenstein sur Elbing, Ier C. R. par Darkehmen-Nordenburg[2].

Il semble également que dans ce même intervalle de temps Prittwitz ait téléphoné personnellement à Moltke pour lui faire part de l'obligation où il se trouvait de replier son armée derrière la Vistule et de lui demander des renforts[3].

D'un autre côté l'inspection d'étapes de la 8e armée avait

1. Von Kabisch, *Streitfragen des Weltkrieges*, p. 75. — Hoffmann, *Tannenberg*, p. 16. Le Reichsarchiv ne fait pas allusion aux ordres donnés le 20 au soir et ne mentionne même pas l'ordre d'opérations pour la journée du 21.

2. Hesse, ouv. cité, p. 41. — Von Kabisch, ouv. cité, p. 337. La première partie de l'ordre ci-dessus est donnée par Hesse, la seconde par Kabisch. Comme le texte des documents reproduits par les deux auteurs n'est pas identique, il se peut que Prittwitz ait téléphoné deux fois à Mackensen à un faible intervalle de temps. Le Reichsarchiv reste également muet sur ce point.

3. C'est l'opinion de la majorité des écrivains allemands, mais aucun d'eux n'apporte de précisions à ce sujet (voir en particulier Kabisch, ouv. cit., p. 76-77 et 336-338). Il s'agit en effet de conversations téléphoniques personnelles entre Moltke et Prittwitz qui n'ont pas été enregistrées et sur lesquelles on ne possède que les notes personnelles de Moltke écrites cinq jours plus tard. Hoffmann reporte au 20 au soir la conversation que Moltke et Prittwitz ont eue, selon

été avisée vers 20 h. 10 — vraisemblablement par les soins du Quartier-maître général Grünert à la suite du refus brutal de Prittwitz de 19 h. 30 de revenir sur sa décision — que l'armée allait se replier derrière la Vistule et qu'elle devait prendre ses mesures en conséquence[1].

Ainsi donc au moment où à l'état-major de la 8e armée l'idée d'une action offensive, tout au moins partielle, contre l'armée de la Narew commence à prendre forme et où Prittwitz paraît ébranlé dans son idée première de retraite derrière la Vistule, le G. Q. G. et les commandants de corps de la 8e armée vont se trouver sous l'impression que l'armée doit se replier à l'ouest du fleuve, et cela par la faute de Prittwitz, qui, à son retour dans le bureau de Hoffmann, a négligé d'aviser Waldersee de ses conversations téléphoniques particulières et de ce fait ne lui a pas permis de mettre les organes intéressés au courant de la nouvelle décision.

Prittwitz semble bien avoir apporté un peu plus tard un correctif à sa conversation avec Moltke en adressant, cette fois officiellement, au G. Q. G. le message téléphoné suivant :

> Comme des forces puissantes s'avancent de Varsovie-Pultusk, je ne puis utiliser la situation de mon front et entamerai dès cette nuit même la retraite *vers la Prusse occidentale*. Autant que possible transport par voie ferrée[2].

Mais il n'en est pas moins passé par une heure de crise très grave, et sans l'intervention de ses subordonnés il aurait obéi à sa première impulsion et se serait prononcé par la solution extrême, celle que Moltke n'envisageait que pour le cas de « nécessité absolue » : l'abandon de tous les territoires à l'est de la Vistule, sans nouveau combat.

Quoi qu'il en soit, vers 11 heures du soir, le calme se rétablit peu à peu dans les bureaux de la 8e armée, mais l'anxiété

le Reichsarchiv, le 21 au soir, en disant que Moltke a commis une erreur de date. Étant donné la multiplicité des événements vécus par Moltke pendant cette période du 20 au 25 août, il se peut que Molkte ait commis une erreur; mais nous ne le croyons guère. Pour nous il y a eu deux conversations téléphoniques entre Moltke et Prittwitz, l'une le 20 au soir, l'autre le 21 au soir et ce fut cette dernière qui, jointe à d'autres faits, fut la cause déterminante de la relève de Prittwitz, comme nous le verrons plus loin.

1. Von Kabisch, ouv. cité, p. 337. — *Weltkrieg*, II, p. 102.
2. *Weltkrieg*, II, p. 104.

y est encore grande. L'armée pourra-t-elle se décrocher à temps? Les Russes attaqueront-ils dès l'aube? Le général Prittwitz consentira-t-il définitivement à attaquer l'armée de la Narew? Commencée sous les plus heureux auspices, la journée se termine par une catastrophe! Que pensera de Moltke, que pensera l'empereur de la conduite de la 8e armée, alors qu'à l'ouest les armées allemandes traversent victorieusement la Belgique? Est-ce là la réalisation du grand rêve du temps de paix, où dans tous les travaux d'état-major on insistait sur les avantages que la 8e armée devait tirer de sa situation en ligne intérieure pour battre successivement les deux armées russes? La 8e armée se dérobe, elle fuit l'ennemi après une seule journée de bataille!

Quelle honte! Et l'âme ardente de Hoffmann se révolte contre pareille décision! Non! Ce n'est pas possible! L'armée ne doit pas se replier sans livrer une nouvelle bataille! Demain il reprendra la lutte pour obtenir du chef d'état-major qu'il agisse sur Prittwitz et que celui-ci maintienne définitivement sa décision d'attaquer l'armée de la Narew et si possible toutes forces réunies. C'est son devoir! Demain! Et une lueur d'espoir farouche ranime ses yeux fatigués par la veille.

AU QUARTIER GÉNÉRAL DE BARTENSTEIN (21 août).

Le lendemain, à l'aube, l'état-major de la 8e armée se replie de Nordenburg sur Bartenstein.

Les renseignements qu'il y trouve en arrivant sont très rassurants . toutes les unités du front est ont pu se retirer pendant la nuit sans être gênées par l'ennemi; au sud, le général von Scholtz a décalé ses deux divisions vers l'ouest pour être en mesure d'attaquer le corps ennemi signalé vers Mlawa dès qu'il se portera en avant, mais celui-ci n'avait pas encore bougé à 8 h. 30. La situation est donc meilleure que celle que l'on espérait la veille au soir; l'armée de la Narew ne semble pas très mordante; pour peu qu'elle s'attarde, que le XXe C. A. la contienne, le gros de l'armée aura le temps de s'écouler. Le général Prittwitz paraît un peu rassuré. Il admet que les troupes de von Unger ne se replient pas vers la Vistule et les place sous les ordres de von Scholtz. De son côté le

chef d'état-major Waldersee a réfléchi à la situation et au projet de Grünert et de Hoffmann : à lui aussi, il apparaît que l'on pourrait profiter du transport du Ier C. A. et de la 3e D. R. à l'aile droite du XXe C. A. pour constituer dans la région de Deutsch-Eylau un groupement de forces qui attaquerait l'aile et le flanc gauches de l'armée de la Narew. Dans les quatre jours, soit vers le 27, on pourrait, en y comprenant le XXe C. A., les landwehriens de Unger et les renforts de Thorn, avoir dans cette région la valeur de sept divisions, forces largement suffisantes pour refouler ou tout au moins contenir l'aile ouest de Sansonow : le gros de son armée en sera ralenti, dévié et les corps de la 8e armée, obligés de se replier par étapes, auront le temps de s'écouler vers l'ouest.

Tel était l'état d'âme de Waldersee quand, à 9 h. 30, la sonnerie du téléphone retentit. Berlin donne la communication avec le G. Q. G. de Coblence. On s'entend difficilement. Berlin doit souvent servir d'intermédiaire. Le G. Q. G. a reçu au début de la nuit un renseignement du gouverneur de Königsberg annonçant que le Ier C. A. a remporté une victoire complète, qu'il a fait de nombreux prisonniers, capturé beaucoup de matériel et que l'ennemi a battu en retraite devant son front. Il a reçu ensuite le compte rendu du général Prittwitz annonçant le repli vers la Prusse occidentale; puis, aux premières heures du jour, un compte rendu plus détaillé disant que « l'armée doit battre en retraite tout d'abord derrière l'Angerapp [1] ». Il y a là une contradiction. Le G. Q. G. — qui ignore encore le grand échec subi par le XVIIe C. A. — ne la comprend pas. Il exige des explications : « Sa Majesté demande des indications précises sur ce que le commandement de l'armée a réellement l'intention de faire et si l'offensive n'est pas possible [2] ».

L'état-major de la 8e armée répond qu'on ne peut plus songer à prendre l'offensive contre l'armée du Niémen en raison de l'échec du XVIIe C. A.; le Ier C. R. tiendra l'Angerapp, le XVIIe C. A. se repliera vers la Vistule en marchant

1. Il s'agit vraisemblablement du compte rendu officiel rédigé par l'état-major de la 8e armée, sur les indications de Waldersee, à la suite de la seconde décision de Prittwitz et de l'ordre de 21 h. 30.

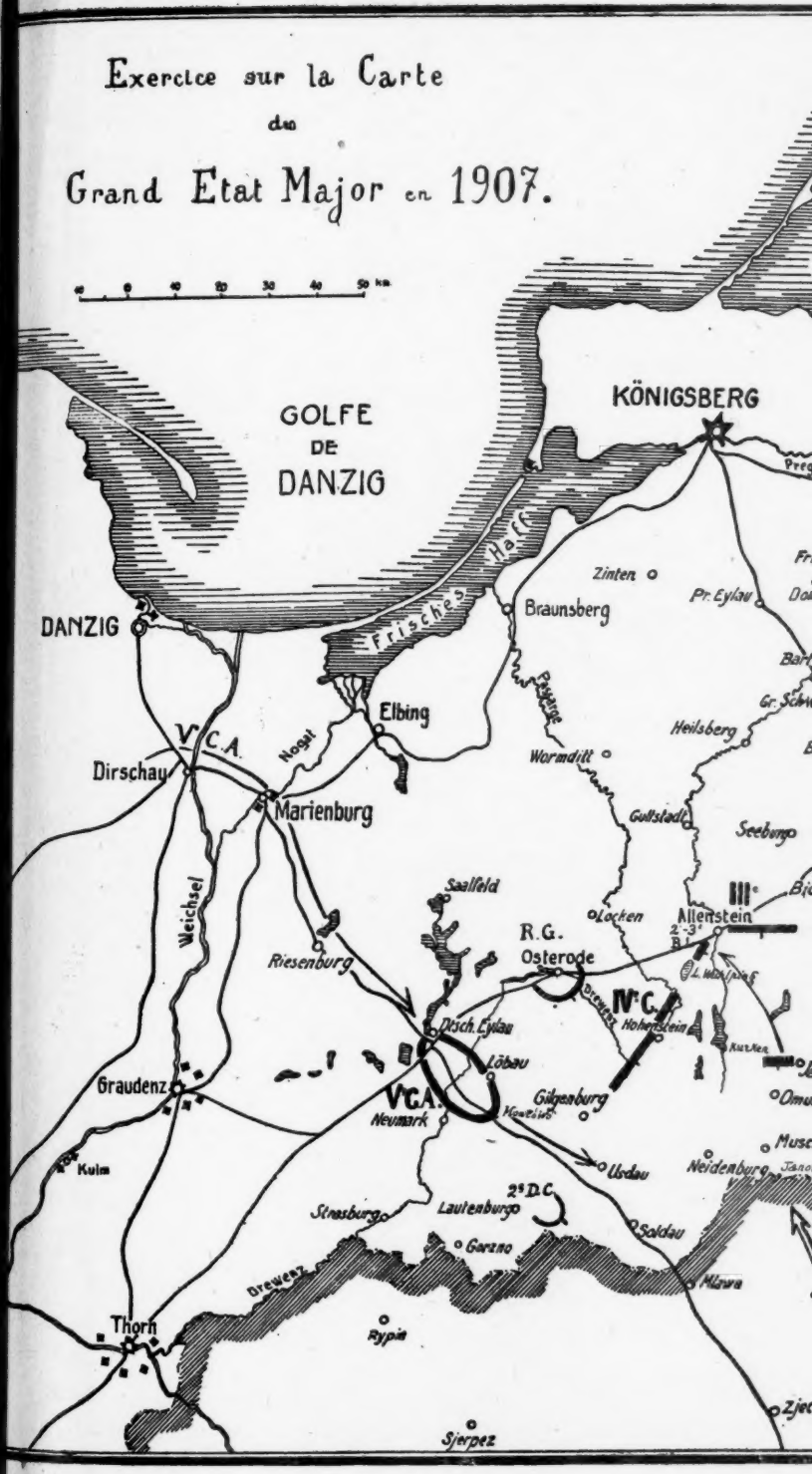
2. *Weltkrieg*, II, p. 104.

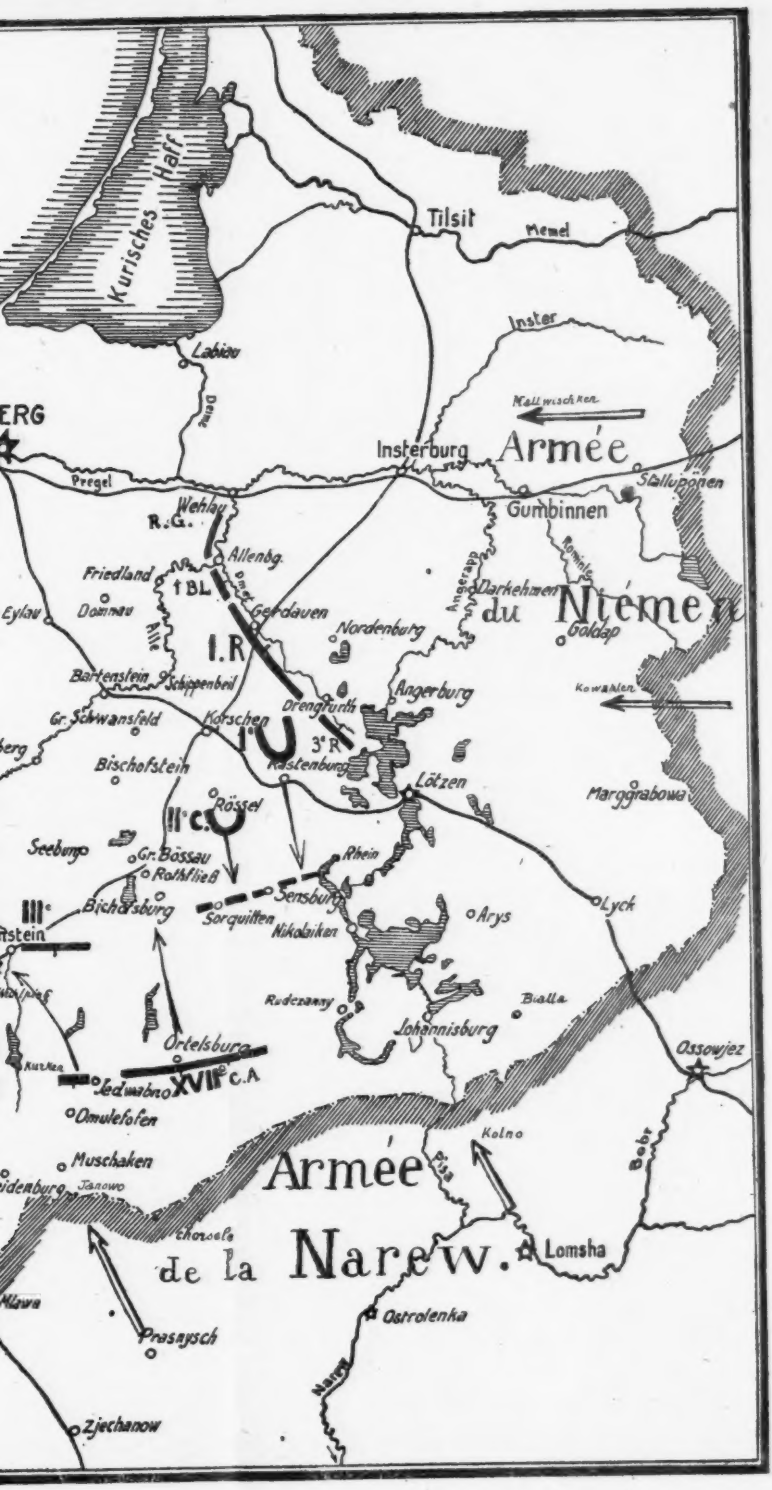
au
ue
R.
de
ait
es
le
n,
es
ir
ti,
ar

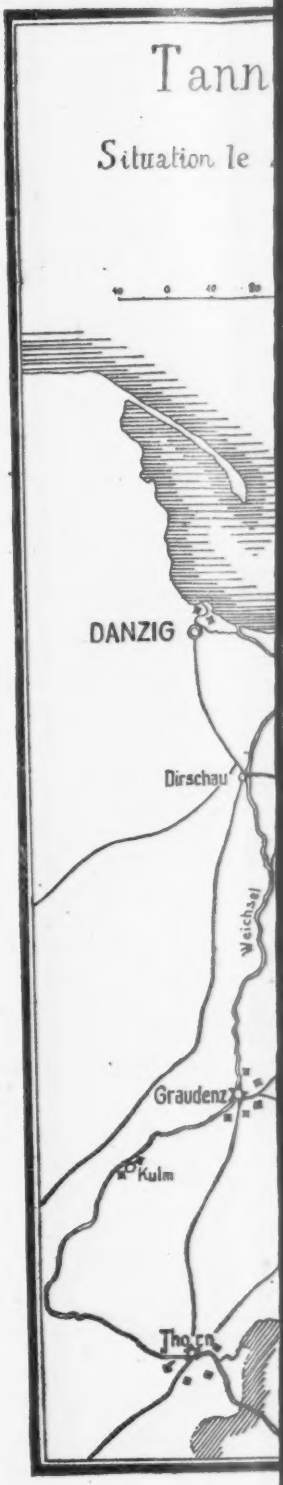
la
a-
t.
çu
de
re
u-
nt
t-
s,
lé
r-
G.
A.
té
nt
ve

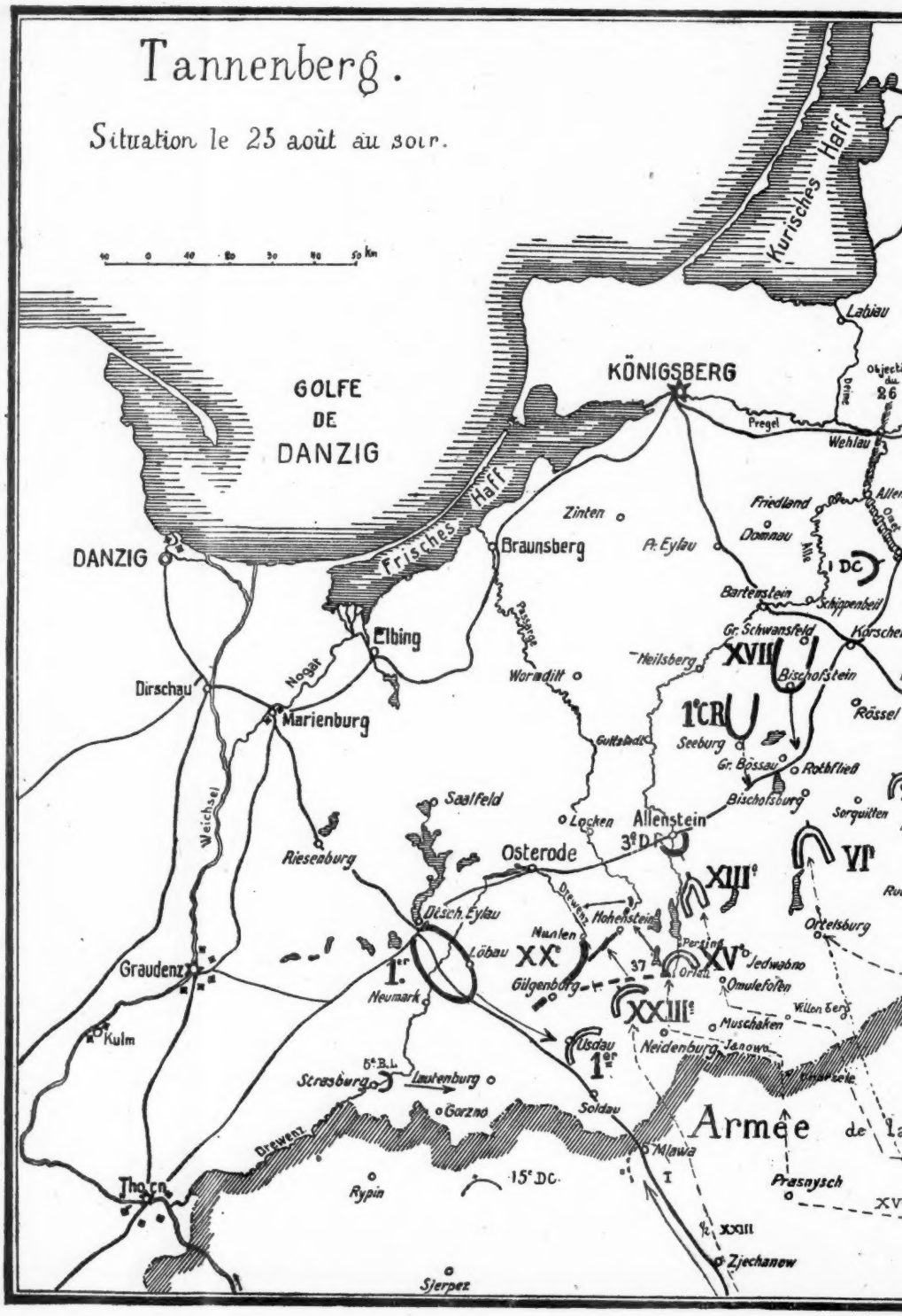
us
en
è-
nt

or
on


Exercice sur la Carte
du
Grand Etat Major en 1907.
GOLFE
DE
DANZIG
KÖNIGSBERG
Frisches Haff
DANZIG
Braunsberg
Zinten
Pr. Eylau
Elbing
Passarge
Heilsberg
Wormditt
Ve C.A.
Nogat
Dirschau
Marienburg
Gultstadt
Seeburg
Saalfeld
Locken
Allenstein
IIIe
2-3^e
R.G.
Osterode
Riesenburg
Weichsel
Drewenz
IVe C.
Hohenstein
Dtsch. Eylau
Löbau
Graudenz
Ve C.A.
Neumark
Gilgenburg
Kulm
Usdau
Neidenburg
2^e D.C.
Lautenburg
Strasburg
Soldau
Gorzno
Drewenz
Mlawa
Thorn
Rypin
Sjerpez


Kurisches Haff
Tilsit
Memel
Inster
Labiau
Deme
ERG
Mallwischken
Insterburg
Armée
Pregel
Stallupönen
Wehlau
R.G.
Gumbinnen
Allenbg.
Friedland
BL
Dmet
Angerapp
Darkehmen
Rominte
Eylau
Domnau
Gerdauen
Nordenburg
du Niémen
Goldap
Alle
I.R
Bartenstein
Schippenbeil
Angerburg
Kowahlen
Gr. Schwansfeld
Korschen
Drengfurth
3°R
Bischofstein
Rastenburg
Lötzen
Marggrabowa
Rössel
II°C.
Seeburg
Gr. Bössau
Rhein
Rothfließ
Sensburg
Lyck
III°
Bischofsburg
Sorquitten
Arys
Nikolaiken
Rudczanny
Bialla
Johannisburg
Ortelsburg
Ossowjez
Kurken
Jedwabno
XVII°C.A
Omulefofen
Kolno
Muschaken
Pisa
Bobr
Armée
Janowo
de la Narew.
Lomsha
Ostrolenka
Prasnysch
Narew
Zjechanow


Tann
Situation le
DANZIG
Dirschau
Weichsel
Graudenz
Kulm
Thorn


Tannenberg.
Situation le 25 août au soir.
GOLFE DE DANZIG
Kurisches Haff
Frisches Haff
KÖNIGSBERG
DANZIG
Elbing
Braunsberg
Marienburg
Dirschau
Nogat
Weichsel
Graudenz
Kulm
Thorn
Riesenburg
Saalfeld
Osterode
Dtsch. Eylau
Löbau
Neumark
Strasburg
Lautenburg
Gorzno
Drewenz
Rypin
Sjerpez
Zinten
Pr. Eylau
Wormditt
Heilsberg
Guttstadt
Locken
Allenstein
Hohenstein
Munlen
Gilgenburg
Usdau
Soldau
Mlawa
Neidenburg
Jedwabno
Omulefoten
Muschaken
Janowo
Ortelsburg
Prasnysch
Zjechanow
Bischofsburg
Seeburg
Gr. Bössau
Rothfließ
Bischofstein
Gr. Schwansfeld
Bartenstein
Schippenbeil
Friedland
Domnau
Wehlau
Pregel
Labiau
Rössel
Sorquitten
Willenberg
Armée de la
XVII
1e CR
XIIIe
XXe
XXIIIe
XVe
VIe
1er
1er
15e DC
1 DC
3e DC
5e B.L.
37
XXIII
I

Haff
Tilsit
Memel
Labiau
DC
Armée
Mallwischken
du
Niémen
Objectifs du 26
Objectifs du 25
XX
Insterburg
Stallupönen
Wehlau
Gumbinnen
III
Allenbg.
Darkehmen
Gawaiten
Goldap
IVe
Gerdauen
Nordenburg
DC
Schippenbeil
Angerburg
Drengfurth
Korschen
Kowahlen
IIe
Rastenburg
Lötzen
Marggrabowa
Rössel
Rheim
4e DC
Sensburg
Sorquitten
Nicolaiken
Arys
Lyck
IIe
VIe
Rudczanny
Johannisburg
Ortelsburg
Ossowjez
Friedrichshof
VIe
Lomsha
de la Narew.
XIIIe
Osthalenka
XVe
Narew

le plus au nord possible; le Ier C. A. sera dirigé sur Graudenz si possible par voie ferrée.

Waldersee va rendre compte de cette conversation téléphonique à Prittwitz; il en profite pour revenir sur le projet Grünert-Hoffmann et lui en montrer les avantages en insistant sans doute sur le fait que le G. Q. G. s'est montré fort étonné que les opérations ne soient pas continuées à l'est de la Vistule. Prittwitz, à nouveau influencé, accepte alors définitivement la suggestion de ses subordonnés. Vers la fin de la matinée il fait part de sa décision au capitaine Fleischmann, officier de liaison du G. Q. G. autrichien auprès de la 8e armée. Celui-ci adresse aussitôt au chef d'état-major général des armées austro-hongroises, le général Conrad von Hötzendorff, le télégramme chiffré suivant :

> Le commandant en chef me communique textuellement : Hier soir est arrivé sans qu'on s'y attende un renseignement disant que trois corps d'armée russes s'étaient mis en mouvement de la ligne Nowo Georgiewsk-Pultusk et avaient déjà franchi la frontière allemande avec leurs avant-gardes. Devant cette menace pour mon flanc je me suis vu obligé de rompre l'opération victorieusement commencée contre l'armée du Nord, car elle ne pouvait conduire à un succès rapide. L'armée se replie vers la Prusse occidentale et *a amorcé des mesures pour attaquer le groupement sud ennemi* [1].

Pendant ce temps l'impression produite à Coblence par la conversation téléphonique de 9 h. 30 est des plus déplo-

1. Conrad von Hötzendorff, *Aus meiner Dienstzeit*, t. IV, p. 455-456.

Hoffmann déclare dans son dernier ouvrage *Tannenberg*, p. 15, que Prittwitz se rallia dès le 20 au soir au projet d'offensive contre l'aile gauche de Samsonow. Pour nous il n'accepta ce soir-là que l'idée d'étayer le XXe C. A. à son aile droite en transportant le Ier C. A. et la 3e D. R. non plus à l'ouest de la Vistule, mais dans la région Gosslershausen-Deutsch-Eylau. Nous en voulons pour preuve les faits suivants : 1° l'ordre d'armée du 20 au soir ne parle que d'étayer le XXe C. A. tandis que celui du 21 parle de prendre l'offensive contre l'armée de la Narew; 2° le 21 à 13 h. 5, la 8e armée a adressé au G. Q. G. autrichien un télégramme chiffré où il est dit simplement que l'ordre a été donné à l'armée de battre en retraite vers l'ouest. Si, à ce moment-là, Prittwitz eût déjà pris sa décision d'attaquer l'aile gauche de Samsonow, son état-major n'aurait pas manqué de le faire savoir à Conrad. Cette décision a donc du être prise entre le moment où l'état-major de la 8e armée a commencé à chiffrer son télégramme de 13 h. 5 et celui où Fleischmann a commencé à composer le sien, donc vers midi; 3° enfin, d'après le Reichsarchiv, Waldersee ne fit aucune allusion dans sa conversation téléphonique de 9 h. 30 avec le G. Q. G. à de nouvelles intentions offensives, alors que la question lui était nettement posée par Coblence.

rables. Moltke en est péniblement affecté[1]. Il n'y a pas quatre jours que les armées ennemies ont commencé à se porter en avant et Prittwitz abandonne déjà la partie, disloque son armée et semble vouloir se retirer derrière la Vistule d'une seule traite. Est-ce tout ce que l'on peut tirer de la 8e armée et de sa situation avantageuse? Les armées ennemies sont encore à plus de 120 kilomètres l'une de l'autre! Certes le repli derrière la Vistule a bien été envisagé en temps de paix, mais pour le cas de « nécessité absolue » seulement! Le commandement de la 8e armée n'aurait-il pas eu les nerfs assez solides? Est-ce Prittwitz, est-ce son chef d'état-major qui a fait preuve de faiblesse? Ont-ils réfléchi qu'abandonner la Prusse orientale pour s'immobiliser derrière la Vistule, c'est donner toute liberté d'action aux Russes, soit pour agir en Posnanie et Silésie, soit pour se renforcer en Galicie contre les Autrichiens qui vont prendre l'offensive? Ont-ils oublié que Conrad von Hötzendorff a déjà insisté pour que les forces allemandes de Prusse orientale agissent en direction de la Narew et qu'il sera justement mécontent s'il est abandonné à ses seules forces?

A ces considérations d'ordre purement stratégique vient s'ajouter dans le courant de la journée l'effet d'interventions personnelles. Moltke apprend qu'un commandant de corps d'armée s'est adressé à l'empereur, par l'intermédiaire du chef du cabinet militaire, pour lui déclarer que « bien que vainqueur, il a été ramené en arrière, que la Prusse est abandonnée sans nécessité, et que le commandement de l'armée est dans l'erreur[2] ». De hautes personnalités de Prusse, agissant de leur propre initiative ou peut-être à l'instigation de quelque chef militaire, ont des conversations particulières avec l'entourage de l'empereur, signalent l'affolement des populations, les pertes considérables que l'on va subir si l'on abandonne les provinces de l'est et leurs ressources agricoles si utiles à la nation.

Moltke se ressaisit. Il faut que la 8e armée reste à l'est de la Vistule. Mais elle ne peut le faire qu'à la condition de livrer

1. Bauer, *Der grosse Krieg in Feld und Heimat*, p. 45.

2. Von Kabisch, ouv. cité, p. 341. Déclaration de Waldersee d'après les notes personnelles de Moltke.

bataille à l'armée de la Narew. D'ailleurs le commandement russe n'est pas si habile, ses troupes si manœuvrières, qu'il soit impossible d'attaquer Samsonow, même avec Rennenkampf dans le flanc ou sur les derrières. Mais pour cela il faut que la 8e armée attaque sans perdre de temps; il faut qu'elle soit maintenue concentrée et non qu'elle soit disloquée en plusieurs morceaux comme elle menace de l'être avec les mesures de Prittwitz. Von Stein, demande alors, vers 16 heures, von Waldersee au téléphone, et au nom de Moltke, lui suggère l'idée de prendre l'offensive vers le sud avec les corps les plus proches (Ier C. R. et XVIIe C. A.) contre l'aile orientale de l'armée de la Narew en s'appuyant à la chaîne des lacs[1] et de laisser le Ier C. A. face à Rennenkampf[2]. Cette suggestion sera renouvelée quelques heures plus tard dans un télégramme officiel[3].

Mais malgré les nouvelles rassurantes reçues dans la journée, — l'armée de la Narew n'a avancé qu'avec son aile droite et encore fort peu; l'armée de Rennenkampf ne s'est portée en avant que dans l'après-midi, avec ses avant-gardes seulement, si bien que les corps de la 8e armée ont pu gagner une forte étape, — Waldersee ne croit pas pouvoir prendre sur lui d'accepter cette suggestion : la distance qui sépare la 8e armée de Rennenkampf est encore trop faible; de plus, l'aile droite de Samsonow est déjà à Ortelsburg et le IIe C. A. russe, signalé à Lyck, pourrait prendre l'attaque en flanc. D'ailleurs il est techniquement impossible d'annuler l'ordre d'armée de la veille au soir, si l'on ne veut pas jeter l'armée dans un désordre complet. Enfin ce serait agir contre la conviction acquise sur la connaissance directe des faits et bouleverser complètement les dispositions déjà conçues et arrêtées pour la continuation des opérations[4].

Par contre, au cours de la journée, le projet Grünert-Hoffmann est apparu à Waldersee de plus en plus réalisable au point qu'il l'a fait sien. La lenteur d'opérations des deux

1. Der Weltkrieg, II, p. 105. — Frantz, *Der Sommerfeldzug im Ostpreussen*, chapitre v, de l'ouvrage de von Schwarte *Der grosse Krieg*, p. 292.

2. Von Kabisch, ouv. cité, p. 341.

3. *Ibid.* Déclaration personnelle de Waldersee à Kabisch.

4. *Ibid.* Déclaration personnelle de Waldersee à Kabisch. — Frantz, ouv. cité, p. 292.

armées ennemies en a rendu l'exécution plus facile : l'aile gauche de Samsonow n'ayant pas bougé, on a gagné sur elle vingt-quatre heures. Quitte à prendre l'offensive contre Samsonow, c'est contre cette aile qu'on courra le moins de risques tout en ayant le plus de chances de succès. C'est donc contre elle qu'il faut rassembler la 8e armée tout entière; pour cela le Ier C. A. et la 3e D. R. seront transportés comme il était prévu; la 6e brigade de landwehr rejoindra la 3e D. R., les XVIIe et Ier C. R. continueront à faire mouvement par étapes mais pour gagner, eux aussi, l'aile droite du XXe C. A.

Waldersee s'apprête, cartes et comptes rendus en mains, à proposer cette décision à son chef, quand celui-ci est demandé personnellement au téléphone par le G. Q. G. Le général von Stein d'abord, le général Motke ensuite, lui demandent s'il est vraiment impossible d'agir contre l'aile droite de Sansonow. Désireux sans doute d'obtenir avant tout des renforts en remplacement des cinq divisions d'ersatz qui d'après le plan de concentration devaient rejoindre la 8e armée vers le quinzième jour de la mobilisation, mais ont été dirigées sur le front occidental, Prittwitz dépeint la situation sous un jour plus sombre qu'elle n'est en réalité, déclare qu'on ne peut songer à attaquer l'aile droite de l'armée de la Narew et ne fait nullement allusion au cours de l'entretien à des intentions offensives; bien plus, quand Moltke, pour finir, lui dit : « Enfin, si vous devez réellement vous replier, votre mission ultérieure, tenir la Vistule, subsiste entièrement », il ne peut même pas donner cette assurance : « Comment puis-je le faire avec la poignée de troupes dont je dispose? Le fleuve est en basses eaux et peut être franchi partout à gué[1]! »

Déjà déplorable dans la matinée, l'impression éprouvée par Moltke le devient encore davantage à la suite de son entretien de la soirée : décidément Prittwitz n'est pas l'homme de la situation et son chef d'état-major, le comte Waldersee, ne semble pas plus énergique que lui. Quelque temps après, deux faits viennent encore renforcer cette impression : un compte rendu de la 8e armée daté de 18 heures[2] rejette encore

1. *Der Weltkrieg*, II, p. 1.
2. *Militär-Wochenblatt*, 1921, n° 45, article de. Schaeffer.

une fois formellement la suggestion du G. Q. G. d'attaquer l'aile droite de Sansonow et ne fait mention d'aucune autre intention offensive; en second lieu, le hasard d'une conversation téléphonique fait connaître à Coblence que le Q. G. de la 8e armée a été transféré dans la soirée à Mulhausen, près d'Elbing, et que le lendemain il doit être poussé encore davantage vers l'ouest, à Dirschau, pendant que l'inspection d'étapes refluera sur Konitz.

Dans tout cela Moltke ne voit aucune intention de continuer à défendre les territoires à l'est de la Vistule. Il lui semble cependant qu'on peut encore le faire en profitant de la séparation des armées ennemies, surtout si l'armée de la Narew n'avance point avec décision, ainsi que l'annonce la 8e armée et si le XXe C. A. se sent capable de la contenir pendant quelque temps. Le mieux est de se renseigner directement auprès du XXe C. A. Moltke fait téléphoner au chef d'état-major de ce corps d'armée. Celui-ci répond que le général von Scholtz ne compte être attaqué que dans deux ou trois jours, que ses troupes sont capables de tenir tête à l'ennemi et qu'il songe même à prendre l'offensive contre lui; du reste on ne croit avoir affaire pour le moment qu'à deux ou trois corps russes.

Les pressentiments de Moltke se vérifient donc : Prittwitz et Waldersee ont surestimé la valeur du commandement ennemi; ils ont perdu la tête; ils ne songent qu'à se replier derrière la Vistule ou tout au moins aux abords du fleuve; ils ne sont pas capables de saisir l'occasion qui va s'offrir de battre l'armée de la Narew ou de lui porter un coup sérieux. Et Moltke songe qu'un autre chef d'armée, un autre chef d'état-major surtout, pourrait conjurer le lourd destin qui menace les territoires de l'est. Un autre chef d'état-major?... Une âme ardente, sachant oser, sachant risquer même, une âme capable par sa foi en l'offensive de convaincre et d'entraîner son chef d'armée, capable par son passé de s'imposer à ses subordonnés, les chefs d'état-major des grandes unités, et à ses supérieurs, les commandants de corps d'armée; une âme qui dans l'adversité sache supporter les épreuves et au besoin forcer le Destin. De chef semblable, Moltke n'en voit qu'un : son ancien auxiliaire au grand état-major : Luden-

dorff. Dans le passé il a fait ses preuves : tous l'ont admiré et approuvé dans sa défense du projet d'augmentation de l'armée qui lui a valu sa disgrâce; dans le présent aussi il vient de montrer sa valeur : n'est-il pas le héros de Liége? N'a-t-il pas forcé le Destin? Une heureuse étoile semble le guider. Mais avec lui la question du chef d'armée a son importance : « personnalité difficile qui donne tête baissée contre l'obstacle [1] », il ne consentira jamais à travailler avec un chef cassant, autoritaire ou sans valeur. Il faut que ce chef soit un soldat convaincu, méritant toute son estime, mais sachant aussi lui laisser sa part d'initiative et de responsabilité. Il faudra donc trouver aussi un chef d'armée pour remplacer Prittwitz dont la réputation avant-guerre n'était pas des meilleures et que lui-même, Moltke, n'avait accepté comme chef d'armée qu'à son corps défendant [2].

Peu à peu, en cette soirée du 21 août, la décision s'arrête dans l'esprit de Moltke. Ludendorff sera chef d'état-major de la 8e armée. Il lui écrit dans ce sens. Demain, au rapport, il demandera à l'empereur de relever Prittwitz de ses fonctions si d'ici là rien n'est intervenu en sa faveur et si on a pu lui indiquer un chef d'armée capable de s'entendre avec Ludendorff [3].

Et, en cette même soirée du 21 août, à 800 kilomètres de Coblence, à Bartenstein, alors que de Moltke lui reproche de ne pas vouloir prendre l'offensive, Prittwitz, peu après sa conversation téléphonique avec Stein et Moltke, et sans doute sous l'influence de cette conversation et du compte rendu que Waldersee lui fait sur son propre entretien avec Stein, Prittwitz accepte les propositions de son chef d'état-major visant à concentrer *la 8e armée tout entière* contre l'aile et le flanc gauches de l'armée de la Narew : les XVIIe C. A. et Ier C. R. rejoindront par voie de terre le Ier C. A. et la 3e D. R. à l'aile droite du XXe C. A. L'armée pourra ainsi être concentrée vers le 27 dans la région Thorn-Allenstein,

1. Moltke, *Erinnerungen, Briefe, Dokumente*, p. 398.
2. Kabisch, ouv. cité, p. 65.
3. Von Zwehl, *Falkenhayn*, p. 67. D'après les notes de Falkenhayn il semble bien qu'au début Moltke n'ait songé qu'à remplacer Waldersee tout en recherchant un chef d'armée capable de succéder éventuellement à Prittwitz; il semble également que ce soit Falkenhayn qui ait suggéré la nomination de Hindenburg.

Un ordre d'armée est envoyé dans ce sens à 19 h. 45 et les commandants de corps d'armée sont informés des nouvelles intentions du commandement[1] : « *L'armée sera réunie en Prusse occidentale sur l'aile droite pour se porter contre l'aile gauche* des nouvelles forces ennemies[2] ». Cette décision est communiquée au capitaine Fleischmann qui télégraphie immédiatement à Conrad :

> La 8e armée va se concentrer entre Thorn et Allenstein et prépare l'offensive[3].

Puis, au début de la nuit, Prittwitz rédige un mémoire destiné au G. Q. G. où il expose en particulier ses intentions offensives. *Il y envisage non seulement l'action précitée contre l'aile gauche de l'armée de la Narew, mais encore une action contre son aile droite,* admettant ainsi la suggestion de Moltke qu'il considérait jusqu'alors comme trop audacieuse :

> ...J'ai l'intention, si les troupes placées sous les ordres du général von Scholtz sont obligées de se replier, d'employer ce corps (Ier C. A.) pour *porter un coup dans le flanc gauche ennemi...* Les Ier C. R. et XVIIe C. A. atteindront le 22 Nordenburg et Astrawischken et continueront par Gerdauen et Allenburg. *Ces deux corps doivent être amenés à l'aile gauche du général von Scholtz. Je compte ainsi avoir la possibilité,* au cas où l'ennemi refoulerait le général von Scholtz, *de pouvoir également intervenir en flanc avec ces deux corps* suivant les circonstances[4].

Fatalité effrayante que celle qui marque la destinée des peuples! Justice immanente aussi! Si, le 21 au soir, Prittwitz avait arrêté sa décision avant sa conversation téléphonique avec von Stein et Moltke, si au cours de cette conversation il avait fait allusion à ses intentions offensives, s'il avait fait précéder son rapport écrit d'un résumé télégraphique qui en aurait donné la substance essentielle, Ludendorff n'aurait sans doute pas été nommé chef d'état-major de la 8e armée, il n'aurait pas contribué à la victoire de Tannenberg, il ne serait pas devenu chef d'état-major des armées de l'est et

1. Frantz, ouv. cité, p. 292.
2. Kabisch, ouv. cité, p. 77.
3. Conrad, ouv. cité, p. 453.
4. *Militär-Wochenblatt,* n° 43, 1921. — Weltkrieg, II, p. 108. Ce dernier ouvrage ne mentionne pas la phrase : « Ces deux corps doivent être ramenés à l'aile gauche du général von Scholtz. » Elle est pourtant fondamentale.

plus tard il n'aurait pas été appelé à la Direction suprême. Qui sait aussi, si, demeuré quartier-maître général de la 2e armée (von Bülow), il n'aurait pas eu pendant la bataille de la Marne une influence favorable sur von Bülow et ne l'aurait pas amené à tenir sur le Grand-Morin au lieu de se replier vers le nord! L'issue de la bataille de la Marne eût peut-être été différente. Mais le destin a voulu que celui qui avait poussé l'Allemagne vers une puissance militaire toujours plus grande fût aussi le fossoyeur de cette puissance!

LA NOMINATION DE HINDENBURG-LUDENDORFF

Si les événements de Prusse orientale avaient ébranlé sérieusement de Moltke, ils n'avaient pas été non plus sans causer une profonde émotion parmi le personnel de son état-major. Celui-ci n'était alors composé que d'une dizaine d'officiers, qui tous provenaient de la section des opérations du Grand état-major de Berlin et qui tous avaient travaillé et discuté maintes fois en temps de paix la question de la défense de la Prusse orientale. La nouvelle de la retraite de la 8e armée avait provoqué maints commentaires et maintes appréciations dans ce milieu étroit, où tous se connaissaient de longue date et où chacun avait ses sympathies et ses aversions.

Car cet état-major était loin de constituer, comme on pourrait le supposer, un tout homogène, animé du même esprit et travaillant en pleine confiance réciproque; les capacités de Moltke étaient mises en doute par les uns; von Tappen, chef du bureau des opérations, était détesté par les autres en raison de ses manières brutales. Bref, les faiblesses humaines étaient encore plus marquées dans ce milieu que dans tout autre, alors que tout aurait dû y être conscience, discipline, abnégation. Si on ajoute à cela que Moltke était faible de caractère et écoutait volontiers les suggestions de certains officiers de son entourage, on comprendra que son état-major ne fonctionnait pas avec la souplesse harmonieuse qui aurait dû être son trait dominant. Il s'était formé rapidement des « clans » au sein de cet organe : Moltke et ses intimes, Tappen et ses fidèles, Stein et les adversaires de Tappen. Ces différents groupes travaillaient souvent indépendamment l'un

de l'autre, Moltke cédant tantôt aux suggestions de ses intimes, tantôt à celles de Tappen ou de Stein. Cette dispersion des pensées et des efforts était accrue du fait que le G. Q. G. n'avait pas d'officier de liaison auprès des différentes armées et que les auxiliaires de Moltke, pour se tenir au courant de la situation, étaient dans la nécessité de téléphoner sans cesse aux états-majors subordonnés pour leur demander des renseignements ou de leur envoyer des télégrammes dont de Moltke, débordé, ignorait souvent la teneur. Chacun, dans cette formidable tourmente, s'attachait suivant les ordres, les circonstances ou ses goûts, à une armée ou à une situation et en poursuivait, avec plus ou moins d'intérêt ou de passion, les mouvements ou le développement.

L'émotion suscitée par la retraite de la 8e armée avait été d'autant plus profonde que le chef d'état-major de Prittwitz était le comte de Waldersee, qui, quelques vingt jours auparavant, était encore quartier-maître au Grand état-major à Berlin, et que Moltke l'avait placé aux côtés de Prittwitz parce qu'il n'avait qu'une confiance limitée en ce dernier. Waldersee avait donc, comme tous, ses partisans et ses détracteurs. Enfin cette émotion s'était encore accrue dans la soirée du 21 août à la suite de la conversation téléphonique de Moltke et de Prittwitz et à la nouvelle que Moltke avait envoyé un de ses officiers d'ordonnance en automobile chercher Ludendorff au Q. G. de la 2e armée. L'ancien chef de la section des opérations du Grand état-major revenait, l'ancien chef, jadis disgracié, maintenant auréolé de la gloire toute récente de Liége. Parmi les jeunes, le capitaine Harbou avait eu l'heureuse chance de l'accompagner dans son exploit audacieux, le major Bauer était son admirateur passionné.

Aussi, le 22 août au matin, Bauer dont l'âme ardente n'admet pas la passivité supposée de Prittwitz et Waldersee, et qui sait ou qui pressent que Ludendorff peut être nommé chef d'état-major de la 8e armée, Bauer n'hésite pas à s'adresser directement et de sa propre initiative aux commandements de corps de la 8e armée pour leur demander des renseignements sur la situation. Il commet ainsi une double faute en négligeant d'en référer à ses supérieurs directs et en passant par dessus l'état-major de la 8e armée. Mais qu'importe! On a

déjà agi ainsi autour de lui, il ne fait que se conformer aux usages en cours. Ses auxiliaires, les capitaines Harbou et Geyer, s'emploient à obtenir les communications téléphoniques directes avec les commandants de corps de la 8e armée et à leur demander leur appréciation personnelle[1].

Au XXe C. A. le général von Scholtz et son chef d'état-major confirment leurs déclarations de la veille : « La situation est jugée favorablement; les troupes brûlent de se mesurer avec l'ennemi. »

Le commandant du Ier C. R. fait des déclarations analogues : « Le corps d'armée a vaincu des forces supérieures; il a fait au moins 1 000 prisonniers; les troupes ont été merveilleuses; l'ennemi ne suit pas, le moral est bon. »

Au XVIIe C. A. même impression, malgré l'échec sanglant du 20 après-midi : « Les pertes ont été sensibles, surtout en infanterie, mais nous n'avons pas été battus; le moral est bon, mais la retraite n'est pas faite pour le relever; l'ennemi ne suit pas et se retranche. »

Au Ier C. A., von François déclare que les IIIe et XXe C. A. russes ont été sérieusement éprouvés et ne songent nullement à poursuivre. Le Ier C. A. se sent victorieux, il commence son mouvement par voie ferrée en direction de Graudenz.

Muni de ces renseignements, Bauer se rend chez le quartier-maître général von Stein; celui-ci se rend à son tour chez Moltke. Il lui montre que tous les commandants de corps sont unanimes pour dire que leurs unités sont encore en état de se battre et que la situation est favorable du fait que Rennenkampf ne poursuit pas... Prittwitz, trop nerveux, trop émotif, n'apprécie plus sainement les conditions de la lutte...

Désormais convaincu, Moltke se rend au cabinet militaire de l'empereur pour proposer la relève de Prittwitz et de Waldersee.

A midi le général Hindenburg est nommé commandant de la 8e armée, Ludendorff son chef d'état-major.

A 18 heures, Ludendorff, cherché par un officier en automobile, arrive à Coblence. Entre temps, Moltke qui croit

1. Bauer, ouv. cité, p. 45. Le Reichsarchiv, qui ne peut révéler les faiblesses du G. Q. G., dit simplement que Moltke a obtenu des renseignements plus détaillés sur la situation en interrogeant directement les corps d'armée.

encore, d'après les renseignements qu'il possède, que le Ier C. A. est dirigé sur Graudenz, ce qui disloque l'armée, a fait demander à von François s'il ne désire pas que le transport de son corps d'armée soit arrêté ou varianté. Von François, qui sent dans cette demande une désapprobation des ordres de Prittwitz, répond qu'un arrêt des transports disloquerait son corps d'armée et que d'autre part une variante n'est pas nécessaire puisque, d'après un ordre récemment reçu, il doit être acheminé non pas sur Graudenz, mais sur Gosslershausen et Bischofswerder[1]; il serait seulement désirable qu'il fût poussé plus près du XXe C. A. à Deutsch-Eylau[2].

Dès l'arrivée de Ludendorff, Moltke examine avec lui la situation en Prusse orientale et lui expose la façon dont les opérations doivent être continuées à son avis[3]. Deux groupements de forces semblent se former à la 8e armée : un groupement est demeuré face à Rennenkampf (XVIIe C. A., Ier C. R., Réserve de Königsberg, Ire D. C.); un groupement ou est en voie de constitution face à l'aile gauche de Samsonow (Ier C. A., XXe C. A., Unger, 3e D. R.). Les deux chefs sont d'accord pour déclarer qu'on ne peut porter un nouveau coup à Rennenkampf : l'armée de la Narew est trop menaçante. C'est contre cette dernière qu'il faut agir avec le maximum de forces et au plus vite. Il serait donc logique d'attaquer immédiatement droit au sud. Mais étant donné le double refus de Prittwitz disant que l'armée n'est pas encore suffisamment décrochée de Rennenkampf et que l'aile droite de Samsonow est trop proche, on ne peut déterminer de si loin si on pourra employer le groupement est tout entier contre l'armée de la Narew, ni si on pourra le pousser droit au sud ou s'il faudra plutôt le rameuter en direction sud-ouest vers le reste de l'armée; ce n'est que sur place que l'on pourra le décider. En tout cas, il sera utile de suspendre son mouvement de repli pendant la journée du 23[4].

1. Von François, ouv. cité, p. 195. — *Weltkrieg*, II, p. 11. — *Wissen und Wehr*, 1925, I, p. 45.
2. Von François, *Weltkrieg*, *ibid.*
3. Frantz, ouv. cit., p. 292.
4. Ludendorff, *Souvenirs*, p. 65 de la traduction française. — *Weltkrieg*, II, p. 113.

Seul le groupement ouest peut donc pour le moment jouer un rôle offensif; mais pour cela il faut le concentrer étroitement et le renforcer de tous les éléments encore disponibles dans les places de la Vistule. Ludendorff demande en conséquence que le Ier C. A. soit débarqué dans la région de Deutsch-Eylau, au contact de l'aile droite du XXe C. A., comme l'a suggéré von François et que tous les renforts des places de la Vistule soient dirigés à sa droite sur Gosslershausen et Strasbourg.

Il est également probable qu'au cours de l'entretien Moltke et Ludendorff traitèrent la question des renforts que pourrait recevoir la 8e armée, d'autant plus que von Prittwitz y avait fait allusion dans sa conversation téléphonique du 21 au soir et que dans un télégramme du même jour, 20 h. 54, et spécialement rédigé à cet effet, Conrad avait rappelé à Moltke que les cinq divisions d'ersatz destinées à la 8e armée ne l'avaient pas encore rejointe[1].

Et pendant que Ludendorff se hâte vers le train spécial qui doit le conduire à Marienburg avec le général Hindenburg qu'il prendra au passage, Moltke fait envoyer aux corps de la 8e armée et aux places de la Vistule les ordres nécessaires pour satisfaire aux demandes de Ludendorff. Le XVIIe C. A. et le Ier C. R. furent avisés en particulier « d'agir de leur propre initiative et par entente réciproque[2] ».

COMMANDANT KOELTZ

(*La fin dans le prochain numéro.*)

1. Von Conrad, ouv. cité, t. IV, p. 457.

2. Gierl, ouv. cité p. 18. — Hoffmann, *Tannenberg*, p. 20. Il y a là une contradiction avec la décision prise par Moltke et Ludendorff et indiquée plus haut, de suspendre « le mouvement de repli du groupement est ». Hoffmann affirme cependant que les commandants de corps ont bien reçu l'ordre précédent et que ce sont eux qui, usant de l'initiative qui leur était laissée, ont décidé de donner un jour de repos à leurs troupes. Pour nous, Moltke et Ludendorff ont bien pris la décision d'arrêter le repli du groupement est, mais au moment d'en transmettre l'ordre, Moltke eut des scupules en s'apercevant que cet ordre pouvait avoir des conséquences fâcheuses et le remplaça par un ordre plus élastique « agir de leur propre initiative et par entente réciproque ».

HAMLET-ROI[1]

10. — JOURNAL INTIME.

« ... Le 21, anniversaire de la mort du pur et noble roi Louis XVI. Symboliquement et allégoriquement *dernier* péché, racheté par cette mort expiatoire et cette catastrophe du 15 courant, lavé de toute impureté... la coupe limpide de l'amour et de l'amitié de Richard. — L'anneau, consacré et sanctifié par les flots, donnera à qui le portera une force de géant et le pouvoir de renoncer.

Baiser saint et pur... une seule fois.

Ce 21 janvier 72. —

Vivat Rex et Richardus in aeternum.

Pereat malum in aeternum.

« 3 février. —

A bas les mains, plus une seule fois, sous peine de châtiment sévère.

Yo el Rey.

« En janvier, Richard venu trois fois chez moi... chanté théâtre de la Résidence (Décor Louis XIV). Le 31, bal de la Cour. Course à cheval avec R. à Nymphenburg (Amalienburg). Le 28, Lohengrin. Mais j'étais seul au Ring avec mes pensées.

« ... Le 6 mars 1872.

Juste deux mois avant le cinquième anniversaire de ce 6 mai 1867, jour béni où nous nous vîmes pour la première

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 août et 1er septembre.

fois pour ne plus jamais nous séparer jusqu'à la mort. Écrit dans la hutte indienne.

« Le 7, répétition; le soir, représentation. Le 9, répétition d'*Esther*, merveilleux drame! Le 10, roi depuis huit ans! Anniversaire de la mort de mon père; le 12, *Esther*...

« DE PAR LE ROY

Il est ordonné, sous peine de désobéissance, de (ne) jamais (plus) toucher au Roy, et défendu à la nature d'agir trop souvent.

Donné dans notre résidence royale à M. le 22 *avril (quinze jours avant le* 6 *mai, cette journée si importante pour toute ma vie) l'an de grâce* 1872, *de notre règne le neuvième.*

Louis.

« DE PAR LE ROY

Au nom du Roy Louis XIV et du Roy Louis XV. Il est ordonné que dans la nuit du 14e *au* 15e *d'octobre* 1872 *on ait péché pour la dernière fois... Dans les noms de ces Roys si puissants et augustes est la garantie de la force pour vaincre à jamais. (Donné à Hohenschwangau, le* 15 *octobre de l'an de grâce* 1872, *de notre règne le neuvième.*

Louis. »

Une seule observation : le Richard dont il est fait ici mention n'est pas Wagner, mais le cocher Hornig.

11. — PREMIÈRE ET DERNIÈRES PIERRES.

Munich a terriblement trahi Wagner. Qu'on se souvienne du jour où il écrivait à Louis : « Les miracles de la poésie sont entrés dans ma vie malheureuse et altérée d'amour comme une divine réalité ». Il semblait alors que le roi, sa capitale et son peuple, fourniraient à l'assoiffé les vivres spirituels et matériels dont il avait besoin. Mais qu'est-elle devenue cette confiance, cette appréhension de l'impossédable dont l'illusoire possession s'appelle le bonheur? En quelle sorte de malentendu intellectuel s'était donc transformé un amour dont les premiers accents avaient semblé le prélude d'une nouvelle « Symphonie Héroïque », où la marche funèbre devait être remplacée cette fois par une marche triomphale?

L'artiste avait rêvé faire de Munich la capitale d'une culture nouvelle : on l'en chassait comme indésirable. Il avait dessiné les plans d'un théâtre modèle qu'un monarque exalté ne trouvait jamais ni assez vastes ni assez somptueux : pas un mur n'était sorti de terre. Secouant alors la poussière de ses souliers, il partait vers un nouvel exil puisque sa présence signifiait toujours « révolution », comme le disait autrefois Mathilde Wesendonk. Du moins restait-il assuré que son œuvre s'épanouirait bientôt sur sa malchance : elle était sectionnée dans sa fleur par celui-là même qui l'aimait le plus et passée à sa boutonnière comme la rose d'un gai matin.

Et cependant, malgré tous ces déboires, Wagner écrit de son asile de Triebschen : « Il me faut souhaiter de parvenir à un âge avancé puisque mes devoirs se sont indéfiniment accrus... Le *Crépuscule* est commencé; après quelque temps de repos et de concentration, le *Parsifal* doit lui succéder, tandis que mainte autre chose encore s'ébauche en moi pour de futures créations... » Ce petit homme fécond et têtu a du moins acquis au cours de ces diverses crises deux certitudes : tout d'abord qu'il achèvera selon son plan sa monumentale Tétralogie; ensuite que ni un roi, ni une capitale, ni un penseur de génie ne seront les ouvriers de son œuvre. Il faudra qu'à lui seul, en complète indépendance, il soit l'architecte et le maçon du monde dont il est l'inventeur. Un seul homme jusqu'ici l'a compris comme il demande à l'être, parce que cet homme est un artiste : son vieil ami Liszt. Mais un malentendu sérieux les sépare depuis que la fille du grand virtuose a quitté Hans de Bulow pour épouser Wagner. Installé à Rome depuis quelques années, tout entier tourné vers Dieu et la musique religieuse, Liszt ne pardonnera pas aisément à Wagner d'avoir converti Cosima à la religion protestante, ni de l'avoir ôtée à Bulow. Tout cela, il le sait. Et au surplus, ce Liszt appauvri et renonçant, que pourrait-il donner encore que Wagner n'eût pas reçu? Non, c'est tout seul qu'il lui faut couronner son œuvre et fonder sa Mecque. C'est tout seul qu'il découvrira la ville paisible, noble, peu commerçante et bien située géographiquement qui convient à son projet. Or, il en est une qui se présente souvent à son esprit parce qu'il l'a traversée une fois à l'âge de vingt-deux ans et qu'elle

lui a précisément laissé le souvenir d'un lieu heureusement disposé, c'est Bayreuth. Il consulte son dictionnaire, qui dit : « petite ville de la haute Franconie; ancienne capitale des margraves de Bayreuth-Ansbach... château... *Ermitage*... magnifique théâtre de l'époque rococo... » Ce sera là, pense-t-il. Une ville oubliée, d'un vieux luxe tempéré, dans une contrée pittoresque et boisée qui fait partie du royaume de Bavière. Ce choix le laisse fidèle à lui-même, et fidèle, de plus, à son ombrageux protecteur.

Le 17 avril 1871, Wagner débarque à Bayreuth pour la seconde fois de sa vie. La petite cité est exactement telle qu'il la souhaite. Aussitôt il court vers le château, somptueuse bâtisse dans un bon style du XVIIIe. Le gardien lui en ouvre les portes, le conduit de salon en salon à travers tout un peuple de petites âmes pétrifiées, incrustées dans les murs : chinois en robe d'écarlate, pagodes, mandarins, papillons de porcelaine, liserons de boiserie, oiseaux et insectes voletant sur les plafonds, palmes en chêne sculpté, hôtes, depuis plus d'un siècle endormis, de la margrave Wilhelmine, l'amie de Voltaire. Notre vieux prince charmant est dans l'allégresse. C'est lui, décidément, que le sort désigne pour réveiller tous les fantômes. Il se fait montrer le parc et note qu'un beau terrain l'avoisine, boisé, clair, et qui conviendrait parfaitement à sa future demeure. Car déjà, de l'un de ces coups de volonté dont il a l'habitude, Wagner recommence pour la dixième fois la vie.

Donc, ici, en bordure du parc, sa maison. Là-bas, sur cette hauteur qui domine la ville, son théâtre. Et couvrant ces routes qui partent en éventail vers Nuremberg, vers Bamberg, vers Cobourg ou Wurzbourg, son public accourra de tous les coins de la terre. Quelle joie d'avoir vingt ans, tant de biceps, un crâne énorme, une œuvre à parfaire et des montagnes de manuscrits dans ses tiroirs lucernois! Vingt ans ou cinquante-huit, c'est la même chose pour qui a devant soi la gloire, avec soi l'amour, et derrière soi toute l'expérience de la douleur. Non, cinquante-huit c'est plutôt mieux, parce qu'on n'est plus accompagné par cette folle qui s'appelle l'illusion, mais par une amie plus grave — si même un peu durcie et ridée — qui se dénomme la foi. Et quelle associée

que celle-ci dans l'existence de Wagner! Bafouée, congédiée vingt fois, elle est toujours rentrée par quelque issue pour le tirer au moment voulu de ses désespoirs. Aujourd'hui elle est encore là, avec son beau visage fatigué, tandis que l'artiste entreprend une tournée dans les grandes villes d'Allemagne afin d'exposer son projet et de lui gagner des adhérents.

Il s'agit de réunir près d'un million de marks. On divisera cette somme en mille parts de 900 marks chacune. Sans doute le roi Louis en souscrira-t-il un bon paquet. Or, le roi n'y songe nullement. Dans ce même mois d'avril 71, il écrit tout au contraire : « Le plan de Wagner me déplaît beaucoup; la représentation du cycle entier du Nibelung, l'an prochain à Bayreuth, est nettement impossible. Cela, je vous le mets noir sur blanc. » Néanmoins, comme si le repentir le saisissait aussitôt, il souscrit 75 000 marks. Et la volonté de Wagner étant de celles devant qui tout cède, voire les destins hostiles, d'autres souscripteurs se présentent, des adeptes fondent dans plusieurs capitales des « sociétés Wagner ». Même, les édiles de Bayreuth, enflammés par un projet qui va tirer leur ville de sa longue léthargie, offrent gratuitement les terrains pour le Théâtre des Fêtes. Bref, au printemps de 1872, après sept années nourries dans le recueillement du travail, « l'ère bayreuthienne de la civilisation » va s'ouvrir et la maison de Triebschen se fermer pour de bon. Le maître l'a déjà quittée depuis huit jours lorsque Cosima et son jeune ami Nietzsche en parcourent les pièces démeublées, vaquant aux derniers emballages. « Nous marchions parmi des décombres », écrira plus tard le philosophe. « L'air, les nuages, étaient chargés d'émotion. Le chien refusait de manger. Les domestiques, quand on leur adressait la parole, fondaient en larmes ». L'avenir, décidément, ne s'ouvrait pas sous le signe de la joie.

Cependant le temps approche désigné pour la pose de la première pierre du Théâtre, ce 22 mai 1872, cinquante-neuvième anniversaire de la naissance du compositeur. Dès le 19, jour de la Pentecôte, affluent de toutes parts les invités et les curieux. En dépit de cet empressement, le cœur du musicien est lourd, car si les destins plient devant lui, ils

se vengent sur les amis et tiennent éloignés les trois hommes auxquels l'attachent les liens les plus forts : ni Liszt n'est présent, le saint Jean-Baptiste qui annonça la venue du maître; ni Bulow, le saint Pierre de son église; ni Louis, le disciple que Wagner aima. Et malgré la foule enthousiaste qui remplit le vieil opéra rococo où il va diriger les répétitions de la IXe Symphonie, on devine je ne sais quel abandon, quelle déception, dans cette âme pourtant coriace. Avant le grand éclatement d'allégresse du chœur de la IXe, on entend comme l'écho sourd de cette plainte dans une recommandation de Wagner au premier cor de son orchestre : « Point de nuance de sentiment... il faut que cela sonne comme derrière un voile ».

Le 22, les signes célestes continuent d'être défavorables : il pleut. C'est sous un déluge que la foule, au sommet de l'Acropole wagnérienne, attend le créateur du monde musical nouveau. Il descend de voiture dans la boue, entouré de fidèles. Il saisit le marteau : « Sois bénie, ma pierre, dit-il, demeure forte et tiens ferme ». Il la frappe. Elle s'enfonce, emportant avec elle une incantation que le magicien a inscrite sur une feuille de papier et qui commence ainsi : « J'enferme ici un secret; que les siècles le conservent... » Puis il y ajoute la dépêche de son roi, arrivée tout à l'heure. « Du plus profond de mon cœur je vous exprime, très cher ami, mon vœu de bonheur le plus sincère et le plus chaleureux en cette journée si importante pour toute l'Allemagne. Salut et bénédiction sur la grande entreprise de l'an prochain. Aujourd'hui plus que jamais je suis uni en esprit avec vous. Kochel, le 22 mai 1872, Louis. » La cérémonie achevée, Wagner, pâle et épuisé, emmène Nietzsche dans sa voiture. Et celui-ci notera, en décrivant cette minute : « ... Il se taisait, tournant longuement au dedans de lui-même un regard qu'aucune parole ne saurait décrire. Il commençait sa soixantième année. Tout son passé était la préparation de ce moment-là. On sait que les hommes, lors d'un danger extraordinaire, ou dans quelque instant important de leur existence, ramassent toute leur vie dans un éclair de conscience et revoient leur passé le plus proche ou le plus lointain dans une perception d'une rare acuité. Qu'a pu discerner Alexandre le Grand

lorsque, dans un tel moment, il fit boire l'Europe et l'Asie à une même coupe? Mais ce qu'a vu Wagner de son œil intérieur en ce jour-là — ce qu'il avait été, ce qu'il était, ce qu'il serait — cela nous pouvons jusqu'à un certain point, nous, ses proches, le discerner comme lui : seul ce regard wagnérien nous fera comprendre son haut fait — et cette intelligence nous en garantira la fécondité ».

De ces heures fiévreuses, le roi Louis n'est donc pas le témoin. Et l'eût-il été, sans doute ne se fût-il pas rendu compte que cette pierre dressée au sommet d'une colline marquait à la fois une aube et un crépuscule : l'achèvement d'une œuvre, c'est-à-dire son épanouissement, donc sa décrépitude prochaine; et du même coup (l'une engendrée par l'autre), la naissance d'une pensée nouvelle. Mais comment Louis le comprendrait-il lorsque Nietzsche lui-même ne s'en doute qu'à peine? C'est pas mal d'années plus tard seulement qu'il s'écriera : « Le plus grand événement de ma vie fut une guérison, Wagner n'appartient qu'à mes maladies. » Non, le roi ne sait rien; ni que sa dépêche à l'Unique a été enfouie dans la terre avec le secret de l'art wagnérien; ni que le compositeur se lève en cette soirée du 22 mai devant la foule des invités pour lui payer son tribut : « C'est un devoir ordinaire, dit-il, de remercier le souverain pour ses bienfaits. Mais, pour moi, ce prince est davantage, bien davantage que pour quiconque en son royaume. Ce qu'il m'est, surpasse de beaucoup ma personne, car ce qu'il a exigé, provoqué en moi, et accompli avec moi, intéresse un avenir qui nous concerne tous, qui s'étend bien au delà de ce que l'on entend par la vie bourgeoise ou sociale, savoir : une haute culture spirituelle, un élan vers le but le plus élevé auquel une nation puisse prétendre. Voilà la signification de la merveilleuse amitié dont je parle ici. Lorsqu'il me fut permis de rentrer en Allemagne et que personne en ce pays, surtout les académies officielles, ne savait quoi faire de moi, cette voix généreuse m'appela et me dit : « Je prendrai soin de toi, artiste que j'aime; il faut que ta pensée s'accomplisse; je veux te libérer de tout souci matériel. » Et c'est cette grandeur d'âme qui me permet aujourd'hui de réaliser devant vous ce miracle... Voilà ce que

je dois à ce Roi. C'est donc du plus profond de mon cœur que je m'écrie : qu'il vive! »

Tout cet enthousiasme, cependant, tous ces projets, tous les comptes rendus de la presse, n'amènent à la trésorerie de Bayreuth que d'insuffisantes contributions. Rien de solide. Rien d'important. On va de l'avant quand même, et tandis que montent lentement les murs du Théâtre des Fêtes, s'élèvent aussi ceux de la villa « Wahnfried. »

Paix de l'esprit, repos de l'imagination, tel est le sens de ce nom dont les syllabes ont une sonorité si wagnérienne. C'est un grand cube à la romaine, avec un hall dressé sur deux étages, un salon spacieux s'ouvrant sur le parc du château des margraves, et des chambres en bon nombre. Tout à fait ce que son architecte-propriétaire a imaginé le jour de sa première visite à Bayreuth. Et une fois de plus, lorsque le roi est sollicité d'aider de sa bourse à cette construction, il répond d'abord : non, puis se ravise et envoie de l'argent. Mais Wagner demeure inquiet. Il entreprend des tournées de concerts et de conférences, il écrit, il publie des brochures; cela n'avance guère ses affaires et il ne tombe dans sa caisse que des miettes.

L'année suivante, à l'arrière-automne, il tente derechef le voyage de Munich, car le silence prolongé du roi est malgré tout étrange. Et bientôt il aperçoit les deux obstacles qui barrent sa route. En premier lieu, les dépenses personnelles qu'occasionnent à Sa Majesté la construction de ses nouveaux châteaux. Ensuite la campagne persistante des ennemis d'autrefois, qui cherchent toujours à le perdre dans l'esprit de Louis. Il voit plusieurs fois Düfflipp, le secrétaire du cabinet, dont il est bien reçu, et lui demande conseil. Mais celui-ci se retranche derrière les lubies nouvelles de son maître. Düfflipp lui révèle alors que le roi ne sort presque plus de sa chambre. Il ne se lève pas avant le soir et déjeune au moment où l'on soupe. Guère plus personne n'est admis en sa présence, sauf le cocher en chef Hornig. Toutefois Düfflipp promet de tenter l'impossible pour obtenir la signature de garantie que Wagner sollicite. Il faut s'en retourner à Bayreuth avec cette promesse vague et les poches vides. Mais, un peu plus tard, il commence d'entrevoir le mot de

l'énigme : le roi est fâché contre l'artiste pour « raisons personnelles et secrètes ». Wagner s'étonne, s'informe. Impossible d'apprendre la vérité. Düfflipp a dû jurer à Sa Majesté de garder le secret vis-à-vis de Wagner. On finit par inventer un stratagème : le secrétaire royal fera ses révélations à un ami commun, lequel n'aura pas comme lui promis le silence. Et c'est ainsi que Wagner connaît son crime. Voici : il avait reçu l'été précédent un hymne latin, *Macte Imperator*, du poète Félix Dahn, avec prière d'en composer la musique. Plongé dans l'achèvement de son *Crépuscule des dieux*, le musicien n'avait prêté aucune attention à cette demande. Or, il se trouvait que ce Félix Dahn était un protégé du roi, et celui-ci, blessé d'une telle indifférence chez Wagner, prenait maintenant sa revanche. Vengeance d'enfant. Ou peut-être s'agissait-il simplement de prouver à l'infidèle que, si son théâtre se construisait à Bayreuth, le « deus ex machina » n'en résidait pas moins à Munich.

D'abord profondément déprimé par un malentendu d'une si inquiétante nature, Wagner se décide quand même à écrire au roi. Il veut savoir ce qui subsiste de son pouvoir sur cet esprit insaisissable et il l'informe que, sans un nouveau bienfait, Bayreuth est condamné. Aussitôt lui parvient la réponse, datée de Hohenschwangau, du 25 janvier 74 : « Non, non et encore non. Cela ne doit pas finir ainsi. Il faut aller à votre secours. » Quel soupir d'espérance! Voici presque le ton enthousiaste d'autrefois. Et peu de temps après cette promesse, le trésor royal fait ouvrir en effet à l'administration bayreuthienne un crédit de trois cent mille marks. Toutefois, que ceci soit bien entendu : cette somme est une avance, un prêt, non un cadeau. Tant que Wagner n'aura pas remboursé, Sa Majesté reste propriétaire de tout l'actif de l'entreprise. Entendu. Et d'ailleurs qu'importe? Quand on est pauvre, il faut bien accepter les concours sous quelque forme qu'ils se présentent. Pour l'instant, c'est de quoi reprendre immédiatement les travaux interrompus. Mais les retards sont graves, les incertitudes encore si vives, les difficultés de réalisation d'un ordre de grandeur tel, qu'il va falloir deux pleines années de travail acharné pour parvenir au but.

De son côté, Louis pense avoir repris pied au pays des

géants. Il est ressaisi par son ancienne passion. Il veut sa part de ces tournois héroïques. Lettres et dépêches pleuvent à Wahnfried. Artistes, décors, éclairage, machinerie, tout l'intéresse. Mais lorsque l'argent vient de nouveau à manquer, il s'éclipse et se réfugie dans le silence. On parvient à lui arracher encore quelques subsides. Enfin, à la fin de juillet 1876, tout est prêt pour « le grand miracle de l'art allemand » comme l'appelle Liszt. Les habitants de Bayreuth ont accroché à leurs fenêtres le drapeau bleu et blanc. Le chef de gare a fait décorer les quais et orner de fleurs le salon d'attente royal. La ville est en fête.

Dans la nuit du 5 au 6 août, vers une heure du matin, un train formé de deux wagons seulement stoppe en pleins champs, devant la cahute d'un garde-voie. Un homme de très haute taille, un peu fort, en vêtements civils et coiffé d'un chapeau de feutre, met pied à terre. C'est le roi. Dans l'ombre, la lanterne d'un employé éclaire à demi un autre homme, en habit et cravate blanche celui-là, et sa grosse tête grise découverte. C'est Wagner. Sans prononcer une parole ils se serrent la main et montent en voiture. Il y a huit ans qu'ils ne se sont pas vus. On comprend que les mots soient difficiles à trouver. L'équipage roule dans l'obscurité, emmenant vers le château de l'Ermitage le « Parsifal » d'autrefois et son « Bien-aimé ». Ils s'enferment dans les salons où la petite margrave d'il y a cent ans abritait une loge maçonnique à l'usage des dames galantes. Et dans ce palais en cristal de roche, en coquillages, en perles et en fontaines, leurs cœurs chargés attendent la délivrance. Mais huit ans de malentendus ne s'effacent pas en deux heures d'explication. Et si, au petit jour, Wagner rentre chez lui le front plus clair, pourtant l'inquiétude subsiste, comme chez le roi. L'étape accomplie par chacun d'eux dans la solitude a été trop longue pour qu'un entretien nocturne puisse suffire à rattraper les distances. Ils se sont retrouvés, mais ne se reconnaissent plus. Ils se sont parlé, mais sans se comprendre. Lorsqu'entre deux êtres l'amour a cessé ses tourments, ni la volonté ni les regrets ne le feront jamais revivre.

Dès le lendemain, cependant, les courriers galopent entre

l'Ermitage et Wahnfried comme aux beaux temps du lac de Starnberg. Mais ce n'est plus de passion qu'il s'agit maintenant, c'est de théâtre. Louis se recueille avant la répétition générale de *l'Or du Rhin*, prologue de la Tétralogie. Et, bien que Wagner espère un peu recevoir à Wahnfried sa visite, le roi ne s'y décide point, par horreur de la foule. Le soir, à 7 heures, il emprunte même un chemin de traverse par la forêt et surgit brusquement devant le Théâtre des Fêtes tandis que le peuple se masse encore dans les rues pour le voir. Drôle de roi, pense-t-on. Mais loin de refroidir ses sujets, ce mystère les attire. On ne l'en aime que mieux d'être si peu comme les autres rois, si avare de sa personne, si sauvage et si beau.

Entré dans sa loge, où il va rester seul avec Wagner, Louis demande qu'on en éteigne les lumières. La salle est d'ailleurs à peu près vide, et sombre aussi. Cette dernière des répétitions générales se déroule donc en toute perfection devant les deux poètes. Et le roi en est si content qu'il se laisse à la fin convaincre de rentrer à l'Ermitage en passant par la ville. Ce sera toutefois dans sa voiture fermée. Il insiste sur ce point. Dehors, il est surpris par la densité de la multitude. « Mais, demande-t-il, n'est-on pas complètement prussianisé ici? » Le carrosse démarre parmi les acclamations et traverse les rues illuminées au milieu d'un vrai délire amoureux. Le roi se dérobe toujours, et seuls les enragés qui font la course à côté des portières aperçoivent derrière les glaces son pâle et sérieux visage.

Le lendemain, sur sa demande et conformément au conseil de Wagner au sujet de l'acoustique, on laisse entrer le public à la répétition de *la Walkyrie*. De même le jour suivant, pour *Siegfried*. Pendant le *Crépuscule*, lorsque Siegfried entame son chant suprême : « Brunehilde, fiancée sainte, éveille-toi. Ouvre les yeux... » Louis se penche vers l'auteur et murmure cette parole sibylline : « Ceci, Schnorr l'a chanté avant même que vous l'ayez mis en musique. » Confondait-il les dates? Car Schnorr de Carolsfeld, l'illustre et unique Tristan, était mort en effet avant la composition du *Crépuscule*. Mais non. Ce dont Louis se souvenait — Wagner le comprit plus tard — c'est que les derniers mots du chanteur agonisant avaient été

précisément ceux-là, qu'il connaissait par le poème. Et ce roi, pour qui les morts avaient plus de présence que les vivants, savait reconnaître leur voix sous des masques.

Une heure après le tomber du rideau, il remonte dans son train spécial pour retrouver ses montagnes.

Un autre homme quittait Bayreuth à peu près en même temps que lui : Nietzsche. Souffrant dans ses nerfs de la canicule impitoyable, il était arrivé quelques jours plus tôt, frappé déjà d'une sombre inquiétude intellectuelle. Bientôt tout l'agaça : la joviale assurance de Wagner, ses discours aux artistes, sa certitude du triomphe, sa grandiloquence, cette ville oriflammée. « J'ai presque du regret, écrit-il à sa sœur. Il est insensé que je reste ici. J'ai l'effroi de chacune de ces longues soirées d'art, et je demeure... » Puis : « J'en ai complètement assez. Tout me torture ici. » Il partit donc vers une petite station balnéaire voisine. Mais il n'y tint pas et revint pour le premier cycle. C'était pis. Il tomba sur des cortèges officiels, des ovations au vieil empereur Guillaume, des fanfares militaires. Était-ce donc à cela que se réduisait la musique qu'il avait tant aimée et le tragique grec enfin ressuscité? A cette kermesse? A ces honneurs princiers? A ces beuveries d'un populaire suant qui ressemblaient aux fêtes de la victoire, d'il y a cinq ans? Son ancienne foi dans le maître protestait. Quel que soit le public, de quoi s'autorise-t-il pour juger l'œuvre? Dans cette foule vulgaire et luxueuse, il apercevait encore quelques représentants de l'élite pour qui elle avait été conçue. Mais en son fond même, n'était-elle pas trouble, avec des relents de pourriture? Il se le demandait, empli d'une angoisse qu'il sentait déjà ancienne. Et une souffrance plus profonde lui venait à la pensée de devoir peut-être non seulement renier cette œuvre, sur laquelle il avait vécu et grandi, mais encore de perdre Wagner et Cosima.

Le dernier soir, le compositeur parut sur la scène devant une foule enivrée de cette frénésie dionysiaque que Nietzsche, assurément, ne s'était pas représentée ainsi. Il prononça alors les paroles fameuses : «... Ce que j'aurais à vous dire peut se résumer en quelques mots, se formuler en un axiome. Vous venez de voir ce que nous pouvons faire; c'est à vous, main-

tenant, de le vouloir. Et si vous le voulez, nous aurons un art. » Au banquet qui s'ensuivit, il commenta ses paroles et les aggrava : « Je n'ai pas voulu dire que nous n'avions pas eu d'art jusqu'à ce jour. Mais il a manqué aux Allemands un art national, tel que le possèdent, malgré des faiblesses et des décadences passagères, les Italiens et les Français. » C'était tout le contraire de ce que pensait et voulait Nietzsche. La musique allemande n'avait-elle pas fastueusement coulé pendant tout le XVIIIe siècle? Il s'agissait d'élargir le fleuve divisé en mille ruisseaux, non de le déverser dans le lac wagnérien. C'est un « bon Européen » qu'il fallait être, selon le mot de son vocabulaire, et non un bon Allemand. Comment deux esprits droits avaient-ils pu pareillement se méconnaître! Pourtant, il voulut payer sa dette. Et malgré une contrainte insupportable, il s'obligea de rédiger son *Richard Wagner à Bayreuth.*

Mais à partir de ce temps, le philosophe sera délivré. Wagner est l'homme que Nietzsche a le plus aimé. C'est aussi celui qui l'a le plus cruellement déçu. La déception balançait cet amour illusoire. L'équilibre ainsi rétabli, Nietzsche désormais se sentira libre. Dans le cours de ce même été, il dira à ses élèves de Bâle, à propos de Socrate : « Socrate constate que la plupart des hommes, les plus grands et les plus célèbres avant tous les autres, vivent dans l'apparence et les ténèbres. Ils sont enfoncés dans l'illusion. Leur grandeur ne vaut point, car elle repose sur l'illusion et non sur le savoir... »

Une seconde fois, dans la nuit du 26 au 27 août, le train aux deux wagons s'arrête devant la même cabane de garde-voie, et Louis en descend. Il revient incognito à Bayreuth pour assister aux trois derniers jours de spectacle. Mais il n'échappe pas aux ovations, cette fois, et il lui faut, un soir, paraître au balcon de sa loge pour répondre aux vivats et aux applaudissements. Dure corvée. Il s'y soumet pour honorer Wagner. Puis, le rideau baissé sur la scène finale, il s'enfuit en maudissant les porteurs de lampions qui ont eu la fâcheuse idée de former la haie, de l'Ermitage jusqu'à son train.

Wagner aussi retombe maintenant, épuisé. Quand la cohue s'est dissipée et que les derniers artistes ont enfin quitté

Bayreuth, il s'embarque pour l'Italie. L'œuvre de sa vie est achevée. Il n'y manque plus que la gemme mystique, ce *Parsifal* auquel il travaille déjà avec une joie amère. Mais peut-être fallait-il à ce tempérament fiévreux le harcèlement continuel de l'échec.

Bientôt lui parvient à Sorrente une fâcheuse nouvelle : malgré l'afflux des visiteurs, le festival se clot sur un déficit de 150 000 marks. Tout est donc à recommencer. Qu'à cela ne tienne, il recommencera. Et déjà le petit athlète furieux se remet à sa table pour écrire au roi Louis... Mais Sa Majesté a bien autre chose en tête que les opéras de son vieil ami. Il a les siens. Et ils coûtent cher. Plus cher, cent fois, que ceux de ce troubadour. Il projette justement de construire Herrenchiemsee, le château qui symbolisera « la gloire ». Son Versailles. Et quand le secrétaire de son cabinet, s'épouvantant de cette dépense à laquelle il ne peut faire face, lève les bras au ciel et demande à quoi bon ce nouveau palais destiné comme les autres à loger des fantômes, son seigneur lui répond : « Car tel est notre bon plaisir. »

12. — LA LUNE DES APPARENCES.

Qui a beaucoup aimé, veut sa maison grande au plus comme un cœur. Pour tenir prisonniers des souvenirs hauts comme le ciel et plus colorés que tous les appels aux voyages affichés dans les gares, on se souhaite une villa de poche dont rien ne puisse jamais s'échapper. Quelque chose comme un yacht piqué dans un bois au bord de l'eau. Trois cabines vernies au ripolin. Mais que tout y soit nous-même, l'âme de notre chair, l'album de nos plaisirs passés. Le seul avenir d'un grand amour étant la mort, c'est sa tombe étroite que nous parons de roses. Laissons aux pauvres princes leurs palais sonores. Ne leur envions pas les salles où ils convoquent des fantômes, qui n'eurent jamais les battements de la vie. Ne leur disputons pas — ni à tous ceux qui les singent — leurs galeries de bustes, leurs marbres, leurs fauteuils dorés, leurs gobelins, et les trois styles des Louis de Versailles. Les amants, chargés de prodiges vécus, toujours travaillés de tendresse, jamais tués, se suffisent de l'espace qu'il faut pour étendre leur corps

près d'un autre. Œil contre œil, voilà leur horizon. Une bouche vaut toutes les musiques et un beau torse toutes les architectures.

Les châteaux de Louis II restent vides d'amour. Ce sont en général les vieux qui construisent, afin d'allonger leurs années sans chaleur. Louis XIV fait exception à la règle; mais faut-il admettre qu'il a bâti Versailles pour son seul plaisir, non pour étonner La Vallière et séduire la Montespan? Herrenchiemsee n'a même pas pour se défendre un si mince prétexte. Riche monument de l'orgueil et tout chargé des naïvetés bavaroises, cette fantastique « copie » n'assouvit en Louis que des passions froides. Il n'a ni homme ni femme à conquérir ou à garder. Simple cadeau fait à lui-même, pour se convaincre peut-être d'une puissance qu'il ne parvient plus à sentir qu'en faisant monter du sol ces palaces de milliardaires. Mais si un paysage ne se révolte pas — pas plus que ne se défend un arbre dont on scie le pied — il y a toutefois d'obscures malédictions de la nature contre ses tortionnaires. Ce grand lac de Chiemsee, son île déshonorée où éclatent les blancheurs du simili-Versailles, ces Alpes douloureuses, s'inscrivent en faux et crient leur plainte contre le Fou. Il ne les entend pas. Il n'a en tête que l'orchestration de plus en plus stridente de sa gloire dévirilisée. Qui ne peut créer, imite. Qui ne peut aimer, tourmente. Louis II inaugure à Herrenchiemsee l'ère la plus décevante de sa magnificence, comme il accède aussi à l'étage calfeutré des voluptés cruelles.

Une façade de cent trois mètres de long, percée de vingt-trois fenêtres monumentales; un escalier de trente-cinq mètres sur treize de large; une chambre à coucher de quatorze mètres et une galerie des glaces qui en compte soixante-quinze, voilà les chiffres qu'il impose à ses architectes. L'or et le marbre sont prodigués, les tableaux commandés par grosses. Il s'y voit, comme à Versailles, les quatre éléments, les quatre saisons, les quatre parties du monde, les bustes de Condé, de Turenne, de Villars et de Vauban. De plus : la Paix, la Guerre, les Arts, les Sciences, le Droit, l'Agriculture et le Commerce, la Sagesse et la Justice. Un bâtiment d'exposition. Partout, les lys de France. La galerie des glaces a dix-sept fenêtres et, se reflétant dans les miroirs, plus de deux mille chandelles.

La chambre à coucher du roi est ce qu'il a pu concevoir de plus précieux. Un seul trône : le lit, sur une estrade, entouré d'une balustrade d'or sculpté. Il est recouvert d'une broderie à laquelle vingt ouvrières vont travailler pendant sept ans. L'or rayonne de plus belle, comme le soleil de l'Autre, ou comme le trésor maudit du Nibelung. Il éblouit jusque dans la salle du Conseil, où ne s'assembleront jamais pourtant d'insignifiants bourgeois ministres. Les seuls invités du roi à Herrenchiemsee, sont mesdames de Montpensier, de la Vallière, de Montespan, Fontanges et Maintenon. Quelques artistes à l'occasion : Corneille, Racine, Molière et La Fontaine, MM. de Voltaire et de Beaumarchais, Favart, Greuze, Boucher, Delille... « Ceux-là, dit-il, font ma société la plus chère; ils viennent et disparaissent quand je le veux. » On a même garni la salle des glaces d'orangers véritables, arbres favoris de l'homme de Versailles. Louis, certain jour, cueille une orange en passant, et la trouvant attachée à sa branche par une tige de métal, il entre dans une rage énorme, la projette contre une glace en s'écriant : « Tromperie! Tromperie! » Ce qu'il veut, c'est du vrai, de l'authentique. Quand on s'appelle Ludovicus Rex, on n'a que faire de simulacres. Et, devenu méfiant, il enfonce son parapluie dans un groupe de marbre, lequel se trouve être en plâtre. Nouvelle furie. Pour se venger de telles insultes, Sa Majesté accentue la dépense en faisant planter dans le jardin à la française des milliers de tulipes, de roses, de lys et de jasmins. Il lui faut aussi son « Œil de bœuf » et sa statue équestre. Le sculpteur Perron est appelé et l'on va quérir le cheval qui porta naguère le prince enfant dans ses galopades en forêt. On le trouve au Théâtre, dont il est pensionnaire, devenu Grane en personne et coursier de la Walkyrie! C'est un brave animal, fort connu du public et qui pose avec joie. Dès qu'il arrive à l'atelier du sculpteur, ce figurant consciencieux, bien dressé par Wagner, met ses deux pieds de devant sur un trépied et ne bouge pas plus que chez le photographe. Mais si Grane est un modèle parfait, Pégase en revanche est détestable. Ses ailes ne veulent jamais tenir et il faut à la fin renoncer à les lui mettre. Quel présage! Peu importe. Ici Pégase n'est qu'un attribut, comme à Meicost-Ettal Atlas portant le monde, ou comme à Neuschwans-

tein les chevaliers. Herrenchiemsee est placé sous le signe des paons. Il y en a dans le vestibule d'entrée un groupe monumental, commandé à Paris, tout de bronze et d'argent. Le paon, tel est le symbole dernier de la solitude royale et d'une gloire parée seulement des yeux bleus et verts de la vanité.

Louis s'enchante de ces hôtes en métal. Ils lui suffisent. Qu'est-il besoin des vivants dans leurs ternes et ridicules vêtements, lorsqu'on peut se procurer à peu de frais ces courtisans en costume de gala? Car le troupeau humain lui répugne toujours davantage. Il ne reçoit même plus ses ministres et traite par lettre les affaires de l'État. Ses montagnes lui sont un continuel refuge et il habite de préférence les châlets qu'il s'est fait construire très haut, aussi loin que possible des villes. Il en sort rarement, et seulement pour ses voyages d'entrepreneur, activant les ouvriers, pressant les géomètres, demandant comme Louis XIV à quoi l'on avait travaillé depuis sa dernière venue et se faisant promettre qu'en un jour « tout l'ouvrage serait fait ». Tant de hâte pour de brèves satisfactions, car Louis II ne passa jamais à Herrenchiemsee plus de dix jours par an. Il préféra toujours ses anciennes résidences de Berg et de Hohenschwangau.

La musique et le théâtre, il les aime encore, mais ne supporte plus le public. Les lorgnettes des curieux l'exaspèrent. On entoure sa loge de rideaux. Mais cela ne suffit pas, aussi décide-t-il d'instituer, une ou deux fois par mois, des représentations dont il sera le seul spectateur. Et c'est ainsi qu'au cours de ces années une série de pièces sont jouées pour l'auditeur solitaire, le juge pointilleux, qui, du fond de sa loge de velours grenat, pèse son plaisir avec sérieux. Trois sortes d'ouvrages seulement l'intéressent : les drames de Wagner, ceux de Schiller, et les grandes machines historiques que des fabricants médiocres, mais malins, confectionnent avec les épisodes et les personnages de l'histoire de France. Louis XIV, Louis XV, Madame de Pompadour, Marie-Antoinette, l'Impératrice Joséphine, tels sont les héros dont quelques poètes besogneux savent tirer parti, certains de voir leurs œuvres montées et applaudies par cet unique claqueur. Car ce qu'il

cherche dans ces spectacles, ça n'est point l'émotion, les idées, ni même une action forte, — Wagner l'en a saturé pour jamais — c'est la vérité historique, la reconstitution d'un temps et d'un milieu. Il veut *voir* ses modèles, les entendre parler, en quelque sorte les recevoir chez lui. S'il fait jouer souvent *Lohengrin, Tannhäuser, Aïda* (avec la « Siegfried Idylle » en guise d'ouverture), *Guillaume Tell, Marie Stuart, la Pucelle d'Orléans,* ses pièces préférées sont de MM. Schneegans et Karl Heigel. Elles ont pour titres et sujets : *la Comtesse Du Barry, le Comte de Saint-Germain, Un Ministre sous Louis XV, la vieillesse d'un Grand Roi, un bal sous Louis XV, les Contes de la Reine de Navarre, la jeunesse de Louis XIV, la Duchesse de Châteauroux, l'Esther de Racine à Saint-Cyr, le Duc de Bourgogne, le Cardinal Alberoni.* On voit qu'il s'agit d'une compagnie choisie.

Pour cette *Esther à Saint-Cyr,* Sa Majesté témoigne d'une attention singulière. Sujet et caractères ont sa particulière faveur. Aussi Heigel a-t-il fait de son mieux en montrant les jeunes demoiselles de la célèbre institution allant et venant sur une scène en plein air, éclairée par des lampions et des flambeaux, tandis qu'au premier rang, sur des fauteuils dorés, sont assis le Grand Roy et ses hôtes : la reine d'Angleterre et le jeune prince de Galles. L'effet est excellent. Louis XIV se voit de profil, à la première place, puis viennent tous les courtisans par ordre de dignités, comme si M. le duc de Saint Simon lui-même avait réglé le protocole. Du moins le croit-on. Louis II paraît satisfait et envoie dire par deux fois au directeur Possart que le personnage de Louvois a sa complète approbation. Toutefois, le rideau tombé, Possart est prié par un officier d'ordonnance de ne pas rentrer chez lui encore, parce que Sa Majesté va lui fournir tout à l'heure la preuve qu'il a commis de graves erreurs de mise en scène. Et en effet, un serviteur lui apporte bientôt un gros livre français où le roi a coché certaines pages. Il en ressort clairement que les représentations raciniennes n'avaient point lieu dans le parc, mais dans le grand vestibule d'entrée de l'institution; ensuite, que Louis XIV devait être assis à droite du petit prince de Galles et à gauche de la Reine; Madame la Dauphine et le duc d'Orléans à côté de ceux-ci; les demoi-

selles de Saint-Cyr et leurs maîtresses enfin, s'étager de droite et de gauche, tandis que la cour se groupait derrière les princes. Tout est donc à reprendre, afin de parvenir à cette difficile mais essentielle ressemblance. Et le roi Louis demande au directeur un décor neuf et une disposition plus régulière pour une nouvelle représentation, qu'il fixe au surlendemain. Possart objecte que le placement exigé ne permettra plus au roi de voir le visage de Louis XIV ni celui de la reine d'Angleterre. Et à trois heures du matin il reçoit un nouveau billet l'informant qu'il est absolument indifférent à Sa Majesté de voir ou non ces figures augustes, mais qu'il lui importe avant tout de faire respecter la vérité historique.

Que d'hommes, d'argent, de soins dépensés en réalisations artistiques de qualité si fâcheuse! C'est qu'il ne s'agit plus du tout d'un art visible. La forme donnée maintenant aux choses par ses amours, n'est plus beauté que pour le seul Louis II. N'est-ce pas son droit? Et qui nous dit qu'il se soit trompé? Notre goût? Je le veux. Mais où prenons-nous qu'il est infaillible? L'idée d'insérer dans un film la poésie eût fait sourire il y a vingt ans. Aujourd'hui, cette poésie — la même qu'autrefois l'on enveloppait dans les mots — elle nous revient en vivantes images. On n'écoute plus un poète, on le regarde. Il écrit sa pensée en gestes, en mouvements du visage. Nous lisons sur l'écran le jeu secret de la vie, que nos yeux ne voyaient pas.

Ainsi de Louis le Bavarois. Il aimait le fantastique, le surchargé. Il aimait les porcelaines qui ne représentaient rien, mais dont les formes baroques agitaient en lui tout un peuple de possibilités naines. Son porte-plume, il le voulut si chargé d'ornements qu'il devenait incommode de s'en servir. Tant mieux : il n'écrirait plus. Il avait un goût prodigieux pour les broderies et se fit faire une couverture si lourdement bosselée d'or, que se coucher dessus était une sorte de supplice. Délicieux. Il affectionnait les pendules, les montres, et s'en commanda des douzaines, en onyx, en émail, en lapis, en pierreries, avec des portraits incrustés de diamants. Prétexte impérieux d'imposer à ses personnels innombrables une exactitude dont il restait seul à savourer le comique. Il aimait les statues et en plantait partout, quitte à se détourner

d'elles pour ne pas les voir. Mais en tel lieu, à telle heure, il se découvrait la tête devant un arbre. Il aimait les miroirs, les ivoires, les jades, les écailles les plus finement ciselés, et occupait ses heures à les contempler. Non point pour leur beauté, mais pour la perfection du travail, la réussite de l'ouvrier. C'est dans des objets de cette sorte qu'il touchait la vérité des choses, le contraire de la « tromperie ». Il écoutait, regardait et palpait un monde que n'éclairait plus le soleil de la raison, mais la lune des apparences. Et c'est peut-être cette autre couleur de la lumière, cet envers du jour, que l'on appelle Folie.

Attend-on d'un tel homme qu'il peuple de députés et de ministres ses salles de conseil ornées en vue d'une assemblée illustre? Les « fadaises d'état » ne méritent pas ces échos d'or, mais que le vent emporte plutôt les paroles légères des secrétaires de cabinet et celles des chefs de gouvernement. Louis reçoit ces messieurs dans ses montagnes, sur un pré, aux alentours du châlet d'un garde-chasse. Par quelque frais matin de printemps, des ordres parviennent subitement sur ces hauteurs, une table est dressée en plein air, recouverte d'un tapis de fortune; des chaises de paille sont placées au-devant. On entend bientôt les sabots des chevaux et le roi paraît, suivi de cochers et de piqueurs foulant les violettes. Ils mettent pied à terre. Le roi s'avance seul, s'assied à la table en costume de voyage, un bonnet écossais à rubans sur la tête. Les laquais s'alignent à distance, tenant les chiens en laisse, puis M. le chef de cabinet s'approche à son tour, en habit et cravate blanche, son portefeuille à la main et sous le bras son chapeau claque. Il expose les affaires courantes. Sa Majesté les discute avec âpreté, critique ou acquiesce, et appose sur les documents qu'on lui présente sa grande signature calligraphiée. Cela s'expédie en peu d'instants. Puis l'homme des bureaux s'incline et repart vers la capitale.

Le roi s'entretient alors avec son garde, s'informe des choses de la forêt, de l'hiver aux deux tiers fondu, du petit ménage qui vit ici dans la solitude, et il défend une fois de plus tout coup de feu sur les bêtes. L'idée de la mort dans ces refuges alpestres lui est abominable. Que

là-bas, dans la plaine, les hommes se détruisent et crèvent comme mouches, c'est leur affaire. Mais sur ces hauteurs où errent seuls quelques chèvrepieds gardiens de troupeaux le travail, la haine et la mort rempliraient d'une stupeur pathétique l'œil naïf de la nature. Comme, si haut, tout redevient chaste! Ces laquais qu'il se reproche maintenant de maltraiter parfois d'une cravache trop précise, quels beaux enfants fiers et sains tout de même! Beaux amis proches de son cœur. Il s'assure que la voiture ministérielle est partie pour de bon sur la route qui dégringole. Et alors une joie le soulève. Il appelle le cocher Hornig — celui qu'à Munich on nomme le chancelier, — devant tous il le tutoie, exige d'être tutoyé aussi, et veut que là, sur l'herbe, tout de suite, on joue à la bague ou à Collin Maillard. Il veut qu'on boive : et des bouteilles surgissent. Que l'on soit heureux : et les visages s'animent. Parmi ces simples, il est un simple. L'humilité s'insinue en lui comme les parfums de cette matinée de hasard, lui qui ne se lève d'ordinaire qu'au soleil couchant. Il rit, il joue avec ces garçons intimidés et brusques; il les frappe sur l'épaule, il caresse leurs mains inhabiles à la douceur. Et tout à coup s'arrête net, essuie la sueur qui perle à son front. « Moi, le roi! Est-ce possible!... »

Revenu à sa stature royale, il s'effraye devant lui-même, change de figure, et remonte à cheval suivi de cette meute encore ivre. En un instant, la cavalcade interloquée a disparu derrière les branches.

La complication en tout ceci, c'est ce *moi* sans fixité. Les hommes, pour la plupart, ont identifié leur moi, en ont repéré les écarts secrets, tiennent d'une main plus ou moins ferme la bride qui calmera ses galops. En mettant les choses au pire, ils savent qu'il existe des barrières et des garde-fous autour de la piste où piaffe leur bête. Mais pour Louis il n'y en a pas. Il caracole sur un plateau à pic au-dessus du vide. Toutes barrières abattues, rien ne le retient de sauter où le porte le hasard. Tant de liberté lui coupe les ailes. Au moment de chaque départ, il s'arrête. Car où aller et pourquoi? Il faut une volonté ou un sentiment pour orienter le plus faible désir, tout au moins un semblant d'appétit. Mais que con-

voiter lorsqu'on n'a plus faim? Ah! que les hommes ne savourent-ils leur bonheur d'être jaloux, douloureux, passionnés, nus, et tout ailés par leurs espoirs.

Louis a perdu le pouvoir d'aimer et de souffrir. La racine est partie avec le mal. Et même ses facultés d'amitié en sont épuisées, comme si cet arrachement avait entraîné tout le sol où eussent pu prospérer ces plus faibles tiges. Il a abandonné sans regret ce beau prince Paul de Tour-et-Taxis, naguère chevalier du cygne, et maintenant réfugié en Suisse sous un faux nom, bassement marié, et traînant une existence misérable. Il a lâché le baron de Hirschberg, avec qui l'on causait pourtant si bien pendant des nuits entières. Nachbaur, le chanteur, lui plaît pendant un temps. Il lui adresse quelques lettres où se retrouve comme un écho vague des exaltations passées. Puis il l'oublie. C'est le tour ensuite de plusieurs femmes. Lila de Bulyowsky, par exemple, l'actrice qui joue au théâtre les Marie Stuart et les Juliette. Pendant une saison ou deux, Louis la couvre de présents, de fleurs, et lui écrit tout un paquet de ces lettres délirantes qui sont comme la soupape par où s'échappent, de distance en distance, ses ardeurs compressées. Mais écrire suffit à les apaiser. Il signe Mortimer ou Roméo. Il joue son personnage. Il est l'acteur secret de drames passionnels où la volupté se résoud en pages d'écriture, où les caresses brûlent, mais le seul papier. Et subitement il se dégoûte d'une âme pétrissable comme la chair; d'une femme que des joies plus réelles possèdent peut-être, — ou l'ambition, — et il la rejette avec des mots insultants. Marie Dahn-Haussmann lui succède. Un noble et maternel esprit, à ce qu'il semble. Ils échangent aussi toute une série de lettres, mais plus calmes, et où s'écoute l'immense désir de cet homme de rencontrer enfin un cœur sans bassesse. Sous une forme différente, c'est encore son besoin de beauté, son élan vers l'incorruptible. Malheureusement, Marie Dahn est presque grand'mère... Cela ôte quelque chose à l'illusion. Louis fait un nouvel essai avec la cantatrice Joséphine Scheffky, dont la voix est un pur ravissement. La voix seule, car, pour le reste, cette forte personne ressemble à une servante de brasserie. Mais une voix si convaincante atteint presque aux régions de l'idéal. Le roi la fait chanter

chez lui, derrière un écran de plantes vertes. Un jour, Joséphine apporte à Louis pour sa fête un beau tapis d'Orient et, selon l'usage, accepte que la cassette royale lui en rembourse le prix. Mais cette maladroite croit pouvoir profiter des circonstances pour surcharger la note. La ruse est éventée; Louis entre dans une colère terrible et le pauvre rossignol ne perd pas seulement pour toujours son écouteur magnifique, mais jusqu'à son plumage officiel : elle est chassée du Théâtre de la Cour.

Décidément, seuls les êtres beaux de corps ou de visage ont quelque chance d'avoir l'âme belle aussi. Louis choisit maintenant ses ministres d'après leurs photographies. Mais il ne les reçoit malgré cela qu'avec une grandissante répugnance, se cache derrière un paravent pendant l'audience, ou même leur fait donner ses ordres par des billets qu'il dicte à ses domestiques. Il les relit à peine, corrige de sa main l'orthographe défectueuse, et juge qu'il est inutile de les faire recopier au net puisqu'ils portent sa signature. « Moi, le Roy », ou « Yo, el rey », en dit assez long.

Que le Parlement lui vote chaque année sa liste civile et lui fournisse les millions dont il a besoin pour construire ses châteaux, c'est tout ce qu'il demande aux législateurs. Le monde politique lui demeure complètement étranger. Sa famille aussi, du reste. Sa mère, qu'il n'a jamais aimée, il l'appelle à présent « l'épouse de mon prédécesseur, » ou bien « le colonel du 3e d'artillerie. » Son frère Otto est enfermé comme fou : à quoi bon lui rendre visite? Ses cousins et cousines ont rompu tous rapports avec lui, sauf toutefois Élisabeth d'Autriche. Mais la « colombe », devenue comme lui une perdrix des rochers, elle aussi se soustrait de plus en plus aux hommes dans les régions glacées, sans pitié et sans tendresse, où elle se réfugie. Jamais Louis n'a été si seul. Jamais cette solitude ne lui a été si nécessaire. Personne ne doit l'approcher de trop près durant ces crises, qui le chassent toujours plus haut dans ses montagnes. Ses laquais ont ordre de tenir devant lui les yeux baissés. On ne doit ni regarder, ni toucher le roi. Plus de médecin, de chirurgien, plus même de dentiste. Et qu'importe que ses dents se gâtent, se déchaussent et lui tombent de la bouche par l'abus des sucreries! La beauté

chez les princes est un luxe inutile. C'est dans le peuple seulement qu'elle est nécessaire. Mais l'Autrichienne, sur ce point, ne pensait pas comme lui. Élisabeth soignait son corps de païenne et l'assouplissait par toute sorte d'exercices. Elle regardait jaillir chaque matin, dans sa glace de la Hofburg, ses jambes d'écuyère, sa poitrine de gymnaste, ses longs bras amoureux fleuris de ses doigts nus. L'impératrice avait fait du prolongement de sa jeunesse l'une des deux tâches de sa vie. (L'autre étant de parvenir — par la connaissance la plus lucide possible — au mépris absolu de l'espèce humaine). Le Bavarois, en revanche, ne se soucie plus de sa figure ni de sa ligne. A trente-cinq ans, le voici tout épais de visage, le col puissant, les yeux noyés, et son long corps — autrefois celui d'une demoiselle — déjà monumental. Le plus élégant des dieux du Walhall wagnérien est devenu un Fafner terrible. Lorsqu'il gravit ses sentiers de montagne, le peuple dispersé des hameaux le suit de loin avec une surprise effrayée. On le regarde s'arrêter, souffler, éponger son énorme front, jeter sa tête de côté comme l'oiseau qui épie, puis repartir de son pas bizarre et théâtral.

Tout en haut du Schachen, dans les monts du Wetterstein, il s'est fait construire un triste châlet mauresque, à deux mille mètres au-dessus du niveau de la mer. Nid d'aigle où le roi vient fêter tout seul l'anniversaire de sa naissance, le 25 août. C'est là qu'un jour, Louis et l'un de ses garde-chasse causant ensemble dans le salon ouvert sur la montagne, y virent entrer un bouquetin sauvage. L'animal avança, prit peur, et fonça brusquement contre une glace, contre les sièges, les porcelaines... Le garde voulut s'élancer, mais le roi le retint; et comme le brave homme s'étonnait et demandait à son maître pourquoi il laissait le bouquetin saccager de si rares trésors : « Parce que cet animal ne ment pas », dit-il. Réponse qui dévoile dans cette âme les plus profondes fissures de la sensibilité. Comprendre les bêtes de cette manière, sans chercher à les punir pour les *dresser* ou en tirer vengeance, n'est pourtant donné qu'à ceux d'entre les hommes qui ont de l'amour une intelligence parfaite.

Seuls les humains échappaient à son imagination et lui faisaient peur. Les politiciens surtout, les démocrates, qu'il

prenait tous pour des anarchistes. Mais pas les bêtes, pas la nature. Il était l'ami des orages, de l'hiver, de la neige, de la nuit. Ses cochers et ses postillons tremblaient souvent lorsqu'il fallait atteler le traîneau de gala à une heure du matin et s'élancer sur les routes dont les traces s'effaçaient sous les flocons frais. Il n'écoutait pas leurs craintes. Assis en plein vent dans le berceau d'or empanaché de plumes d'autruche, il ne les entendait pas gémir de froid sous leurs livrées Louis XV. Il s'en trouva qui pleurèrent de douleur tout haut. Hornig et Hesselschwerdt, les deux fidèles, suppléaient aux défaillants ou chevauchaient en éclaireurs. Louis rêvait dans son paletot d'été. Il s'amusait de la lune. Il comptait les chouettes. Il tirait des plans pour un nouveau château : Falkenstein, le quatrième et dernier de sa tétralogie. Falkenstein, nid du faucon. Cela s'élèverait tout en haut d'un rocher, mêlé à lui, faisant corps avec lui, symbole gris, carré, sourd, de la solitude. Quelle splendide matière à rêverie il allait fournir encore aux artistes! Quelles musiques pour l'esprit! Mais si son ministre lui refusait les crédits? Car il faut toujours compter avec les imbéciles. Alors il mourrait, c'est bien simple. Il se tuerait. Et, de retour dans son cabinet à l'aube, il écrit au secrétaire d'état Burkel : « Si je ne puis plus bâtir, alors je ne puis plus vivre. » Il s'agit de réagir contre de si sottes pensées. Reprenant aussitôt la plume, il s'apaise en donnant des ordres : « J'entends qu'on me procure le plus tôt possible les dessins des traîneaux impériaux. » — « Envoyez-moi aussitôt des estampes montrant l'intérieur du château de Saint-Cloud. » — « La photographie de Braun d'après l'eau forte qui représente Marie-Antoinette descendant de voiture devant l'hôtel de ville étant plus petite que l'original, le photographe Albert se rendra tout de suite à Paris, chez MM. de Goncourt, pour en tirer une épreuve nouvelle de dimension authentique. »

Une des choses qui l'agacent le plus, c'est d'entendre estropier les noms ou les mots français. Il est las de sa langue, de son peuple, de cette terre trop bien connue. Parfois, la nuit, il se costume secrètement en Roi de France, sceptre en main et couronne sur la tête. Un grand projet le tourmente : celui de fonder quelque part, très loin, dans un pays de

« luxe, calme et volupté » une monarchie absolue. M. le conseiller intime von Löher est envoyé aux frais du Roi dans les contrées d'au delà des mers pour découvrir et négocier l'achat de cette Thébaïde. « Et comment la payera-t-on? » demande Hornig. Alors Louis se redresse de toute sa taille et murmure à l'oreille du chancelier-cocher un secret épouvantable : « En vendant la Bavière! »

Mais M. le conseiller von Löher, de retour de voyage, informe Sa Majesté qu'il n'a trouvé nulle part de royaume disponible.

13. — PARENTHÈSE.

Du fond de sa prison de Reading, Oscar Wilde écrivait : « Quand vous désirez réellement l'amour, vous le trouvez qui vous attend. » Il me paraît que c'est là une espérance de solitaire. Ou une parole d'artiste. L'amour n'a guère de ces complaisances, même envers les méritants ou les abandonnés. Et pourtant, il existe des énamourés de l'amour. Il en est parmi nous qui l'attendent toute leur vie. Certains possèdent le visage de l'amant, et l'amour passe devant eux sans les voir. D'autres naissent avec un cœur affamé, mais personne, jamais, ne les rassasiera. C'est le très petit nombre seulement que l'amour touche de sa main d'abord fraîche, caressante et douce comme une lèvre, puis chaude, bientôt brûlante, insupportable jusqu'à n'être plus qu'une atroce douleur. Mais pour cette étreinte, chacun est prêt à affronter n'importe quelle souffrance. Les beaux visages accepteront d'enlaidir. Les cœurs qui ont faim se jetteront sur les plus trompeuses nourritures.

C'est qu'il y a au fond de toute âme le pressentiment que la douleur seule l'éveillera à la vie, qu'elle seule est capable de notre perfection. L'amour, guetté d'abord comme un suprême plaisir, n'est bientôt que prétexte à des tourments fièrement consentis, parce qu'ils nous rachètent à nos propres yeux de la servitude du facile. Quand toute religion est perdue, toute foi impossible, tout espoir déçu, tout pouvoir épuisé, il nous reste cette vénération pour le supplice qui produit parmi les hommes les derniers miracles,

Inconsciemment ils l'honorent. Ceux-là même le recherchent qui pensent ne poursuivre que la volupté. L'impuissance véritable est de ne pouvoir supporter la douleur. Elle est plus grande que l'amour parce qu'elle contient l'amour. Ce n'est pas pour une autre raison que le Christ s'est appelé l'Homme de Douleurs. Tout homme d'amour est un homme de douleurs.

En écrivant l'histoire de Liszt, je ne vis d'abord que l'homme d'amour, un cœur naïf et enthousiaste dont la candeur même, la pureté, expliquaient le pouvoir. Mais, en enfonçant dans cette existence embroussaillée, je m'aperçus qu'elle allait tout droit vers la douleur. Liszt avançait vers elle d'un pas d'abord prudent et comme effrayé. Tant de joies fleurissaient les salles combles du succès qu'il paraissait presque imbécile de ne pas les cueillir toutes. Mais tout de suite je le voyais inquiet et jetant à la souffrance son regard inquisiteur. Déjà il s'arrêtait sur sa voie facile, obliquait vers le danger, et, enjambant les plus traîtres obstacles — la gloire et la pitié — s'élançait à la recherche de lui-même. Alors il rencontrait la douleur et ses suivantes : le sacrifice, le renoncement, l'injustice, l'incompréhension, les sarcasmes, la pauvreté. Mais il persistait. Car qui a connu la saveur de son propre sang et le sel de ses larmes n'y renonce pas aisément. Il a reconnu que le seul mystère et la vraie beauté ne sont qu'en soi-même. A partir de ce moment, Liszt devint capable de s'exprimer, d'inventer son accord, sa dissonance, d'écrire son poème. Et, parce qu'il n'y pensait pas, il nous a proposé de surcroît son exemple. Par là aussi il fut artiste et créateur. Virtuose inégalable, s'il s'était contenté d'être le premier mécanicien de son siècle, il n'eut subsisté de lui que le souvenir de l'homme d'amour, ses transcriptions et ses rhapsodies. Mais l'homme de douleur nous a légué sa Sonate et sa vie.

Examinant maintenant l'histoire de Louis II de Bavière, nous nous trouvons devant le problème exactement inverse. Toute son enfance avait mariné dans la haine. Choisi par le hasard pour porter une couronne, il n'eut d'ambition et même d'intelligence que par son imagination. Dans ce palais des miroirs, tous les paysages s'étiraient en hauteur, tous les visages en platitude. La vérité lui parut laide; la grandeur,

infiniment petite; la force, offensante; et quant à l'amour, comme personne ne lui en avait jamais montré, il l'inventa et le fit sortir tout paré de sa tête. Cela explique un peu comment cet adolescent au visage angélique s'éprit d'un vieil homme sans beauté et le combla d'une passion de vierge. Éveillé subitement, il naquit à l'amour en femme, non par les sens, mais par le rêve. Toutefois la douleur fut absente de ces noces. Et donc la volupté. Tout le renversement intellectuel qui s'ensuivit a son départ dans ce petit fait : il passa au large de la douleur. Il ne la reçut jamais. Il l'écarta de ses palais comme une intruse. L'unique guerre qu'il ait jamais conduite, fut contre elle. Aussi a-t-elle fini par tirer de lui de terribles vengeances. Il ne put jamais rien vivre jusqu'au bout, jamais rien vouloir, jamais rien accomplir. Créer lui devint par excellence l'acte contre-nature. Car pour être apte à créer, il faut savoir souffrir, fût-ce dans son amour, dans son orgueil, dans son intelligence, fût-ce de se découvrir petit. Et de tels risques, Louis ne les courut pas. Il vit partir Wagner et ne le retint pas. Il n'aima point son peuple. Il défendit mal sa couronne, et pas du tout ses amis.

Tout son pathétique, son art, son amour, fut son extraordinaire talent pour l'illusion. Il atteint par là jusqu'au génie. Ses pauvres châteaux sont de terribles drames quand on y songe. Dressés dans leurs paysages bucoliques ou menaçants, ils sont un douloureux aveu d'impuissance. Ils sont un énorme cri. Et lorsque les paysans bavarois passent auprès d'eux et les saluent, c'est peut-être parce qu'il y a tout de même quelque chose à admirer et à aimer en eux. Non leurs murs, leurs marbres ou leurs statues, mais ce que Louis lui-même n'avait pas songé qui s'y trouverait un jour : son spectre.

Si nous évoquons Elseneur et sa terrasse, le revenant que nous y voyons se promener sous un ciel d'encre, c'est Hamlet, non son père, ni le roi, ni la reine, ni Ophélie. Le fantôme de quelqu'un qui n'a rien accompli, mais dont l'âme est un *lieu* pour la pensée. Le touriste des châteaux en Bavière, est à son tour hanté par cet autre solitaire pâle, en vêtements de deuil, avec son gai chapeau tyrolien, son front génial et la tragique impuissance de son cœur. Tous les personnages de son drame, qu'il soient obscurs comme ses cochers, ou illustres

comme Wagner, Bismarck et Élisabeth d'Autriche, ont livré leur histoire. Mais le roi des jongleurs n'a rien dit. Sans doute ne vivait-il déjà plus assez parmi les hommes pour prendre la peine de s'expliquer. Il écrivait un jour à Marie Dahn : « Une éternelle énigme, voilà ce que je veux être pour moi-même et pour les autres. »

C'est un mot d'enfant — ou de comédien. De comédien qui écrit et joue sa pièce. Mais, comme le disait son cousin Hamlet de Danemark : « ... la pièce ne plut point à la foule. C'était du caviar pour la multitude... »

GUY DE POURTALÈS

(La fin dans le prochain numéro.)

L'EFFORT BULGARE DEPUIS LA GUERRE

L'émission, réalisée sous les auspices de la Société des Nations, d'un emprunt destiné à l'établissement des réfugiés bulgares venus de Macédoine, de Thrace et de Dobroudja, et le même patronage accordé récemment à un emprunt de reconstitution, ont montré que la Bulgarie avait su reconquérir, par des efforts continus et une loyauté sans défaillances, la sympathie et la confiance des grandes puissances.

On sait que, malgré les ressentiments justifiés qu'avait laissés dans les cœurs bulgares, le traité de Bucarest, en 1913, la guerre aux côtés des empires centraux avait été le fait exclusif du roi Ferdinand et du cabinet Radoslavov, désapprouvés par la grande masse du peuple. Celui-ci se trouva mis en présence d'un fait accompli, le roi et ses ministres ayant, jusqu'au dernier moment, caché la vérité au parlement et à la nation.

La première conséquence de la catastrophe fut l'abdication du roi Ferdinand et, aux élections de 1919, l'éviction presque complète du parti *libéral*, qui portait la responsabilité de la guerre. Ce furent les partis nouveaux, ceux qui jusqu'alors n'avaient jamais participé à l'exercice du pouvoir, et n'avaient, en conséquence, aucune responsabilité dans la guerre de 1915, ni même dans celle de 1912-1913, qui obtinrent la grande majorité des sièges au parlement, l'*Union des paysans* (*zemlédêltsi*), les socialistes dits *larges* et les communistes (anciens socialistes *étroits*).

Stamboliiski, chef de l'Union des paysans, qui en 1915, s'était distingué par sa vigoureuse et courageuse opposi-

tion à la politique belliqueuse de Ferdinand — opposition qu'il paya, d'ailleurs, de plusieurs années de prison, — devint, en 1919, président du Conseil.

Certes, il y a de graves reproches à faire à cet homme politique et à ses collaborateurs ainsi qu'au régime qu'ils firent régner en Bulgarie pendant près de quatre ans. Le plus sérieux est d'avoir instauré un gouvernement de classe, une véritable dictature des paysans, ne tenant compte que des intérêts de ces derniers, et agissant parfois directement contre les autres catégories sociales, commerçants, industriels, intellectuels. Une autre erreur, fut, sous le prétexte, justifié à certains égards, d'appeler au gouvernement des hommes nouveaux, de confier trop souvent des postes administratifs importants et même des portefeuilles ministériels, à des gens parfois très jeunes, d'instruction médiocre, sans expérience et sans compétence. Il en résulta des mesures inopportunes, préjudiciables même à l'avenir du pays, particulièrement sur le terrain économique et fiscal.

Pendant son passage au pouvoir, la cabinet Stamboliiski se trouva en conflit avec tous les éléments de la société : Université, clergé, barreau, commerce, industrie. Il excita ainsi, dans toutes les parties du pays, de sérieux mécontentements, et l'on ne peut pas s'étonner d'avoir vu le complot qui le renversa, le 9 juin 1923, rencontrer le concours de tous les partis, à l'exception de l'Union des Paysans, naturellement, et des communistes qui, d'ailleurs, restèrent neutres. Dans sa première composition qui subsista jusqu'en novembre 1923, le cabinet du 9 juin, présidé par le professeur Tsankov, renfermait des représentants de tous les autres partis, y compris les libéraux et les socialistes.

Mais, malgré toutes les erreurs de Stamboliiski et de ses collègues, il faut leur rendre cette justice, d'abord, d'avoir rétabli l'ordre dans le pays après les bouleversements résultant de la guerre, et, notamment, d'avoir arrêté la tentative de mouvement communiste, amorcée à la fin de 1919 par la grève des employés des chemins de fer et des télégraphes, et surtout d'avoir orienté la Bulgarie vers l'exécution loyale du traité de Neuilly et l'entente avec les Puissances occidentales.

Il y avait du mérite à adopter cette attitude car la tâche était délicate; en effet, précisément, parce qu'il avait le sentiment de n'avoir pas voulu la guerre et d'y avoir été entraîné, en quelque sorte par la force des choses et par la volonté d'un gouvernement impopulaire, le peuple bulgare ne pouvait comprendre pourquoi il avait été traité si durement, plus durement même que l'Allemagne, à laquelle on n'avait enlevé aucune possession essentielle et à laquelle on avait accordé, sur plusieurs points, des plébiscites, qui, dans la plupart des cas, lui furent favorables.

A la Bulgarie, on imposait des cessions territoriales particulièrement pénibles, soit qu'elles portassent comme pour Tsaribrod et Bossilégrad sur des districts qui faisaient partie du territoire bulgare depuis l'indépendance, soit qu'elles lui enlevassent la plus précieuse de ses conquêtes de 1913, la Thrace occidentale avec le littoral de la mer Egée. On la chargeait d'obligations financières ou matérielles au-dessus de ses moyens. On la désarmait dans des conditions qui, non seulement la laissaient sans défense en présence de voisins malintentionnés, mais ne lui permettaient pas même d'assurer l'ordre sur son propre territoire, tout en lui imposant, pour l'entretien d'une petite armée mercenaire à engagements à long terme, des dépenses considérables.

Dès la signature de la paix, le gouvernement bulgare se mit en devoir d'en exécuter les conditions, pour autant qu'elles étaient exécutables, et, là où elle ne l'étaient pas, comme dans le cas de l'indemnité dite des *réparations*, dont les annuités auraient absorbé la plus grande partie du budget des recettes, il chercha à négocier et obtint, non sans peine, car la commission interalliée montra d'abord peu de condescendance, un arrangement, qui lourd encore, permettait cependant à la Bulgarie de vivre et d'essayer de se relever par le travail.

Des négociations furent engagées successivement avec tous les créanciers d'avant ou d'après-guerre et aboutirent à des accords que le gouvernement bulgare réussit à exécuter loyalement, malgré les charges toujours croissantes qu'elles imposaient à un pays naturellement pas très riche, sans

autre fortune que son agriculture, et que cinq années de guerre presque consécutives, avaient encore appauvri.

De toutes les puissances balkaniques, la Bulgarie fut la première à reprendre le service de ses emprunts extérieurs et à régler les arriérés, coupons échus ou titres amortis, sur la base d'accords conclus avec les porteurs.

Elle fut aussi, de tous les pays vaincus, le premier et, longtemps, le seul, qui ait commencé à payer ses dettes de guerre et cela sans demander aucune aide extérieure, comme le firent l'Autriche, la Hongrie et même l'Allemagne.

En diverses circonstances, les représentants officiels des grandes puissances constatèrent la correction de l'attitude du gouvernement bulgare et les efforts faits par le pays pour l'exécution de ses engagements. Mais ces encouragements restèrent longtemps platoniques et n'eurent aucune influence sur le traitement imposé à la Bulgarie.

Puisque toutes les questions financières sont réglées, puisque les annuités des diverses dettes sont payées régulièrement, quelle utilité présente la Commission interalliée de Sofia, succursale de la Commission des réparations de Paris, institution spéciale à la Bulgarie, qui a pu rendre des services à l'origine, mais ne sert maintenant qu'à grever le budget bulgare encore que sa composition ait été très réduite?

Tandis que la Bulgarie mettait tant de bonne volonté à exécuter ses engagements, les rares dispositions des traités qui lui étaient favorables restaient lettre morte.

L'article 48 qui lui enlevait le littoral de la mer Egée lui garantissait, par contre, la liberté de ses débouchés économiques sur cette mer.

Bien que le traité de Lausanne, restituant la Thrace orientale à la Turquie, ait rendu absolument inutile l'étroit couloir que le traité de Neuilly avait enlevé à la Bulgarie et que celui de Sèvres avait cédé à la Grèce, aucune mesure pratique n'a été prévue pour assurer le débouché promis à la Bulgarie, débouché qui, pourtant, faciliterait beaucoup ses relations avec la France et l'Italie. On ne peut, en effet, considérer comme sérieux le projet cédant à bail à la Bulgarie un espace de 3 kilomètres carrés sur lequel elle devait construire à ses frais, de toutes pièces, avec ses établissements

accessoires, un port dont les relations avec l'intérieur du pays ne pourraient s'opérer qu'à travers le territoire hellénique.

Une autre question est celle des minorités ethniques auxquelles les traités garantissent, sous le contrôle de la Société des Nations, certains droits tels que l'usage de leurs langues maternelles et l'enseignement de celles-ci dans les écoles. Or, l'État Yougoslave dominé par les Serbes, nie l'existence d'une minorité bulgare en Macédoine, contrairement à l'opinion de la plupart des étrangers qui ont pu étudier et connaître la situation dans cette région, notamment des officiers français, italiens, russes, autrichiens, anglais, chargés de 1904 à 1914, de réorganiser la gendarmerie ottomane en Macédoine et au nombre desquels se trouvait l'auteur de ces lignes.

Les Grecs se sont efforcés, par tous les moyens possibles, de rendre obligatoire l'émigration *facultative* des Bulgares prévue par un accord signé à Neuilly en même temps que le traité de paix, et cela dans le but de faire de la place aux réfugiés grecs venant d'Asie Mineure.

On se rappelle que, en 1925, les représentants de la Bulgarie et de la Grèce à la Société des Nations, — ce dernier était M. Politis. — ayant signé des protocoles assurant aux minorités restant dans chacun des deux pays, le traitement prévu par les traités, le parlement bulgare ratifia promptement, et presque à l'unanimité, le protocole relatif aux Grecs de Bulgarie, tandis que la chambre hellénique, désavouant le représentant de la Grèce à Genève, refusa d'approuver l'acte qui reconnaissait les droits des Bulgares en territoire grec.

Malgré ces difficultés, sous le ministère actuel comme sous les précédents, la Bulgarie n'a pas cessé de suivre une politique de paix, cherchant, en particulier, à établir des relations cordiales, ou tout au moins, correctes, avec ses voisins qui, plus d'une fois, montrèrent peu d'empressement à accueillir ses avances.

Mais le gouvernement bulgare, surtout depuis le 9 juin 1923, eut à surmonter des obstacles très sérieux.

La Russie communiste avait espéré conquérir la Bulgarie à ses doctrines. C'eût été pour elle une précieuse acquisition,

car alors, la Roumanie, prise entre deux feux, n'eût pas tardé à succomber et de là, la contagion se serait répandue facilement dans le reste de la péninsule balkanique et dans l'Europe centrale. Les dirigeants de Moscou fondaient de grands espoirs sur le développement du régime institué par Stamboliiski. En réalité, le paysan bulgare, petit propriétaire, très attaché à sa terre, n'est pas et ne peut pas être communiste, pas plus que le paysan français, et d'autre part, le prolétariat ouvrier est très peu nombreux en Bulgarie. Malgré cela, les doctrines du parti agricole, tendant à la dictature des paysans, ouvertement hostiles à tout ce qui pouvait représenter la bourgeoisie, commerçants, industriels, intellectuels, se rapprochaient de celles des bolchevistes, et, en effet, peu de temps après la chute du ministère Stamboliiski, on vit un certain nombre de ses partisans s'allier avec les communistes pour former ce que l'on a appelé *le front unique.*

Telle fut la cause de l'insurrection qui éclata, non pas tout de suite après le 9 juin 1923, mais au mois de septembre de la même année. Il avait fallu, en effet, que les émissaires de Moscou eussent le temps de faire de la propagande, en utilisant le mécontentement produit dans une partie de la population rurale par le renversement d'un gouvernement qu'elle considérait comme exclusivement dévoué à ses intérêts.

Cette insurrection, assez violente en quelques endroits, ne fut cependant pas générale. Elle put être réprimée dès les premier jours d'octobre, mais elle l'aurait été beaucoup plus tôt, et, en conséquence, aurait causé moins de dommages, si le gouvernement avait eu à sa disposition des forces militaires plus nombreuses, et surtout la possibilité de les augmenter rapidement. Lorsque les rédacteurs du traité de Neuilly ont imposé à la Bulgarie des clauses militaires copiées sur celles du traité de Versailles, ils n'ont pas pensé que ce pays et l'Allemagne se trouvaient dans des conditions toutes différentes, et que les nécessités du maintien de l'ordre dans un pays balkanique étaient tout autres que dans un grand État de l'Europe occidentale.

Comme tout mouvement insurrectionnel, celui de sep-

tembre 1923 entraîna des répressions qui furent parfois rigoureuses mais dont le parti pris a beaucoup exagéré la violence. Dès le commencement de l'année suivante, des mesures d'amnistie furent présentées à l'Assemblée nationale qui, au cours de 1924 ne vota pas moins de trois lois tendant à effacer les conséquences pénales des troubles de l'année précédente.

On avait dû, cependant, prendre des mesures pour entraver la propagande communiste qui tendait de plus en plus à se développer, encouragée par de larges subsides venant de Russie et aidée par certains adhérents du parti paysan, qui, après le renversement de Stamboliiski s'étaient réfugiés en Serbie, d'où ils continuaient leur action, envoyant même parfois des bandes armées tenter des coups de main contre les villages voisins de la frontière. En mettant en vigueur une loi pour la *défense de l'Etat*, la Bulgarie ne faisait, d'ailleurs, qu'imiter ses voisins.

Les événements de 1925, montrèrent que les craintes suscitées par la propagande communiste n'étaient pas vaines. Au commencement du printemps, la police avait mis la main sur le projet d'une insurrection qui devait éclater le 15 avril. Il semble que, malgré cette découverte, les instigateurs du complot aient essayé de le mettre à exécution. Le 14 avril, le roi Boris fut l'objet, au cours d'une excursion dans les montagnes, à Araba-Konak, d'une attaque à laquelle il échappa par une sorte de miracle; le soir même, le général en retraite Constantin Guéorguiev, l'un des chefs du parti gouvernemental, était assassiné à Sofia, et, le surlendemain, 16 avril, pendant ses obsèques une explosion effroyable détruisait en partie la cathédrale Svéta-Nédélia, tuant plus de 120 personnes et en blessant près de 200. Par un hasard providentiel tous les ministres, dont plusieurs étaient blessés, mais peu grièvement, avaient eu la vie sauve.

L'intention des auteurs de cet horrible attentat était évidente. Ils voulaient faire disparaître d'un seul coup le gouvernement et les plus hauts fonctionnaires et profiter de la terreur et du désordre qui en résulteraient dans le pays, pour s'emparer du pouvoir et établir un régime communiste.

Plusieurs coupables ayant pu être arrêtés, les débats du

procès firent ressortir d'une façon évidente l'action de la IIIe Internationale de Moscou et celle du comité bolcheviste de Vienne, spécialement chargé de la propagande dans la péninsule balkanique.

Des mesures énergiques furent prises immédiatement par le gouvernement qui proclama l'état de siège et obtint des puissances l'autorisation d'augmenter temporairement l'armée par l'incorporation de volontaires.

Sauf quelques incidents qui survinrent immédiatement après l'explosion et qui résultaient, soit de la résistance d'individus poursuivis, soit aussi, de représailles, regrettables mais explicables, de parents des victimes contre ceux qu'ils soupçonnaient d'être les auteurs ou les complices du crime, l'ordre ne fut pas troublé.

Le peuple bulgare, en cette circonstance extraordinairement tragique, fit preuve une fois de plus, de ce bon sens, que tous ceux qui ont pu suivre de près sa vie politique et sociale se plaisent à constater.

Il devait en donner une nouvelle preuve quelques mois plus tard.

Le 19 octobre 1925, à la suite d'un incident sans gravité réelle, à la frontière gréco-bulgare de Macédoine, alors que le conflit survenu entre deux postes voisins s'apaisait de lui-même, des forces grecques importantes entraient sur le territoire bulgare, non à l'endroit où s'était produit l'incident, mais dans un secteur dont l'axe se trouvait à 20 kilomètres plus à l'est, et s'avançaient jusqu'auprès de la ville de Pétritch qu'elles commençaient à bombarder.

Le gouvernement bulgare tout en prenant les mesures de défense indispensables, à toute éventualité; prescrivait aux troupes d'éviter la lutte avec les forces grecques, et n'ayant pu s'entendre avec le gouvernement hellénique pour la solution directe du conflit, avisait aussitôt le Secrétaire général de la Société des Nations.

On peut dire que cet incident fut l'occasion du premier succès véritable de la S. d. N. et qu'il prouva l'utilité de cette institution. La demande du gouvernement bulgare ayant été reçue à Genève le 23 octobre, le Conseil de la S. d. N. se réunissait à Paris, sous la présidence de M. Briand, le

26. Le 27 au soir, il obtenait, non sans quelque résistance, l'évacuation du territoire bulgare par les troupes grecques, et le 30, il faisait connaître sa décision prescrivant l'envoi d'une commission d'enquête internationale qui devait présenter son rapport à la session de décembre du Conseil. Ainsi fut fait et le 14 décembre, le Conseil rendait sa sentence qui reconnaissait l'entière correction du gouvernement bulgare et l'obligation, pour la Grèce, de payer une indemnité de 30 millions de levs.

Ainsi par son sang-froid, sa modération, sa confiance en la Société des Nations, la Bulgarie avait remporté un succès complet. Ajoutons que, pendant ce temps le calme le plus parfait avait régné dans le pays, ce qui permit au gouvernement de lever, juste à ce moment, l'état de siège qui subsistait encore, tout au moins pour la forme, depuis l'attentat de Svéta-Nédélia.

On voit que, depuis la fin de la guerre, la vie de l'État bulgare ne s'est pas déroulée sans difficultés et sans péripéties. Et malgré tout, son peuple, peuple de paysans laborieux, travaillait et maintenait une situation économique, pas très brillante assurément, mais ayant au moins l'avantage d'une stabilité que des pays plus riches n'ont acquise qu'après bien du temps.

Jusqu'aux guerres balkaniques, la situation financière de la Bulgarie était bonne, la dette publique était peu importante, le budget modéré, la monnaie au pair. La période de guerre de 1912 et 1913 commença à détruire cet équilibre; pourtant à la fin de 1913, le *lev* (franc bulgare) était encore voisin du pair (109,7 pour 100 francs.)

La participation à la Grande Guerre et la catastrophe qui s'ensuivit amenèrent les mêmes maux qu'ailleurs : diminution de la production, inflation, énorme accroissement du prix de la vie. L'indice moyen pour les denrées de consommation usuelle qui était de 147 en 1914 (100 en août 1912), s'est élevé à 2 600 en 1921, à 4 000 en septembre 1925 et restait à 3 871 en septembre 1926. La circulation fiduciaire qui représentait 226 615 000 levs en 1914, atteignait 3 615 440 000 levs en 1921 et 4 530 296 000 en 1924. Aussi, le lev avait-il baissé rapidement et tandis qu'en 1919, un dollar valait

23 levs 42, en 1922, il en valait 149. En mars 1928, la valeur des billets en circulation n'était plus que de 3 637 millions de levs; le dollar valait 138 levs 75.

La politique économique du cabinet Stamboliiski, dirigée par des gens incompétents et influencée par des utopies, avait fortement contribué à aggraver la situation. Mais la Bulgarie a su s'arrêter sur la pente dangereuse de l'inflation et jamais le lev n'a connu la dépréciation fantastique du mark allemand ou polonais, de la couronne autrichienne et hongroise. Il a même toujours conservé une valeur sensiblement supérieure à celle du *leu* roumain, quoique la Roumanie ait beaucoup plus de ressources que la Bulgarie et n'en ait pas les charges.

A la vérité, le lev n'a pas été fortement revalorisé, mais grâce aux mesures prises pour réglementer le commerce des devises étrangères, il a pu, depuis le commencement de 1925, être stabilisé à un taux variant seulement de 138 à 139 levs pour un dollar.

A certains égards un pays presque exclusivement agricole, comme la Bulgarie, a moins souffert des conséquences de la guerre, que les pays industriels; sa grande richesse, la terre, est restée intacte, et le paysan propriétaire qui vit en grande partie des produits de son petit domaine, ressent moins que le citadin, la cherté de la vie. Mais la population rurale a aussi subi des pertes, en hommes d'abord, puis en bétail et en matériel. Non seulement une partie du cheptel a disparu pendant la guerre, sans pouvoir être remplacée, mais les cessions d'animaux imposées à la Bulgarie au titre des réparations lui ont été très préjudiciables. Aussi l'étendue des terres ensemencées et leur rendement avaient-ils beaucoup diminué. Tandis que, en 1912, la surface cultivée en céréales était de 2 551 668 hectares, donnant 26 682 914 quintaux, les chiffres correspondants en 1922 n'étaient plus que de 2 162 318 hectares et 19 055 800 quintaux. Cette diminution, il est vrai, est due en partie à la perte de la Dobroudja méridionale, que la Roumanie s'est fait céder en 1913, et qui est une région particulièrement riche en céréales, tandis que les acquisitions en Macédoine et en Thrace, à la suite de la guerre contre la Turquie, comportaient surtout des régions

montagneuses où cette culture est peu développée, à ce point que l'on doit envoyer, dans les nouveaux départements des Rodopes, des vivres de l'intérieur du pays. En 1927, la superficie cultivée en céréales a été de 2 409 113 hectares, et la production, de 25 683 891 quintaux.

A côté des céréales, d'autres cultures plus rémunératrices, ont pris une place devenue assez vite importante, celle du tabac, notamment, qui, maintenant, concurrence les céréales comme objet d'exportation, celle de la betterave sucrière, qui alimente cinq fabriques, puis dans une mesure beaucoup plus faible mais qui tend à augmenter, celle des plantes oléagineuses.

L'industrie bulgare, presque encore à l'état naissant, a fait pourtant des progrès sensibles que nous avons pu constater en visitant, à vingt-cinq ans de distance les principales villes du pays. Elle est surtout gênée par le manque de capitaux qui empêche le développement des installations et de l'outillage; puis le système étroitement protectionniste adopté par la Turquie, qui était autrefois le meilleur débouché des produits bulgares, lui a causé un grave préjudice. On espère que le traité de commerce turco-bulgare signé le 12 février dernier rétablira, au moins partiellement, l'ancien état de choses.

En présence de tous les paiements que la Bulgarie doit faire à l'étranger, la balance commerciale a une importance considérable. Malheureusement, à la suite des guerres, il a été nécessaire d'importer de grandes quantités de marchandises de toute nature, notamment des machines, de l'outillage, du matériel de chemin de fer, des instruments aratoires, etc., et, sauf en 1922, la valeur des importations a, jusqu'en 1926, dépassé celle des exportations, bien que des mesures rigoureuses aient été prises pour limiter l'entrée des objets dont l'usage n'est pas indispensable et notamment des marchandises de luxe[1]. En 1927, au contraire, la valeur des exportations a dépassé de 500 millions de levs, celle des importations.

Si le caractère principalement agricole d'un pays présente

1. Les prohibitions d'importations existant antérieurement ont été abrogées en 1926 et remplacées par des droits d'entrée élevés.

des avantages comme nous l'avons indiqué tout à l'heure, il a ce grave inconvénient de mettre toute sa vie économique à la merci d'une bonne ou d'une mauvaise récolte, et ce fait est particulièrement sensible en Bulgarie où les deux tiers, en valeur, des exportations, reposent sur les céréales et le tabac.

Et si une mauvaise récolte, comme celle de 1924, compromet l'équilibre financier, une bonne récolte ne le rétablit pas nécessairement, parce que, si elle est générale, la baisse des prix mondiaux vient entraver les opérations et diminuer les bénéfices des cultivateurs. C'est ce qui s'est produit en 1925, où en dépit d'une récolte très favorable, la chute des prix des céréales sur les marchés européens, et la mévente des tabacs ont entraîné un déséquilibre de la balance commerciale plus grand encore que l'année précédente.

En même temps qu'il obtenait la stabilisation de fait du lev et qu'il s'efforçait d'améliorer la balance commerciale en limitant les importations, en facilitant les exportations, en encourageant l'industrie, le gouvernement s'attachait à réaliser l'équilibre budgétaire. Ici la tâche était particulièrement difficile. Tout d'abord, la dévalorisation du lev qui ne représente plus que 1/27 de sa valeur or, rend extrêmement onéreux tous les achats que l'État bulgare doit faire à l'étranger. L'augmentation du prix de la vie a rendu nécessaire l'élévation des appointements des fonctionnaires et employés des services publics. Encore les crédits alloués à cet effet, quoique augmentés chaque année, restent-ils bien insuffisants, de sorte que la situation matérielle des serviteurs de l'État est toujours des plus précaires, ce qui donne lieu à bien des mécontentements. La dévalorisation augmente aussi, dans une énorme proportion, les annuités des dettes extérieures. Tout au moins, pour les emprunts d'avant-guerre, a-t-on pu obtenir, par entente avec les porteurs, certaines facilités, mais le taux du paiement par rapport à l'or augmente à chaque nouvelle convention et celle qui est entrée en vigueur le 1er avril 1927 accroîtra sensiblement le poste du budget relatif à ces paiements.

Le système du recrutement mercenaire charge très lourdement les dépenses militaires à cause des soldes élevées

qu'il faut allouer aux volontaires, le paysan bulgare étant peu porté à s'engager pour un long service, de sorte que le désarmement de la Bulgarie ne lui procure aucun allégement financier; au contraire, la petite force tolérée par le traité de Neuilly, coûte plus cher que la belle armée qui assura la victoire sur les Turcs en 1912 et 1913.

Mais c'est surtout la dette dite des *réparations* qui grève lourdement le budget bulgare et rend difficile, presque impossible, toute amélioration de la situation financière. Les auteurs du traité de Neuilly, ne semblent pas s'être bien rendu compte des possibilités de paiement d'un petit pays agricole, appauvri par cinq ans de guerre. Ils n'ont pas prévu la baisse des monnaies qui devait multiplier d'une façon incroyable les chiffres calculés en francs or.

Si l'on avait exigé le paiement des annuités prévues par le traité de Neuilly, il serait arrivé un moment où elles auraient absorbé à peu près toutes les recettes du budget bulgare. Aussi, comme nous l'avons dit, la Commission interalliée de Sofia et la Commission des Réparations de Paris, durent-elles admettre, le 21 mars 1923, une diminution importante du chiffre sur lequel doivent porter, actuellement, les paiements : 550 millions de francs or, au lieu de 2 250 000, le reste ne devant pas être réclamé et ne portant pas d'intérêt avant trente ans.

Mais là, encore, les commissions commirent une grave erreur. Les annuités furent fixées à un chiffre relativement modéré pour les dix premières années, mais ensuite elles s'élèvent rapidement. De 5 millions de francs or pour l'exercice 1923-1924 à 10 millions en 1927-1928 et jusqu'à 1931-1932, elles passent à 20 millions pour l'exercice 1932-1933, à 32 895 336 francs or pour 1933-1934 et 43 395 336 francs or à partir de 1934-1935.

La Commission des Réparations supposait évidemment que les ressources et la force contributive de la Bulgarie iraient en s'accroissant sensiblement et son change en s'améliorant. Or, ces améliorations ne se sont pas produites, et, en réalité, il était facile de le prévoir, étant donné que tout le commerce extérieur de la Bulgarie repose sur son agriculture, l'industrie ne suffisant pas même à alimenter entiè-

rement le marché intérieur. Tout ce qu'on a pu faire, sur ce terrain, a été de stabiliser le lev, et c'est déjà un résultat important. Mais il n'en reste pas moins qu'un franc or vaut 27 levs 80 et que l'on ne peut pas espérer une modification prochaine de cet état de choses.

Il est vrai que certains paiements, comme les frais d'occupation, cessent dans quelques années, mais en même temps en raison des conventions successives avec les porteurs, l'annuité des dettes extérieures d'avant-guerre augmente sensiblement, sans parler des dettes envers des créanciers privés étrangers, de la participation à la dette publique ottomane et d'autres obligations qui ne sont pas encore déterminées. Pour l'exercice 1932-1933[1] qui n'est plus bien éloigné, l'annuité de la dette des réparations représentera environ un demi-milliard de levs, car il n'est pas possible de prévoir d'ici là une amélioration très sensible du change.

Des efforts dignes d'éloge ont été faits par tous les ministères pour réduire leurs dépenses au strict nécessaire. Malgré cela le dernier budget (du 1er avril 1927 au 31 mars 1928) s'élevait en recettes et dépenses à 6 993 millions de levs, soit 251 millions de francs or. Les derniers budgets d'avant les guerres balkaniques atteignaient seulement 200 millions.

Pour les derniers exercices clos l'équilibre a été obtenu en ce qui concerne le budget ordinaire. Malheureusement, les dépenses extraordinaires, dont quelques-unes sont indispensables comme la réfection et le renouvellement des voies et du matériel de chemin de fer, la construction de nouvelles lignes destinées à mettre en valeur des régions jusqu'à présent négligées, n'ont pu, comme il aurait été normal, être assurées par des emprunts, de sorte qu'elles retombent sur le budget ordinaire qui se trouve ainsi en déficit.

Les conditions dans lesquelles, au cours des derniers exercices, s'effectue la rentrée des impôts montrent que la capacité de paiement du contribuable bulgare est arrivée à son maximum et qu'une augmentation nouvelle des dépenses, et conséquemment des impôts, est inadmissible.

En dehors des difficultés que nous avons indiquées une

1. L'année budgétaire bulgare commence le 1er avril.

circonstance particulière causait de graves soucis à la Bulgarie, l'affluence des réfugiés venant des pays voisins.

Dès les premières années de l'indépendance bulgare, les Macédoniens, dont le pays avait été compris dans la principauté de Bulgarie par le traité de San-Stéfano et replacé sous la domination directe de la Turquie par celui de Berlin, avaient commencé à émigrer en grand nombre en Bulgarie où beaucoup d'entre eux arrivèrent à occuper des situations importantes. Ce mouvement s'accentua à partir de 1893 lorsque devinrent plus actives les organisations révolutionnaires, et, comme conséquence, les répressions turques. On a compté qu'en 1905, 200 000 Macédoniens environ étaient déjà établis en Bulgarie, dont une vingtaine de mille à Sofia.

Mais c'est surtout à partir de 1913 que l'exode vers la Bulgarie atteignit son intensité maximum, lorsque la plus grande partie de la Macédoine fut donnée à la Serbie et à la Grèce par le traité de Bucarest, la Dobroudja méridionale prise par la Roumanie et lorsque, après la Grande Guerre, divers territoires bulgares furent cédés à l'État yougoslave et la Thrace occidentale remise à la Grèce. Cette dernière, ayant elle-même à recevoir un million et demi de réfugiés d'Asie Mineure, employa tous les moyens pour amener le Bulgares de la Thrace et de la Macédoine grecques à émigrer.

Ceux-ci naturellement cherchèrent un refuge en Bulgarie où, le plus souvent, ils arrivaient dénués de tout. D'après les chiffres communiqués au Bureau international du Travail en février 1926, il serait arrivé, de 1913 à 1925, 265 700 réfugiés.

Presque tous ces émigrants étaient des cultivateurs, mais un assez grand nombre ne trouvant pas à s'établir dans les villages, vinrent dans les villes où, offrant une main-d'œuvre nombreuse et à bon marché, ils exercèrent une influence fâcheuse sur les salaires et la situation des ouvriers et provoquèrent le chômage.

D'autre part, ces masses de malheureux facilement accessibles aux propagandes subversives, constituaient un danger pour l'ordre à l'intérieur et la sécurité à l'extérieur.

Malgré les efforts faits par le gouvernement bulgare, les administrations locales, et les particuliers, l'installation de

la majorité des réfugiés était misérable; elle se faisait dans des conditions hygiéniques si défavorables que sur l'ensemble, la mortalité s'élevait à 16,7 p. 100 tandis que dans quelques localités du département de Bourgas, sujettes à la malaria, elle atteignait 27 p. 100.

Cette situation avait été décrite dans des termes particulièrement énergiques et émouvants par M. Vandervelde, le ministre et leader socialiste belge. Au commencement de 1926 le Bureau international du Travail envoya deux délégués, MM. Tixier et Procter pour se rendre compte de l'influence qu'exerçait la présence des réfugiés sur les conditions du travail et les salaires. Dans un rapport adressé en février au directeur du Bureau international du Travail les délégués, après avoir signalé les efforts accomplis et les progrès réalisés par la Bulgarie dans le domaine social, notamment en ce qui concerne la législation ouvrière, examinaient les conditions possibles d'établissement des réfugiés et les dépenses nécessaires.

C'est en s'appuyant sur ce rapport que le gouvernement bulgare présenta, le 3 mai 1926, au Secrétariat général de la S. d. N. une demande tendant à obtenir l'autorisation de contracter, sous les auspices de cette haute institution un emprunt extérieur de 3 millions de livres. A la suite d'une enquête spéciale, faite sur place par un délégué de la Société des Nations, le Comité financier proposa de patronner un emprunt de 2 250 000 livres sterling qui fut, en effet, émis avec succès, à Londres et à New-York, à la fin de décembre 1926.

La bienveillance avec laquelle la demande du gouvernement bulgare a été accueillie par le Conseil de la Société des Nations et le succès définitif de l'emprunt ont causé une très vive satisfaction en Bulgarie où l'on a vu, dans ces mesures, une marque de confiance de la part du Conseil et la reconnaissance officielle des efforts faits par la Bulgarie pour mériter l'estime des puissances occidentales.

Cependant, malgré tous les efforts du peuple bulgare, malgré certaines améliorations partielles, comme la balance active du commerce extérieur, en 1927, la situation économique restait difficile et l'avis des personnalités compétentes était qu'un nouvel emprunt devenait nécessaire pour rendre

définitive la stabilisation du lev, restituer à la Banque Nationale la liberté de son crédit en remboursant les avances faites par elle à l'État, permettre l'exécution de travaux urgents, chemins de fer et routes. Une opposition très vive se manifesta contre ce projet, de la part de tous ceux qui jugeaient préférable de demander, en s'appuyant sur l'article 122 du traité de Neuilly, une diminution ou tout au moins un report des annuités de la dette des réparations. Mais le gouvernement ayant pu, à la session de mars, du Conseil de la Société des Nations, obtenir une décision favorable de ce dernier, le protocole y relatif fut approuvé par l'Assemblée nationale, le 13 avril. Le montant de l'emprunt doit être de 4 400 000 livres sterling sur lesquelles 1 250 000 seront affectées à l'amélioration des voies de communication.

La Bulgarie qui, depuis plus de deux ans, jouissait, au point de vue politique et social, d'un calme parfait, qui voyait chaque jour, son attitude loyale et pacifique mieux appréciée par les grandes puissances — le patronage de la Société des Nations accordé à deux emprunts, en est la preuve — pouvait espérer une amélioration définitive de sa situation, lorsqu'un cataclysme imprévu, d'une violence presque inouïe en Europe, est venu lui infliger de nouvelles tribulations. Les dommages causés par les tremblements de terre des 16 et 18 avril sont immenses, puisqu'ils affectent une surface égale au septième de la superficie totale du royaume et une population de près d'un demi-million d'habitants, mais leur importance relative est plus grande encore car la région sinistrée est l'une des plus peuplées et des plus riches de la Bulgarie et renferme la grande ville commerçante de Philippopoli, comptant près de 100 000 âmes, dont la grande majorité des bâtiments sont détruits ou sérieusement endommagés, et 280 localités dont 142 complètement détruites. Aussi, le président du Conseil a-t-il, le 23 mai, devant l'Assemblée nationale, évalué à 7 milliards de levs, environ 1 300 millions de francs français, les dégâts matériels, sans compter les pertes résultant de la diminution de l'activité économique, de la moins value des impôts.

Un grand mouvement de commisération et de solidarité a fait affluer vers la région sinistrée les secours du monde

entier, mais ces offrandes ne peuvent que parer aux besoins les plus urgents. C'est le trésor bulgare qui devra, en définitive, assumer la réparation des dommages. Dans les conditions actuelles, il en est évidemment incapable. Déjà, au cours des dernières négociations relatives à l'emprunt de reconstitution, une augmentation de 500 000 livres sterling destinée spécialement à la remise en état des localités sinistrées, a été admise en principe. Mais la question des réparations s'est posée, en quelque sorte d'elle-même, le gouvernement bulgare ayant eu la délicatesse de ne pas vouloir prendre d'initiative à ce sujet. Il était moralement impossible que les grandes puissances victorieuses acceptassent des millions de francs or d'un pays aussi éprouvé, et l'ajournement du prochain versement semestriel a, en effet, été admis. Cet ajournement n'est, certainement, qu'une décision provisoire. Il faudra des années pour reconstruire les maisons détruites, et pendant ce temps, les charges de la Bulgarie devront sans doute être allégées.

Jusqu'à présent ce pays a donné l'exemple d'une exactitude parfaite a remplir ses engagements de toute nature. Le moment paraît venu de lui en tenir compte, etce doit être d'autant plus facile que ce n'est pas au nom du droit qu'il le demande, mais au nom de l'humanité.

COLONEL L. LAMOUCHE

LE SORT DE POYNTON[1]

XVIII

Elle fut lente à comprendre cette nouvelle, mais quand elle l'eut comprise, elle sentit que la coupe d'amertume débordait. Ce qui l'emplissait, c'était son angoisse, dont le goût la rendit subitement malade. N'était-elle pas devenue, en cet instant, traître à son amie? La trahison lui parut encore plus grande quand elle s'aperçut que l'intention de Mrs Gereth lui rendait un magnifique hommage. Mrs Gereth avait voulu s'assurer d'elle et avait trouvé qu'il n'y avait pas de meilleur moyen que de faire un grand appel à son honneur. S'il est vrai, comme les hommes le prétendent, que le sens de l'honneur est faible chez les femmes, quelques-unes des conséquences de cet événement pourraient éclaircir la question. En tout cas, ce que Fleda comprenait, c'est qu'on s'était assuré d'elle, car la grandeur du sacrifice imposait une obligation aussi grande. C'était une corruption calculée, écrasante, étalée sous ses yeux avec ces paroles : « Voilà ce que je fais pour vous! » Ce que Fleda devait accomplir en retour n'avait pas besoin d'être expliqué. Le sentiment du peu qu'elle avait fait la fit, à ce moment, presque crier de douleur; mais son premier effort, en face du fait, fut d'étouffer ce cri devant sa compagne. Combien peu Fleda avait fait, Mrs Gereth ne le savait pas et peut-être y avait-il encore quelque moyen de retarder la découverte. De son côté à elle, Fleda avait aussi découvert quelque chose : elle savait bien qu'on la désirait, mais elle n'avait tout de même pas compris avec quelle passion. Cette

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 juillet, 1er, 15 août et 1er septembre.

magistrale et audacieuse diplomatie l'éblouissait, lui faisait perdre pied. Elle admirait le risque, risque noblement accepté par Mrs Gereth pour la misérable créature que la jeune fille, en ce moment, sentait qu'elle était. Le changement qui, sur l'heure, s'accomplit en elle, fut extraordinaire. Son sentiment sur la question des concessions fut transformé du coup. Quelques semaines auparavant, elle avait souffert du tort fait à Owen, et son cœur avait saigné devant les blessures de Poynton. Et maintenant, en apprenant que le lieu dont la désolation l'avait obsédée avait retrouvé sa splendeur, elle était aussi près de sonner l'alarme que si, du pont d'un vaisseau, elle avait vu un être aimé se jeter dans la mer. Mrs Gereth, en un éclair, était devenue une victime; la pauvre maison de Ricks avait été dépouillée en une nuit. Si le sentiment de Fleda au sujet des chers objets s'était cristallisé, ç'aurait été sous la forme d'un ordre affolé. « Arrêtez!... cela ne sert à rien; rapportez-les... il est trop tard! » Maintenant, Fleda savait vraiment ce qu'on attendait d'elle. Avoir joué cette carte, c'était pratiquement, pour Mrs Gereth, avoir gagné la partie. Et, Fleda devait bien reconnaître qu'aussi loin qu'allait la théorie, la partie était gagnée. Oui, on s'était bien assuré d'elle.

Elle ne pouvait, cependant, réussir à retarder davantage son explication. « Pourquoi, ma très chère, n'avez-vous pas attendu? Ah! pourquoi? » : si elle arrêta, sur ses lèvres, cette plainte inutile, qui sans cesse lui montait du cœur, ce fut d'abord parce que l'humilité de la reconnaissance l'aida à gagner du temps, lui permit de se montrer sincèrement trop bouleversée pour parler. Elle baisa les mains de sa compagne, lui rendit grâces, lui murmura de doux éloges entrecoupés et cependant sentit que tout cela trahissait surtout le désespoir de son cœur épuisé. Elle vit que Mrs Gereth prenait soudain conscience de ce désespoir et percevait le frémissement de sa voix sous la bravoure trompeuse des paroles d'affection.

— Allez-vous me dire, au point où nous en sommes, que vous l'avez perdu?

Le ton de cette question donna à l'idée une vraisemblance que Fleda ne put accueillir qu'avec terreur :

— Je ne sais pas, Mrs Gereth, comment le saurais-je? —

demanda-t-elle. — Je ne l'ai pas vu depuis si longtemps; comme je viens de vous le dire, je ne sais même pas où il est. Ce n'est pas du tout sa faute, — se hâta-t-elle de dire. — Il aurait été avec moi tous les jours si j'avais voulu. Mais je lui ai fait comprendre, la dernière fois, que je ne le recevrais plus avant qu'il ne puisse me prouver qu'il est complètement et définitivement relevé de sa parole. Oh! il ne le peut pas, voyez-vous, et c'est pour cela qu'il n'est pas encore revenu. Quand il reviendra, sa position sera meilleure. Il sera bouleversé par la chose splendide que vous avez faite. Je sais que vous désirez que je comprenne que vous l'avez fait pour moi autant que pour Owen, mais c'est justement cela qui le touchera le plus. Quand il le saura, — dit Fleda avec l'optimisme du désespoir, — quand il le saura....

Mais là, regrettant de s'être avancée, elle perdit tout à fait contenance. Il lui était impossible de dire ce qu'Owen ferait quand il le saurait.

Elle avait attiré Mrs Gereth sur le sofa avec le vague désir de la calmer et de gagner encore du temps, mais la grande bienfaitrice mystifiée, qui endurait cette démonstration de Fleda avec une patience de mauvais augure, était loin d'inviter aux affectueuses confidences. Fleda sentit qu'elle était en train de déguiser la situation avec de faux ornements et de créer, même pour elle, l'illusion qu'Owen dont elle disait le nom à présent simplement, doucement, pouvait entrer et les surprendre à tout moment. Dans son immense besoin d'être comprise et justifiée, elle détournait avec effroi, les yeux de tout ce qu'elle pouvait avoir à se faire pardonner. Elle pressa le bras de sa compagne comme pour l'apaiser jusqu'à ce qu'elle sût réellement; puis, au bout d'une minute, elle déversa à flots la pure essence de ce qu'elle avait appelé, en de meilleurs jours, son secret :

— Il ne faut pas croire que je ne l'aime pas. Je le lui ai dit à lui-même : je l'aime tant que je mourrais pour lui, je l'aime tant que cela est horrible. Ne me regardez donc plus comme si je n'avais pas été bonne pour lui, comme si je n'avais pas été aussi tendre que s'il allait mourir et que seule ma tendresse eût pu le sauver. Regardez-moi comme si vous me croyiez, comme si vous sentiez ce que j'ai traversé. Chère Mrs Gereth,

je baiserais le sol sur lequel il marche. Je n'ai plus un lambeau d'orgueil; j'en avais autrefois, mais il a disparu. Je veux que vous constatiez vous-même que j'ai été humiliée autant qu'une jeune fille peut l'être. C'est bien fait pour moi — dit Fleda en riant — puisque j'ai été avec vous si orgueilleuse et désagréable. L'autre jour, chez Maggie, après qu'il fut parti, j'ai pensé à vous. Je ne sais pas jusqu'où les jeunes filles peuvent aller; mais s'il ne sait pas qu'il n'y a pas en moi un atome qui ne lui appartienne...

Fleda, comme si elle ne pouvait achever sa pensée, la condensa en un soupir; retenant Mrs Gereth par le regard de ses yeux dilatés, elle semblait sonder l'effet de ses paroles.

— Cela est idiot, — dit-elle avec un sourire fatigué, — cela est si étrange que j'en suis presque fâchée et le plus étrange de tout est que cela n'est même pas du bonheur. C'est du chagrin, depuis le début... depuis le début, c'est de l'amertume et une sorte de crainte. Vous ne lui faites pas non plus justice; il est charmant, je vous assure qu'il est charmant. Il est beaucoup plus intelligent qu'il ne le montre... avec ses façons timides, il est étonnant. Vous m'avez dit à Ricks que vous vouliez que je me laisse aller, et je suis allée assez loin pour découvrir cela et bien d'autres choses délicieuses en lui. Vous me direz que je me fais pire que je ne suis, — dit la jeune fille qui, à mesure qu'elle parlait, sentait, par l'attitude de sa compagne, que celle-ci voyait dans ses discours de l'exaltation incohérente ou peut-être même de la franche impudence. Se noircir faisait partie de sa justification, mais elle comprit tout d'un coup, qu'un tel tableau de son extravagance impliquait un manque de galanterie de la part du jeune homme. — Ce que vous pensez m'est bien indifférent, — déclara-t-elle, — parce qu'Owen me voit comme je suis. Il est si bon que cela compense tout.

Cet essai de plaisanterie tomba à faux. Le silence d'une minute avec lequel son adversaire accueillit ce plaidoyer agité, lui rappela qu'elle était encore sur la simple défensive.

— Fait-il partie de sa bonté de ne jamais venir auprès de vous? — demanda enfin Mrs Gereth. — Fait-il partie de sa bonté de vous avoir laissé sans une indication sur l'endroit où il est?

Elle se leva du lieu où Fleda l'avait tenue assise; elle semblait trôner majestueusement, au milieu de ses droits offensés :

— Fait-il partie de sa bonté qu'après avoir travaillé, comme je l'ai fait pendant six jours, moi-même, de mes faibles mains, que je n'ai pas épargnées, pour me dépouiller, en votre faveur, à tel point que je puis dire qu'il ne me reste que ce que j'ai sur le dos... fait-il partie de sa bonté que vous ne puissiez même pas me le montrer?

Il y avait, dans ces paroles, un hautain mépris qui englobait Owen tout aussi bien, et Fleda vit la futilité de son essai de défense. Elle se leva du sofa avec l'humiliation de s'être mise à genoux inutilement. Cette gêne ne dura d'ailleurs qu'un moment; un mouvement passionné de loyauté envers l'absent l'emporta. Elle pouvait supporter, pour elle-même, le mépris de Mrs Gereth; mais pour l'épargner à la chère innocence du fils, elle déclara, si soudainement que ce fut comme un geste menaçant :

— Ne le blâmez pas... non pas lui; il ferait tout au monde pour moi. C'est moi, — dit Fleda avec ardeur, — c'est moi qui l'ai renvoyé à Mona; je l'ai fait partir, je l'ai mis à la porte; j'ai refusé de lui répondre tant qu'il ne pourrait pas m'aborder librement.

Mrs Gereth prit l'air indigné qu'elle aurait eu devant un grossier dégât matériel :

— Librement? Librement?

— Je vous l'ai déjà tant expliqué. Il faut que j'aie la preuve, en noir sur blanc, comme vous diriez, qu'elle a renoncé à lui.

— Alors, vous croyez qu'il ment quand il vous dit qu'il a retrouvé sa liberté?

Fleda hésita un moment, puis s'écria avec une espèce de sombre orgueil.

— Il m'aime assez pour n'importe quoi.

— Pour n'importe quoi, probablement, sauf pour agir comme un homme et imposer sa raison et sa volonté à votre incroyable folie. Pour n'importe quoi, sauf pour mettre fin, comme tout homme digne de ce nom l'aurait fait, à votre systématique, à votre idiote obstination. Qui êtes-vous, après tout, ma chère, j'aimerais à le savoir, pour qu'un homme qui

vous offre ce qu'Owen vous apporte soit accueilli par ces incroyables exigences, soit tenu à tant d'extraordinaires précautions envers vos chers petits scrupules?

Son ressentiment atteignait une singulière insolence que Fleda reçut en plein visage et qui, pour le moment au moins, eut la force terrible et vengeresse de lui montrer un côté brillant de la vérité. Elle vit en un clin d'œil l'éblouissante beauté des possibilités perdues.

— Je ne sais que penser de lui, — continua Mrs Gereth; — je ne sais quel nom lui donner. Je suis si honteuse que j'ose à peine parler de lui, même à vous. En vérité, je suis si honteuse de vous deux que je sais à peine où décemment poser mes yeux.

Elle s'arrêta pour donner à Fleda le temps de bien apprécier cette forte remarque, puis elle s'écria :

— Il faut qu'il soit la veulerie même pour ne pas vous avoir prise par le bras et conduite à la mairie.

Fleda songea; sa belle imagination le lui permettait, même au moment où sa joue brûlait comme sous un soufflet :

— A la mairie?

— Ç'aurait été la seule chose immédiate, sensée et convenable. Avec un grain de bon sens, vous l'auriez senti tous les deux. J'aurais trouvé un moyen de m'emparer de vous, si j'avais été ce qu'Owen devrait être, comprenez-vous. J'aurais réglé l'affaire d'abord; le reste serait venu quand vous auriez voulu. Grands dieux, mon enfant, votre rôle était de vous présenter à moi comme une femme dûment mariée. On ne sait pas à qui l'on parle en s'adressant à vous et vous devez m'excuser si je vous dis que vous m'êtes réellement désagréable à voir telle que vous êtes. Autrement, nous aurions pu causer et Owen, s'il avait eu le moindre bon sens aurait fait la nique à votre délicatesse.

A ces paroles cinglantes, Fleda frémit, comme si, d'une danse de tziganes le trémoussement du tambourin était parvenu jusqu'à elle. Sa tête tourna et elle sentit ses pieds agités d'une frénésie subite. Et pourtant son émotion fut faiblement exprimée par les plates paroles qu'elle s'entendit prononcer :

— Je veux bien aller tout de suite à la mairie!

— Tout de suite? — Avec un accent magnifique Mrs Gereth proféra ces syllabes. — Et je vous prie, qui vous y conduira?

Fleda eut un pâle sourire et sa compagne continua :

— Est-ce que véritablement vous ne savez pas où le trouver?

La mine découragée de Fleda parut l'irriter; elle fit un geste bref et impérieux.

— Trouvez-le moi, sotte... trouvez-le moi!

— Qu'attendez-vous de lui? — dit Fleda, — quand vous avez pour nous de tels sentiments?

— Ce que je sens ne vous regarde pas, et ce que je dis quand je suis en colère ne vous regarde pas non plus! — ajouta Mrs. Gereth d'une manière encore plus tranchante. — Naturellement, je tiens à vous deux, misérables, sinon je ne souffrirais pas comme je le fais. Ce que j'attends de lui, c'est qu'il vous emmène; ce que j'attends de vous est de venir avec moi le chercher.

Elle regarda dans la chambre comme si, dans sa hâte fiévreuse, elle voulait attraper un manteau; elle courut vers la fenêtre comme pour arrêter une voiture; elle donnait une demi-heure pour boucler l'affaire. Déjà chapeautée, elle avait saisi son manteau sur le divan; elle l'enfilait brusquement en revenant vers Fleda :

— Trouvez-le, trouvez-le, — répétait-elle, — venez tout de suite avec moi pour essayer, au moins, de l'atteindre!

— Comment puis-je l'atteindre? Il reviendra quand il sera prêt, — répliqua Fleda.

Mrs Gereth se retourna brusquement.

— Prêt à quoi? Prêt à me voir ruinée sans rime ni raison?

Fleda se tut; le pire était qu'il y avait entre elles une idée inexprimée. Aucune des deux n'osait la formuler, mais elle passa dans le ton de la jeune fille quand elle répondit enfin, avec une grande douceur :

— Ne soyez pas dure avec moi, je suis très malheureuse.

Ces mots produisirent une visible impression sur Mrs Gereth qui détourna le visage et jeta par la fenêtre un regard qui semblait suivre la longue caravane de ses trésors. Fleda comprit qu'elle la voyait se dérouler dans l'avenue de Poynton.

Fleda avait, en vérité, la même vision; si bien qu'après un peu de temps, ce qu'elle put dire de plus consolant fut ceci :

— Je ne vois pas du tout pourquoi vous admettez si vite qu'il soit comme vous le dites, perdu.

Mrs Gereth continuait à regarder fixement par la fenêtre et son calme montrait qu'elle réussissait un peu à se dominer.

— S'il n'est pas perdu, pourquoi êtes-vous malheureuse?

— Je suis malheureuse parce que je vous torture, et que vous ne me comprenez pas.

— Non, Fleda, je ne vous comprends pas, — dit Mrs Gereth se retournant enfin vers elle. — Je ne vous comprends pas du tout, et c'est comme si, Owen et vous, étiez d'une autre race, d'un autre sang. Je crois être, devant vous, une personne d'un autre âge, sans détours, ni scrupules. Mais vous devez me prendre comme je suis, puisqu'il y a tant à prendre avec moi!

Elle parlait, maintenant que sa colère était tombée, d'un ton sec et fatigué.

— Il aurait mieux valu pour moi ne jamais vous avoir connue, — poursuivit-elle, — et surtout ne pas avoir eu pour vous une telle toquade. Mais ceci, aussi, était inévitable! Tout, je pense, est inévitable. Vous avez de la raideur dans votre pauvreté, malgré vos jolies manières; oui, vous êtes affreusement trompeuse. J'espère que vous sentez quelle concession je vous fais en reconnaissant l'indépendance de votre caractère. C'est votre goût si pur qui a tout fait,... votre enthousiasme pour ces maudites vanités. Vous avez montré à leur sujet plus d'intelligence que tous ceux que j'avais rencontrés jusqu'ici et à cela il m'était simplement impossible de résister. Eh bien, — conclut la pauvre femme après un silence, — vous voyez où cela nous a menées!

— Si vous allez le chercher vous-même, j'attendrai ici, — dit Fleda.

Mrs Gereth, boutonnant son manteau, parut réfléchir un moment.

— A son cercle, voulez-vous dire?

— N'est-ce pas là qu'il descend quand il est en ville? Il n'a pas en ce moment d'autre adresse à Londres, — dit Fleda, — c'est là où on lui écrit.

— Comment diable le saurais-je, avec les relations que j'ai avec lui? — demanda Mrs Gereth.

— Les miennes n'ont pas été tout à fait aussi mauvaises, — dit Fleda avec un sourire désolé. Puis elle ajouta : « Son silence, le silence de Mona, notre ignorance complète, ne sont-ce pas là les choses sur lesquelles vous fondiez, à Poynton et à Ricks, l'assurance que tout était fini entre eux? »

Mrs Gereth répondit sans entrain :

— Oui, mais vous ne m'aviez pas dit que vous ne pourriez rien inventer de mieux, comme vous dites, que de le renvoyer à Mona.

— Ah! mais vous avez appris, d'autre part, ce que vous ne saviez pas. Vous avez appris par la visite de Mrs Brigstock qu'il m'aime.

Fleda était en train de se servir des arguments optimistes qu'elle rejetait auparavant. En fait, son terrain de réfutation avait complètement changé.

— Vous me plongez dans la stupéfaction, — répondit Mrs Gereth, — et vous me terrifiez en même temps. Ce que vous racontez d'Owen est inconcevable et cependant je ne sais pas à quoi m'en tenir. Il vous aime, paraît-il, et pourtant vous me dites dans la même phrase que rien n'est plus vraisemblable que sa présence, ces jours-ci, à Waterbath. Excusez-moi si je suis trop stupide pour voir mon chemin dans ces ténèbres. S'il est à Waterbath, il ne vous aime pas. S'il vous aime, il n'est pas à Waterbath.

— Alors, où est-il? — gémit avec désespoir la pauvre Fleda.

Elle se ressaisit cependant, elle fit de son mieux pour être courageuse et lucide. Elle réussit à prendre un air d'assurance et à dire :

— Vous simplifiez beaucoup trop. Vous l'avez toujours fait et vous continuerez. La vie est beaucoup plus embrouillée que vous ne l'avez, je crois, jamais compris. Et vous y allez à grands coups de ciseaux, — finit par crier Fleda, — vous coupez, vous rognez, comme si vous étiez l'une des Parques. Si Owen est à Waterbath, c'est pour en finir.

Mrs Gereth secoua la tête lentement et dit avec sévérité :

— Vous ne croyez pas un mot de ce que vous dites. Je vous ai fait peur comme vous m'avez fait peur : vous êtes en train

de siffler dans l'obscurité pour soutenir notre courage. Oui, certainement, je simplifie, si c'est simplifier que de ne pouvoir comprendre la folie d'une passion qui farcit la tête d'un jeune imbécile avec des idées de sacrifices épouvantables, monstrueux, et des barrières de croquemitaine. Je ne peux que répéter que vous me dépassez. Votre entêtement est une chose à faire hurler.

Cependant la voix de la pauvre femme se brisa, elle hésita longuement, puis continua, forte de l'austère victoire de sa volonté.

— Je ne vous en reparlerai plus jamais! Owen, j'arrive juste à le comprendre, Owen est un imbécile. Owen est un imbécile.

Elle répéta cette conclusion avec un calme tragique, regardant fixement Fleda dans les yeux.

— Je ne sais pas pourquoi vous masquez si bien le fait qu'il est d'une faiblesse répugnante.

Fleda hésita, à la fin, elle baissa les yeux devant le regard de sa compagne.

— Parce que je l'aime. C'est parce qu'il est faible qu'il a besoin de moi, — ajouta-t-elle.

— C'était pour la même raison que son père, dont il est le portrait, avait besoin de moi. Et je n'ai pas failli à son père, — dit Mrs Gereth.

Elle donna un moment à Fleda pour bien apprécier cette remarque. Après quoi, elle poursuivit :

— Mona Brigstock n'est pas faible; elle est plus forte que vous.

— Je n'ai jamais pensé qu'elle fût faible, — répondit Fleda.

Elle regarda vaguement dans la chambre, occupée d'un nouvel objet : elle cherchait son parapluie.

— Je vous avais bien dit de vous laisser aller, mais il est assez clair que vous ne l'avez pas fait, certainement, — déclara Mrs Gereth. — Si Mona le tient...

Fleda avait trouvé ce qu'elle cherchait; son interlocutrice s'arrêta :

— Si Mona le tient? — demanda la jeune fille, en roulant son parapluie.

— Eh bien, — dit Mrs Gereth sur un ton pénétré, — il est assez clair qu'elle n'a pas hésité.

— A se laisser aller?

— A se laisser aller.

Mrs Gereth parlait comme si elle voyait tous les détails.

Fleda sentit l'intonation et acheva ses préparatifs; puis elle alla vers la porte et l'ouvrit :

— Nous allons le chercher ensemble, — dit-elle à son amie, qui resta un moment à étudier son visage. — On sait peut-être quelque chose de lui chez le colonel.

— Nous allons y aller. — Mrs Gereth avait pris ses gants et son porte-monnaie. — Mais, la première chose, — continua-t-elle, — est de télégraphier à Poynton.

— Pourquoi pas tout de suite à Waterbath? — demanda Fleda.

Sa compagne hésita :

— En votre nom?

— En mon nom. J'ai vu un bureau au coin de la rue.

Tandis que Fleda tenait la porte ouverte, Mrs Gereth mettait ses gants.

— Pardonnez-moi, — dit-elle alors. — Embrassez-moi, — ajouta-t-elle.

Fleda, sur le seuil, l'embrassa. Et elles sortirent ensemble.

XIX

Ce fut au bureau du coin que, pour ne pas perdre de temps, Fleda écrivit son télégramme — en silence, sous l'œil de Mrs Gereth à qui elle le tendit sans rien dire. *Je vous envoie ceci à Waterbath, pensant que vous y êtes peut-être, pour vous demander de venir.* Mrs Gereth le garda un moment, le lut plus d'une fois; puis, sans le lâcher, regardant sa compagne, sembla réfléchir. Un peu de bienveillance commençait à luire dans son regard; Fleda comprit que c'était, en récompense de sa soumission complète, un léger relâchement de sévérité.

— Ne serait-il peut-être pas mieux, après tout, — demanda-t-elle, — de tâcher d'abord de savoir où il est.

— Pourquoi? Ce sera toujours autant de fait, — dit Fleda. — Bien que je sois pauvre, — ajouta-t-elle en souriant, — je ne regarderai pas au shilling.

— C'est moi qui le donnerai, — dit Mrs Gereth.

Fleda l'arrêta.

— Non, non, je suis superstitieuse.

— Superstitieuse?

— Pour réussir, tout doit venir de moi.

— Ah! si cela doit nous faire réussir!

Mrs Gereth reprit son shilling, mais garda encore le télégramme.

— Comme il n'est probablement pas là...

— S'il se trouvait qu'il n'y fût pas, — interrompit Fleda, — il n'y aura pas de mal.

— S'il se trouvait qu'il n'y fût pas, — s'exclama Mrs Gereth, — Mon Dieu comme vous y allez!

— J'envisage seulement le pire. Les Brigstock feront suivre tous les télégrammes.

— Ils liront celui-ci d'abord.

— Ils le liront?

— Mona, certainement. Elle l'ouvrira pour le faire contrôler, et elle le gardera comme une preuve de votre impudence.

— Qu'est-ce que cela fait? — demanda Fleda.

— Cela ne vous fait rien qu'elle le voie?

Fleda, comme distraite et pensive, secoua la tête.

— Tout m'est égal.

— Alors, tout est parfait, — dit Mrs Gereth, comme si elle avait seulement désiré montrer une parfaite prudence.

Elle s'adoucit encore, mais elle avait un autre point à éclaircir.

— Pourquoi avez-vous donné, pour la réponse, l'adresse de votre sœur?

— Parce que s'il vient à moi, c'est là qu'il doit me trouver. Si ce télégramme part, — dit Fleda, — je retournerai ce soir chez Maggie.

Mrs Gereth sembla surprise de ces paroles. Mais elle venait évidemment d'acquérir quelque expérience de ces décisions bizarres, nées de sentiments bizarres. Elle se résigna, mais tourna encore un moment le papier entre ses doigts. Elle semblait hésiter, puis déclara :

— Vous ne pourriez pas, alors, si je vous laisse partir, envoyer un message un peu plus énergique?

Fleda lui adressa un pâle sourire.

— Il viendra s'il le peut.

Mrs Gereth comprit tout le sens de cette phrase; avec décision, elle passa le télégramme au guichet. Mais elle saisit vivement une autre feuille et rédigea un autre message encore plus décisif.

— De ma part, celui-ci, — dit-elle à Fleda quand elle eut fini, — pour le toucher à Poynton, s'il est possible. Voulez-vous le lire?

Fleda se détourna :

— Non, merci.

— Il est plus énergique que le vôtre.

— Cela m'est égal, — dit Fleda, en se dirigeant vers la porte.

Mrs. Gereth ayant payé ce second télégramme, la rejoignit et elles se firent conduire, toutes deux, au cercle d'Owen, où Mrs Gereth, seule, descendit de voiture. Fleda, par la vitre du cab, suivit sa courte conversation avec le portier et accueillit en silence, à son retour, la nouvelle que l'on n'avait pas vu Owen depuis quinze jours et qu'on lui gardait ses lettres. Tels avaient été ses ordres : il y avait une douzaine de lettres qui l'attendaient. Le portier ne savait pas autre chose. On pouvait aller voir chez le colonel Gereth, mais Fleda refusa de s'associer à cette enquête, et son amie dut reconnaître qu'il leur serait désagréable à toutes deux de publier jusqu'aux extrémités de la famille qu'elles avaient perdu la confiance du maître de Poynton. Mrs Gereth était remontée en voiture, et s'immobilisait à la porte du cercle, en songeant à la patience dont elles allaient avoir besoin. Les yeux de Fleda se posaient sur les passants qui, dans la grande rue hostile, lui semblaient des pantins tirés par des ficelles. Le cocher leur cria enfin, par l'ouverture du haut :

— Où est-ce que vous allez spécialement, les petites dames?

Fleda décida :

— A Euston, s'il vous plaît.

— Vous ne voulez pas attendre que nous apprenions quelque chose, — demanda Mrs Gereth.

— Dans tous les cas il faut que je m'en aille. — Elle continua, tandis que le cab se mettait en route : — Mais il n'est pas nécessaire que je vous traîne avec moi à la gare.

Mrs Gereth, après un moment de silence, répliqua sèchement :

— Sornettes!

Malgré ce mouvement de brusquerie, elles étaient maintenant presque dans le même état de calme craintif, calme qui se manifestait surtout par le sentiment irrésistible de n'avoir plus rien à dire. Ce qui les occupait, c'était l'inexprimé — la chose dont elles avaient parlé et reparlé pendant plus d'une heure sans oser la nommer. Elles arrivèrent beaucoup trop tôt pour le train de Fleda et eurent à attendre une longue demi-heure. Fleda ne suggéra plus à Mrs Gereth de partir; leur silence, les minutes qui s'écoulaient reformaient un lien entre elles. Elles parcoururent lentement le long trottoir gris, et bientôt Mrs Gereth chercha le bras de Fleda sur lequel elle s'appuya lourdement.

Fleda savait qu'il n'était pas difficile, pour chacune d'elles, de savoir à quoi pensait sa compagne, car elles avaient, en commun, deux visions alternées, dont l'une, par moments, les faisait s'arrêter toutes deux, d'un même mouvement. Cette vision-là était permanente; l'autre remplissait quelquefois presque tout le champ de leur conscience, puis était rejetée à l'arrière-plan. L'image d'Owen et de Mona s'illuminait dans l'obscurité, puis disparaissait, mais de Poynton restauré émanait une lumière fixe et brillante. C'était la splendeur de jadis; les objets d'autrefois avaient repris leurs places. Les longs voyages qu'ils avaient fait, le dernier déplacement dont ils venaient d'être l'objet voilà les pensées qui les faisaient par moments s'arrêter. Plusieurs fois, Fleda parla et demanda comment telle ou telle difficulté avait été résolue. Mrs Gereth répondait avec une morne clarté. Elle savait, naturellement, mieux que personne que ce qu'elle entreprenait finissait toujours par réussir. Elle reconnut, audacieusement, en ce lieu, qu'elle possédait une sorte d'insolence de la volonté, et Fleda — diminuée, effacée — continuant son enquête, écoutant de longues réponses, offrant toujours le support de son bras, — se troublait à l'idée que cette femme était grande.

— Vous voulez dire tout, à la lettre, jusqu'à la plus petite miniature sur le plus petit écusson?

— Je veux dire tout à la lettre. Parcourez le catalogue.

Fleda se répéta la liste tout en continuant leur marche; elle n'avait pas besoin du catalogue. A la fin, elle parla encore une fois :

— Même la croix de Malte?

— Même la croix de Malte. Pourquoi pas cet objet comme les autres? surtout parce que je savais combien vous l'aimiez.

Après un dernier intervalle, la jeune fille s'écria :

— Mais la fatigue, l'épuisement d'un tel exploit! Je vous fais aller et venir quand vous devez être prête à tomber.

— Je suis très fatiguée. — Il y eut quelque chose de tragique dans son long hochement de tête. — Je ne pourrais pas recommencer.

— Je ne crois pas qu'ils l'accepteraient une autre fois.

— C'est une autre question. Ils l'accepteraient si je pouvais le faire. Il n'y aura pas eu, cette fois-ci non plus, une cassure ou une égratignure. Mais je suis trop fatiguée... je me sens presque indifférente.

— Asseyez-vous, alors, jusqu'à ce que je parte, — dit Fleda, — nous allons chercher un banc.

— Non, c'est d'eux que je suis fatiguée, et non de vous. Mais la fatigue n'est rien. L'idée pour laquelle on travaille vous tient debout. Pour vous, je le pourrais... je le peux encore. Tout cela n'aura rien été, si elle n'est pas là-bas.

Ces paroles provoquaient une question, mais pour la poser, la voix manqua d'abord à Fleda : c'était l'idée qui, tout le temps, avait été entre elles, présente, inexprimée, obsédante. Enfin, elle retrouva son souffle pour dire :

— Et si elle y est, si elle est déjà là-bas?

La réponse de Mrs Gereth se fit aussi attendre; puis, quand elle vint, exprimée par des yeux aussi bien que par des lèvres qui remuaient à peine, elle fut d'une indulgence inattendue :

— Ce sera très dur.

Ce fut tout, ce fut d'une simplicité poignante. Le train que Fleda devait prendre était formé; la jeune fille l'embrassa comme pour un adieu définitif. Mrs Gereth accepta le baiser, puis après un peu de temps, déclara :

— Si nous avons perdu....

— Si nous avons perdu? — répéta Fleda comme Mrs Gereth s'arrêtait.

— Vous viendrez tout de même à l'étranger avec moi.

— Si vous avez besoin de moi, cela me semblera très singulier. Mais tout ce que vous demanderez, tout ce que vous désirerez, je le ferai toujours.

— J'aurai besoin de votre compagnie, — dit Mrs Gereth.

Fleda se demanda un instant si ce n'était pas la demande en bonne forme d'une soumission pénitente, d'une reddition qui serait, dans son humilité parfaite, une longue expiation. Mais rien de la froideur d'une rancune latente ne fut sensible dans la manière dont Mrs Gereth poursuivit :

— Nous pourrons toujours, au cours des années, en parler ensemble.

— Parler des chers objets?

Fleda avait choisi un compartiment de troisième classe; elle resta un moment sur le quai regardant une grosse femme avec un panier qui venait de s'installer à sa place.

— Jamais! — s'écria-t-elle.

Elle entra dans la voiture et deux hommes avec des sacs et des valises montèrent immédiatement après elle, obstruant si longtemps la porte et la fenêtre que, quand elle put regarder de nouveau, Mrs Gereth était partie.

XX

Aucune réponse à son télégramme n'arriva chez sa sœur; la fin de cette journée et la suivante tout entière s'écoulèrent, sans un mot d'Owen ni de sa mère. Mais, à son infini soulagement, elle se trouvait libérée de tout contact immédiat avec l'indécision et elle sentait, avec surprise, que rien ne trahissait son agitation, aux yeux de Maggie et de son beau-frère, ni même aux siens propres. Cette agitation avait un rythme aussi agile et rapide que les révolutions d'une toupie : elle savait bien qu'elle tournait, mais elle tournait si vite qu'elle ne se sentait pas bouger. Son émotion occupait dans son âme une demeure dont elle avait clos les portes pour tout le jour n'y laissant même pas entrer sa conscience; peut-être aurait-elle entendu quelque chose si elle avait mis l'oreille à la cloison. Mais elle

avait convié sa patience à se tenir avec elle dans une chambre silencieuse et froide, qui donnait dans une direction opposée. Elle avait ainsi réalisé un équilibre qu'il lui aurait été difficile de qualifier; les mots d'indifférence, de résignation, de désespoir, appartenaient à un langage oublié. Le temps même ne semblait pas long, car les différentes étapes de la journée étaient occupées à revivre la dernière entrevue qu'elle avait eue avec Mrs Gereth. Le détail de ce spectacle occupait toute la scène. La partie de son malheur à laquelle elle pouvait penser, c'était la restauration de la splendeur de Poynton. C'était la beauté qu'elle aimait, qu'elle avait perdue, par tonnes, et qui, chargée sur des grands camions était rentrée saine et sauve, au logis. Cette perte était un gain pour la mémoire et pour le cœur; c'était à elle que les choses aimées semblaient revenues; leur compagnie peuplait sa solitude et l'évocation de leur beauté, dans cette crise, rendait invisible le pauvre acajou de Maggie. C'était réellement sa passion éteinte qui se ranimait et, en même temps, une immense approbation du premier jugement que Mrs Gereth avait porté sur elle. Elle aussi, elle le sentait, appartenait à ce culte, et comme tous les apôtres, elle était capable d'adorer même dans le désert. Non, elle n'avait pas besoin de catalogue pour compter les trophées; la revue qu'elle en faisait, à des kilomètres de distance, était complète. Ainsi, elle vivait encore avec eux, et elle pensait à eux sans la moindre idée de possession. Ils n'étaient à personne — trop fiers, au rebours des animaux grossiers et des hommes, pour être réduits à un sort si mesquin. C'était Poynton qui leur appartenait; ils avaient tout simplement retrouvé leur bien. Et la joie de cette réunion était la source de la paix étrange dans laquelle la jeune fille était submergée.

Mais elle fut rompue, cette paix, le troisième jour, par l'arrivée d'un télégramme de Mrs Gereth : *Serai avec vous à* 11 *h.* 30. *Ne m'attendez pas à la gare.* Fleda médita ce message, et elle avait assez d'expérience pour ne pas désobéir à cet ordre. Elle n'avait qu'une heure pour en trouver le sens et cette heure fut plus longue que toutes les journées précédentes. Maggie, qui s'était pliée à ses commodités, le jour où Owen était venu, se montra dans la circonstance présente

un prodige de délicatesse. Elle se confirmait chaque jour dans l'opinion, en dépit des assurances de sa sœur, que la grandeur des Gereth créait à Fleda plus de chagrins que d'avantages, et intriguée et mortifiée, elle avait pris à cœur de donner un exemple de cette distinction de nature, peut-être plus véritable, qui caractérisait la maison des Vetch. Elle n'était pas, comme la pauvre Fleda, aux ordres de chacun, et la visiteuse ne s'apercevrait de sa présence qu'autant que la préparation du déjeuner l'exigerait. Maggie expliqua à sa sœur qu'elle avait trouvé convenable de déterminer son mari à demeurer, lui aussi, invisible. En conséquence, Fleda attendit seule l'objet de tant d'embarras, et l'attente se prolongea encore un peu après le moment où à 11 h. 30 la porte fut ouverte. Mrs Gereth était là, debout, avec un visage où tout était écrit, mais pas une parole ne lui échappa avant le départ de la servante; l'attention de celle-ci s'étant tout de suite portée sur le store de la fenêtre qu'elle se mit à arranger, elle contribuait, en s'affairant, à rendre le silence plus lourd et dut se retirer, cependant, avec une mine stupéfaite, avant qu'il eût été rompu.

— Il l'a fait, — dit Mrs Gereth, promenant un regard furtif, mais non aveugle, autour d'elle et se faisant, sans y penser, une opinion sur les quelques objets que contenait la pièce.

Fleda, de son côté, en silence, remarqua combien il était caractéristique qu'elle eût regardé les meubles de Maggie avant la sœur de Maggie. La jeune fille comprit et d'abord n'eut rien à dire; elle se tut encore pendant que Mrs Gereth choisissait avec hésitation un siège moins abominable que celui qui se trouvait près d'elle. Sur le sofa, près de la fenêtre, la pauvre femme montra enfin sur son visage vieilli l'œuvre des deux jours précédents. Ses yeux finirent par rencontrer ceux de Fleda :

— Tout est fini.

— Ils sont mariés?

— Ils le sont.

Fleda s'avança sur le sofa, cédant au désir de s'asseoir à côté d'elle; puis elle s'arrêta devant Mrs Gereth qui levait un visage gris et comme mort. Ce n'était plus qu'une vieille femme fatiguée, les mains vides sur les genoux.

— Je n'ai rien appris, — dit Fleda. — Je n'ai pas eu de réponse.

— C'est la seule réponse. C'est la réponse à tout.

Fleda comprit et ses yeux fixèrent une minute quelque chose de lointain au-dessus de la tête de sa compagne.

— Il n'était pas à Waterbath; Mrs Brigstock a sans doute lu votre télégramme et l'aura gardé. Mais le mien, celui de Poynton, amena quelque chose : « Nous sommes ici. Que voulez-vous? »

Mrs Gereth s'arrêta, comme si la voix lui manquait; sur quoi Fleda se laissa tomber sur le sofa et fit le geste de lui prendre la main. Ce geste resta sans réponse : il ne pouvait pas y avoir d'atténuation. Fleda attendit; elles se regardaient comme des étrangères.

— J'avais besoin d'y aller, — continua alors Mrs Gereth. — Eh bien, j'y suis allée.

Tout l'effort de la jeune fille, en cet instant, ne visait qu'à une chose : témoigner du détachement en parlant, comme si l'affaire avait concerné Owen et sa mère, et pas du tout elle-même. Elle fit entrer quelque chose de cet effort dans la manière compatissante dont elle demanda :

— Hier matin?

— Hier matin. Je l'ai vu.

Fleda hésita :

— Et elle, l'avez-vous vue?

— Non. Dieu soit loué!

Fleda posa sa main sur le bras de Mrs Gereth qui ne prit pas garde à ce geste, vaguement consolant :

— Et c'est seulement pour m'informer que vous avez fait ce misérable voyage. Je ne mérite pas cette attention.

— Nous sommes ensemble, ensemble, — dit Mrs Gereth. Elle avait un air découragé, et ses yeux s'attachaient, presque sans la voir, sur une grande horloge hollandaise, ancienne mais ordinaire, que Maggie avait reçue en cadeau de noces et qui faisait ressortir la nudité de la pièce.

— Nous sommes ensemble, ensemble, — répéta machinalement Mrs Gereth. — C'est tout ce que nous avons, tout ce que nous sommes maintenant.

Ces paroles éveillèrent chez Fleda la vision soudaine d'une

petite maison vide, à Ricks — c'était peut-être là aussi ce que voyait sa compagne dans le cadran de l'horloge arrêtée. Mais on devinait qu'elle l'acceptait sans aucune amertume : elle avait touché le fond de sa douleur, pendant ces heures affreuses de Londres. Même sa colère l'avait quittée et sa résignation ajoutait à la force avec laquelle elle symbolisait la vanité définitive des choses.

Fleda était si loin de désirer un triomphe qu'elle aurait été parfaitement honteuse d'avoir à parler pour elle-même. Mais il y avait cependant une chose qu'il était impossible de ne pas dire :

— Qu'il l'ait fait et qu'il n'ait pas pu ne pas le faire, montre combien j'avais raison.

Elle définissait ainsi, une fois pour toutes, son attitude, et elle semblait parler à sa pensée; puis, après un peu de temps, elle ajouta très doucement pour Mrs Gereth :

— C'est-à-dire que cela montre qu'il était lié à elle par une obligation qu'il n'aurait jamais pu honorablement briser, quel que pût être son désir.

Inerte et désolée, Mrs Gereth la regarda :

— Quelle sorte d'obligation voyez-vous là? Une obligation pareille ne dure pas une heure entre un homme et une femme, quand il y a de la haine d'un côté. Il a fini par la détester et il la déteste maintenant plus que jamais.

— Vous l'a-t-il dit? — demanda Fleda.

— Non, il ne m'a dit que la grande nigauderie qu'il avait faite. Je ne l'ai vu que trois minutes.

Elle se tut de nouveau et Fleda, évoquant une lugubre image de cette entrevue, resta quelque temps sans parler.

— Vous voulez donc faire croire que cela ne vous fait rien? — demanda Mrs Gereth.

— J'essaye de ne pas penser à moi.

— Alors, si c'est à Owen, comment pouvez-vous supporter cette fin?

Fleda, triste et soumise, baissa la tête; des larmes tardives s'amassèrent dans ses yeux.

— Je ne peux pas... je ne comprends pas... je ne comprends pas! — s'écria-t-elle.

— Moi, je comprends. — Mrs Gereth regarda fixement le

sol. — Il n'existait pas d'obligation quand vous l'avez vu pour la dernière fois... Quand, la haïssant comme il le faisait, vous l'avez jeté dans ses bras.

— S'il y est allé, — demanda Fleda, — cela ne prouve-t-il pas absolument qu'il s'en reconnaissait une?

— Quelle folie! vous savez ce que je pense de lui.

Fleda le savait; elle ne désirait pas provoquer un nouveau jugement. Mrs Gereth déclara, ce fut son seul et bien faible accès de colère, qu'il était trop honteusement mou, pour mériter le nom d'homme. Fleda s'en moquait : c'était sa faiblesse qu'elle aimait en lui.

— Il avait d'étranges façons de vous plaire, — continua son amie. — Aucune obligation n'existait jusqu'à l'autre jour, où la situation changea soudainement.

Fleda fut surprise :

— L'autre jour?

— Mona vint à savoir, je ne sais comment, mais elle le sut, que les meubles que je renvoyais commençaient à arriver à Poynton. Je les avais envoyés pour vous, mais c'est elle que j'ai touchée.

Mrs Gereth s'arrêta. Fleda, attentive, ne put que recevoir silencieusement le coup droit et dur.

— Ils étaient revenus et cela l'a décidée.

— A quoi?

— A agir, à trouver des moyens?

— A trouver des moyens? — répéta Fleda.

— Je ne peux pas vous dire lesquels, mais ils furent puissants. Elle sut les trouver.

Fleda reçut avec le même stoïcisme, cette froide et puissante allusion à la personne qui n'avait pas su trouver. Mais cela l'obligea à réfléchir et sa pensée se formula dans cette simple question, pleine d'ironie inconsciente :

— Mona?

Mrs Gereth haussa les épaules.

— Elle a fait ce que vous n'avez pas voulu faire!

Le visage de Fleda s'assombrissait de douleur et les mains vides de son amie ne lui présentaient pas de baume consolateur.

— Cela ne peut s'être passé qu'ainsi. Il n'y a pas d'autre

explication de cette sottise. Puis on s'est hâté. Avant qu'il ait pu se retourner, il était marié.

Fleda, comme un enfant attentif qui aurait retenu son souffle, laissa échapper un soupir :

— A cet endroit dont vous m'avez parlé à Londres...

— A la mairie, comme un vulgaire couple d'athées.

La jeune fille hésita.

— Que disent les gens? le monde, je veux dire.

— Rien, parce que personne ne le sait. Ils devaient se marier le 17, à l'église de Waterbath. On est un peu préparé à apprendre la nouvelle. On y verra un coup de diplomatie, un mouvement stratégique, un tour que l'on m'aura joué. On sait qu'il y avait eu du grabuge avec moi.

Fleda était intriguée :

— On le sait sûrement à Poynton, — objecta-t-elle, — si elle y est, comme vous le dites.

— Elle y a été avant-hier pour quelques heures seulement. Ils se sont rencontrés à Londres et sont allés voir les meubles.

Fleda se rappela que Mona ne les avait vus qu'une fois.

— Les avez-vous vus? — hasarda-t-elle.

— Oui, tous.

— Tous en bon état?

— Dans un état parfait. Rien n'est plus beau qu'eux, — dit Mrs Gereth.

A ces paroles, sa compagne lui prit la main et la baisa comme elle avait fait à Londres.

— Mona revint le soir, elle n'était pas là hier. Owen est resté, — ajouta-t-elle.

Fleda fut étonnée :

— Alors, elle ne vivra pas là-bas?

— Si fait, mais pas avant le mariage officiel.

Mrs Gereth sembla rêver, puis elle dit :

— Elle vivra là-bas, seule.

— Seule?

— Elle aura Poynton tout entier pour elle.

— Il ne vivra pas avec elle?

— Jamais! Mais elle est tout de même sa femme et vous ne l'êtes pas, — dit Mrs Gereth en se levant. — Notre chance unique est qu'elle peut mourir.

Fleda sembla réfléchir : elle appréciait ce généreux usage du pluriel.

— Mona ne mourra pas, répondit-elle.

— Mais moi, je mourrai, grâce à Dieu! Jusqu'alors, — et disant ces mots, pour la première fois, Mrs Gereth lui tendit la main — ne m'abandonnez pas.

Fleda lui prit la main et cette étreinte renouvela la promesse déjà donnée. Elle ne dit rien, mais son silence fut une acceptation aussi solennelle que les vœux d'une religieuse. Un moment après une pensée lui vint :

— Je ne veux pas vous séparer de votre fils.

Mrs Gereth eut un petit rire sec.

— Vous êtes prodigieuse! Mais comment seriez-vous moins gênante? Owen et moi... elle ne finit pas sa phrase.

— Tel est peut-être le sentiment que vous concevez maintenant à son égard, — dit Fleda, — mais après ce qui s'est passé, pourquoi, lui, demeurerait-il hostile?

Mrs Gereth hésita.

— Comment savez-vous ce qui est arrivé? Vous ne savez pas ce que je lui ai dit.

— Hier?

— Oui, hier.

Elles se regardèrent longuement et profondément. Puis, comme Mrs Gereth semblait prête à reprendre la parole, la jeune fille ferma les yeux et fit un geste énergique de protestation :

— Ne me dites rien!

— Mon Dieu, comme vous l'aimez! — s'étonna tristement Mrs Gereth.

Ce fut, pour Fleda, le choc qui fit déborder la coupe. Elle prit un moment, comme un enfant qui a besoin d'une minute pour comprendre qu'il s'est fait mal, puis, s'affaissant sur le sofa, elle fondit en larmes. Ce furent de longs sanglots, impossibles à dominer. Mrs Gereth, debout, la regarda d'abord avec un air d'indifférence, puis elle s'abandonna à côté d'elle. Mrs Gereth, sans bruit, versait de lourdes larmes.

XXI

On croirait être à Waterbath — mais, après tout, nous en sommes toutes deux responsables. Ces mots faisaient partie d'une lettre que Mrs Gereth, de Ricks défiguré, écrivait, avant le 17, pour indiquer à Fleda le jour où l'on attendait sa seconde visite. *Je ne serai pas avant longtemps,* continuait l'épître, *capable de recevoir quelqu'un qui pourrait aimer cet endroit, qui essayerait de me le faire aimer et de m'apaiser; mais il y aura toujours des choses que nous pourrons, vous et moi, détester ensemble, car vous êtes la seule personne qui comprenne suffisamment. Vous ne comprenez pas tout, mais de toutes mes relations, vous êtes de beaucoup la moins stupide. Pour l'action, vous ne valez rien; mais l'action est finie pour moi, pour toujours, et vous aurez le grand mérite de savoir à quoi je pense, quand je garderai un silence bourru. Sans m'égaler à vous, je crois que je saurai aussi quelles seront vos pensées. De plus, dans la nudité de mes quatre murs, vous serez, à tout le moins, un meuble. Vous le savez, je vous ai toujours considéré un peu dans ce sens — vous êtes une de mes meilleures trouvailles. Donc, si possible, soyez ici le* 15.

La situation de « meuble » était une de celles que Fleda pouvait accepter sans scrupules; elle ne demandait même pas à tenir le haut de la liste. Le message la soulagea. Quelque chose restait donc encore à son amie, si le sentiment de la propriété n'était pas détruit. Quelque chose à détester, à détester convenablement, ce n'était pas le complet dénuement vers lequel elle avait cru voir, après leur dernière entrevue, Mrs Gereth s'acheminer. Elle se rappelait si bien que, dans l'état où elle l'avait vu la première fois, elle avait elle-même aimé vraiment ce refuge de Ricks, et elle se demandait maintenant si le tact, pour lequel on la félicitait, n'avait pas agi en lui faisant cacher sa sympathie pour cette simple maison... Elle était honteuse, à présent, d'une telle dissimulation et elle décida que si cette heureuse impression renaissait à Ricks, elle le dirait à sa compagne sans réserve. Oui, elle était capable d'aller jusque-là, d'autant plus que le courage de son hôtesse semblait, au moins la deuxième fois, avoir entièrement défailli. Les trois minutes de conversation avec Owen avaient mis fin

à tout projet de voyage, et, après l'heure lamentable passée chez Maggie, elle avait, comme un grand oiseau blessé, repris en gémissant un vol plein d'angoisse, vers le nid qu'elle savait vide. Fleda, ce jour-là, avait ardemment offert de retourner avec elle, mais Mrs Gereth, malgré sa théorie du lien formé par leur chagrin commun, avait même refusé de se laisser accompagner à la gare, sentant probablement qu'il y avait un peu d'abjection dans son découragement, et tenant presque avec colère, comme si elle ressentait une sorte de honte, à ne pas être surveillée. Elle avait seulement dit à Fleda qu'elle rentrerait à Ricks ce soir-là, et la jeune fille avait vécu, les jours suivants, avec l'affreuse image de la situation et de la douleur de Mrs Gereth, là-bas. Par moments elle avait tendu son esprit comme pour saisir un cri de douleur assez violent pour arriver de si loin. Mais le premier signe avait été une note, à la fin de la semaine, annonçant sans commentaire, que le projet de voyage avait été abandonné. *Il m'est revenu indirectement, mais par une voie qui semble sûre, qu'ils vont partir... pour un temps indéterminé. Cela règle tout. Je reste où je suis; et dès que je me serai retournée, je vous ferai signe.* La seconde lettre était arrivée huit jours plus tard et, le 15, Fleda partait pour Ricks.

Elle éprouva, à son arrivée, une surprise presque aussi violente que la première fois. Les éléments étaient différents, mais l'effet fut le même : elle s'arrêta sur le sol, stupéfaite, ravie du tableau qui était pourtant le plus modeste coup de baguette de Mrs. Gereth. Intriguée et sincère, elle passa rapidement de chambre en chambre et s'écria, avant même de s'asseoir : « Vous pouvez me mettre à la porte, chère amie, mais il n'y a pas une femme en Angleterre qui ne considérerait comme un privilège de vivre ici. » Mrs Gereth fut aussi sincère dans sa stupéfaction qu'elle l'avait été autrefois dans son calme affecté. Elle regarda les quelques morceaux de bois — ce fut plus tard son expression — qu'elle avait réunis, puis son amie, fixement, comme pour dépister une plaisanterie cruelle. Le cœur de la jeune fille bondit, car cet étonnement lui laissait la porte ouverte. Mrs Gereth ne se rendait pas compte de son œuvre; elle ne comprenait pas le moins du monde ce qu'elle avait fait, et comme Fleda pouvait le

lui faire sentir, Fleda devenait subitement la personne compétente. C'était, en ce moment, une position magnifique, d'où elle aurait tout dominé si elle n'avait pas eu en face d'elle la forte présence d'une idée d'art :

— Où avez-vous pu dénicher tant de belles choses?

— De belles choses?

Mrs Gereth regarda encore les pauvres étoffes blanchies, usées et les gracieux meubles fuselés.

— Ce sont les horreurs qui étaient là, les misérables meubles de la vieille demoiselle.

— La vieille tante, la chère vieille tante, la plus délicieuse vieille fille du monde. Je croyais que vous vous étiez débarrassée de la vieille tante.

— Je l'avais empilée dans la grange, je l'avais mise au rancart pour être vendue, ce qu'heureusement je n'ai eu ni le temps, ni la liberté d'esprit nécessaire pour mener à bout. Et dans ma misère, je l'ai tout simplement repêchée.

— Dans votre misère, vous en avez tout simplement fait quelque chose d'exquis.

Fleda jouait le jeu le plus hardi et comme Mrs Gereth, pour défier sa gaieté, jetait de nouveau un regard morne sur les meubles de la pièce, elle s'abandonna à un ravissement qui n'était pas forcé.

— Eh bien, si j'en ai fait quelque chose, c'est exactement avec quatre morceaux de bois. L'inventaire le dit littéralement, — dit Mrs Gereth.

— S'il y en avait davantage, ce serait trop pour donner l'impression dans laquelle réside la moitié de la beauté, l'impression, pour ainsi dire, de quelque chose de rêvé et de manqué, d'une chose éprouvée, abandonnée, délaissée, en un mot la poésie de ce que l'on sent avoir passé, — acheva Fleda avec une triomphante habileté. — Ah! il y a ici quelque chose qui ne sera jamais dans l'inventaire.

— Et avez-vous, par hasard, le pouvoir de lui donner un nom?

Le visage de Mrs Gereth s'éclairait d'une faible lueur d'amusement en se voyant aux pieds de son élève.

— Je peux lui en donner une douzaine. C'est une sorte de quatrième dimension. C'est une présence, un parfum, un

attouchement. C'est une âme, une histoire, une vie. Il y a ici tellement plus que vous et moi. En réalité, nous sommes trois.

— Oh! si vous comptez les fantômes!

— Naturellement, je compte les fantômes. Il me semble que les fantômes comptent double : pour ce qu'ils étaient, et pour ce qu'ils sont. En un certain sens, il n'y avait pas de fantômes à Poynton, — continua Fleda. — C'était le seul défaut.

Mrs Gereth réfléchissait et semblait s'adapter à la belle gaieté de la jeune fille.

— Poynton était trop magnifiquement heureux.

— Poynton était trop magnifiquement heureux, — fut l'écho rapide de Fleda.

— Mais il s'est corrigé maintenant, — ajouta sa compagne.

— Oui, désormais, il y aura un fantôme ou deux.

Mrs Gereth réfléchit encore; elle trouvait que sa jeune amie avait de l'imagination :

— Mais elle ne les verra pas.

— Non, elle ne les verra pas. — Puis Fleda ajouta : — Je veux dire que si la chère personne qui nous occupe a jamais eu un grand chagrin accepté, je sais qu'elle a eu un chagrin, cela se respire ici!...

Elle s'était arrêtée un instant. Mrs Gereth la reprit :

— Eh bien, si elle a eu un chagrin?

Fleda hésitait encore :

— Eh bien, il fut pire que le vôtre.

Mrs Gereth réfléchit :

— Très probablement. — Puis elle hésita aussi : — Mais la question est de savoir s'il fut pire que le vôtre.

— Le mien? — dit Fleda vaguement.

— Précisément, le vôtre.

Notre jeune amie sourit alors :

— Oui, plus grand, parce qu'il fut une déception. Elle avait été si certaine.

— Je comprends. Et vous n'avez jamais été certaine?

— Jamais. De plus, je suis heureuse, — dit Fleda.

Mrs Gereth la regarda un moment :

— Sotte! — dit-elle tranquillement en s'éloignant d'elle.

Cela fut bref, et cependant représentait une part considérable de la base de leur nouvelle vie.

Le 18, le Morning Post donna enfin une nouvelle précise, un rapide compte rendu du mariage de M. Owen Gereth, de Poynton et de miss Mona Brigstock, de Waterbath, daté de la résidence des parents de la fiancée. Il y avait eu deux ecclésiastiques et six demoiselles d'honneur et, comme le dit ensuite Mrs Gereth, une centaine de vieux tableaux et un train spécial. Le caractère de la cérémonie montrait assez que les préparatifs étaient terminés depuis des semaines. L'heureux couple, disait-on, venait de se mettre en route pour le fameux château de Mrs Gereth, unique pour ses collections d'art. Les journaux, les lettres, fruits du premier courrier de Londres, avaient été apportés à la maîtresse de Ricks dans le jardin, où elle resta longtemps après les avoir reçus. Fleda se tint à l'écart; elle savait ce qui avait dû arriver car de l'une des fenêtres, elle vit Mrs Gereth droite sur sa chaise, l'œil fixe, l'air étrange, le journal déplié tombé à terre, les lettres non ouvertes sur les genoux. A la fin de la matinée, elle disparut et passa le reste du jour dans sa chambre. Cela rappela à Fleda, qui avait ramassé le journal, l'après-midi où, des mois auparavant, Owen était venu à Poynton pour annoncer ses fiançailles. Le silence de la maison était du moins semblable, et aussi l'attente de la jeune fille et sa silencieuse rêverie pendant des heures : il y avait en réalité une différence assez grande, que sa compagne, avec égards, reconnaissait peut-être par son absence. Ce fut en tout cas l'intention que Fleda, pieusement heureuse d'être seule, voulut y voir. La seule allusion que fit Mrs Gereth le jour suivant au sujet de leurs pensées tint dans une remarque admirative sur le fait que le pas tranquille de Mona ne s'était jamais vraiment ralenti.

Fleda acquiesça sans réserves.

— J'ai dit que notre amie désincarnée avait souffert ici en proportion de sa certitude. Mais ce n'est pas toujours une cause de souffrance. Voilà Mona qui a toujours été certaine!

— Elle était certaine de vous, — répliqua Mrs Gereth.

Mais ceci ne diminua pas la satisfaction que ressentit Fleda d'avoir montré avec quelle sérénité et quelle lucidité elle pouvait parler.

XXII

Ses nouveaux rapports avec son étonnante amie avaient, cependant, commencé par s'édifier presque entièrement sur des brèches. Quelque chose s'était effondré entièrement et le problème que le temps résoudrait était de savoir si le changement en ferait des étrangères ou des compagnes de chaîne. Fleda se demandait comment Mrs Gereth pouvait ne pas la détester : peut-être un tel exploit laissait-il peu de marge pour de futurs accidents. La constatation qui s'imposait, à présent, avec évidence était que, même dans sa situation diminuée, la dame de Ricks était supérieure à ses torts. Quant à la jeune fille, elle avait décidé que ses sentiments ne devaient pas entrer en ligne de compte. C'était sa fierté qu'ils n'eussent encore jamais émergé de la retraite où, après la visite de son amie chez sa sœur, nous les avons vus se précipiter. Ils étaient tous là, entassés, les sympathies avec les antipathies, les souvenirs avec les inquiétudes — et, pour ne pas penser à eux, elle avait l'excellente raison d'être trop occupée par le présent. Le présent n'était pas qu'Owen Gereth eût accepté son devoir là où elle le lui avait montré; c'était le dénuement de sa mère qui demandait toutes les richesses que l'objet de ses bienfaits pouvait fournir. Il y eut des moments pendant le mois qui suivit où Mrs Gereth lui parut vieillir et faiblir et par suite devenir facile à amuser.

Le journal de Londres apporta à la fin du mois une autre nouvelle : « Mr and Mrs Owen Gereth, qui viennent de passer une semaine à Londres, partent ce matin pour Paris. » Elles n'en dirent rien jusqu'au soir, et aucune parole n'aurait certainement été prononcée sur ce sujet, si Mrs Gereth n'avait pas éclaté à brûle-pourpoint :

— Vous ne compreniez pas, l'autre jour, pourquoi j'avais déclaré avec tant d'assurance qu'il ne vivrait pas avec elle. Il semble bien vivre avec elle.

— C'est évidemment la seule chose convenable qu'il puisse faire.

— Ils me dépassent;... j'y renonce, — dit Mrs Gereth.

— Moi, non, je n'y ai jamais renoncé, — répliqua Fleda.

— Que faites-vous alors de son aversion pour elle?

— Oh! elle l'a dissipée.

Mrs Gereth ne dit rien pendant une minute.

— Vos expressions sont étonnantes! — s'écria-t-elle simplement.

Mais Fleda continua à jeter la lumière; elle jouissait, une fois de plus, de sa belle maîtrise du sujet :

— Je crois que, quand vous êtes venue me voir chez Maggie, vous imaginiez trop de choses, vous aviez trop d'idées.

— Vous n'en aviez aucune, — dit Mrs Gereth, — vous étiez complètement désorientée.

— Oui, je ne comprenais pas tout à fait — mais je crois que je comprends maintenant. Le cas est simple et assez logique. Mona est une personne que l'échec abat et qui s'épanouit et rayonne avec le succès. Il y avait une chose qu'elle voulait à toutes forces, qu'elle voulait coûte que coûte : le château tel qu'elle l'avait vu.

— Elle ne l'a jamais vu, elle ne l'a jamais regardé, — s'exclama Mrs Gereth.

— Elle ne regarde pas avec ses yeux, elle regarde avec ses oreilles. A sa manière, elle l'avait compris; elle sut, elle sentit qu'on y avait touché. Cela, probablement, lui fit prendre une attitude qui fut extrêmement désagréable. Mais l'attitude ne dura que tant que la raison qui l'expliquait subsista.

— Continuez; je peux, à présent, supporter cela, — dit Mrs Gereth.

Sa compagne s'était à peine arrêtée.

— Je sais que vous le pouvez; sinon je ne songerais pas à vous en parler. Quand cette contrariété fut éloignée, son charme naturel s'affirma de nouveau.

— Son charme naturel! — Mrs Gereth put tout juste articuler ces mots.

— Il est très grand, tout le monde le dit; il doit y avoir quelque chose de vrai. Il a opéré, comme il avait opéré précédemment. Il n'y a pas besoin d'imaginer quelque chose de monstrueux. Sa bonne humeur reparue, sa beauté splendide, le cœur généreux et impressionnable de Mr Gereth sont des arguments suffisants. Un beau soleil brillant se leva pour lui.

— Et sa grande et belle passion pour une autre personne

disparut. Votre explication serait certainement parfaite, s'il ne vous avait pas aimée.

Fleda resta un moment silencieuse.

— Et qu'en savez-vous? M'aimait-il?

— Je sais ce que Mrs Brigstock elle-même m'a dit.

— Vous n'avez jamais de toute votre vie accepté son témoignage sur aucun autre sujet.

— Et le vôtre alors? — demanda Mrs Gereth. — Ne m'avez-vous pas dit, de vos propres lèvres, qu'il vous aimait?

Fleda pâlit, cependant elle regarda sa compagne en face et sourit :

— Vous confondez, Mrs Gereth, vous brouillez les choses. Je vous ai dit seulement, de mes propres lèvres, que c'était moi qui l'aimais.

Ce fut sans doute pour réfuter ces paroles (qui, au moment même ne suscitèrent qu'une étrange et inutile rêverie) que Mrs Gereth dit à Fleda, un ou deux jours plus tard :

— Ne croyez pas que je serai émue le moins du monde, si je suis ici pour le voir quand il viendra faire devant vous amende honorable.

— Il ne fera pas cela, — répliqua le jeune fille. Puis elle ajouta, en souriant : — Mais s'il se rendait coupable d'une telle faute de goût, ce ne serait pas bien de votre part de ne pas être choquée.

— Je ne parle pas d'être choquée; je parle du contraire, — dit Mrs Gereth.

— Du contraire?

— Oui, du plaisir vivifiant que l'on peut trouver dans un spectacle semblable. Je ne sentirai rien du tout. Vous, personnellement, vous le prendrez comme vous voudrez; mais quel bien voulez-vous que cela fasse?

Fleda ne comprit pas :

— A moi, voulez-vous dire.

— A vous, non, le diable vous emporte. A ce dont vous désirez, vous le savez bien, que nous ne parlions jamais.

— Aux chers objets? — Fleda réfléchit de nouveau. — Cela ne fera aucun bien d'aucune sorte à rien ni à personne. C'est une autre question que j'aimerais mieux que nous ne discutions pas, s'il vous plaît, — ajouta-t-elle doucement.

Mrs Gereth leva les épaules :

— Cela n'en vaut, certes, pas la peine.

Quelque chose, dans son ton, incita sa compagne, avec une certaine inconséquence, à parler de nouveau :

— C'est en partie à cause de cela que je suis revenue chez vous, vous savez,... afin de diminuer les chances d'une chose douloureuse.

— Douloureuse? — dit Mrs Gereth étonnée. — Quelle nouvelle douleur puis-je sentir?

— Je veux dire douloureuse pour moi, — expliqua Fleda avec un peu d'impatience.

— Oh, je comprends. — Son amie resta silencieuse une minute. — Vous employez parfois des expressions si étranges. Mon Dieu, je vivrai encore un peu, mais je ne vivrai pas toujours.

— Vous vivrez bien aussi longtemps... — Ici Fleda hésita soudainement.

Mrs Gereth la releva avec un froid sourire qui semblait la mise en garde de l'expérience devant l'hyperbole :

— Aussi longtemps que quoi, s'il vous plaît?

La jeune fille médita un instant; puis elle résolut la difficulté en prenant le même ton pour adoucir sa pensée :

— Aussi longtemps que le danger d'un ridicule.

Cela suffit pour le moment, et elle fut, de plus, comme les mois s'écoulaient, protégée par l'interruption des allusions. Cette protection semblait acquise, quand en novembre, elle reçut une lettre dont l'écriture, reconnue d'un rapide regard, la fit hésiter à ouvrir l'enveloppe. Elle ne dit rien, ni alors, ni plus tard; mais, pour certaines raisons, elle la décacheta le lendemain. C'était une page et demie d'Owen Gereth, datée de Florence, mais sans autre préliminaire. Elle savait que, durant l'été, il était revenu en Angleterre avec sa femme et qu'au bout de deux mois, ils étaient de nouveau partis pour l'étranger. Elle savait aussi, sans qu'on le lui eût dit, que Mrs Gereth, sous l'autorité de qui Ricks devenait un lieu d'une douleur indicible, avait son interprétation personnelle du rôle de sa bru dans cette seconde migration. C'était un acte d'insolence, un coup odieux, calculé pour faire comprendre à qui il fallait que, maintenant que Mona tenait

Poynton pour de bon il lui était parfaitement indifférent d'y vivre. Le Morning Post, à Ricks, avait encore été une ressource : on disait, dans ce journal, que Mr et Mrs Owen Gereth se disposaient à passer l'hiver dans les Indes. Il y avait une personne pour qui il était clair que Mona menait son malheureux mari par le bout du nez. Voici sous quel jour on présentait, à Fleda, l'histoire contemporaine jusqu'au moment où, dans sa chambre, tard dans la nuit, elle brisa le cachet de la lettre.

— *Je désire, plus que je ne puis vous dire, que vous ayez un souvenir, un objet à moi, un objet de grande valeur. Un objet de Poynton est ce que je veux dire et ce que je préférerais. Vous connaissez tout là-bas, et savez beaucoup mieux que moi distinguer ce qui est bien de ce qui ne l'est pas. Il y a beaucoup de points de vue, mais est-ce que quelques-unes des plus petites choses ne sont pas les plus remarquables? Je veux dire pour les experts et pour ce qu'elles valent. Ce que je voudrais que vous ayez de moi et que vous choisissiez pour vous-même, c'est l'objet le plus beau et le plus précieux de toute la maison. Je veux dire le « joyau de la collection, » comprenez-vous? S'il se trouve être de telle nature que vous puissiez en prendre immédiatement possession — l'emporter de suite avec vous — tant mieux. Vous l'aurez sur-le-champ, quel qu'il soit. Je vous demande humblement d'aller voir vous-même là-bas. Les gens ont toutes les instructions : ils feront pour vous tout ce qui est possible et mettront l'endroit entièrement à votre disposition. Il y a un objet que maman appelait la Croix de Malte et il me semble lui avoir entendu dire qu'il était admirable. N'est-ce pas là le joyau de la collection? Peut-être le choisirez-vous, ou telle autre chose qui vous conviendra également? Mais je tiens énormément à ce que ce soit vraiment la merveille du lieu. Faites que je puisse m'en rapporter à vous pour cela. Vous ne me refuserez pas, si vous réfléchissez à ce qui fait que je vous le demande.*

Fleda relut cette dernière phrase beaucoup plus de fois encore que le reste; elle était déconcertée — elle ne savait pas du tout ce que cela pouvait être. Vraiment, il y avait tant d'explications possibles. Elle ne répondit pas; seulement, elle façonna pour elle-même, fragments par fragments, la forme que sa réponse pourrait peut-être prendre. Il n'y

avait qu'une forme possible — celle de faire, à son heure, ce qu'il désirait. Elle s'en irait à Poynton, comme un pèlerin s'en va aux lieux saints et pour cela elle devait attendre son moment. Elle vécut avec sa lettre pendant un mois, sans qu'aucune occasion se présentât et même au bout d'un mois, il y avait encore des mystères qu'elle ne pouvait pas éclaircir. Il y avait pourtant une réponse qui, à l'usage, ferait aussi bien qu'une autre. Owen avait trouvé dans son mariage un bonheur tellement plus grand que celui qu'il avait essayé d'espérer, dans ses lamentables heures d'hésitation, qu'il sentait à présent qu'il lui devait un gage de reconnaissance pour l'avoir gardé dans le droit chemin. Cette explication, dis-je, elle pouvait la rejeter — mais aucune explication n'importait le moins du monde; ce qui la décida fut la simple force du sentiment qui la poussait à répondre. Son amour, qui n'avait pas été atteint par les événements, son amour qui avait été au-dessus d'eux avant comme après, trouva là une issue où rien ne pouvait le refouler. Il trouva même un soulagement auquel son imagination apporta une immense contribution. Si elle acceptait son offre! Elle l'accepterait avec un ravissement secret. Avoir, à elle, un objet magnifique qui serait d'Owen le présent insigne, voilà une joie plus grande que toutes celles qu'elle avait pu espérer, et elle comprit qu'avant d'avoir ressenti pleinement cette émotion, elle n'avait pas su elle-même ce qui brûlait sous sa tranquillité conquise. C'était une heure dont on pouvait rêver et qu'on pouvait attendre; être patient, c'était en extraire toute la douceur. Elle se promenait là-bas en pensée — dans les grandes salles qu'elle connaissait; elle pourrait se dire, qu'au moins, pour une fois, sa possession serait aussi complète que celle de ceux qui n'en avaient eu que de l'amertume. Et mille fois oui — son choix ne connaîtrait pas de scrupules! l'objet qu'elle irait chercher serait digne de son privilège... Elle prendrait un des plus petits objets parce qu'elle pourrait le garder tout près d'elle; et ce serait l'un des plus beaux, parce que c'était dans le plus beau qu'Owen mettait le symbole. De ce symbole, l'objet, quand elle le posséderait, lui en dirait assez. Au fond, elle penchait pour la croix de Malte — avec la raison supplémentaire qu'il l'avait nommée. Mais elle regar-

derait et réfléchirait; une fois là-bas, elle estimerait et pèserait tout, si bien qu'il n'y aurait pas possibilité d'erreur.

Elle eut, avant Noël, l'occasion d'aller à Londres. C'était l'époque de sa visite régulière à son père. Elle passa son premier soir à West Kensington, avec l'intention d'accomplir le lendemain ce projet tant désiré. L'affection de son père ne fut pas questionneuse, mais quand elle lui dit qu'elle avait affaire à la campagne et qu'elle devrait prendre un des premiers trains, il blâma ce déplacement à cause du temps qui menaçait. Le ciel se gâtait; tous les signes d'une bourrasque d'hiver étaient dans l'air. Elle répondit qu'elle verrait le lendemain matin, et en effet, le temps sembla, à Londres, s'arranger. Elle devait aller chez Maggie le jour suivant et maintenant qu'elle se mettait en route, sa hâte devint tout d'un coup une douleur. Elle se représenta son retour ce soir-là avec son trophée sous son manteau; si bien qu'après avoir regardé, du seuil, à droite et à gauche dans la rue noire, elle se décida avec une nervosité nouvelle et s'élança vers la station du Tube la plus voisine. L'aube de décembre était triste, mais il n'y avait ni pluie, ni neige; il ne faisait même pas froid et l'atmosphère de West Kensington, purifiée par le vent, faisait songer à un vieux vêtement sale nettoyé par une brosse malpropre. Au bout d'une heure environ, elle se trouva dans la grande gare, assise dans un compartiment de troisième classe; le voyage devait durer une heure vingt. Le train était un express et elle avait l'habitude de la courte distance qu'elle devrait franchir à pied de la station jusqu'au parc.

Une fois hors de la ville, elle vit que son père avait eu raison; le souffle de décembre était déchaîné avec une force dont le labyrinthe des rues de Londres l'avait protégée. Les champs étaient noirs sous un ciel bouleversé par le vent. Ce trouble des éléments, son anxiété de ce qui allait arriver, ramenèrent les vieux souvenirs de départ pour la France, quand elle se tourmentait la nuit à l'idée de la longue traversée, sur un affreux bateau de dernière classe. Quelque chose de sinistre, à ce dernier moment, se mit à peser sur son cœur; c'était la vision soudaine d'un désastre, au moins d'un empêchement qui allait faire obstacle à sa mission. Quand elle se disait que quelque chose pouvait arriver, elle aurait voulu

aller plus vite que le train. Mais rien ne pouvait arriver, sinon le malencontreux hasard que le maître et la maîtresse de la maison fussent déjà de retour. Dans ce cas, elle aurait été avertie, et sa crainte n'était que l'excès de son espoir. Enfin, elle arrivait, mais l'obscurité avait grandi; on avait traversé Chater — Chater était l'avant-dernière station. Le temps, de ce côté, faisait craindre une tempête de pluie, mais elle voyait briller au travers la lumière des grandes pièces colorées auxquelles elle ne cessait de penser. Cette vision se fixa devant elle — dans le château, le château était tout, et quand le train s'arrêta, elle se dressa, dans l'étroit compartiment, fièrement, à l'idée que pour Fleda Vetch seule, la maison était aujourd'hui debout.

Mais en ouvrant la portière, elle subit un choc dont elle ne put d'abord trouver la cause : puis elle comprit qu'il lui venait du visage de l'homme qui s'approchait d'elle pour la faire descendre, un vieux porteur boiteux qui était à la gare du temps de Mrs Gereth et qui la reconnaissait. Il la regarda si fixement qu'elle prit peur et s'écria avant de descendre : « Ils sont de retour? » Elle avait le vague et absurde sentiment que, dans ce cas, cet homme même saurait qu'elle ne devait pas être là. Il hésita, et dans l'espace des quelques secondes qu'elle mit à sauter rapidement du train, son inquiétude changea complètement d'objet pour s'attacher à celui qui causait le trouble de l'homme. « De la fumée? » Sur le quai, elle reniflait l'air avec effroi; il lui avait fallu une minute pour s'apercevoir d'une odeur extraordinaire. L'air en était plein, et déjà, les têtes étaient aux portières, regardant quelque chose qu'elle ne pouvait pas voir. Un autre voyageur était descendu du train et le vieux porteur s'éloigna en boitant pour fermer la porte. Malgré la fumée qui lui venait dans les yeux, elle aperçut le chef de gare, à l'autre bout du quai, qui l'avait aussi reconnue et marchait vers elle. Sa surprise était plus grande que celle du porteur et pendant qu'il s'avançait, elle entendit une voix à la portière du train dire que « c'était assez loin — à un kilomètre de la gare. » C'était exactement la situation de Poynton. Puis son cœur s'arrêta de battre devant le visage pâle et troublé du chef de gare.

— Vous êtes arrivée, mademoiselle, déjà?

Cela lui révéla tout :

— Le feu est à Poynton?

— Brûlé, mademoiselle, avec ce maudit vent. On ne vous a pas télégraphié? Attention! — cria-t-il sans s'arrêter, et en la saisissant : le train s'ébranlait et elle avait fait un écart qui aurait pu la faire écraser.

— Brûlé!

Elle était dans les bras de l'homme, s'attachait à lui.

— Il brûle encore, mademoiselle. Quel malheur! Le feu a pris de bonne heure, ce matin. Tout le village est là-haut.

Dans le trouble de son épouvante, elle essaya de réfléchir.

— Sont-ils de retour?

— De retour? Ils seront là-bas tout le jour.

— Mr Gereth, je veux dire — ou sa femme.

— Non et leur mère non plus. Quelques domestiques de garde, seulement et pas ceux de la vieille dame, voyez-vous. Beau travail pour les gardiens! Quelque fichue cheminée ou une de ces espèces de lampes portatives qu'on aura mal placée.

Et comme une grande vague de fumée les suffoquait à demi, il la fit entrer de force dans la petite salle d'attente.

— C'est bien ennuyeux pour vous, mademoiselle.

Elle se sentait mal; elle s'affaissa sur un siège sans le quitter des yeux :

— Est-ce que le château est perdu?

— Presque, d'après ce qu'on m'a dit, il y a une heure; le feu était si violent au début. Je suis allé là-bas, à six heures, dès que j'ai appris la chose. On travaillait alors, mais on ne pouvait pas dire qu'on avait le dessus.

Fleda se dressa d'un bond.

— Et les meubles? A-t-on pu les sauver?

— C'était bien là l'embêtement de ne pouvoir atteindre ces sacrés meubles. Et pas l'aide qu'il fallait! Je devenais fou à regarder leur maladresse.

Elle sortit par la porte qui allait vers le village et fut saisie par une forte et âcre saveur. Elle entendit le mugissement lointain du vent que, dans son trouble, elle prit pour celui des flammes, à un mille de là, et qui, au premier moment, agit sur elle comme un appel éperdu. « Je dois y aller. » Elle

n'avait pas plutôt parlé que cette résolution devenait une terrible défense.

Son compagnon attentif avait, de plus, passé devant elle; il souffrait visiblement de cette surveillance particulière qu'il devait exercer.

— Ne faites pas cela, mademoiselle ce n'est pas beau à voir.

Puis comme elle persistait, chancelante :

— Ce n'est pas la place d'une jeune personne, ni, si vous voulez me croire, un spectacle pour *ceusse* qui sont, de près ou de loin, touchés.

Fleda sentit alors de quelle manière elle était touchée : elle faiblit et chancela de nouveau; elle sentit qu'elle abandonnait tout. A l'épouvante, à la sympathie du chef de gare, à l'odeur des cendres et au vacarme, se mêlait la rude amertume d'un renoncement, qui serait peut-être le plus grand et le plus soudain de sa vie. Elle s'entendit répéter machinalement et cependant comme pour la première fois : « Poynton n'est plus. »

L'homme hésita... « C'est bien là ce qu'il faut dire, mademoiselle, puisqu'on n'a pas pu réellement le sauver. »

Une minute après, elle était de nouveau avec lui dans la salle d'attente, où elle aperçut, dans le grand vacillement des choses, un objet qui ressemblait à un cadran d'horloge.

— Y a-t-il un train pour Londres? — demanda-t-elle.

— Dans huit minutes.

Elle sortit sur le quai; la fumée la poursuivait.

— Je m'en retourne, — dit-elle en couvrant son visage de ses mains.

HENRY JAMES

(Traduction de madame DAVID.)

TOLSTOÏ ET L'ESPRIT FRANÇAIS

Tolstoï est devenu populaire en France un peu avant 1890 [1]. Il a fait aussitôt figure non seulement de grand écrivain, mais de guide, de confident et de prophète. Quelque chose de sacré s'est ajouté à l'admiration qu'il inspirait. Évoquons, puisque les fêtes de son centenaire en sont l'occasion, cette heure déjà oubliée de l'histoire morale des Français.

Au moment où les enfants nés vers 1870 atteignaient l'âge d'homme, la France subissait une crise de nihilisme, souvenir aujourd'hui lointain, et que seul parmi les écrivains d'aujourd'hui, M. Bourget pourrait raconter en témoin : car il lui doit deux de ses plus beaux romans. Les hommes, dont le règne intellectuel correspond au milieu du XIXe siècle, trompés par l'éclat de quelques découvertes, qui sont en effet de première grandeur, ont cru l'énigme du monde résolue par la science positive.

L'homme de ce siècle, écrit M. de Vogüé dans la préface du *Roman russe*, a pris en lui-même une confiance bien excusable. Par un double et magnifique effort, son intelligence a pénétré la plupart des énigmes de la nature, sa volonté l'a affranchi de la plupart des gênes sociales qui pesaient sur ses devanciers. Le mécanisme rationnel du monde lui est enfin apparu; il l'a décomposé dans ses éléments premiers et dans ses lois génératrices, et comme, du même coup, il se proclamait libre de sa personne dans ce monde soumis à sa science, l'homme s'est cru destiné à tout connaître et à tout pouvoir. Jadis le petit domaine qui tombait sous ses prises était entouré d'une zone immense, mystérieuse, où le pauvre ignorant trouvait à la fois un tourment pour sa raison et un recours pour son espérance. Diminuée, reculée bien loin,

1. *Guerre et Paix*, traduction par une Russe, 3 vol., 1884; *Anna Karénine*, 2 vol., 1885; *le Roman russe*, par le vicomte Eugène-Melchior de Vogüé, 1886.

cette ceinture de ténèbres semée d'étoiles sembla supprimée. On décida de n'en plus tenir compte. Dans l'explication des choses comme dans la conduite de la vie, on élimina toutes les anciennes pensées qui habitaient ce pays supérieur, c'est-à-dire tout l'ordre divin... Le moindre tort de Dieu, c'était d'être inutile. De beaux esprits l'affirmèrent, et tous les médiocres en furent persuadés. Le XVIIIe siècle avait inventé le culte de la raison : on vécut un moment dans l'ivresse de ce millésime.

Vingt ans plus tard, le cercle de ténèbres constellées s'était reformé autour de l'étroite zone éclairée par l'esprit. Au delà des vérités conquises, l'abîme d'ignorance demeurait aussi vaste. L'expérience, s'étant imprudemment flattée de remplacer les vieilles métaphysiques, s'avérait incapable de fournir ni une morale, ni une explication de la vie, ni un système du monde. C'est ce que Brunetière appela la faillite de la science. Le mot fit scandale, et il n'est pas un vétérinaire qui ne s'en soit senti offensé. C'était pourtant la vérité pure, si l'on entend par là que la science avait promis plus qu'elle ne pouvait tenir.

Dans ce grand désenchantement, écrit encore l'auteur du *Roman Russe*, les vieux instincts se ranimèrent; l'homme chercha au-dessus de lui un pouvoir surhumain à implorer; il n'y en avait plus.

C'est dans cette angoisse que vivait le monde à la fin du XIXe siècle. Les jeunes écrivains de ces temps-ci, merveilleusement dépourvus du sens métaphysique et qui vivent dans l'ignorance universelle comme des poissons dans l'eau, se représenteront difficilement une inquiétude si dépourvue d'objet matériel. Leurs aînés, plus romantiques sans doute et plus conscients d'être des hommes, cherchaient avec un sourd tourment le sens de la vie. La science positive, qui avait supprimé toutes les vieilles explications, n'en proposait aucune. Et pourtant ces esprits formés à l'école de Renan et de Taine, restaient profondément imbus d'esprit positif. Pareils à ces chrétiens qui ont perdu la foi et que la religion imprègne encore, ils restaient rationalistes en désespérant de la raison. Comment sortir de ce cercle désespéré? Le professeur Adrien Sixte, lui-même si saint et si pur, voyait avec épouvante son disciple Robert Greslou, nourri des meilleures doctrines de laboratoire, devenir un assassin. Le siècle s'ache-

vait dans un morne découragement. Les uns, en répétant les vers de Verlaine, le comparaient à l'Empire à la fin de la décadence. Les autres se retranchaient dans le culte du moi. Dans l'écroulement du monde extérieur, il ne restait qu'à donner à leur esprit, seul survivant de cette ruine, la forme la plus parfaite et le plus grand plaisir. Les plus jeunes se réfugiaient dans le culte de la Beauté. Quel chaos! On était sceptique et mystique tout ensemble, pessimiste et dilettante, idéaliste et sensuel, hégélien, bouddhiste, shopenhauerien et nietzschéen, païen avec ferveur et délicieusement troublé par la nostalgie des paradis perdus... Le trait le plus net, la marque de ces années, était l'incapacité d'agir et le goût d'analyser.

Nous sommes, écrivait encore Vogüé, en 1886, dans un moment de transition et d'universelle incertitude. Les âmes n'appartiennent à personne, elles tournoient, cherchant un guide, comme les hirondelles rasent le marais sous l'orage, éperdues dans le froid, les ténèbres et le bruit. Essayez de leur dire qu'il est une retraite où l'on ramasse et réchauffe les oiseaux blessés; vous les verrez s'assembler, toutes ces âmes, monter, partir à grand vol, par delà vos déserts arides, vers l'écrivain qui les aura appelées d'un cri de son cœur.

C'est à ce moment que les Français rencontrèrent Tolstoï.

***

Il avait passé par les mêmes phases qu'eux. Le tableau qu'il a fait de la crise morale qui tourmenta son adolescence est celui-là même que l'on vient de tracer :

De toutes les doctrines philosophiques, dit-il, celle qui me séduisait le plus était le septicisme; pendant un temps, il me conduisit à un état voisin de la folie. Je me figurais qu'en dehors de moi il n'existait rien ni personne dans le monde, que les objets n'étaient pas des objets, mais de vaines apparences, évoquées par moi durant le moment où je leur prêtais attention, évanouies quand je cessais d'y penser... Mon faible esprit ne pouvant pénétrer l'impénétrable, perdait l'une après l'autre, dans ce travail accablant, des certitudes auxquelles je n'eusse jamais dû toucher pour le bonheur de ma vie. De toute cette fatigue intellectuelle je ne recueillais rien, rien qu'une agilité d'esprit qui affaiblissait en moi la force de la volonté, et une habitude d'incessante analyse morale qui ôtait toute fraîcheur à mes sensations, toute netteté à mes jugements.

C'est exactement l'état des Français en 1890. Tolstoï écrivait encore :

J'ai vécu dans ce monde cinquante-cinq ans; à l'exception des quatorze ou quinze années de l'enfance, j'ai vécu trente-cinq ans nihiliste, au sens propre du mot : non pas socialiste et révolutionnaire, suivant le sens détourné que l'usage a donné au mot; mais nihiliste, c'est-à-dire vide de toute foi.

Dans *Guerre et Paix*, le lecteur d'Occident retrouvait sa propre inquiétude, mais peinte avec une puissance, un éclat, un sérieux, un sentiment dramatique de la plus étonnante beauté. Pour décor, l'immense et tumultueux tableau de la bataille d'Austerlitz. Le prince André Bolkonsky, au moment où les Français ont débouché tout à coup dans le flanc des Russes, sur le plateau de Pratzen, a saisi un drapeau, à vingt pas de l'ennemi. Tout à coup il a le sentiment d'avoir reçu un coup violent sur la tête. Ses jambes se dérobent, et il tombe sur le dos. Quand il rouvre les yeux, il ne voit plus rien que bien au-dessus de lui un ciel immense, profond, où voguent mollement de légers nuages grisâtres.

Quel calme, quelle paix! se disait-il; ce n'était pas ainsi quand je courais, quand nous courions en criant; ce n'était pas ainsi, lorsque les deux figures effrayées se disputaient le refouloir; ce n'était pas ainsi que les nuages flottaient dans ce ciel sans fin! Comment ne l'avais-je pas remarquée plus tôt, cette profondeur sans limites? Comme je suis heureux de l'avoir enfin aperçue! Oui, tout est vide, tout est déception, excepté cela! Et Dieu soit loué pour ce repos, pour ce calme!...

Il reste évanoui, serrant la hampe du drapeau, et ne reprend connaissance que vers le soir. « Où est-il donc, songe-t-il, où est-il donc ce ciel sans fond que j'ai vu ce matin et que je ne connaissais pas auparavant? » Napoléon, qui a été l'idole de sa jeunesse, s'arrête auprès de lui.

Le prince André comprit qu'il était question de lui et que c'était Napoléon qui parlait; mais ses paroles bourdonnèrent à son oreille sans qu'il y attachât le moindre intérêt, et il les oublia aussitôt. Sa tête était brûlante; ses forces s'en allaient avec son sang, et il ne voyait devant lui que ce ciel lointain et éternel. Il avait reconnu Napoléon, son héros; mais dans ce moment ce héros lui paraissait si petit, si insignifiant en comparaison de ce qui se passait entre son âme et ce ciel sans limites.

On porte le blessé à l'ambulance, puis à l'hôpital. Dans ce trajet il rencontre encore une fois l'Empereur, qui le reconnait.

Le prince André, les yeux fixés sur lui, gardait le silence... qu'étaient en effet les intérêts, l'orgueil, la joie triomphante de Napoléon? Qu'était le héros lui-même, en comparaison de ce beau ciel, plein de justice et de bonté, que son âme avait embrassé et compris? Tout lui semblait si misérable, si mesquin, si différent de ces pensées solennelles et sévères qu'avaient fait naître en lui l'épuisement de ses forces et l'attente de la mort:

On se rappelle le dramatique retour de blessé chez lui, deux mois plus tard, juste pour assister à l'accouchement de sa femme, la pauvre petite princesse Lise, qui meurt.

Elle était morte, et couchée dans la même position où ils l'avaient vue quelques instants auparavant : son jeune et ravissant visage avait conservé la même expression, malgré la fixité des yeux et la pâleur des joues. Je vous aime tous, je n'ai fait de mal à personne et qu'avez-vous fait de moi? semblait dire cette tête charmante que la vie avait abandonnée... Trois jours plus tard on enterrait la petite princesse, et le prince André monta les degrés du catafalque pour lui dire un dernier adieu. Les yeux de la morte étaient fermés, mais son petit visage n'avait pas changé et elle semblait toujours dire : « Qu'avez-vous fait de moi? » Le prince André ne pleurait pas, mais il sentit son cœur se déchirer à la pensée qu'il était coupable de torts, désormais irréparables et inoubliables.

***

Appel du mystérieux infini, sentiment du devoir envers ses frères : quels échos ces voix n'éveillèrent-elles pas en Occident! Trente ans plus tard, le Hernert de Bataille, étendu face au ciel et au point de mourir, comme le prince André, lira comme lui une vérité nouvelle dans les étoiles.

Ce n'est pourtant pas le prince André que Tolstoï a chargé de nous annoncer la bonne nouvelle, mais un autre personnage de roman, ce grand, gros, laid, naïf, maladroit et sincère Pierre Besoukhov, bâtard d'un grand seigneur du temps de Catherine II. S'il est vrai que tout homme est formé de deux personnages, à la fois pareils et contraires, Tolstoï est un composé d'André et de Pierre.

Pierre lui-même, en 1812, dans le désastre de Moscou, vêtu

en paysan et mêlé au peuple, avec le vague projet de tuer Napoléon, nous fait connaître deux sentiments nouveaux.

Le premier, était le besoin de sacrifice et de souffrance au milieu du malheur commun, besoin sous l'empire duquel il avait naguère été, à Borodino, se jeter au plus fort de la mêlée, et qui le poussait maintenant hors de sa maison, loin du luxe et des recherches habituelles de sa vie, qui le faisait coucher sur la dure, manger le repas grossier du portier Gérasime. Le second était ce sentiment indéfinissable, exclusivement russe, de mépris pour tout ce qui est conventionnel, artificiel, humain, pour tout ce que la majorité des hommes estime le souverain bien du monde.

Ces deux sentiments liés, ce besoin de participer à la misère et volupté de s'anéantir, nous le retrouverons dans *Résurrection*. Nous le retrouverons chez les milliers de Russes qui sont allés au peuple, partageant ses souffrances, ou portant une bombe sous leur caftan.

Or Besoukow, prisonnier des Français, rencontre un humble, un simple, un résigné, Platon Karataiev. C'est un soldat qui, au nombre de ses campagnes, peut avoir environ cinquante ans. Il riait souvent, et laissait voir des dents blanches.

Sa barbe et ses cheveux n'avaient pas un poil gris, et son corps portait l'empreinte de l'agilité, de la résolution et surtout du stoïcisme. Malgré les nombreuses petites rides dont elle était sillonnée, sa figure avait une expression touchante de naïveté, de jeunesse et d'innocence. Quand il parlait de sa voix douce et chantante, ses discours coulaient de source; il ne pensait jamais à ce qu'il avait dit ou à ce qu'il allait dire, et la vivacité et la justesse de ses inflexions leur donnaient une persuasion pénétrante... Il savait tout faire, ni très bien, ni très mal... Il ne chantait pas comme un chanteur qui sait qu'on l'écoute, mais comme les oiseaux du bon Dieu, car il en avait besoin comme de s'étendre et de marcher. Son chant était tendre, doux, plaintif, presque féminin, en harmonie enfin avec sa physionomie sérieuse. Lorsqu'après quelques semaines de prison, sa barbe eut repoussé, il avait l'air de s'être débarrassé de tout ce qui n'était pas lui, de la figure d'emprunt que lui avait faite sa vie de soldat, et d'être redevenu, comme devant, un paysan et un homme du peuple... Aux yeux des autres prisonniers, Platon n'était qu'un simple soldat, qu'on plaisantait à l'occasion, qu'on envoyait à tout propos faire des commissions; mais, pour Pierre, il resta à tout jamais le type accompli de l'esprit de simplicité et de vérité... »

Cette rencontre est le commencement d'une révolution dans

l'âme de Pierre. Le savant et l'aristocrate se met à l'école du simple. Karataiev fusillé, il suffit que Pierre se souvienne de lui pour comprendre la vie.

La vie est tout; la vie est Dieu. Tout se meut, et ce mouvement est Dieu. Tant qu'il y a la vie, il y a la jouissance de reconnaître l'existence de la divinité. Aimer la vie, c'est aimer Dieu. Le plus difficile et le plus méritoire est d'aimer la vie dans ses souffrances imméritées.

Cette révélation d'un Dieu partout présent, ce sera pour Pierre, délivré enfin de sa captivité, la grande leçon de la guerre.

La terrible question qu'il se posait autrefois à chaque instant, qui faisait toujours crouler les échafaudages de sa pensée : *Pourquoi?* n'existait plus pour lui, car son âme lui répondait simplement que Dieu existe, et que pas un cheveu ne tombe de la tête de l'homme sans sa volonté.

Révélation du grand mystère par le moujik au lettré, connaissance de Dieu par intuition mystique, mélange de christianisme et de panthéisme, retour à la vie simple : Tolstoï, vingt-cinq ans après avoir écrit ces lignes, devait les vivre. De telles préfigurations de la vie dans l'œuvre ne sont pas rares. Comme Pierre rencontre Karataiev, comme Lévine, dans *Anna Karenine*, rencontre le bonhomme Fédor, Tolstoï rencontra le moujik illuminateur, Sutaiev, un des innombrables paysans qui, de tout temps, ont prêché dans le peuple russe un Évangile fraternel et communiste. Le romancier a raconté sa conversion dans un opuscule supprimé aussitôt par la censure russe, mais traduit en français en 1885 : *Ma religion.*

J'ai perdu la foi de bonne heure, dit-il. J'ai vécu un temps, comme tout le monde, des vanités de la vie. J'ai fait de la littérature, enseignant aux autres ce que je ne savais pas. Puis le sphinx s'est mis à me poursuivre, toujours plus cruel : Dévore-moi ou je te dévore. La science humaine ne m'a rien expliqué : à mon éternelle question, la seule qui m'importe : Pourquoi est-ce que je vis? la science répondait en m'apprenant d'autres choses dont je n'ai cure. Avec la science, il n'y avait qu'à se joindre au chœur séculaire des sages, Salomon, Socrate, Çakya Mouni, Schopenhauer, et à répéter après eux : La vie est un mal absurde. Je voulais me tuer. Enfin j'eus l'idée de regarder vivre l'immense majorité des hommes, ceux qui ne se livrent pas comme nous, classes soi-disant supérieures, aux spéculations de la pensée, mais qui travaillent et souffrent, qui pourtant sont tranquilles

et renseignés sur le but de la vie. Je compris qu'il fallait vivre comme cette multitude, rentrer dans sa foi simple. Mais ma raison ne pouvait s'accommoder de l'enseignement vicié que l'Église distribue aux simples; alors je me mis à étudier de plus près cet enseignement, à faire la part de la superstition et celle de la vérité.

On sait la suite : la tentative d'interprétation de l'Évangile sans existence individuelle de l'âme et sans résurrection; la morale de la charité et de la non-résistance au mal, la vie rustique à Yasnaia Poliana. De cette nouvelle phase, de sa vie, Tolstoï a porté témoignage, en 1899, dans le dernier de ses grands chefs-d'œuvre, *Résurrection*. Nekhludov, qui a séduit jadis une jeune fille à la campagne, la retrouve, devenue une prostituée, impliquée dans un crime, et injustement condamnée par le jury dont il fait lui-même partie. Il ressent de cette aventure une de ces secousses morales où, sentant comme un ralentissement et parfois même comme un arrêt de sa vie intérieure, il se décidait à balayer les ordures qui obstruaient son âme. Il se décide donc à rompre les liens du mensonge où il est plongé; il quittera sa maîtresse et ira se confesser au mari. Il ira aussi trouver la condamnée, Katucha.

Et à elle aussi je dirai que je suis un misérable, que j'ai péché contre elle. Et je ferai tout pour adoucir son sort. Oui, je la reverrai, et je lui demanderai de me pardonner... Je lui demanderai pardon comme font les enfants.... Je me marierai avec elle, s'il le faut.

Il s'exalte, il prie Dieu de la rendre pure, et déjà il sent la douceur de cette pureté. Rien n'est simple dans cette âme russe si souple, si mobile et qui se sert à elle-même de spectacle.

Nekhludov priait. Il demandait à Dieu de pénétrer en lui pour le purifier : et cependant le miracle qu'il demandait dans sa prière s'était déjà accompli. Dieu, qui vivait en lui, avait repris possession de sa conscience. Et Nekhludov sentait non seulement la liberté, la bonté, la joie de la vie, il sentait encore que tout était possible au bien. Tout le bien qu'un homme pouvait faire, il se sentait en état de le faire. Et des larmes apparaissaient dans ses yeux, des larmes à la fois bonnes et mauvaises : bonnes, parce que c'étaient des larmes de bonheur, provoquées par l'éveil de cet être intérieur qui, durant des années, avait dormi en lui; mais mauvaises aussi parce que c'étaient des larmes d'orgueil, d'admiration pour lui-même et pour sa grandeur d'âme.

Nekhludov suit donc Katucha en Sibérie, et cette longue épreuve s'achève par la résurrection de deux âmes. Katucha

ressuscite et à la fin redevient capable non seulement d'amour, mais du sacrifice de cet amour. C'est de cette résurrection qu'Henry Bataille a fait le principal sujet de son adaptation pour le théâtre. Mais Nekhludov aussi naît à une vie nouvelle. La vérité lui apparaît. Cette vérité nous la connaissons déjà.

Ainsi s'éclaira soudain, aux yeux de Nekhludov, la pensée que l'unique remède possible au mal dont souffraient les hommes consistait en ce que les hommes se reconnussent toujours comme ayant une dette envers Dieu, et par suite, comme n'ayant nul droit de juger ni de punir les autres hommes.

Ce n'est point par la sévérité des magistrats que la société subsiste,

mais au contraire malgré eux et parce que, à côté d'eux, les hommes continuaient à avoir pitié l'un de l'autre et à s'aimer l'un l'autre.

***

Telle était la réponse de Tolstoï au moment où tant d'écrivains français s'interrogeaient avec angoisse. Mais déjà ceux-ci, de leur côté, s'étaient arrangés, comme ils avaient pu, chacun avec sa conscience. M. Bourget était revenu à la foi traditionnelle qui s'accommodait en somme avec une vue tainienne de l'univers. Barrès avait trouvé une raison d'être pour ainsi dire botanique, en s'enracinant dans le sol de sa province. Pour tout dire, j'ai le sentiment que le message tolstoïen fut médiocrement écouté par ces personnalités éminentes. Jules Lemaître l'a délibérément repoussé, dans un article brillant et injuste. Vogüé lui-même, en gardant à Tolstoï une profonde admiration littéraire, présente son œuvre morale comme une curiosité et comme une bizarrerie.

Les hommes de la génération suivante ont été atteints plus profondément. L'influence tolstoïenne est très visible chez un Bataille, chez un Duhamel. Là même où elle ne se reconnaît point à des signes certains, elle est diffuse dans la masse. Par la vertu de ces grandes œuvres, *Guerre et paix*, *Anna Karenine*, *Résurrection*, il y a eu dans le monde un peu plus de pitié réciproque, d'acceptation de la vie, d'amour des simples et de sentiment d'un devoir fraternel. Quel écrivain souhaiterait une plus belle gloire?

HENRY BIDOU

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

L'autre Europe, Moscou et sa foi, par **Luc Durtain** (*Nouvelle Revue Francaise*); **Le voyage de Moscou,** par **Georges Duhamel** (*Mercure de France*); **Russie 1927** par **Alfred Fabre-Luce** (*Grasset*).

Formidable, inquiétante, l'immense Union des Soviets demeure pour nous — en dépit des lignes de chemin de fer qui l'accrochent à l'Europe à laquelle elle appartient — aussi lointaine, aussi mystérieuse qu'un continent où les paquebots ne débarqueraient que de loin en loin un voyageur redoutant d'être dévoré.

MM. Duhamel, Durtain et Fabre-Luce, las comme chacun de voir tant de points d'interrogation dressés, ont été ausculter cette grande terre qui, située hors du temps, semble, aux yeux des uns, appartenir encore au moyen âge, tandis que d'autres croient qu'elle nous offre une sorte de projection de l'avenir. Et ils ont rapporté de leurs voyages des livres d'impressions que nous interrogeons avec la curiosité d'océanographes à qui le câble ramène des récoltes des grandes profondeurs.

Il est vrai que l'homme n'a pas toujours dans ses recherches l'impartialité des chaluts et que l'on pourrait en l'espèce se préoccuper, avant tout examen, des opinions politiques des trois enquêteurs. Mais ce souci ne persisterait pas longtemps, une fois commencée la lecture de leurs ouvrages. Il est manifeste en effet que les trois écrivains ont fait un très bel effort d'objectivité. MM. Duhamel et Fabre-Luce, qui sont l'un socialisant, l'autre bourgeoisant, nous livrent des observations qui n'ont rien de contradictoire. Sans doute la manière de les interpréter diffère-t-elle : mais ceci est une autre affaire... M. Durtain, lui, a eu la volonté de nous livrer ses impressions dans leur première fraîcheur, et, en apparence tout au moins, à l'état brut. « Voici ce que j'ai vu, senti. Vous en savez autant que moi. A vous de conclure et de juger ». C'est en le lisant que nous ressentons le plus vivement les agréables palpitations du voyage : il nous presse contre la réalité, rude au toucher, riche en couleurs. Avec lui nous flânons dans les rues, nous arrêtons devant les boutiques, questionnons des gens de toutes professions, et, pour écouter leurs confidences, nous asseyons, apitoyés et amusés, sur les chaises branlantes de ces chambres de ville, où s'entassent de trop nombreux habitants. On connaît au reste l'art avec lequel M. Durtain, qu'il voyage en Amérique, en Russie ou en Suède, réussit à nous

« dépayser » : il a, par surcroit, le genre de la « prise de vues » et nous fait penser à certains metteurs en génie de cinéma — trop rares — qui excellent à trouver, pour « tourner » une scène ou un paysage l'angle le plus révélateur et le plus imprévu.

Le livre de M. Duhamel a une apparence plus abstraite. Les discussions d'idées y tiennent plus de place, des controverses y sont amorcées. Les descriptions — réduites à des lignes constructives, plus classiques, mais privées de ces ornements savoureux que livrent les premières visions — ont l'aspect de ces tableaux simplifiés que nous demandons à notre mémoire de nous fournir, lorsque nous tentons de tirer de notre passé non des émotions anciennes mais des enseignements....

Au reste séparés par des nuances de sensibilité et par des procédés de composition littéraire, MM. Duhamel et Durtain se rapprochent nettement sur un point. Ils ont ressenti une sympathie extrêmement vive à l'égard des Russes rencontrés, et noué même quelques amitiés. Illogique, cruelle et tendre à la fois, l'âme russe les a séduits. Or communisme et mystique slave se sont, dans beaucoup de cerveaux, combinés étroitement. Sensibles, esthétiquement et psychologiquement, à l'originalité de cette combinaison MM. Duhamel et Durtain n'ont trouvé qu'assez rarement l'occasion de scinder les deux éléments qui la composent, et poussés, l'un par la sympathie que lui inspirent toutes les tentatives de l'âme, l'autre par une aversion pour la civilisation matérialiste contractée aux États-Unis, ils ont accordé à presque tous les phénomènes observés une indulgence compréhensive et souriante. Ils sont très loin pourtant, l'un et l'autre, de donner leur approbation aux principes communistes, mais il leur répugne de rien condamner catégoriquement. Plus portés à mettre en valeur ce qui est bon dans les hommes que ce qui est mauvais dans les institutions, ils ont écrit des livres qu'un communiste pourra lire sans impatience et où des amateurs de dostoïevskisme, pour peu qu'ils s'attachent plus aux éloges formulés qu'aux blâmes suggérés croiront peut-être même trouver des raisons (que la raison ne reconnaîtrait guère) de considérer sans désapprobation les méthodes du Kremlin.

M. Fabre-Luce, lui, ne paraît pas avoir goûté particulièrement l'esprit slave. Il n'a donc pas eu à composer avec son cœur et, regardant la Russie avec une lucide froideur, ne s'est pas trouvé embarrassé pour condamner. Son livre n'a pas le caractère puissamment évocateur de *l'Autre Europe* et l'on n'y trouve pas ces analyses d'âme où M. Duhamel est maître; mais maintes formules frappantes affirment le jugement pénétrant d'un homme qui a véritablement le sens politique — et la connaissance, bien nécessaire en l'espèce, des diverses incidences économiques.

***

Au cours des promenades qu'ils ont faites dans Moscou les trois écrivains ont reçu avec une force imprévue la même sensation : celle de rencontrer l'Asie à chaque pas. Un mendiant, un marché, ou une mélopée affirment incessamment sa présence, tandis que sur certains visages un sourire libre, une expression curieuse rappellent qu'on n'a cependant pas encore tout à fait changé de continent. Sur la chaussée, mélanges d'une autre sorte : des autos splendides mais rares (celles des commissaires du peuple) circulent au milieu des tramways et d'innombrables fiacres, inquiétants et délabrés. Il est clair qu'on ne fait pas ici de vain renouvellement de matériel — et qu'on ne se soucie pas de l'apparence. Les maisons depuis longtemps ne font plus de toilette et les boutiques, modestes, craignent de trop se faire remarquer.

Car il y a des boutiques, et nombreuses; les citer seulement, c'est poser ce problème capital de la vie russe d'aujourd'hui : la Nep. Chacun sait qu'on désigne ainsi ce régime de capitalisme limité par quoi Lénine, pour éviter un naufrage du régime, a remplacé le communisme intégral, qui n'est plus jugé valable que pour la propagande. M. Durtain voit dans ce coup de barre un coup de génie, M. Fabre Luce une initiative d'opportuniste, inspirée par la nécessité et ne supposant chez son auteur que du bon sens... Nous sommes surtout curieux de savoir quelles pourront être les conséquences de cet acte dans l'avenir. Comment l'existence de grandes banques, où l'on va toucher chèques et coupons, l'émission d'obligations d'état comportant des lots d'un million, la multiplication des opérations commerciales, le partage de la terre entre des paysans devenus pratiquement propriétaires peuvent-ils se concilier avec l'idée communiste? Peut-on supposer que cette bizarre combinaison soit viable et qu'un jour ne vienne pas, où il deviendra impossible, comme on le fait encore aujourd'hui, de faucher les nepmen devenus trop riches et d'écarter du pouvoir les paysans capitalistes? Ce jour-là le régime aura définitivement fait faillite, ce qui n'empêchera peut-être pas la Russie de payer encore à l'étranger, par habitude, des agents chargés de propager des idées communistes dont elle ne voudra plus pour elle-même. M. Duhamel croit au développement de la Nep et l'on trouve dans le livre de M. Durtain une bien curieuse comparaison, placée dans la bouche d'un industriel moscovite, entre les conditions de la production en Russie et en Europe Occidentale. Au fond, sur ce terrain, on aperçoit déjà le point de rencontre possible des deux systèmes : la Russie marche vers le capitalisme et nous nous socialisons lentement.

L'horreur que nous inspirent les massacres accomplis par les Soviets peut donc se doubler dans notre esprit du sentiment de leur parfaite inutilité. A la cruelle absurdité de cette saignée dite civilisatrice, les révolutionnaires sauraient-ils, eux, trouver une excuse? Une seule peut-être : dégoûtés du tsarisme et de ses erreurs, ils ont porté des coups au hasard, férocement et sans savoir où ils allaient. Une tyrannie a remplacé une autre, mais celle d'aujourd'hui proclame des intentions humanitaires : c'en est assez pour que, aux yeux de quelques-uns, qui évidemment n'ont rien perdu au changement, elle paraisse moins insupportable que la précédente...

Entre les travailleurs manuels et les chefs d'entreprise les intellectuels forment en tout pays une sorte de classe intermédiaire, classe-tampon, qui fournit des soutiens à chacun des partis et est au fond également suspecte à l'un et à l'autre. Comment sont traités les intellectuels en Russie? La question a également passionné MM. Durtain et Duhamel qui lui ont consacré plusieurs chapitres.

L'aristocratie communiste (les 800 000 membres du parti) n'a aucune hostilité contre les travaux de l'esprit, à condition qu'ils ne portent pas atteinte au principe du régime (condition redoutable) et un culte véritable, — culte de primaires persuadés que tous les problèmes humains peuvent être résolus dans les laboratoires, — pour la science. On a organisé dans les villes les plus importantes des espèces de phalanstères pour intellectuels et prévu également pour eux des maisons de repos. Pratiquement il est difficile de prévoir ce que ce travail conventuel pourra donner. Un fait est certain : le choix de ces « travailleurs » a été fait dans des conditions bizarres et MM. Durtain et Duhamel ont eu des entretiens avec des écrivains prolétaires tout à fait singuliers, parfaitement inaptes au moindre travail de création et seulement préoccupés de savoir ce que pouvaient bien gagner les écrivains capitalistes... Du côté des sciences, les laboratoires se reconstituent petit à petit. La Russie a de grands savants qui n'ont jamais cessé de travailler comme ils pouvaient. L'un d'entre eux, le Pr Lazarev, en étudiant les déviations de la boussole, a récemment fait une découverte d'une importance considérable : les gisements de fer de Koursk, les plus riches du monde... Le personnel médical se reforme lentement; le ministère de l'hygiène prend certaines mesures utiles, et tâche de déterminer les paysans à ne pas vivre dans le fumier : on espère que, par reconnaissance, ceux-ci ne feront pas la grève du blé. Propagande doublement utile par conséquent.

Les musées enrichis par les collections privées sont plus riches que jamais. Des conservateurs que l'ancien régime légua veillent

intelligemment sur les trésors amassés. Stimulés par leurs chefs, les ouvriers les visitent quelquefois, réellement intéressés d'après M. Duhamel, tout à fait ennuyés, selon M. Fabre-Luce... M. Duhamel à ce propos, remarque l'avantage qu'il y a pour les artistes à travailler pour le peuple plutôt que pour un collectionneur égoïste. On pourrait discuter. Notez qu'en France la plupart des grandes œuvres finissent dans les musées. Et l'on se demande si l'existence d'une aristocratie n'est pas le plus souvent une condition nécessaire à la production des artistes. La preuve du contraire, en tout cas, est encore à faire. Ne pas oublier que les citoyens d'Athènes formaient une véritable aristocratie...

Tous les voyageurs, en Russie, vont visiter les écoles. En principe les fils de prolétaires y sont seuls admis comme élèves. Mais on commence aujourd'hui à se montrer moins exclusif et quelques nepmen sont accueillis. Ce libéralisme relatif aurait été, d'après M. Durtain, inspiré par des sentiments d'humanité. M. Fabre-Luce croit que le fiasco des fils d'ouvriers l'aurait imposé. Il faut former des cadres et on se décide à les prendre où l'on peut. Quoiqu'il en soit, le but poursuivi par les maîtres est avant tout de faire de leurs élèves de bons communistes. Leur enseignement n'est pas laïc, dit spirituellement M. Durtain. Dans les cours d'histoire trois événements sont seuls représentés comme importants : la commune de 71, la Révolution russe de 1905, celle de 1917.

Nous touchons là une des nombreuses tares du régime. Il ne tolère pas la liberté de pensée et exerce sur toutes les œuvres de l'esprit une censure rigoureuse. Cette tyrannie paraît également insupportable à nos trois écrivains. Mais M. Duhamel croit qu'on peut y remédier; M. Fabre-Luce juge plus justement, je crois, qu'elle est une des conditions de vie du soviétisme. Que dirait l'ouvrier russe s'il cessait d'être convaincu que les « prolétaires » vivant en état capitaliste sont martyrisés? (En fait ils sont plus libres et moins pauvres que lui).

La question des mœurs a particulièrement retenu l'attention de M. Durtain. La condition de la femme en Russie lui paraît sagement réglée. Elle est l'égale absolue, politiquement et économiquement, de l'homme. Système sans nul doute excellent. Mais il y aurait à dire sur l'organisation de la famille. La volonté d'un seul provoque le divorce et il arrive que, votre conjoint ne vous ayant pas averti, on se trouve divorcé sans le savoir. Avec ce procédé les droits de l'enfant sont difficiles à sauvegarder. L'état ne s'en désintéresse pas par principe, mais se trouve en fait bien désarmé. Les enfants abandonnés demeurent, en dépit de réels efforts, une des plaies de la Russie... Comparant la situation de la femme en Russie,

où elle est une compagne et aux États-Unis où elle est une idole, M. Durtain témoigne sa préférence pour le système moscovite. Il a peut-être raison : question de race d'ailleurs plutôt que de politique, mais ce qui nous paraît curieux c'est de voir si souvent opposer les solutions américaines et les russes. Nous n'avons tiré de ces ouvrages-ci qu'un exemple : on eût pu en glaner cent. Aux yeux de nombreux écrivains il faudra que sur toutes questions nous fassions un choix, quelque jour, entre américanisme et soviétisme. Ce n'est pas sûr. Éloignées de tout excès, nos vieilles solutions libérales peuvent affirmer longtemps encore une solide vitalité.

D'ailleurs la plupart des mesures prises en pays bolcheviste n'ont rien à voir avec le bolchevisme lui-même. Et ce serait une dangereuse erreur de considérer que toutes les réformes participent à la nature même du régime. L'armée est organisée d'après le système capitaliste. M. Duhamel craint même qu'elle ne finisse par dévorer ceux qu'elle est chargée de protéger; presque toutes les institutions sociales, en somme, s'inspirent des nôtres. Sur la question de la propriété seulement il y a divergence de fond : voilà le seul dogme qui soit essentiellement communiste. Et, par une étrange contradiction, ce communisme de biens n'existe pas en Russie. On y trouve des marchands et des propriétaires terriens. Que reste-t-il de la grande révolution? Un idéal, qui, étant extrêmement vague, a pu résister à toutes les épreuves : il ne se trouve d'ailleurs qu'un petit nombre d'élus pour l'accueillir... Peut-il survivre longtemps? Ce n'est pas impossible, la raison n'ayant jamais qu'une prise lente sur la foi. Aujourd'hui pour stimuler les enthousiasmes, le gouvernement de Moscou parle des projets de guerre des états capitalistes, résolus à anéantir la religion nouvelle. En attendant qu'elle ait ses martyrs ce sont les sceptiques dont l'existence se trouve, en Russie, sans cesse menacée. Un intolérable système d'espionnage permet d'en opérer le recensement et d'en réduire le nombre. On s'étonnerait, ailleurs, de voir se prolonger un pareil régime. Mais dans cet empire peuplé de fatalistes...

MARCEL THIÉBAUT

ERRATUM

Dans l'article de M. P. Bernus, « *La politique des États-Unis* », paru le 1er septembre, lire : Page 65, ligne 8 : *Chambre des Représentants*, au lieu de *Congrès*. — Page 77, ligne 19 : *Nicaragua*, au lieu de *Vénézuéla*.

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.